



ABIGAIL BARNETTE

The Ex

Pouvoirs d'attraction – 4



PAR L'AUTEURE DE
THE BOSS

M
ROMANTICA

Abigail Barnette

The Ex

POUVOIRS D'ATTRACTION – 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élodie
Coello

MILADY ROMANTICA

Chapitre premier

Je me retrouvais face à cette drôle d'étape de la vie, où chaque chose trouve enfin sa place et sa logique. Finis les doutes et les regrets du passé. Je me tournais désormais vers l'avenir et ses innombrables possibles.

Il me suffisait de franchir le seuil de l'agence pour plonger dans l'effervescence. Je n'arrivais toujours pas à y croire. Moi, Sophie Scaife – qui m'autoproclamais encore « bonne-à-rien notoire » à peine un an auparavant –, j'avais lancé *Mode*, magazine dont le

succès restait à confirmer, mais qui rassemblait déjà un lectorat de plus en plus fidèle.

Nos bureaux occupaient le dernier étage d'une ancienne usine textile, au cœur de Brooklyn. J'avais trouvé un accord avec Délia, qui avait contribué à la fondation du magazine : puisque, de toute façon, j'habitais la contrée lointaine de Sagaponack, nos bureaux seraient situés plus près de chez elle, à proximité d'un loft qu'elle occupait avec sa femme, ma meilleure amie Holli. Il me fallait deux heures de route pour me rendre au travail. Parfois, j'empruntais l'hélico, mais le reste du temps, je m'assoupissais à l'arrière de la Maybach. Le loyer de l'agence était exorbitant, mais pour avoir

une chance d'exister dans le milieu, il fallait bien ça. Comme dirait mon fiancé : « Renvoyer l'image d'une personne qui réussit, c'est la première étape vers la réussite. » Venant de la bouche d'un milliardaire, le conseil valait son pesant d'or.

— Prête pour le week-end, Mlle Scaife ? me demanda Penny, mon assistante aussi blonde que pétillante, quand elle me vit émerger de mon bureau.

Penny était fraîchement arrivée de Pennsylvanie où elle avait décroché son diplôme. Son entretien pour *Mode* avait marqué son tout premier pas dans le monde professionnel, ce qui avait éveillé une sorte d'instinct maternel en Délia et

moi. Nous la prenions sous notre aile et chassions d'un regard noir toute menace potentielle. Étant moi-même originaire d'une petite ville de province, je me faisais un devoir de transformer ma protégée en New-Yorkaise pure souche.

— Et comment !

Pendant qu'elle récupérait mon sac et mon manteau, je scrutai sévèrement la pointe fourchue de mes cheveux noirs. Heureusement que février touchait à sa fin. Les chapeaux rembourrés et leur électricité statique causaient la ruine de ma pauvre tignasse.

— Tu pars déjà ? me lança Délia, taquine.

Nos regards se croisèrent dans le reflet du miroir encadré de dorures sur le mur de briques apparentes, derrière le bureau de Penny.

— Oups, prise sur le fait par la patronne ! rétorquai-je en lui tirant la langue. Un peu de répit, par pitié, je ne suis pas rentrée chez moi depuis deux jours. Au fait, a-t-on reçu les épreuves pour le shooting mariage de la saison été ?

L'année précédente, deux noces importantes avaient marqué mes vacances, l'une au début de l'été, l'autre à la fin. Elles avaient fait germer en moi l'idée d'un article sur « quelle tenue pour quel mariage ». Il faut dire qu'entre

l'ambiance bohème pour Délia et Holli et la cérémonie de conte de fées de ma future belle-fille en plein cœur d'un New York fastueux, le contraste m'avait donné le vertige. J'avais beau afficher une solide expérience dans le journalisme de mode, je me perdais dans le protocole des mondanités.

— Oui, les épreuves sont arrivées. Je les trouve affreuses, grimaça Délia. J'ai rendez-vous avec Dan à 17 heures. Tu te joins à nous ? Je peux t'appeler sur Skype, si tu veux.

Je vérifiai l'heure affichée sur mon téléphone.

— À 17 heures, je serai encore en voiture. Mais bon, d'accord, essaie de me

joindre.

Penny me tendit mon manteau, une vareuse bleu-gris qui me tombait au milieu des cuisses et dont je raffolais de sa double rangée de boutons façon militaire. J'étais prise d'un élan de frénésie. Certes, je reprenais du service, je retrouvais mes meilleures amies et je réalisais un vieux rêve, mais le meilleur de tout : la semaine touchait à sa fin et je rentrais enfin chez moi.

Tony, mon chauffeur, m'attendait en bas près de la voiture. Je le laissai m'ouvrir la portière. Avant, je m'élevais contre cet acte machiste et désuet, mais je comprenais depuis peu qu'il s'agissait avant tout pour Tony de s'assurer que son

passager était bien monté à bord. Isolé de son côté de la vitre de séparation, il me demanda par l'interphone :

— On rentre au bercail, m'dame, ou vous avez une course à faire ?

Une fois certaine de n'avoir rien oublié à notre appartement de Manhattan, je pressai le bouton vert et répondis :

— Au bercail, Tony. Soyez prévenu, je risque de m'endormir pendant le trajet.

Dans le mille. À peine la voiture s'engagea-t-elle dans le trafic que je m'assoupis. Faire tourner un magazine, c'est beaucoup de travail. Forte de mon expérience d'assistante de l'une des figures les plus tyranniques du milieu de

la mode, je savais dans quel pétrin je m'engageais. Cependant, le rythme m'avait prise de court. Deux ans auparavant, j'étais capable d'enchaîner une journée de travail après une nuit blanche. Mais désormais, si je n'avais pas mes six heures de sommeil minimum, il ne fallait rien me demander. Au début, Neil mettait ma fatigue sur le compte de la trentaine approchant. Mais il avait vite compris que c'était le stress.

Le cahot de la voiture me réveilla en sursaut quand elle s'arrêta devant les grilles de notre propriété. Je levai les yeux vers les branches touffues des pins gris qui me toisaient dans l'obscurité et me redressai sur mon siège, fouillant mon sac à main en quête d'un bonbon à la

menthe. Je n'avais pas vu mon fiancé depuis deux jours, je n'allais pas l'accueillir avec une haleine parfumée par une sieste improvisée.

Tony me déposa devant la porte d'entrée, et je bataillai avec l'alarme avant de pénétrer dans ma gigantesque demeure, l'un de ces manoirs qu'on trouve en bord de mer dans les Hamptons et qui se révèle bien trop spacieux pour un couple sans enfant. Nous comptions sur Emma pour nous le peupler de bambins. Je venais d'accrocher mon manteau à la patère quand j'entendis l'accent britannique ampoulé de mon cher fiancé.

— Bonsoir, madame, on se connaît ?

demanda Neil en traversant le couloir éclairé de grandes fenêtres qui menait à la cuisine.

Impossible de résister à ce sourire et ces bras tendus ; je m'y précipitai en courant.

Comment le décrire ? Neil était... Neil, tout simplement. Désormais débarrassé du poids de son entreprise, il était plus épanoui que jamais. Plus en forme aussi, à en juger par la force avec laquelle il me serrait dans ses bras. L'année précédente, j'avais pris l'habitude de ses petites poignées d'amour à l'époque où il se remettait de sa greffe de cellules-souches. Plus tard, quand le cancer n'était plus qu'un

mauvais souvenir et que la vie lui offrait une seconde chance, Neil s'était lancé dans un entraînement physique quotidien. Au passage, il avait perdu un peu de son côté fleur bleue.

La crise de la cinquantaine. Comment la lui reprocher ? Dans quelques mois seulement, il serait pour la première fois grand-père, et même si cette idée le comblait de bonheur – il avait transformé une pièce de la maison en pouponnière – personne ne se réjouit de vieillir. Moi-même, je voyais menacer l'ombre de l'âge à force de subir les railleries d'Emma et Michael sur mon prochain statut de « mamie ». Ils trouvaient hilarant que je sois grand-mère à vingt-six ans.

Le visage enfoui dans le pull de Neil, je respirai son eau de Cologne avec bonheur.

— C'est si bon de rentrer à la maison.

Ses lèvres me chatouillèrent le front quand il me chuchota d'une voix éraillée par l'émotion :

— Tu m'as tellement manqué.

Innocemment, il retroussait ma jupe sur mes fesses. C'était donc à ma croupe qu'il s'adressait.

D'un petit coup à l'épaule, je le rembarrai en riant :

— Espèce de pervers.

— Tu fais fausse route, je suis un poète

à l'âme romantique, fit-il mine de se vexer avant de me décocher un sourire. Un poète adorateur de ton cul, certes, mais pas moins poète.

— Romantique ? ricanai-je. Je dirais plutôt lubrique.

— Merci pour le compliment. Allez, viens. J'ai préparé le dîner.

— Le dîner ? Qu'est-ce que tu me réserves ? ronronnai-je en me déhanchant devant lui. Des amuse-bouche sensuels ? Suivis d'un plat de résistance...

Ma phrase fut coupée net au moment de passer les portes battantes de la cuisine. Emma et Michael nous attendaient, assis autour de l'îlot central. Je me rattrapai à

la dernière minute, offrant à Neil un lever de sourcil agacé :

— ... végétarien. Pour faire plaisir à ta fille. Bonsoir, Emma.

Elle me jeta un regard entendu comme pour me dire : « Je ne veux rien savoir. »

— Bonsoir, Sophie.

— Salut, Sophie, lança Michael en se levant pour me prendre dans ses bras.

Michael venait d'une famille de collets montés bravant les clichés en se révélant friands d'accolades à tout va. C'en était même trop. Et encore, je venais de la campagne.

Je lui rendis son étreinte avant de m'approcher d'Emma, lui faisant signe de

rester assise.

— Comment te sens-tu ?

— Grosse, se plaignit-elle, une main posée sur son ventre rond.

Emma était de ces femmes enceintes agaçantes tant leur ventre prenait la forme parfaite d'un ballon de basket-ball. J'avais beau ne pas vouloir d'enfant, j'étais presque jalouse. Quoi qu'elle entreprenne, Emma était craquante. Avec sa taille de guêpe, son carré blond coupé au niveau du menton et ses grands yeux revolver, elle alliait avec charme douceur et intimidation.

Neil et moi nous amusions parfois à deviner de qui tiendrait le bébé. Neil

pariait sur les cheveux blonds d'Emma et la taille de Michael, alors que je misais sur un petit brun, histoire de ne plus me sentir seule dans cette famille d'asperges.

— Oh ! Papa, dépêche-toi, elle bouge ! s'exclama Emma en tapant dans ses mains.

Neil laissa tomber la spatule dans la casserole qui mijotait sur le feu. Je m'élançai derrière l'îlot central pour rattraper le couvert au vol. Se frottant d'abord les mains sur le torchon, il se précipita pour toucher le ventre de sa fille.

Puis, au même moment, Neil et moi tendîmes le cou en répétant bêtement :

— *Elle ?*

Avec un rire sonore, Michael se gratta la nuque.

— Zut ! On voulait garder la surprise, c'est raté.

— Une petite fille ?! s'écria Neil, cherchant confirmation dans le regard d'Emma. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? J'aurais peint les murs de la chambre en rose.

— On ne sait pas encore si c'est une fille à son papi, rectifia Michael. Ce qu'on sait, c'est qu'il y a un vagin. Nuance.

— Tout à fait, renchéris-je. Imaginez la scène, on peint tout en rose pour la petite

Olivia, puis on se rend compte, quand le bébé a trois ans, que c'est un brave petit Olivier.

Je repêchai la cuillère en maintenant mes distances pour éviter les éclaboussures de sauce tomate sur ma robe fourreau en cuir pourpre dentelé de chez Dolce & Gabbana.

— Laissez donc un pauvre vieillard profiter de la magie de l'instant ! s'indigna Neil.

Depuis que les futurs parents avaient annoncé leur décision de garder la surprise du sexe de l'enfant, Neil et moi avions un débat animé. Dans certains domaines, il était à la pointe de la modernité, mais pour d'autres, il avait

quelques wagons de retard.

Comme toujours avec Emma et Michael, on dîna dans la joie et la bonne humeur. Je trouvais encore étrange d'avoir le même âge que ma belle-fille, mais finalement, c'était plutôt rigolo. Par exemple, nous formions une coalition redoutable contre son père. Quant à Michael, il pouvait enfin s'exprimer librement sans craindre d'être radié par un regard de haine de la part de beau-papa. Nous étions tous déçus de voir arriver le moment de se dire au revoir.

Mais j'appréciais aussi de me retrouver un peu seule avec Neil. Je remplis le lave-vaisselle pendant qu'il les accompagnait à la porte. Quand il

reparut dans la cuisine, je finissais de m'essuyer les mains.

— Je raffole de ces petits moments de bonheur domestique, m'exaltai-je.

Il m'entoura de ses bras.

— C'est pour ça que tu passes soixante heures par semaine à coordonner un magazine de mode, rétorqua-t-il, sarcastique.

— Exact. Hum, je te préviens que je ne récurerai pas cette sauteuse.

Je désignai l'imposant faitout laissé dans l'évier faute de place dans le lave-vaisselle archiplein.

— Laisse-le. De toute façon, Julia repassera un coup d'éponge sur toute la

vaisselle demain matin.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu exagères, elle n'est pas si maniaque. Et même si elle l'était, c'est une qualité chez une femme de ménage, tu ne crois pas ?

Neil m'embrassa le front avant d'aller sortir une bouteille de vin blanc du réfrigérateur.

— J'ai une idée.

— Chouette !

Je raffolais des idées de Neil. La plupart du temps, elles étaient merveilleusement sales. J'en frissonnais d'avance. Avant de lancer *Mode*, Neil et moi pouvions passer nos journées à

baiser. Désormais, entre mes heures de travail à New York qui m'imposaient parfois d'y passer la nuit et l'épuisement en fin de semaine, on s'envoyait en l'air quand on pouvait.

— Allons dans le boudoir boire un verre de vin devant un beau feu de cheminée. Je ferai semblant d'être plus intéressé par ta journée de travail que par ta petite culotte.

Le sourire aux lèvres, il fouilla dans un tiroir à la recherche d'un tire-bouchon.

Je poussai un soupir.

— D'accord, mais avant tout ça, j'ai une meilleure idée : je vais prendre un bain.

— C'est obligé ? ronchonna-t-il. Bon, d'accord...

Laissant la bouteille de côté, il m'attrapa par la taille et me serra contre lui tout en me caressant la nuque du bout des doigts. J'en avais les orteils qui se recroquevillaient dans mes chaussures. Ma libido s'enflammait, je voulais qu'il me prenne là, sur le comptoir, tout de suite. Mais nous avions la nuit devant nous, chose plutôt rare.

Je reculai donc d'un pas chancelant.

— Bon, je file.

Avec ses quelque 3 250 m², la maison comptait une bibliothèque, une salle de projection, un jacuzzi et un sauna. Les

propriétaires précédents étaient fascinés par la France – ou, en tout cas, par l'image que les Américains s'en font – et avaient fait construire dans le parc une réplique grandeur nature du pavillon français.

Mais mon coin préféré, c'était ma baignoire.

Une œuvre d'art. Une antiquité de cuivre et de porcelaine au dossier relevé et aux pieds en griffes. Elle datait de l'appartement que je partageais avec ma meilleure amie Holli. Dès mon emménagement avec Neil, non content de racheter la baignoire à mon ancien propriétaire, mon cher et tendre en avait commandé une reproduction pour notre

propriété à Londres.

J'ouvris les robinets et versai du bain moussant. Cette baignoire renfermait un tas de bons souvenirs. Je m'y étais prélassée des soirées entières à fantasmer sur cet homme que je ne pensais jamais revoir. À l'époque, dans ma tête, Neil était encore Leif, quadragénaire sexy qui avait traversé ma vie tel l'ange du sexe torride et m'avait baisée sauvagement le temps d'une escale à l'aéroport. Il n'était pas le seul à avoir menti sur son identité : je m'étais fait passer pour une étudiante de vingt-cinq ans alors que j'en avais à peine dix-huit.

Huit ans plus tard, nous nagions dans un bonheur que ni l'un ni l'autre n'aurions

pu imaginer à ce moment-là.

Le corps plongé dans l'eau délicieusement bouillante, j'eus la sensation de revenir à l'état de fœtus. Je poussai un gémissement de plaisir, la tête rejetée en arrière et les paupières closes.

— Tu ne m'attends pas ?

J'esquissai un petit sourire. Ses pas foulèrent le sol, le verre tinta sur les carreaux de granit. Comme le pied froid et effilé d'un verre à vin me touchait le dos de la main, j'ouvris la paume pour l'accepter.

— Si, monsieur. Je vous attendais.

J'ouvris les yeux et papillonnai des cils au-dessus du bord de mon verre.

— Prête ?

Sous une lumière tamisée, Neil plongea la main dans la poche arrière de son jean et dégaina son téléphone dont il caressa l'écran avec son pouce. *La Femme d'argent* du groupe Air s'éleva furtivement par les enceintes de la salle de bains. Malgré la vapeur brûlante, j'en eus la chair de poule. Mes tétons durcirent, à peine dissimulés sous la couche de mousse. Chaque mouvement de l'eau sur ma peau faisait grimper mon impatience.

Neil se retourna vers moi et but une longue gorgée de vin.

— Touche-toi, m'ordonna-t-il enfin.

Je vidai mon verre d'un trait, le lui rendis, puis, humectant ma lèvre inférieure, je glissai une main sous la surface de l'eau.

Je compris vite qu'il endossait son rôle de dominateur et me tins prête à obéir. Mon maître ne me quitta pas du regard lorsqu'il prit une nouvelle lampée de son vin. J'avais les yeux rivés sur sa pomme d'Adam qui ondulait au-dessus de son col. Mes sens étaient à l'affût. Je connaissais son corps par cœur, à force de le couvrir de baisers. Neil en avait fait autant sur moi, il imaginait donc clairement le mouvement de mes doigts sur mon clitoris. Du bout de mon index, j'étais l'humidité qui me semblait plus mouillée que l'eau elle-même. À force de

me caresser, je me balançai, provoquant une houle régulière dans la baignoire.

Son regard de braise avait un effet foudroyant sur mes pulsions. Je ne voulais pas fermer les yeux, mais c'était plus fort que moi. Le souffle court, je resserrai les cuisses sur ma main.

— Arrête !

Je retirai vite mes doigts... non sans gémir de frustration.

Neil s'agenouilla près de la baignoire, la manche retroussée pour immerger sa main. Les ondulations me chatouillaient la peau. Il me fit écarter les jambes et appuya directement deux doigts sur mon point G. Il savait s'y prendre. Je me

sentis dériver.

— Préviens-moi quand tu vas jouir, Sophie, pour que j'arrête au bon moment.

Quelle cruauté ! Je me retrouvai déjà au bord du précipice alors qu'il ne bougeait pas d'un centimètre. Comme il décrivait de petits cercles, mon sexe se crispa autour de ses phalanges.

— Laissez-moi jouir, monsieur. Je vous en prie.

Évidemment, mes plaintes tombaient dans l'oreille d'un sourd. Il se leva et récupéra une serviette, se séchant les mains en énonçant ses instructions.

— Termine de prendre ton bain et frôle l'orgasme deux fois de plus. Attention, ne

te laisse pas jouir. Ensuite, rejoins-moi dans le boudoir.

Il me laissa seule à écouter de la musique sensuelle, entourée d'eau parfumée. Et il voulait que je me retienne ? Le seul souvenir de ses mains sur moi suffisait à m'arracher un soupir !

Mais j'obéis docilement. Je me lavai le corps en prenant soin de ne pas me mouiller la tête, puis quittai la baignoire pour m'envelopper dans une serviette. Quand l'idée de ce nouveau jeu lui était venue quelques semaines auparavant, Neil avait installé dans la foulée un grand miroir ovale dans notre salle de bains et, juste en face, un petit tabouret rembourré où, plus d'une fois, je m'étais sagement

assise, les cuisses écartées. Cette nouveauté ne nous lassait toujours pas. Face au miroir, j'observai mes doigts écartant les lèvres de mon sexe sans manquer aucun son que produisait cet organe obscène. Cette vision excitante me fit pointer les seins et cambrer l'échine. J'étais sur le point d'avoir un nouvel orgasme.

Je retirai vite mes doigts et poussai un cri de frustration. Des gouttes de sueur perlaient à mon front. Regardant mon reflet droit dans les yeux, j'attendis que la tempête soit passée avant de réitérer la manœuvre une dernière fois pour satisfaire mon maître.

Au quotidien, Neil et moi vivions sur

un pied d'égalité. Mais dans l'intimité, nous reprenions nos rôles de dominant/dominée ; j'étais sa chose, sa propriété, sa soumise ravie d'exaucer le moindre de ses désirs. Ce corps que je caressais ne m'appartenait pas. Mon plaisir était au service de Neil, c'était à lui d'en disposer. La torture sensuelle qu'il m'infligeait exprimait tout l'amour et la confiance que nous nous portions.

Je me mis à gigoter en frôlant une nouvelle extase qui ne s'exprimerait jamais. Lui désobéir n'était même pas envisageable.

En marchant jusqu'au boudoir, chaque pas, chaque frottement de mes cuisses était un supplice. Je dus marquer une

pause, la main sur le mur. Je n'en pouvais plus de désir.

Quand je pénétrai dans la pièce, un feu brûlait dans la cheminée en pierres apparentes, et une couverture épaisse était étalée par terre devant le foyer, agrémentée de quelques coussins. Neil se tenait debout près des flammes et tripotait mon collier orné de diamants.

— Monsieur ? m'enquis-je.

Pour toute réponse, il désigna le sol à ses pieds.

Je me mis à genoux, les yeux baissés, et le laissai refermer le cercle de platine autour de mon cou. *Clic !* Le bijou pesait sur ma gorge.

Neil retira son pull qu'il laissa choir à mes côtés. Puis il se tourna vers moi, la braguette juste sous mon nez, et l'ouvrit.

Il était l'homme le mieux membré que j'aie jamais fréquenté. Quand il pressa l'extrémité de son sexe contre mes lèvres, je dus ouvrir grand la bouche pour l'accueillir. Il appuya sur ma nuque pour me pousser à le prendre tout entier, à la limite du haut-le-cœur. Je respirai fort, déployant ma gorge pour qu'il y entame un langoureux va-et-vient. Quand je le pouvais, je le suçais, concentrée sur son gland palpitant contre ma langue.

— C'est bien, Sophie.

Un compliment qui trouva aussitôt une réponse entre mes cuisses frémissantes.

Il se retira de ma bouche et, du bout du doigt, me fit relever le menton.

— Veux-tu que je te baise ?

Le cœur lancé à cent à l'heure, j'acquiesçai vivement.

— Oui. Oh, oui, je vous en prie, monsieur !

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— S'il vous plaît, baisez-moi, monsieur !

— Encore.

— Venez en moi, je vous en supplie. Comblez-moi de votre bite imposante, baisez-moi jusqu'à me faire jouir.

Je me redressai sur les genoux, les

cuisses bien serrées.

— S'il vous plaît.

Il opina.

— Allonge-toi. Écarte les jambes et joue avec ton clitoris. Je veux te soumettre à la frustration une dernière fois.

L'exclamation m'échappa :

— Non !

Oups...

Son rictus amusé exprimait toute sa cruauté.

— Je rêve ou tu viens de refuser un ordre ?

Tous mes espoirs étaient anéantis. Il allait me punir. J'étais si proche du but, quel gâchis !

— Reste là, gronda mon maître. Si à mon retour tu as bougé ne serait-ce que le petit doigt, tu seras privée d'orgasme pour la soirée.

Il en était capable. Au fil de l'évolution de nos rapports de domination, nous avons repoussé nos limites. Plus je prouvais à Neil ma résistance aux punitions, moins il avait de scrupules à m'en infliger.

Si je me sentais mal, il me suffisait de prononcer le mot de passe pour qu'il retrouve son rôle protecteur de fiancé aimant. La plupart du temps, le supplice

était juste assez supportable pour patienter jusqu'à la récompense. Le déni d'orgasme n'était pas le pire d'entre eux, loin de là.

Alors je ne bougeai pas d'un pouce.

Neil quitta la pièce et revint armé de notre vibromasseur sans fil en forme de fine baguette. Mon cœur s'emballa.

— Puisque tu tiens tant à jouir, commença-t-il en s'installant entre mes jambes, j'ai décidé de t'accorder ce plaisir.

Il sortit un bout de corde et une paire de petits ciseaux médicaux de sa poche arrière, déposa les ciseaux sur le linteau de la cheminée, prêts à l'emploi, puis se

pencha sur moi pour ligoter mes poignets en logeant mes mains entre mes seins.

À peine alluma-t-il le vibromasseur posé sur mon clitoris que je sursautai. Le déni d'orgasme était terminé. Désormais, ma punition serait l'inverse : une jouissance sans fin qui mettrait mes sens et mes muscles à rude épreuve.

— Je ne te bâillonnerai pas, cette fois-ci, susurra Neil tout en me caressant la joue, à la fois tendre et fourbe.

Il prenait un malin plaisir à utiliser l'extase comme arme redoutable.

Quand l'extrémité de la baguette toucha mon bourgeon, mes hanches se soulevèrent d'elles-mêmes. Vivement la

fin du voyage. Mon maître me fit repasser par l'étape des gigotements et des gémissements. Je me faisais à peine à l'idée de ma torture euphorique quand Neil éteignit le vibromasseur.

Le salaud ! Il m'avait piégée !

Je poussai une longue plainte, les ongles enfoncés dans la corde qui me limait les poignets.

— Je suis désolée, monsieur ! Je suis désolée !

— Je n'en doute pas.

Dans le seul but de me harceler, il ralluma la baguette sur mon sexe et la retira presque aussitôt.

— Vous m'avez promis de me laisser

jouir, monsieur ! bredouillai-je entre deux sanglots, roulant désespérément des hanches pour m'approcher d'un jouet qu'il maintenait à distance.

— As-tu le droit de me désobéir ? demanda-t-il, faisant cesser les vibrations.

La menace de mon plaisir mourut de nouveau.

— Non, monsieur ! m'écriai-je en secouant frénétiquement la tête.

À force de haleter, j'en avais la gorge sèche. Mes cuisses étaient prises de crampes, la cheminée réchauffait ma peau, mais, privée de mon plaisir, j'étais à l'agonie.

— Tu ne m'as pas obéi, poursuivit-il en chassant une larme au coin de mes yeux, puis il la suçà du bout de son pouce. Les jeunes filles insoumises n'ont que ce qu'elles méritent.

Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

— Sais-tu pourquoi je ne t'ai pas bâillonnée ? s'enquit mon bourreau en logeant le bout siliconé de la baguette entre les lèvres de mon sexe. Parce que j'aime t'entendre crier.

Il ralluma l'objet de torture, et les vibrations me provoquèrent un pic de douleur. Je me soulevai, cherchant à chasser cette sensation, puis jouis en hurlant. Mon corps tout entier s'arc-

bouta, j'émettais des sons à mi-chemin entre le cri humain et animal. C'était infernal, je voulais me dégager, mais sa main fermement posée sur ma cuisse me rappelait à l'ordre. Son autorité suffisait à m'appriivoiser. Les liens ne servaient qu'à intensifier mon désir.

Les orgasmes se succédèrent jusqu'à ne former qu'une longue marée sensitive. Je pouvais le supplier tant que je voulais, je n'utilisais pas le mot de passe, quitte à pleurer, à laisser mon corps entier s'amollir, à m'emprisonner à jamais dans un manteau étouffant de plaisir. Quand je jouis une dernière fois, je poussai des jurons en pleurant, et Neil retira enfin le vibromasseur.

— Si j'ai bien compté, nous en sommes à seize, déclara-t-il en laissant l'outil de côté. Si tu me désobéis encore une fois ce soir, je pousse jusqu'à vingt.

Il s'affaira sur le nœud pour me libérer de mes liens.

— Tu as besoin de quelque chose avant qu'on poursuive la séance ?

— À boire, bafouillai-je, la voix enrouée.

Je pointai du doigt les verres à pied et la bouteille de vin posés sur la table basse. Il me remplit un verre que je bus volontiers.

Quand je l'eus reposé, Neil baissa son pantalon et son caleçon.

— J'ai attendu ce moment toute la journée, déclara-t-il en se plaçant entre mes cuisses tandis que je m'allongeais sur le dos.

Mon cœur battait la chamade. Venait enfin le moment où il me comblerait. Ce moment où il entrerait en moi, où je pourrais lui rendre un peu du bonheur qu'il m'apportait. J'écartai les jambes de plus belle, lui libérant le passage, ce dont il tira aussitôt profit, mettant à rude épreuve mes tissus endoloris afin de stimuler mon point G sans relâche.

Son souffle me chatouillait l'oreille et faisait vibrer jusqu'à mon âme. Son rythme devint langoureux, et je le chevauchai fébrilement en gémissant

encore et encore :

— Je t'aime, je t'aime.

— Jouis, Sophie, m'ordonna-t-il.

Je glissai alors une main entre nos corps. Ce n'était plus de la torture, mais du plaisir à l'état pur. Cette ultime jouissance, je la voulais, je voulais mon maître, je devenais une autre, une femme qui n'existait que pour lui. C'était comme de retrouver mon chez-moi, et je poussai un cri, enivrée par la beauté de l'instant.

Son rythme lent devenait régulier, sa respiration me balayait le visage, et je l'observai, fascinée par ses traits durcis sous l'effort. Quand il perdit la bataille, m'empalant furieusement, il me pénétra si

violemment que j'en eus des frissons de douleur.

Neil reprit laborieusement son souffle, pressant son front contre le mien. Je fis courir le bout de mes doigts sur ses omoplates et le long de ses biceps. Il se retira et roula sur le côté.

— Je t'apporte quelque chose ?

Je fis signe que non, un sourire béat au coin des lèvres.

— Tu veux que je te retire ton collier ?

De nouveau, je secouai la tête.

— Je vais le garder encore un peu, monsieur.

Il m'attira dans ses bras pour

m'envelopper d'un câlin protecteur. Les mains à plat sur son torse, je levai le menton et l'embrassai.

— Bon, dit-il en mettant fin à notre baiser. Raconte-moi ta journée.

J'adore les grasses matinées, encore faut-il pouvoir en profiter. Avec un fiancé jeune retraité pris d'une soudaine passion pour l'exercice physique et pour les « moments de couple » réclamés à toute heure, je pouvais toujours me gratter.

— Le soleil vient de se lever, encore une belle journée ! chanta Neil gaiement en allumant les lumières.

Pitié, pas la chanson de l'ami Ricoré

de bon matin !

Et encore, je ne lui avais pas appris « Clair matin », un air qui remontait à mes vacances chez les scouts. Être réveillée par le chant dissonant d'un Britannique sans oreille musicale, c'était comme de mettre un pied en enfer.

— Mais pourquoi ? grommelai-je dans mon oreiller. Je voulais faire la grasse matinée !

— Je me disais qu'on pourrait courir ensemble. Tu ne fais plus de sport avec moi.

S'il avait lancé cette remarque avec un air grognon, je me serais fâchée, mais Neil marquait un point. Au début de notre

relation, nous avons l'habitude de courir dans Central Park chaque samedi matin à l'aube.

Mais ce n'était plus la saison, et puisque New York était désormais à deux heures de route, je doutais que le parc figure parmi les options du jour.

— Je déteste le tapis de course. En plus, tu veux toujours comparer nos performances.

— Je te promets de ne pas regarder ton écran, promet-il. La journée s'annonce magnifique, il va neiger. Si tu veux, on se lève, on va courir un peu, puis je nous prépare le petit déjeuner et on passe la journée en tête à tête devant la cheminée.

Le lit était si chaud, si douillet, c'était cruel. En même temps, l'idée de rejoindre Neil était tentante. Ces derniers temps, j'étais absorbée par mon travail, et il ne s'en était pas plaint une seule fois, pas même lorsque je passais la nuit en ville. Au départ, s'il avait acheté cette immense propriété en bord de mer, c'était avant tout pour que je ne me sente pas enfermée dans notre appartement de Manhattan, or j'y retournais constamment en abandonnant Neil dans cette belle demeure. Si, en échange, il réclamait ma compagnie pour quelques kilomètres de course sur un tapis, je lui devais bien ça.

— Bon, d'accord, décidai-je en m'étirant. J'arrive, laisse-moi dix minutes pour me brosser les dents et m'habiller.

Le pas chancelant, je rejoignis le dressing. Le téléphone se mit à sonner. Je me figeai.

— Qui peut bien nous appeler si tôt ?

— Je m'en occupe, va t'habiller, dit Neil avec un sourire en coin. Et si tu mettais ton pantalon de yoga bien moulant avec cette brassière rose dont tu te plains toujours qu'elle ne soutient pas correctement ta poitrine ?

— Espèce de pervers ! lui lançai-je en riant tandis qu'il décrochait le combiné sans fil.

Je vérifiai l'heure sur l'une des montres de Neil aussi grosses que des horloges de gare. Déjà 7 heures du matin

?!

À l'époque où je commençais à fréquenter Neil, j'avais pour seule penderie une canalisation à laquelle mon propriétaire me déconseillait formellement de suspendre des cintres. J'avais beaucoup moins de place pour ma garde-robe, elle aussi plus réduite qu'aujourd'hui. L'un des avantages à fréquenter un milliardaire – et des avantages, il y en avait beaucoup – consistait en une quantité astronomique de vêtements que pouvait s'offrir une obsédée de la mode dans mon genre, sans compter tout l'espace nécessaire pour les ranger. La superficie de notre dressing dépassait celle de certaines boutiques de Manhattan que j'avais pu dévaliser, avec

autant de choix dans les collections. Le spot installé au plafond le baignait d'une lumière douce, et deux grands miroirs triptyques coupaient court à nos anciennes disputes pour s'y contempler.

J'aimais mon fiancé de tout mon cœur, mais cet orgueilleux était obnubilé par son reflet dans le miroir. Or, même dans cet immense dressing, il n'y avait la place que pour un vaniteux. Pas deux.

Au milieu de la pièce trônaient deux imposantes vitrines renfermant mes bijoux et sa collection de montres et de boutons de manchette. Seul mon collier de diamants était rangé à part, sous clé. Nos chaussures étaient proprement alignées sur un mur d'étagères découpées

sur mesure. J'en sortis mes baskets, rangées sur celle du bas, puis enfilai mon pantalon de yoga – effectivement, il mettait mes fesses en valeur, à quoi bon lui refuser ce plaisir ? –, mais j'optai pour une brassière permettant un meilleur maintien que la rose. Étant dotée d'une poitrine petite mais galbée, je n'avais pas envie de me débattre avec les lois de la pesanteur une fois sur le tapis de course.

Après m'être habillée, mes baskets aux pieds, je nouai mes cheveux en queue-de-cheval et retournai dans la chambre. Comme Neil ne parlait plus, j'imaginai qu'il avait raccroché.

— Qui était-ce ? m'enquis-je.

Il était assis au bord du lit, penché en

avant, le visage enfoui dans ses mains. Il se redressa. En voyant ses yeux rouges et gonflés, je compris qu'il pleurait. Reprenant son souffle avec un hoquet, il fit la grimace et m'annonça :

— Ma mère est morte.

Chapitre 2

Nous partîmes pour Londres le soir même.

Emma et Michael se joignirent à nous pour le trajet en jet privé, malgré la colère de Neil qui craignait pour la grossesse de sa fille.

— Papa, je viens. Un point c'est tout. Et puis, il paraît qu'au second trimestre, c'est le moment idéal pour voyager. Tous les sites Internet le disent. S'il te plaît, je refuse de manquer l'enterrement de mamie. Je ne me le pardonnerais jamais.

Michael lui-même s'était risqué à tenir tête à son beau-père, une chose qu'il n'avait encore jamais tentée.

— Je suis désolé, M. Elwood, mais vous n'avez pas le choix. Si vous refusez de partager votre jet, nous prendrons un vol commercial, or vous préférez sans doute mettre la vie de votre fille entre les mains d'un pilote en qui vous avez confiance. Je me trompe ?

Dans une salle de conférences, Neil était redoutable, mais face au seul homme qui aimait Emma au moins autant que lui, il avait perdu tous ses moyens.

— Comment vas-tu, papa ? demanda Emma en retrouvant son siège séparé de celui de son père par l'allée centrale.

Elle touilla les glaçons d'un soda au gingembre qu'elle buvait pour combattre la nausée. Ses yeux étaient rougis par ses sanglots intermittents. Entre le mal de l'air et la tristesse du deuil, elle avait une petite mine.

— J'ai connu des jours meilleurs, répondit Neil en reposant la tête en arrière, les yeux fermés. Et encore, je tiens le coup grâce au Valium.

Je lui pris tendrement la main.

L'atterrissage se fit à Heathrow sur les coups de 7 heures, heure locale. Une voiture vint nous chercher pour nous déposer à notre propriété de Belgravia. Nous n'étions pas revenus à Londres depuis longtemps. Depuis un an, pour ma

part. Neil était revenu une fois pour affaires. Je me demandais si la maison me paraîtrait différente.

Finally, en arrivant devant la porte, ce fut comme de rentrer chez nous. Neil tourna la clé dans la serrure, les doigts tremblants. Aurait-il eu la main lourde sur le Valium ? Depuis l'atterrissage, il tenait à peine debout.

— Attention, dit Michael en retenant Neil comme je croulais sous son poids.

— Oui, hum, papa supporte mal le deuil, déclara Emma pendant qu'on bataillait pour l'empêcher de s'effondrer contre le mur. Emmenons-le à l'étage.

À nous trois, nous parvînmes

miraculeusement à passer l'étape de l'ascenseur et à l'accompagner dans sa chambre. Michael l'aida à s'allonger sur le lit.

— Veille à ce qu'il s'endorme sur le côté, me conseilla-t-il d'un air sombre.

— Vous pouvez y aller, je m'occupe de lui, leur suggérai-je.

Emma n'était pas rassurée. Son regard s'attarda une dernière fois sur son père quand elle referma la porte derrière eux.

Une fois seule avec Neil, je m'assis sur la couverture près de lui et chassai délicatement les mèches de son front.

— Tu n'as pas seulement pris du Valium, pas vrai ?

Il leva les sourcils sans ouvrir les yeux, puis murmura du bout des lèvres :

— Non, c'est vrai.

J'eus un mauvais pressentiment. Pendant sa chimio, Neil avait eu des épisodes suicidaires. Son isolement en soins intensifs lui avait causé une période de stress post-traumatique. Devrais-je appeler une ambulance ?

— Neil, qu'est-ce que tu as pris ?

— Holli m'a offert une petite sucrerie.

Holli !

Je lui botterais le cul à la première occasion, tant pis si ce n'était pas vraiment sa faute. Nous ne l'avions pas vue depuis le décès de la mère de Neil,

elle lui aurait donc donné le haschisch en des circonstances plus joyeuses. Mais j'avais besoin de passer ma colère sur quelqu'un.

— Combien as-tu pris de Valium ?

— Quatre milligrammes, bredouilla-t-il dans l'oreiller.

— Pas plus, tu en es sûr ?

Comme il ne répondait pas, j'aboyai :

— Neil ! Est-ce que tu as pris autre chose ?

Il secoua la tête puis expira un long souffle de fatigue.

— J'ai bu du whisky dans l'avion.

Depuis le traitement de Neil à Londres,

j'avais gardé le numéro d'urgence de son médecin généraliste sur place. Je poussai un soupir et le composai.

Je n'avais parlé au docteur Hearn que deux fois, ce qui m'avait suffi pour le trouver avenant. Neil étant un patient privé, ses honoraires étaient mirobolants, je n'eus donc aucun scrupule à le déranger si tôt dans la journée.

Il décrocha à la deuxième sonnerie.

— Bonjour, docteur Hearn, Sophie Scaife à l'appareil. J'appelle pour Neil Elwood.

— Oh, mon Dieu ! Il a fait une rechute, n'est-ce pas ?

La voix de cet homme — que

j'imaginai âgé et gentil avec un regard compatissant, bien que je ne l'aie jamais vu en personne — était teintée d'inquiétude.

— Non, ce n'est pas la leucémie, marmonnai-je en me rongant l'ongle du pouce. Sa mère est décédée...

— Oh, je suis navré de l'apprendre, répondit-il quand je marquai une pause.

— Merci. Il a pris... hum, de la drogue. Je m'inquiète.

Neil serait-il arrêté ? Aurait-il des ennuis ?

— Quel genre de drogue ?

Le docteur Hearn laissait sa sympathie au placard et retrouvait le ton sobre et

efficace d'un médecin en examen.

— Il a pris quatre milligrammes de Valium, du whisky dans l'avion et des bonbons au haschisch. Les bonbons devaient être corsés : Neil n'arrive plus à former une phrase, il a des trous de mémoire et marche en titubant.

Ce qu'il me restait à préciser était loin de me réjouir.

— Comment dire, hum... Il serait préférable d'éviter de nous envoyer une ambulance en urgence.

Plus que préférable.

Bon, Neil n'avait pas la popularité d'une rock star, mais depuis qu'il était à la retraite, il profitait de son temps libre

pour se rendre à des soirées mondaines. Sa figure occupait régulièrement les pages people des magazines. Ce n'était pas le milliardaire le plus connu au monde, mais un voyage en ambulance avec un filet de bave au coin des lèvres risquait d'avoir de sérieuses répercussions sur sa réputation. Neil et Emma souffraient suffisamment de leur deuil, inutile d'en rajouter une couche.

— Oh, non. Ce ne sera pas nécessaire, affirma le docteur. Quatre milligrammes, ce n'est pas excessif. Je m'inquiète surtout pour sa respiration. Savez-vous prendre le pouls ?

Quelle question ! Seulement, j'aurais espéré ne jamais avoir à recommencer ce

genre de procédure vitale sur Neil.

— Oui, depuis son cancer.

— Prenez son pouls toutes les quinze minutes pendant quelques heures. S'il y a la moindre irrégularité, rappelez-moi, et s'il ouvre un œil, faites-lui boire du café.

Le docteur ne semblait pas plus inquiet, à croire que les overdoses étaient pour lui monnaie courante.

Je le remerciai et raccrochai avant de me tourner vers Neil. Le regarder ronfler et s'étouffer à moitié dans son sommeil me rendait folle de rage, une minute de plus et je faisais mes valises.

Je m'agenouillai au pied du lit pour le secouer à l'épaule. Comme il fallait

éviter de le faire rouler sur le dos, j'optai pour une gifle. L'une de ses paupières se souleva à peine. Je le giflai de plus belle.

— C'est bon, je suis réveillé ! s'indigna-t-il.

Sa bouche pâteuse le rendait pitoyable.

— J'ai appelé ton médecin. Il m'a dit de te réveiller. Je vais te préparer du café.

J'étais d'une humeur massacrate. Neil tendit la main vers moi, mais je l'esquivai. Je n'avais pas envie de le reconforter.

En sortant dans le couloir, je fulminais. Quelle poisse ! J'avais déjà joué à l'infirmière en panique avec Neil un

nombre incalculable de fois. Qu'il ne compte pas sur moi pour recommencer. Ce n'était pas juste.

En descendant l'escalier, j'eus la chance de tomber sur Michael qui refermait la porte de la chambre d'Emma, tout doucement. Je lui fis signe d'approcher.

— Alors ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Emma fait la sieste ?

L'idéal serait de ne pas la réveiller, car elle s'inquiéterait pour son père.

Michael hocha la tête.

— Oui, elle est lessivée. Comment va M. Elwood ?

— Il..., marmonnai-je avec un coup d'œil vers la chambre d'Emma avant de baisser d'un ton. Il fait une sorte d'overdose.

Et moi qui pensais qu'on ne pouvait pas faire d'overdose avec de la marijuana.

— Bordel ! jura Michael. Il faut appeler les secours.

Je portai une main à mon front, lasse.

— Non, non, j'ai appelé son médecin. Il est hors de danger, même si le mélange avec le Valium était un peu explosif. Je dois lui faire boire du café, mais je ne veux pas le laisser seul. Tu veux bien monter t'assurer qu'il ne se rendorme pas

?

— Oui, pas de problème, dit-il avec un sourire triste. Je le faisais souvent pour mes copains de fac.

— Génial, merci.

En descendant la deuxième volée de marches, j'aurais pu me gifler. Comment avais-je pu répondre « génial » à une confiance pareille ?

Dans la cuisine, je préparai le café le plus fort de l'histoire grâce à une cafetière à piston et à un minimum d'eau. Le résultat était proche du vaseux. Avec un peu de chance, Neil le trouverait écœurant. Bien fait pour lui.

Emma m'avait prévenue qu'il

supportait mal les deuils. Se mettait-il chaque fois dans cet état ? J'allais épouser cet homme, autant être au courant tout de suite !

Je sortis mon téléphone de ma poche et poussai un long soupir. Je n'avais pas envie de passer ce coup de fil. Pas du tout. Pourtant, j'avais besoin de parler à quelqu'un qui connaissait Neil par cœur, une personne qui n'hésiterait pas à m'avouer des travers susceptibles de me faire réfléchir à deux fois avant d'accepter de l'épouser.

J'appuyai sur le bouton, regrettant d'avance ma décision.

Je retrouvai Valérie sur le palier. Elle entra en trombe et leva les yeux vers l'étage :

— Il est réveillé ?

— Disons qu'il comate. Michael est avec lui, il essaie de lui faire reprendre ses esprits. Je vous débarrasse ?

J'aidai Valérie à quitter la serpillière pourpre qui lui servait de manteau et l'accrochai dans la penderie.

— Je monte voir Emma, lança Valérie qui grimpait déjà les marches.

Elle avait ce point commun avec Neil : une inquiétude démesurée pour leur fille. Valérie et moi, on ne s'entendait pas, mais je ne pouvais pas nier ses qualités

de mère.

C'est pourquoi je savais qu'elle me comprendrait quand je lui dis :

— Non, ne montez pas. Emma dort, elle ignore ce qui se passe avec son père. Michael et moi restons discrets pour qu'elle se repose, le vol a été rude pour elle. Neil ira mieux dans quelques heures.

Valérie fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, Sophie. Pourquoi m'avoir appelée si personne n'a besoin de moi ?

— Si, moi, j'ai besoin de vous, rétorquai-je. (Ce fut la phrase la plus douloureuse à prononcer de toute ma vie.) J'ai des questions à vous poser.

Un brin agacée, elle me suivit jusqu'à la cuisine.

— Du thé ? proposai-je en désignant la cuisinière. J'ai enfin appris à faire marcher la bouilloire électrique.

— Sophie, moi aussi je suis arrivée tôt ce matin, je suis épuisée. Comme nous ne sommes pas les meilleures amies du monde, je vous prie d'aller droit au but.

Tout en parlant, elle se massait les tempes du bout des doigts comme une comédienne de publicité pour des antimigraigneux.

— Très bien.

Finalement, plus vite elle s'en irait, mieux ce serait.

— Vous étiez avec Neil à l'époque où il a perdu son père. S'est-il passé quelque chose à ce moment-là ?

Elle se figea, tel un lapin pris dans les phares d'une voiture.

J'en profitai pour ajouter :

— Je vais l'épouser, Valérie. Je dois tout savoir.

Valérie et moi avions eu un échange brutal la veille des noces d'Emma. Je l'avais même menacée de la frapper, voire d'user de mon influence auprès de Neil pour le forcer à couper les ponts avec elle. Suite à cet épisode désastreux dont je n'étais pas fière, je comprenais qu'elle ne soit pas d'humeur à papoter.

Mais Neil comptait beaucoup pour elle, alors j'espérais que cela suffirait à la motiver à me donner les réponses que je redoutais.

— Oh, Sophie, excusez mon manque de finesse. Je comprends que vous vous fassiez du souci.

Je ne trouvais plus aucune trace d'irritation chez elle, mais plutôt une pointe de remords. Elle marqua une pause avant de poursuivre.

— Oui. Après la mort de Leif, Neil a eu une réaction similaire, à cela près qu'il a fini aux urgences.

— Aujourd'hui, c'était Valium, haschisch et alcool, résumai-je en me

glissant sur un tabouret au bout de l'îlot central.

Valérie s'appuya contre le réfrigérateur.

— Somnifères et vodka.

J'en eus des frissons partout.

— Vous ne croyez tout de même pas que...

— Non, affirma-t-elle en secouant fermement la tête. Je ne pense pas qu'il ait eu des envies suicidaires. Vous savez que Neil est un homme de contrôle, c'en est pathologique. Il nous le prouve encore une fois aujourd'hui. S'il ne parvient pas à contrôler ses émotions, il se réfugie dans l'alcool ou les sédatifs. Je suis

surprise qu'il vous l'ait caché si longtemps.

— Il ne m'a rien caché du tout.

Seulement, je n'avais jamais remarqué que c'était un réflexe. Au mariage d'Emma, face à la sensation de « perdre » sa fille, il avait supporté l'épreuve à coups de verres de whisky. Après mon avortement, il avait acheté de l'herbe. Dès qu'on se disputait, une bouteille n'était jamais loin.

L'air autour de moi sembla s'alourdir, mais cette tension pesait surtout dans ma tête.

— Sophie ? Ça ne va pas ?

Comme elle s'approchait, je la rassurai

d'un geste évasif.

— Une simple... crise d'angoisse.

Je voulus reprendre mon souffle, mais rien n'y faisait. J'avais les nerfs en pelote. Et d'un coup, sans prévenir, je fondis en larmes devant Valérie. C'était horrible, mais je ne pouvais plus me retenir. Je ne m'étais jamais sentie si naïve de toute ma vie. Comment n'avais-je rien remarqué ? J'avais envie de courir rejoindre Neil pour le secouer comme un pommier, lui demander pourquoi il ne m'avait rien dit. En était-il lui-même conscient ?

Je m'agrippai au bord du comptoir, les yeux braqués sur la lumière que les spots suspendus au plafond projetaient sur le

granit étincelant sous mes doigts. Mon pouls était assourdissant, mais je reconnus le bruit du robinet qui coulait puis les talons hauts des bottes de Valérie tintant sur le carrelage.

— Chut, ça va aller, susurra-t-elle en m'épongeant le front avec une serviette humide et une douceur maternelle.

Et moi qui m'étais juré de ne jamais montrer le moindre signe de faiblesse devant elle ! J'étais pitoyable.

— Ne... Ne partez pas, bredouillai-je entre deux sanglots.

— Mais je ne vais nulle part.

Si un petit malin m'avait dit que je compterais un jour sur Valérie dans un

moment de profonde détresse, je lui aurais jeté ma chaussure à la figure. S'il m'avait dit qu'elle m'aurait prise dans ses bras, j'aurais déclenché un scandale. C'était pourtant ce qui m'arrivait. Sa compassion me faisait un bien fou, malgré les nombreuses fois où je m'étais comportée comme une garce avec elle.

Quand je fus enfin calmée, j'avais les joues en feu et les yeux gonflés. Valérie retourna mouiller la serviette d'un peu d'eau froide et revint me rafraîchir le visage. Je la laissai faire, malgré un sentiment étrange de retomber en enfance.

Son côté maternel ressortait plus que jamais. Il faut dire qu'Emma avait mon âge, Valérie aurait donc pu être ma mère.

Cet instant de complicité brouillait nos rôles habituels.

N'étions-nous pas censées nous détester ?

— J'en déduis que Neil a des ennuis ?

Sa pointe d'autorité n'était pas dirigée contre moi, mais contre lui. Je hochai tristement la tête.

— Depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas, bredouillai-je.

Dans l'immédiat, j'étais incapable de préciser une date. Il aurait été plus simple de réfléchir à quand Neil ne faisait *pas* appel à l'alcool pour surmonter une épreuve, c'était bien plus rare.

— Depuis longtemps, je crois.

Très longtemps, même. À son retour d'une visite chez sa mère à Londres — elle avait fait une crise cardiaque —, Neil était sous sédatifs. Il prétendait que les cachets l'aidaient à supporter le vol en long-courrier, ce qui était sans doute vrai, mais...

— Oh, mon Dieu, à chaque fois ! me lamentai-je, la tête dans les mains et les coudes sur le comptoir. Dès qu'il fait face à une situation difficile...

— À ce que je vois, il retrouve de mauvaises habitudes qui datent de l'époque où Emma était petite.

J'ouvris des yeux ronds.

— Que voulez-vous dire ?

Tout en mouillant la serviette qui s'était déjà réchauffée, elle expliqua par-dessus le bruit de l'eau :

— Neil a toujours eu un souci. Il ne vous en a jamais parlé parce qu'il refuse de l'admettre. Pas même devant Rudy ou moi, alors Emma, n'en parlons pas. Je crois qu'il est persuadé de n'avoir aucun problème.

— Si seulement..., marmonnai-je au bord d'une nouvelle crise de larmes. Valérie, vous ne m'en avez jamais parlé.

Elle pâlit.

— C'est parce que j'ignorais qu'il recommencerait ! Et puis, même si je

l'avais su, je ne me serais pas permis de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Je manquai de m'étouffer.

— Alors pendant tout ce temps... Je vivais avec une version parallèle de Neil ? Avec le résultat d'une addiction en pleine récidence ?

— C'est Neil, le responsable de cette récidence, grommela Valérie avec une mine déconfite. Il mériterait des gifles, je vous jure.

Je dois admettre que je ne m'y attendais pas. Je pensais que Valérie sauterait sur l'occasion d'alimenter une tension entre Neil et moi.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

— Je ne suis pas un monstre, Sophie. Vous souffrez. Qu'est-ce que vous imaginez ? Que je vais vous rire au nez et vous laisser dans votre misère ? (Elle se tourna vers les placards.) Bon, où puis-je trouver un verre ?

Je lui désignai le buffet vitré. Elle en sortit un verre de cristal taillé et le remplit d'eau extraite du réfrigérateur. Faisant glisser le verre vers moi, elle reprit :

— Détrompez-vous, ce n'est pas une version parallèle de Neil. Il n'a pas bu une goutte d'alcool pendant toute la durée de la chimio, n'est-ce pas ?

Je fis signe que non et bus une gorgée d'eau.

— Dans ce cas, je ne pense pas qu'il se dégrise et oublie l'amour qu'il vous porte. D'accord, soyons lucides, j'ignore s'il se dégrisera vraiment un jour, mais ses sentiments à votre égard sont solides. C'est vraiment injuste pour vous. Rose vient de nous quitter, vous n'allez pas reprocher à Neil de prendre un verre ou deux pour soulager son chagrin, mais les médicaments, ce n'est pas la solution.

Ce que je m'apprêtais à dire allait me brûler la gorge.

— Comment ai-je pu être aussi bête ! J'aurais dû le voir venir. Et moi qui croyais connaître Neil par cœur.

— Ce n'est pas votre faute, Sophie. Neil a un don pour cacher ses travers

derrière une façade.

À son air soudain mélancolique, je me demandai si elle faisait référence à l'époque de leur relation.

— Mais vous, vous voyez clair dans son petit jeu. Réagissez, ne le laissez pas faire.

— Réagir ? Je ne sais pas, Valérie. Pas maintenant.

Il venait de perdre sa mère. Je n'étais pas assez cruelle pour choisir ce moment pour le bousculer.

— Non, pas maintenant, acquiesça Valérie. Plutôt à votre retour à New York. Mais je reste convaincue que vous devriez mettre les points sur les i dès

qu'il aura repris ses esprits.

— Oui, hum. J'appellerai peut-être notre conseiller conjugal.

Oups ! Je venais de vendre la mèche.

Par chance, elle n'avait pas encore quitté son rôle de Gentille Valérie. Elle me rassura d'un hochement de tête.

— Tout rentrera dans l'ordre, Sophie. Vous êtes une jeune femme intelligente. Vous vous aimez, tous les deux. Vous trouverez une solution.

Pourquoi les paroles de Valérie me faisaient-elles tant de bien ?

— Je dois vous laisser, reprit-elle. Je ne veux pas qu'Emma me voie. Elle se douterait de quelque chose.

Malgré mes jambes flageolantes, je la raccompagnai jusqu'à la porte.

— Merci, chuchotai-je pour que l'écho du couloir ne grimpe pas jusqu'aux chambres. Merci pour tout, Valérie.

Elle opina, jetant un regard vague vers l'escalier.

— Merci de préserver Emma.

Elle marqua une pause, s'apprêtant à faire un aveu douloureux à assumer. La main sur la porte, elle murmura :

— Et merci de prendre soin de Neil.

Quand elle s'éloigna, je restai sur le seuil un long moment. Une fois encore, cette femme me laissait sans voix.

Le docteur Hearn avait vu juste : faire boire du café à Neil et l'empêcher de s'endormir, c'était pile ce dont il avait besoin. Même s'il refusait de l'admettre.

— Je ne comprends pas pourquoi vous en faites tout un plat, grommela Neil en se pinçant le nez.

Il s'assit au bord du lit, pris de vertiges. Il avait encore des difficultés à articuler, mais il reprenait possession de ses moyens.

— Ne me refais plus jamais ça.

J'étais si fatiguée, si démunie, si furieuse, si tremblante, que je devais me faire violence pour ne pas m'en prendre à

lui.

Neil me lança un regard agacé. Lui, agacé ? Pourtant, il n'avait pas discuté avec l'un de mes ex pour apprendre que sa fiancée était accro à toutes sortes de drogues !

Lorsqu'on se disputait, ce que Neil faisait de pire, c'était prétendre qu'il détenait la vérité et me faire passer pour une folle à lier. Une manie qui avait le don de m'enrager, alors que lui, il gardait ses grands airs de type raisonnable. C'était justement le rôle qu'il incarnait à ce moment précis.

— Tu dramatises, Sophie. Ce n'est pas comme si j'avais avalé une boîte de somnifères.

— Non, c'est vrai. Seulement un mélange de Valium, de whisky et de bonbons au haschisch. J'ai failli appeler les urgences, Neil !

Ma colère martelait mes entrailles comme un marteau-piqueur.

— Tu imagines la réaction d'Emma si tu étais retourné à l'hôpital ? Pendant l'enterrement de sa grand-mère, en plus !

Il me lança un regard fuyant. Quand il reprit la parole, il adopta le ton agaçant d'un parent fâché après son enfant.

— Je souffre, Sophie. Ma mère vient de mourir.

— Ne prends pas ce ton-là avec moi, je ne suis plus une petite fille.

Je me mis à faire les cent pas entre la porte, la cheminée et la fenêtre.

— Je comprends que tu souffres, Neil, mais ça ne te donne pas le droit de prendre des risques inconsidérés. Cette semaine, tes frères et ta sœur ont besoin de toi. Ta *filie* a besoin de toi.

— Et qui se soucie de mes besoins à moi, Sophie ? gronda-t-il. Qui sera là pour me soutenir dans cette épreuve ? Qui aura ce rôle que tu me fais endosser ?

— Moi, espèce d'imbécile !

L'affront de Neil fut vite remplacé par un sourire en biais. Moi non plus, je n'étais pas d'humeur à bouder. J'étais trop fatiguée, même mes insultes

devenaient risibles. À quoi bon continuer de se disputer ?

Le regard trouble, Neil tapota la place à côté de lui sur le lit.

— Excuse-moi de t'avoir inquiétée.

Je m'assis, hésitant encore à faire comme si tout était pardonné.

— J'ai appelé Valérie.

— Pourquoi ?

La perplexité lui creusait une petite ride entre les sourcils.

— J'avais besoin d'aide. Je ne voulais pas qu'Emma soit au courant, haletai-je. Et puis, j'avais besoin de comprendre. Valérie m'a avoué que c'était un

problème récurrent chez toi.

Quand il reprit son souffle, il détruisit toute possibilité de poursuivre cette conversation calmement. Ce fut le retour de sa riposte réflexe « Sophie dramatise ».

— Valérie me connaît depuis longtemps. Je suis sûr qu'elle tient un carnet rempli de toutes les bêtises que j'ai pu faire.

— N'accuse pas Valérie, c'est toi qui as fait une bêtise, dis-je doucement en lui prenant la main. J'ai besoin que tu reprennes la thérapie. Dès qu'on rentre à la maison, je veux que tu passes des coups de fil.

— Je n'ai plus besoin de psy.

Le sujet était épineux depuis qu'il avait cessé de consulter son psychologue à New York. Personnellement, je trouvais qu'il avait arrêté trop tôt. Neil était tellement obsédé par l'idée d'aller mieux qu'il s'était convaincu d'aller très bien, laissant le déni l'emporter.

— Dans ce cas, prends rendez-vous chez les Alcooliques anonymes. Quoique, je doute que tu y restes anonyme très longtemps.

Inutile de le lui rappeler. Depuis la sortie de mon livre et le somptueux mariage d'Emma relaté par tous les tabloïds, notre couple était sous le feu des projecteurs. Les projecteurs de qui ?

Allez savoir.

— Bon, très bien. Je les passerai, ces coups de fil, soupira Neil en portant ma main à ses lèvres. Je suis désolé de t'avoir fait peur.

— On en reparlera plus tard. Laissons passer cette semaine. Je sais qu'elle sera difficile pour toi.

Le scrutant d'un regard, je cherchai une trace de chagrin sur son visage, mais n'y lus que de la fatigue.

— Oui, ce sera dur. Mais je ne pense pas m'écrouler avant la cérémonie. Pour le moment, j'ai le cœur... engourdi. J'étais dans le même état après la mort de mon père. C'est arrivé si vite que je me

suis fermé comme une huître.

— C'est pour cette raison que tu as pris le train de l'ecstasy direction Shootéville ?

Ma question le fit sourire.

— J'avais besoin de ressentir quelque chose, admit-il, résigné. Et en même temps, de ne rien ressentir du tout.

— Ou en tout cas, pas le chagrin du deuil. Je comprends, dis-je en posant ma tête sur son épaule. Ta mère t'aimait énormément.

— C'est vrai.

Il passa un bras autour de moi et me serra contre lui.

— Je comprends que tu sois sous le choc, Neil. Il n’y a pas de mode d’emploi pour apprendre à gérer un deuil, bredouillai-je, regrettant de ne pas savoir mieux m’exprimer. Ne te reproche pas de ne rien ressentir. Les émotions t’accableront tôt ou tard.

Neil déposa un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Merci de te montrer raisonnable quand j’en suis incapable.

— Et toi, merci d’accepter de revoir ton psy.

Voilà, il ne pourrait plus se défilier.

Neil se leva et fit quelques pas hésitants.

— Oh, j'ai la tête qui tourne...

Je me précipitai pour le soutenir, mais il se redressa de lui-même, tremblant comme une feuille. Il se passa la main sur le visage.

— Tu as raison, Sophie. J'ai été idiot.

— Ton oreille interne te punit suffisamment comme ça, je ne vais pas en rajouter, le taquinai-je.

On frappa à la porte.

— M. Elwood, je peux vous parler ?

C'était Michael.

— Entrez, répondit Neil en remettant sa chemise dans son pantalon et se recoiffant avec les doigts.

Michael entra, puis referma doucement la porte derrière lui sans lâcher la poignée.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui. Merci, Michael. Merci d'avoir aidé Sophie...

— Je n'ai pas aidé Sophie, l'interrompt son gendre.

Je m'aperçus soudain que Michael était en colère. Un état qu'on ne lui connaissait pas.

— C'est vous que j'ai aidé, poursuivit-il avec le calme olympien d'un Tom Cruise furieux d'avoir été trahi. Je vous ai aidé pour que votre fille – ma femme, celle qui porte l'enfant que nous avons eu

tant de mal à concevoir – ne soit pas plus stressée qu'elle ne l'est déjà à cause de la mort de sa grand-mère.

Neil resta impassible et silencieux, mais je le connaissais assez pour savoir qu'il était sous le choc. Michael ne lui avait jamais tenu un tel discours.

Une fois passé son élan de colère, Michael parut se détendre.

— Écoutez, je sais que l'épreuve est difficile pour vous. J'imagine que je suis trop protecteur...

— Un défaut que Neil ne connaît pas, c'est sûr, ironisai-je en riant, ce qui me valut deux regards accusateurs.

Par télépathie, Neil me siffla quelque

chose du genre : « Sophie, ce n'est pas le moment. »

J'étais prête à parier qu'il avait exactement ces mots en tête.

Michael poursuivit sur sa lancée.

— Si je suis trop protecteur, c'est parce que je l'aime. Elle est allée de déception en déception avant d'en arriver là. Je ne le supporterais pas si...

— Je comprends, déclara Neil, mal à l'aise. Vous avez raison, j'ai été égoïste.

— Emma ne risque rien, les rassurai-je. Bon sang, les femmes enceintes ne sont pas en sucre ! Vous n'y comprenez rien, vous les hommes. On n'est pas forcés de lui mentir. Si elle demande ce

qui se passe, nous n'avons qu'à lui dire la vérité.

— Hors de question, protesta Neil.

— Ben voyons ! Faisons de cet épisode un vieux secret de famille inavouable, allons-y ! Plus tard, on en parlera comme du jour où papa a fait une overdose pour l'enterrement de mamie. C'est ça que vous voulez ? Ça ferait un sujet parfait pour une chanson country. (Je me tournai vers Michael.) Tu n'es pas obligé d'entrer dans sa chambre en fanfare pour la réveiller et tout lui raconter. Neil suivra un traitement dès notre retour à New York. Il en parlera à sa fille à ce moment-là. Mais si Emma veut savoir ce qui se passe, je refuse que

vous la laissiez dans le flou sous prétexte de vouloir jouer les mâles protecteurs.

— Je suis d'accord avec Sophie. Qu'en pensez-vous ? demanda Michael à mon fiancé.

— Oui, Sophie est quelqu'un de très raisonnable, grommela celui-ci. Bon, c'est d'accord. Dès notre retour à New York, j'en discuterai plus sérieusement avec Emma.

— Au moins, vous admettez avoir un problème, dit Michael avec un regard de compassion. Vous cachez bien votre jeu.

— Si bien que, même moi, je n'ai rien vu, renchéris-je dans ma barbe.

— Je suis désolé qu'on vous ait

imposé cette conversation, déclara Michael en tendant la main.

Quand Neil accepta de la serrer, le grand Michael dégingandé l'attira contre lui pour une accolade dont Neil ne put s'échapper. Le jeune homme lui assena une tape amicale dans le dos et affirma :

— J'ai beaucoup de respect pour vous, M. Elwood.

Neil s'éclaircit la voix, gêné.

— Vous devriez rejoindre Emma.

— Oui, j'y vais. Je suis désolé, Sophie.

— Il n'y a pas de mal, affirmai-je gaiement avant de le regretter amèrement.

« Il n'y a pas de mal » ? D'où sortait cette réponse idiote ? D'un client qui pardonnait au cuisinier d'avoir trop cuit sa viande ?

Ridicule.

Quand Michael fut parti, je me tournai vers Neil.

— Drôle de scène !

Neil fit la grimace en voyant que l'heure tournait.

— N'en parlons plus. Bon, j'ai rendez-vous avec l'entrepreneur des pompes funèbres dans quarante minutes. Tu veux bien appeler le chauffeur pendant que je prends une douche ?

— Oui, pas de problème.

Je marquai une pause.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Ça ne te dérange pas ? s'enquit-il comme il me demanderait si le menu d'un restaurant me convenait. Ce sera plus facile avec toi à mes côtés.

— Compte sur moi. Si je ne te l'ai pas proposé plus tôt, c'est parce que je craignais de traîner dans tes pattes. Quand tu en as besoin, je te colle aux baskets, et quand tu en as marre, tu m'envoies promener. Marché conclu ?

Je pris le téléphone posé sur la table de chevet.

— Merci, Sophie. Je suis preneur.

Malgré les cernes sous ses yeux, il me

décocha un sourire et soutint mon regard.

— Je veux que tu me colles aux baskets, Sophie. Cela va de soi.

Dans ces rares moments où je découvrais encore une facette de Neil que je ne connaissais pas, mon cœur se serrait si fort que c'en était douloureux. Les mots ne suffisaient pas à exprimer ce sentiment. Alors je pus seulement lui dire :

— Va te laver, andouille.

Je lui souris, il en fit autant, et sans se parler, nous nous comprenions.

Ce rendez-vous aux pompes funèbres

avait deux objectifs. Le premier : Neil, ses frères et sa sœur rencontreraient l'entrepreneur pour découvrir ensemble les vœux de leur mère pour ses funérailles. Le second : Neil, Fiona, Runólf et Geir poseraient une dernière fois les yeux sur leur mère.

Nous attendions sous la marquise, devant la porte du bâtiment. Neil resserra son écharpe autour du col de son manteau de laine noire. Depuis que nous avons quitté la maison, je le trouvais nerveux. Son organisme luttait-il encore contre le mélange de drogue et de Valium ? Ou était-ce la crainte d'affronter l'inconnu ? Une chose que Neil avait en horreur.

— Tu es prêt ? lui demandai-je, plus

par froid que par impatience.

Et encore, j'avais troqué ma jupe contre un pantalon.

Neil hocha la tête et souffla un nuage de brouillard dans l'air glacial.

— Oui, je crois. Finissons-en une fois pour toutes.

À l'intérieur, les frères de Neil, Geir et Runólf, discutaient debout près de la cheminée. Leurs femmes étaient assises avec Fiona pour la consoler.

— Neil, l'accueillit Geir, un brin moins bourru qu'à son habitude.

Neil ne prit pas le temps d'enlever son manteau pour envelopper son frère d'une longue étreinte.

— Vous êtes allés la voir ? demanda-t-il aux deux hommes en s'écartant de Geir.

Runólf fit signe que oui et désigna la grande porte.

— Tu veux qu'on t'accompagne ?

— Non, non, dit Neil en remuant la main comme si c'était trop leur demander, puis il se tourna vers moi. Sophie, tu veux bien ?

Je n'étais pas une grande amatrice de cadavres. L'idée qu'un corps sans vie — peut-être même plusieurs — se trouve sous le même toit que moi me donnait la nausée. Mais pour mon fiancé, l'homme que j'aimais, je devais faire un effort.

Le directeur nous ouvrit la porte, et

l'on pénétra dans une chapelle soignée avec une lumière tamisée. Le cercueil me cloua sur place : c'était un beau cercueil, pas l'une de ces boîtes rectangulaires qu'on a l'habitude de voir. La mère de Neil reposait là. Elle n'avait pas cette pâleur cireuse propre aux corps embaumés. Elle avait simplement l'air... morte. Rose était morte. J'avais encore du mal à en croire mes yeux.

J'entendis Neil pousser un petit soupir tremblotant et le pris par la main en attendant qu'il parle le premier.

Esquissant un sourire crispé, il pressa ma main en retour avant de la relâcher, puis s'approcha du cercueil pour poser la paume sur celles de sa maman. Surpris, il

fit un pas en arrière, laissant échapper un rire gêné.

— Elle est froide.

J'avais envie de pleurer pour lui. Je ne pouvais pas imaginer ce que c'était de perdre un parent. Certes, je n'avais que ma mère, mais Neil avait déjà souffert de la mort de son père quelques années auparavant. Je trouvais injuste qu'il doive traverser cette épreuve une seconde fois.

Neil avait les yeux brillants de larmes. Il serrait la mâchoire.

— Après le mariage d'Emma, j'ai promis à maman de lui rendre visite bientôt. Je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt.

— Je suis désolée, mon chéri.

Tandis que je passais un bras autour de sa taille, il se retourna pour un câlin. Parfois, je me reposais sur Neil – très souvent, même –, mais de temps en temps les rôles s'inversaient. Ces moments-là m'étaient précieux parce que Neil laissait rarement paraître le moindre signe de faiblesse émotionnelle.

— Je donnerais tout pour l'entendre m'appeler « mon chaton » une dernière fois.

Neil sanglota dans mes cheveux. En silence.

Je le serrai fort contre moi. Je ne connaissais pas très bien Rose, mais

j'étais en deuil parce que Neil l'aimait profondément. Elle avait mis au monde et élevé l'homme que j'aimais. Il était devenu cet homme grâce à elle. De tout mon cœur, je voulais la remercier.

Neil releva la tête et s'écarta lentement en reniflant. Il se donnait bien du mal pour adopter une posture solide, mais ses larmes gâchaient tout. Il plongea la main dans la poche de son manteau et en sortit un mouchoir en tissu rouge qu'il garda roulé en boule dans son poing.

— Tu sais..., commença-t-il d'une voix chevrotante. Je préférerais encore avoir le cœur engourdi.

Comme je ne pouvais pas faire de miracle, je le pris tendrement par le bras,

et l'on sortit ensemble de la chapelle.

Chapitre 3

Les funérailles de Rose Elwood se déroulèrent dans le respect et la dignité. Je n'étais pas surprise. Après tout, elle avait tout anticipé avant de mourir. La famille proche lui fit un dernier au revoir, puis Rose fut incinérée. On rassembla ses cendres dans une urne de bronze choisie avec goût. Une grand-messe fut célébrée à l'église St Paul de Knightsbridge, comble de monde, suivie d'une réception dans la maison de ville de Fiona à Kensington. Rose y avait passé ses derniers jours, confiée aux bons soins de

sa fille.

La demeure était splendide, peut-être un peu trop spacieuse pour être qualifiée de « maison de ville ». Les encadrements de porte étaient surmontés de frises classiques représentant de jeunes Romaines en toge. Les tapis qui recouvraient les sols devaient coûter au moins le prix d'une berline familiale. Je lançai un regard dans le petit salon où Fiona était assise dans un fauteuil de satin mauve et recevait les condoléances de ses invités.

L'injustice de la situation était frappante. Fiona avait pris soin de sa mère jusqu'à son dernier souffle pendant que ses frères vivaient leur vie

tranquillement à des kilomètres de là. Je savais que Fiona s'était mariée, puis avait divorcé avant que je rencontre Neil, ce qui l'avait mise dans une situation financière délicate. Neil lui avait acheté cette maison, certes, mais à mon sens, cela ne les dispensait pas, lui et ses frères, de lui prêter main-forte pour s'occuper de leur mère. Bien sûr, je ne parlais pas de l'année que Neil avait passée à combattre la leucémie. Mais qu'en était-il de ses frères, Runólf et Geir ? Ils n'avaient pas rendu visite à Neil une seule fois de toute sa convalescence, et d'après ce que je savais, ils n'en avaient pas fait davantage pour leur mère.

C'était injuste pour Fiona. Elle avait mis sa vie entre parenthèses, mais sous

quel prétexte ? Parce qu'elle était la seule fille ?

Cette période n'avait pas dû être facile, or Fiona avait gardé la tête haute jusqu'au bout.

D'ailleurs, je trouvais que toute la famille gérait ce deuil avec humilité. En même temps, constamment entourés d'amis et de cousins éloignés, ils n'avaient pas le temps de craquer. Je restai toujours aux côtés de mon fiancé pour le soutenir calmement et échanger quelques poignées de main. C'était épuisant. Et puis, je me faisais du souci pour Neil, le sachant bien plus fragile que moi sur le plan émotionnel.

Au bout d'un moment, je compris qu'il

avait besoin de prendre l'air.

— Viens, on va fumer, lui proposai-je.

— Mais on ne f...

Il s'interrompit pour me décocher un sourire.

— Oui, j'arrive.

Nous sortîmes par les portes qui donnaient sur la terrasse couverte. Dans le jardin, les arbustes et les parterres de fleurs étaient protégés par des bâches noires pour passer l'hiver. L'air était si glacial que notre souffle formait de petits nuages de brume.

— C'est toujours mieux que de rester à l'intérieur. En tout cas, pour l'instant, fit remarquer Neil en se balançant sur ses

talons.

— C'était une très belle cérémonie, Neil. Les compositions florales étaient magnifiques.

Je me devais de le féliciter sur le choix des fleurs. Il s'en était chargé lui-même, ce que je trouvais adorable. Les roses prédominaient, bien sûr, mais les iris figuraient en bonne place ; la fleur préférée de sa mère, me rappela-t-il.

— Je pense qu'elle aurait été contente. C'est tout ce qui compte, pas vrai ?

— Oui.

Un souvenir douloureux me revint en mémoire. Celui du jour où Neil nous avait exposé, à sa fille et moi, ses

souhais pour l'organisation de son enterrement. À l'époque, je n'avais pas plus envie d'y penser qu'aujourd'hui.

— D'après toi, qu'est-ce qu'il y a après la mort ?

Il gratta un bout de glace givrée par terre avec la pointe de sa chaussure.

— Rien, j'imagine, répondis-je en haussant les épaules.

— Oui, tu as sans doute raison, murmura-t-il, levant les yeux vers le ciel, les mains enfoncées dans les poches. J'aimerais pouvoir croire que je la retrouverai un jour. Mais c'est peu probable.

— C'est ce qui m'attriste le plus. De

ne plus exister. Pas moi-même, mais mes proches disparus.

L'idée que Neil puisse mourir un jour me fit frissonner. À moins que je ne sois frappée d'une terrible maladie ou d'un accident, Neil partirait avant moi, c'était sûr. Nos vingt-quatre ans d'écart feraient de moi une veuve à peine quinquagénaire. Rose m'avait prévenue de la solitude qu'elle avait éprouvée à la mort de Leif, disparu trop jeune. Pour moi, un monde sans Neil n'aurait plus aucune saveur.

Il s'éclaircit la voix, mais l'émotion lui nouait la gorge.

— On dit souvent que les morts survivent à travers la mémoire des vivants, mais ce n'est pas pareil. Je ne

veux pas de ma mère dans ma mémoire, je la veux ici, auprès de moi. J'ai perdu tant de temps...

— Sois plutôt reconnaissant des moments passés avec elle.

Si seulement je pouvais subir son deuil à sa place, histoire de lui offrir un peu de répit.

On entendit des talons fouler les dalles derrière nous. Je me retournai pour voir approcher Valérie.

— Neil, je dois partir. Mais j'aimerais échanger un mot avec vous deux avant votre retour à New York, dès que vous aurez un moment.

— Vraiment ? dit Neil, surpris.

Valérie, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ma mère vient de mourir.

— Crois-moi, si ça pouvait attendre, je n'insisterais pas, rétorqua-t-elle en m'implorant du regard.

Neil fronça les sourcils.

— C'est au sujet du travail ?

— Passez à la maison ce soir, l'interrompis-je.

J'étais bien disposée à accorder un moment à Valérie. C'était la moindre des choses après ce qu'elle avait fait pour moi.

— Merci, Sophie. Je vous appellerai avant de passer.

— Très bien, répondis-je.

Quand elle retourna dans la maison, je soufflai à Neil :

— On dirait que c'est important.

— Entre ta notion de l'importance et celle de Valérie...

— Arrête, l'interrompis-je en levant la main. Si tu n'as pas envie de lui parler, je la verrai sans toi. Elle m'a apporté un soutien précieux pendant ta crise d'hier.

— Comme tu voudras.

J'avais un doute : boudait-il parce qu'il n'avait aucune envie de voir Valérie – depuis que je lui avais parlé de notre crêpage de chignon la veille du mariage d'Emma, le sujet était tabou – ou

cherchait-il seulement à me préserver en faisant mine de fuir son ex ? Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le moment de tergiverser. Ce que Valérie voulait nous dire paraissait urgent.

Neil rejoignit ses frères au salon près du buffet où des verres de whisky étaient gracieusement offerts. Ils discutaient avec quelques cousins qu'on m'avait présentés plus tôt. De mon côté, je bifurquai en direction d'Emma, vers le buffet des crudités.

— Comment vas-tu ? m'enquis-je en remarquant ses chevilles gonflées.

— J'évite mon mari, dit-elle en balayant la pièce d'un regard cerné. Je comprends qu'il s'inquiète, mais là, ça

devient oppressant. J'ai l'impression d'être en prison.

— Oui, mais en prison, on se fiche de ton bien-être, lui rappelai-je. Je ne rate pas un épisode de *Orange is the New Black*, alors fais-moi confiance, j'en sais quelque chose.

Elle pouffa.

— Et si on demandait aux scénaristes de faire mourir le personnage de Larry ?

Je me mis à rire.

— Bon, sérieusement. Tu tiens le coup ?

— Oui. Je suis triste, mais finalement, c'est un soulagement. Mamie n'était plus la même, ces derniers temps, admit Emma

en baissant les yeux sur son verre. C'est un peu comme si son âme était morte le jour de sa crise cardiaque.

— Je suis désolée.

L'infarctus de mon grand-père lui avait paralysé une partie du visage, mais sans conséquence sur son cerveau, contrairement à Rose. Je m'aperçus de la chance qu'il avait eue de finir ses jours avec toute sa tête.

— C'était si soudain, sanglota Emma en essuyant ses larmes. Excuse-moi, ce sont ces fichues hormones.

— Les hormones, ben voyons ! compatis-je. Ce ne serait pas plutôt parce que ta grand-mère vient de mourir ?

Elle rit entre ses larmes.

— Ne te moque pas, Sophie. Tu ne m'aides pas.

La petite famille attendit que les derniers convives s'en aillent pour se réunir dans le grand salon où je les écoutai en silence se remémorer Rose avec tristesse. Les anecdotes s'enchaînaient : le jour où Rose avait glissé dans un tas de purin pendant un match de polo, et où le prince Philippe avait fait une remarque déplacée ; les voyages en famille sur la côte ; les surnoms étranges que Rose donnait à ses enfants quand ils étaient petits. Bref, les joies et les tragédies d'une vie croquée à pleines dents.

La famille de Neil était très différente de la mienne, mais ils vivaient le deuil de la même façon : en ne gardant que les bons souvenirs. Ceux qui reviendraient chaque fois qu'ils penseraient à elle. Bien sûr, un souvenir ne remplacerait jamais le petit surnom ridicule qu'elle donnait à ses enfants ou la sensation d'une main maternelle posée sur leurs fronts fiévreux, mais il servait à les reconforter lorsque le deuil devenait trop dur à supporter. Je ne comptais plus les dîners en famille, après un enterrement, que mes proches avaient passés de la même manière. Il n'y avait rien de tel que la mort pour tous nous remettre à notre place.

Neil demanda à sortir de table, et comme il ne revenait pas, je partis à sa

recherche. En grimpant l'escalier, j'espérai ne pas vexer Fiona qui pourrait considérer ce geste comme une exploration déplacée de son espace privé.

En haut des marches, je trouvai une porte entrouverte d'où jaillissait une douce lumière. J'avançai sur le seuil. Neil était assis au bord d'un lit recouvert d'un joli drapé fleuri. Dans un coin était posée une bouteille d'oxygène, et sur la table de chevet, une élégante cloche en porcelaine.

Neil avait les épaules tombantes et le dos voûté, semblant profondément découragé. Il leva des yeux rouges quand je frappai à la porte.

— Coucou, mon chéri.

Je m'approchai pour m'asseoir à côté de lui sur le lit de Rose et lui pris la main.

— On devrait rentrer, murmura-t-il.

Il poussa un profond soupir.

Pour ce qui était de contenir ses émotions, Neil n'avait pas son pareil. C'était sa fierté, une sorte de devoir envers son pays d'origine.

— Il se fait tard, si Valérie veut nous parler...

— Elle attendra demain, terminai-je. Je vais l'appeler pour lui proposer de passer pour le petit déjeuner.

Rassuré, il esquissa un sourire.

— Merci. Je sais que tu ne t'entends pas très bien avec elle...

— N'y pense pas, ce n'est pas le moment, susurrerai-je en lui caressant le dos. Rentrons à la maison nous détendre un peu. Un sublime jacuzzi nous attend.

— Nous en avons un à New York que tu n'utilises jamais, me fit-il remarquer.

Mon Neil était de retour. Visiblement, la cérémonie avait été plus efficace que je ne le pensais pour le ramener à la réalité. Souvent, le chagrin atteint un pic lorsqu'on s'aperçoit que la vie continue sans l'être disparu.

— Je boirais volontiers un verre, dit-il

après un silence, et il me regarda comme pour me demander la permission. Mais je ne veux pas t'inquiéter.

— À condition que l'alcool ne te serve pas à avaler des tonnes de cachets.

Je marquai une pause avant d'ajouter :

— À moins que tu en aies besoin ?

— Non, je vais m'en passer.

Nous partîmes avant Emma et Michael qui tenaient à rester encore un peu avec Fiona. J'appelai Matthew, notre majordome, pour lui demander de préparer le jacuzzi avant de rentrer chez lui. En arrivant, nous ouvrîmes une bouteille de vin, puis descendîmes l'escalier.

La piscine intérieure, le sauna, le jacuzzi et la salle de gym se trouvaient au sous-sol de la maison. Les colonnes et les sols en marbre dataient du début du ^{XX}^e siècle, à l'origine pour un espace dédié à l'exercice physique. Depuis, la piscine avait été rénovée, et des installations modernes avaient remplacé les anciennes. J'étais comme Vivian dans *Pretty Woman*, je m'extasiais toujours devant tant de luxe.

Neil diminua l'intensité des lumières et desserra sa cravate sous le col de sa chemise blanche.

— Tu penses qu'on peut se déshabiller sans risquer d'être surpris par Michael et Emma ? lui demandai-je en enlevant mon

chemisier.

— Je vais verrouiller la porte, me rassura-t-il. De toute manière, ils ne vont pas me reprocher de me changer les idées.

— Pas faux. Pour te changer les idées, je peux te proposer plus original qu'une simple séance de jacuzzi.

Il haussa les sourcils, mais ne répondit rien.

Je préférerais donc changer de sujet.

— D'après toi, Michael finira par se détendre ? Apparemment, il serait un peu... étouffant.

Sans croiser mon regard, Neil retira délicatement ses chaussures et les éloigna

de la surface de l'eau.

— C'est toujours mieux que d'être trop froid et distant.

Quand Valérie était enceinte d'Emma, Neil s'était montré odieux avec elle. Aujourd'hui, il regrettait de s'être aussi mal comporté et, à mes yeux, il avait de bonnes raisons de s'en vouloir. À l'époque, il accumulait les déplacements professionnels pour échapper à la réalité de sa paternité imminente et trompait Valérie avec une employée de son père. J'aimais mon fiancé de tout mon cœur et je ne m'entendais pas avec Valérie, mais je ne cautionnais pas cette lâcheté pour autant.

— C'est vrai, mais je crois qu'elle en

a marre.

Je me débarrassai du reste de mes vêtements et plongeai les orteils dans l'eau. Quel bonheur ! Nous avons un jacuzzi chez nous à New York, mais mon temps libre là-bas était précieux, j'avais bien d'autres choses à faire.

Notre propriété londonienne me rappelait de nombreux souvenirs, mais seule une poignée d'entre eux étaient joyeux. Nous avons passé toute la période de la chimio de Neil à Londres, puis sa convalescence après une greffe de cellules-souches qui avait manqué de le tuer. Cette maison ne serait jamais une référence de bonheur pour moi. J'avais passé trop de nuits seule à pleurer dans

notre lit sur la misère, l'injustice et l'incertitude de ma vie. À présent, j'appréciais au moins une chose : le jacuzzi.

Le corps immergé, j'observai Neil qui déboutonnait sa chemise, puis ôtait son maillot de corps. Je profitai sans complexe du spectacle de ses épaules et de son dos musclés. J'avais un faible pour les dos d'homme, en particulier celui de Neil.

Quand il eut retiré son pantalon et son caleçon, il me rejoignit dans le jacuzzi.

Je le reluquai, la tête inclinée sur le côté, pendant qu'il s'installait confortablement.

— Tu sais, Neil, on passe beaucoup de temps nus ensemble, ça devient presque banal. Mais quand je te regarde, je me dis que la cinquantaine te va comme un gant.

Reposant la tête sur le dossier, il ferma les yeux.

— Je le répéterai à Dawn, elle me lâchera peut-être un peu la bride.

Son coach attitré, Dawn, était une ancienne formatrice chez les marines et faisait peur avec sa grosse voix. Elle ressemblait à Barbie, mais employait des méthodes de rustre. Ce n'est pas si facile de retrouver un corps sain après les ravages d'un cancer, Neil était bien placé pour le savoir. Au fond, je savais qu'il n'était pas mécontent d'être tombé sur

Dawn la Brute.

Une fois, j'avais fait un peu de sport avec eux. Une seule fois, et cela m'avait suffi. Si c'est pour souffrir de courbatures des semaines entières, non merci.

Je levai la jambe au-dessus de l'eau et fis tourner ma cheville.

— Rappelle-moi de ne plus jamais porter ces chaussures.

— Oh, tu veux parler de cette paire à huit cents dollars que je t'ai déconseillé d'acheter parce qu'elle était dans le même style que l'autre paire que tu détestes ?

Relevant la tête, il me décocha un sourire et ajouta :

— Merci, Sophie.

— Merci pour quoi ?

Je replongeai ma jambe et m'immergeai dans l'eau jusqu'au cou.

— Merci d'être ce que tu es, susurra Neil en s'approchant jusqu'à frôler sa peau contre la mienne. Merci de m'aider à retrouver le moral, ce n'était pas gagné. Tu es l'une des seules personnes capables de me rendre le sourire. Tu as pris soin de moi toute la journée. Alors voilà, merci.

— En même temps, tu refuses de prendre soin de toi, il faut bien que je m'y colle.

Je tendis le bras derrière moi pour

attraper la bouteille de château Le Pin 2002. Nous l'avions ouverte sans prendre la peine d'apporter des verres. Je bus une longue gorgée au goulot avant de la faire passer à Neil.

Il examina la bouteille dans ses mains.

— Tu as raison. Je ne crois pas t'avoir remerciée pour hier. Pour...

Après un geste évasif, il but une lampée de pomerol.

— On doit se soutenir l'un l'autre, on est là pour ça, déclarai-je, reposant ma tête moite de sueur sur son épaule. Je peux t'offrir un cadeau de condoléances ? Une pipe, par exemple ?

La surprise le fit recracher sa gorgée

de vin. Entre deux éclats de rire, il s'essuya la bouche du revers de la main.

— Pas quand je bois, Sophie ! Ce n'est pas gentil.

— Désolée, gloussai-je. Ma proposition tient toujours.

— Je mets une option pour demain matin, peut-être, acquiesça-t-il en reposant la tête sur le dossier. Je suis tellement fatigué que je n'aurai pas la force d'attendre que la pilule bleue fasse effet.

— Dans la matinée, c'est noté, promis-je. Je peux faire autre chose pour toi ?

Il y réfléchit un instant.

— Reste avec moi. C'est tout ce dont

j'ai besoin pour l'instant.

Je me blottis de plus belle contre lui et déposai un baiser dans son cou.

— C'est dans mes cordes.

Je me réveillai contre un corps humide qui sentait le savon.

— Je déteste quand tu fais ça, grommelai-je dans mon oreiller. Tu trempe les draps.

— Faux. Si tu détestes ça, c'est parce que ma propreté te renvoie à ta moiteur nocturne.

Neil marquait un point. Je me sentais sale lorsque sa peau était douce et fraîche

alors que la mienne sentait la nuit. Bon, j'avais une promesse à tenir. Je me levai du lit, laissant l'élégante nuisette bleue Carine Gilson – un cadeau de Neil pour notre premier Noël – frôler mes chevilles pour former un nuage sur le sol. Je lui lançai un regard aguicheur par-dessus l'épaule.

— Tu vas me faire attendre tout le temps de ta douche, pas vrai ? dit-il, visiblement déçu.

— Non, ne t'inquiète pas. Je veux seulement t'épargner la mauvaise haleine.

Je filai dans la salle de bains, me brossai rapidement les dents, fis un bain de bouche à la va-vite, puis revins dans la chambre.

— Tu es la seule personne que je connaisse qui se brosse les dents *avant* une fellation.

Il rejeta les couvertures et me fit signe de le rejoindre.

— Comment peux-tu avoir envie de sexe le lendemain des funérailles de ta mère ?

Je regrettai ma question au moment même de la poser.

— Excuse-moi, ce n'était pas très malin.

— Je ne peux pas te reprocher de faire un peu d'humour, me rassura Neil.

Il m'attira au-dessus de son corps chaud, sa peau si douce... Mon soupir le

fit ricaner.

— Oh, la machine est déjà en marche ?

— Ne te moque pas, la semaine a été éprouvante pour tous les deux. Je n'ai rien contre un petit moment de détente.

Mes doigts se perdirent dans la toison de son torse tandis que je traçais un chemin de baisers sur son ventre en direction du sud.

— Si c'est ce que tu veux, tu l'auras, murmura Neil.

— Oui, mais toi d'abord, rectifiai-je en prenant place entre ses cuisses, puis je levai les yeux vers lui. Vous serez mon maître ou mon petit ami, aujourd'hui ?

— Ton *fiancé*, corrigea-t-il, une main

tendrement posée sur ma joue. Le maître est épuisé, il ne viendra pas ce matin, malgré tout l'attrait de sa soumise préférée.

— Il la trouve belle ? Même au réveil ?

Je promenai le bout de mes doigts sur sa verge durcie avant de la prendre dans mon poing. Un soupir lui échappa, et il plia le bras derrière sa tête.

— Oui, en particulier avec ses cheveux ébouriffés et ses traces d'eye-liner sous les yeux. Je trouve que les femmes sont au sommet de leur beauté juste après l'amour.

— Les femmes se fichent de savoir

comment les hommes les préfèrent, déclarai-je tout en pompant langoureusement son membre. Mais si tu aimes tant me voir au saut du lit, pourquoi je m'embête à me pomponner pour toi ?

— Mmh... Parce que j'adore souiller ta coquetterie.

Il ajusta sa position dans le lit pendant que je m'asseyais devant lui, prenant son érection à pleines mains. Je me mis à jouer avec son prépuce et fis courir mes ongles sur ses bourses.

Le sourire béat, il avait un regard qui allumait un brasier en moi. Je tirais un tel plaisir de mes caresses sur lui que je me sentais presque coupable. Notre relation sexuelle suivait un cycle : je prenais

plaisir à lui apporter du plaisir, puis on inversait les rôles.

À chaque passage de ma main, Neil soulevait un peu plus le bassin. Le souffle court, il tourna la tête sur le côté. Je me penchai au-dessus de son sexe, laissant tomber une goutte de salive sur son gland sans cesser de le masturber. Au moment où j'entrouvris les lèvres pour le prendre dans ma bouche, Neil ouvrit les yeux et me décocha ce sourire en coin qui m'aurait fait mouiller ma culotte si j'en avais porté une. Je pris son membre dans ma bouche puis l'en fis ressortir en exerçant une pression des lèvres. Je le mordillai doucement avant de le reprendre tout entier. Neil se consumait de plaisir sous mes lèvres, impatient,

tandis que je revenais autour de son gland pour y faire jouer ma langue.

— Tu me rends fou, Sophie, dit-il d'une voix rauque.

Je ne répondis rien. Au lieu de cela, je lui offris ce qu'il attendait de moi en le suçant jusqu'à la garde. Mes caresses lui arrachaient des gémissements. Le regard rivé au sien, je libérai son sexe de mes lèvres humides et gonflées.

— Je veux te faire jouir, Neil, ronronnai-je.

Ajustant ma position, je chevauchai sa cuisse et me frottai à sa peau douce tout en m'agrippant à sa verge.

— Je veux que tu jouisses dans ma

bouche, que tu en mettes partout.

Son corps ondulait.

— Viens par là, grommela-t-il en m'attrapant fermement par les hanches. Je veux que tu t'assoies sur mon visage.

Au début, je paniquais à l'idée de ne pas m'être lavée, mais j'eus tôt fait de comprendre que c'était ce qu'il préférait. Je lui tournai le dos, reportant toute mon attention sur son sexe. De longs soupirs échappaient à Neil quand j'abaissais le bassin sur son visage.

— Ton odeur me rend dingue, dit-il dans un souffle avant de prendre mes lèvres à pleine bouche.

Quand il s'écarta dans un bruit de

succion, ce fut pour me dire :

— J'aime que ça t'excite de me sucer la bite.

Quand cet homme maniait les mots, ils devenaient une arme plus redoutable qu'un sex toy. Je me penchai au-dessus de lui, un coude posé de part et d'autre du corps, et le repris dans ma bouche. C'est vrai, j'étais excitée par ma fellation, mais pas seulement. Neil savait comment manier sa langue pour me faire décoller. En matière de sexe oral, Neil était la plus belle chose qui me soit arrivée.

— Oh, putain ! s'exclama-t-il en me serrant plus fort contre son visage.

Il déchargea dans ma bouche sans

cesser une seconde de ravir ma féminité. Son nez se frotta à mon clitoris. C'en était trop. Terrassée par l'orgasme, je poussai une longue plainte, manquant de m'étouffer avec son sperme. Une partie de sa semence s'écoula dans ma gorge, le reste forma une traînée épaisse le long de mon menton.

Lessivée, je roulai sur le côté et vins me recroqueviller contre Neil. On échangea un baiser langoureux, puis je laissai ma tête reposer sur son épaule.

— Merci. C'était exactement ce dont j'avais besoin, marmonna-t-il en se grattant la joue.

— Quelle heure est-il ?

Mon téléphone chargeait sur la table de chevet, mais j'étais trop bien installée pour bouger.

— Il était 8 h 30 quand je me suis levé. Ensuite, j'ai couru dix kilomètres sur le tapis, j'ai pris une douche, puis la déesse du sexe m'a offert la pipe du siècle, alors j'imagine qu'il doit être environ 11 heures.

Je devais me laver et appeler Valérie. Allez savoir de quoi elle voulait nous parler. En tout cas, si on voulait passer ce moment sans heurts, il valait mieux ne pas me montrer avec du sperme plein les cheveux.

— Je vais me préparer, annonçai-je en bâillant. Tu t'occupes du petit déjeuner ?

— Avant de manger, il faut se lever, me taquina-t-il en me caressant l'oreille.

— Très drôle.

Je quittai le lit à regret quand Neil me lança :

— Merci de m'avoir changé les idées.

— C'était la pipe de condoléances, lui rappelai-je.

Il pouffa de rire.

— Oui, bon. Merci quand même.

— Avec plaisir, rétorquai-je en m'essuyant le menton.

Pour la première fois depuis trop longtemps, Neil me répondit par un sourire spontané et sincère. Ce fut le plus

beau cadeau de ma journée.

Chapitre 4

Généralement, lorsque je m'apprêtais à rencontrer Valérie, j'optais pour une tenue digne d'un président bien décidé à imposer à Vladimir Poutine un traité sur le nucléaire. Mais aujourd'hui, je n'avais pas de temps à perdre avec ces futilités. Et puis, je devais baisser les armes. Neil n'allait pas comparer ma tenue Old Navy à celle de Valérie, dans l'esprit Versace, et se dire : « Mon Dieu, Sophie est si laide que j'en oublie mes différends avec Valérie. Je retombe sous le charme de mon ex ! » Ce n'était pas arrivé en vingt-

six ans de séparation, ça ne risquait pas d'arriver aujourd'hui.

Neil semblait partager cet avis. À l'arrivée de Valérie, il descendit avant moi au rez-de-chaussée avec son vieux tee-shirt de la tournée de R.E.M. et un pantalon de jogging gris. De toute évidence, il n'avait pas l'intention de faire du gringue à son ex. De mon côté, j'enfilai un haut vert à manches longues et un pantalon de yoga noir, nouai mes cheveux en natte grossière et les rejoignis en bas.

Ils étaient au salon. Valérie était élégante, mais décontractée dans son jean moulant et son long pull noir. Elle avait les manches retroussées au-dessus de ses

coudes posés sur ses genoux. Lorsque j'entrai dans la pièce, elle s'enfonça dans son siège et me salua timidement.

— Bonjour, Sophie.

— Bonjour, répondis-je en me tournant vers Neil.

Il était dans le canapé, en face de Valérie. La table basse les séparait. Je remarquai la mâchoire serrée de Neil et son regard sinistre.

— J'ai manqué un épisode ?

Le regard de Valérie se riva sur Neil. Entre doute et embarras, son cœur balançait.

Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

— Tout va bien, la rassura Neil.
Sophie est au courant.

Sa voix était si glaciale qu'elle aurait gelé le rivage de Miami en plein mois d'août.

Je m'assis à côté de lui, soudain tendue comme si j'observais quelqu'un promener une aiguille sur la surface d'un ballon de baudruche. Je devais me préparer à l'explosion, quitte à me boucher les oreilles. La réaction de Valérie était indescriptible. C'était un mélange de surprise, de méfiance et de stupéfaction.

Surméstup ?

Même mon talent inné pour les mots-

valises se faisait la malle...

— Alors, vous êtes au courant de..., dit-elle en s'éclaircissant la voix. Sophie, votre livre a remporté un franc succès, n'est-ce pas ?

Oui, et tu le sais très bien, espèce de garce. Il a même été cité dans le New York Times.

— Oui... Hum, vous parliez de moi ?

— D'une certaine façon, oui, articula Valérie en regardant encore Neil comme si elle demandait la permission de commettre un acte odieux. Vous savez que mon frère Stephen a entretenu une... relation avec Neil.

— Oui, Neil m'en a parlé. Il m'a

raconté son aventure avec lui juste avant de vous connaître.

Où voulait-elle en venir ?

— Ce n'était pas une aventure, rectifia Neil. Nous couchions ensemble à l'occasion. Il n'y avait aucun sentiment en jeu.

Les rares fois où Neil avait adopté ce ton sévère devant moi, c'était pour des discussions douloureuses. Comme le jour où j'avais minimisé son inquiétude au sujet du cancer, ou encore celui où il avait découvert que j'avais trahi son entreprise.

L'heure était grave.

— Neil, tu sais bien que c'est faux.

Vous...

Elle s'interrompt quand il la fusilla du regard. Valérie se tourna vers moi pour reprendre :

— Aujourd'hui, Stephen est présentateur à la télévision. En tant que célébrité en Angleterre, il sait que certaines personnes s'intéressent de près à sa vie privée.

— Je vous suis, soufflai-je.

Avec un nouveau regard pour Neil, elle poursuivit :

— Il prévoit d'écrire ses mémoires et d'évoquer son penchant pour le BDSM. Une grande partie de ces chapitres couvriront la période où il était avec

Neil. Certains détails...

Neil poussa un soupir d'impatience.

— Certains détails croustillants révéleront notre brève relation sexuelle, acheva-t-il à sa place.

— Neil, si je pouvais limiter les dégâts, je te jure que..., commença Valérie.

De toute évidence, ils avaient déjà abordé le sujet, et mon fiancé l'interrompit une nouvelle fois.

— Tu as plutôt intérêt. C'est ton frère.

— Mais son éditeur ne dépend pas d'Elwood & Stern. Je suis comme toi, Neil, pieds et poings liés.

Un petit éclat de rire m'échappa, mais leurs regards perçants me firent reprendre mon sérieux.

— Pardon, mais pieds et poings liés, BDSM...

— Oui, Sophie, j'avais compris le jeu de mots, grommela Neil avant de reporter sa fureur sur Valérie. C'est ton frère, c'est à toi de réparer les dégâts !

— Comment peut-il avoir assez de matière pour écrire des chapitres entiers sur Neil ?

J'étais sidérée. Moi-même, j'avais eu tout le mal du monde à rassembler suffisamment d'idées sur lui. Et encore, nous vivions ensemble.

— C'est vrai, quoi ! Des années plus tard, comment peut-il se souvenir d'assez de choses pour un bouquin ? Neil, les gens apprendront que tu as un penchant pour le bondage, et alors ? Ne sont-ils pas habitués à cet univers depuis la sortie de ce livre à succès qui prône l'usage de la cravache dans la chambre à coucher ?

— Ils sont habitués au concept, nuança Neil. Mais ça n'en reste pas moins humiliant de voir son intimité étalée dans un livre. Surtout quand on sait d'avance que la réalité sera déformée.

— C'est-à-dire ?

Neil me fit comprendre d'un bref signe de tête que nous en reparlerions plus tard.

— J'ai essayé de lui faire entendre raison, mais il ne veut rien savoir, se défendit Valérie.

Je ne comprenais pas où était le problème. Bien sûr, il ne me viendrait pas à l'idée de crier sur tous les toits mon inclination pour les fessées pendant l'amour, mais si mon secret était découvert, ce ne serait pas la fin du monde.

— Neil, il existe déjà pas moins de quatre biographies officieuses sur toi. Aucune ne t'a porté préjudice. En quoi celle-ci serait-elle différente ?

— Celle-ci touchera un public plus large, m'expliqua-t-il, laconique. Le peu de lecteurs des quatre livres dont tu

parles sont tous des amateurs de biographies ou de jeunes entrepreneurs curieux d'y trouver les clés de ma réussite.

— Le star-system va booster les ventes du livre de Stephen, enchérit Valérie. Mon frère est dans l'actualité people, plus que Neil. Les mémoires salaces d'une star de la télévision se vendront bien plus que le récit du cancer d'un homme riche à peine connu du grand public.

J'aurais pu y penser avant, mais Neil me coupa l'herbe sous le pied :

— Cet homme riche est sur le point de se marier, or la famille de sa fiancée ne sera pas ravie d'apprendre que son futur

gendre aime s'attacher au lit avec des lanières de cuir.

Je faillis rétorquer qu'il dramatisait, que sa relation avec Stephen commençait à dater et que les gens supposeraient que Neil traversait à l'époque une phase désormais révolue. Mais je sus que je faisais erreur. Les gens n'oublient jamais rien. Ils n'imaginent pas qu'on puisse changer avec le temps.

Si le livre tombait entre les mains de quelqu'un comme ma mère...

— On doit faire quelque chose ! m'inquiétai-je, posant des yeux apeurés sur Valérie. Vous devez à tout prix l'empêcher de parler de Neil.

Elle secoua la tête.

— Vous pouvez me croire, Sophie, j'ai tout essayé. Stephen me répond toujours que je dois arrêter de m'accrocher au passé. Il met mes objections sur le compte d'un amour à sens unique vieux de plusieurs décennies.

— On pourrait... lui coller un procès ? Pour écrit diffamatoire ?

Je regardai à tour de rôle leurs mines déconfites.

— On pourrait si le récit mentait, me rappela Neil. Or, j'ai bel et bien couché avec lui. Un procès ne ferait qu'attirer encore plus l'attention.

— Notre meilleure option serait de

racheter les éditions Splendor et d'annuler la sortie du livre, expliqua Valérie. Mes avocats sont sur le coup.

— Reynholm Media n'acceptera jamais de vendre, affirma Neil.

Il se frotta les mains sur les genoux et se leva. Rester assis revenait à rester passif, or il avait besoin d'action. La tension émanait de tout son corps.

Moi non plus, je n'aimais pas cette latence.

— Bon, résumons. Vous allez tenter de racheter Splendor. Si vous réussissez, l'affaire est dans le sac : plus de bouquin. Comment ça fonctionne ? Il n'est pas publié, et c'est tout ?

— Non, une clause du contrat précisera simplement que les droits du livre seront rendus s'il n'est pas publié dans les délais, soupira Valérie, comme si c'était trop compliqué à expliquer à une néophyte dans mon genre.

Elle semblait oublier que j'avais travaillé dans une branche du milieu médiatique et vouloir me réduire au rang d'escort girl d'homme riche. Toutefois, elle poursuivit :

— Si les droits sont rendus, Stephen n'aura plus qu'à les vendre à une autre maison d'édition et tout recommencer. Non, le mieux serait de le laisser imprimer les premières épreuves, de les réfuter en réclamant une relecture et de

faire retirer les chapitres sensibles.

— OK, donc la censure réglerait le problème. Si ça ne fonctionne pas, quel est le plan B ?

Neil avait rejoint la fenêtre et regardait dehors comme s'il voyait approcher une armée de mes cousins fous de rage.

— Pour l'instant, dit-il, le délai imposé pour racheter une entreprise sera notre premier obstacle. Stephen aura le temps de mettre son livre en rayon.

— Une fois le bouquin publié, acquiesça Valérie, notre seule solution sera de limiter les dégâts, ce qui risque d'attirer l'attention sur nous. Notre réputation est en jeu. Nous ne sommes pas

célèbres, mais si la concurrence ou d'éventuels collaborateurs entendent de mauvais échos concernant Neil, Elwood & Stern risque de le payer cher.

— Même si Neil est à la retraite ?

Je ne comprenais pas. Il ne travaillait plus. Pourquoi se soucierait-il de son image dans le monde professionnel ?

— Visiblement, si nous parvenons à conclure ce rachat, je vais devoir reprendre du service ne serait-ce que temporairement, grommela Neil dans sa barbe. Je n'arrive pas à croire qu'il me fasse un coup pareil.

— Appelle Stephen. Je suis sûre que si tu lui en parles..., suggéra Valérie ; pour

la énième fois, à en juger par l'impatience de Neil.

Était-ce ce qui l'avait rendu furieux juste avant que je les rejoigne au salon tout à l'heure ?

— Parler à Stephen ne m'a jamais apporté que des emmerdes ! pesta Neil.

Il ne perdait jamais son sang-froid en public. La situation l'affectait visiblement au plus haut point. Certes, j'ignore comment je réagirais si un ex dévoilait au monde entier les détails de notre intimité, mais une intuition soudaine me glaça le sang. Neil se fichait de la réaction de mes proches. Il y avait autre chose.

Mon estomac se noua. Je crus

comprendre ce qui le faisait paniquer. Prise d'horreur, je me levai brusquement.

— Merci de nous avoir tenus au courant, Valérie. Neil vous rappellera.

Sans m'adresser un regard, elle demanda à Neil :

— Tu veux que je parte ?

Je fis grincer mes molaires. J'étais aussi chez moi, que je sache. Je pouvais la foutre dehors d'un coup de pied au cul si ça me chantait !

J'intervins, ne laissant pas Neil répondre :

— Nous avons besoin d'en discuter tous les deux. Combien de temps restez-vous à Londres ?

— Jusqu'à la fin de la semaine.

Elle semblait surprise de me voir prendre une décision pour Neil.

— Nous partons après-demain. Si on a besoin de quoi que ce soit, on vous le fera savoir.

Je n'étais pas méchante, mais ferme. J'avais besoin de parler à mon fiancé, et je ne voulais pas de Valérie dans les parages.

Perplexe, elle se leva et ramassa son manteau de laine noire qu'elle avait laissé sur le dossier du fauteuil d'à côté.

— Neil, appelle-moi, d'accord ?

Il se détourna de la fenêtre.

— Bien sûr. Mais pour l'instant, fais ce que tu as à faire.

En la raccompagnant à la porte, je sentis qu'elle regrettait sincèrement ce qui nous arrivait. Elle s'inquiétait pour Neil — plus que je ne voulais bien l'admettre —, or je connaissais ce sentiment d'impuissance qui nous pousse à vouloir apporter notre soutien. Seulement, en dehors de son éventuelle influence sur le plan professionnel et familial, cette histoire ne concernait pas sa relation avec Neil, ni la mienne d'ailleurs. Cela concernait uniquement Neil et Stephen, or je croyais deviner ce qui s'était passé entre eux.

Quand Valérie fut partie, je retournai

au salon. Neil n'y était plus. Il avait rejoint la cuisine pour terminer une bière que Michael avait entamée.

— Neil, murmurai-je avec précaution. Tu sais qu'il est à peine 13 heures ?

Avec une grimace, il reposa la bouteille sur la table.

— C'est l'après-midi, Sophie. Ne me cherche pas, je ne suis pas d'humeur.

— Oui, ça se voit, bafouillai-je en me demandant comment aborder le sujet s'il n'était pas d'humeur.

Appuyée contre le réfrigérateur, les bras croisés, je gardai le silence tandis qu'il sortait une bouteille de rouge de la cave à vin.

Et encore, ce n'était pas du whisky, même si je le soupçonnais d'y venir bientôt.

— Je suis bouleversé, souffla Neil, puis il marqua une pause le temps de retirer le bouchon. Alors épargne-moi tes leçons de morale, Sophie. À ma place, n'importe qui le vivrait mal.

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Mais tu as l'air secoué. Est-ce que tu aurais quelque chose à me dire ? Une chose que tu ne pouvais pas dire devant Valérie ?

Je lus la vérité dans son regard noir, inutile de poser la question. Mais je la posai quand même.

— Neil. C'était Stephen, pas vrai ? Le dominateur débutant qui t'a violé ?

Le dégoût se lisait sur son visage.

— N'utilise pas ce mot-là. On se croirait dans un film de série B.

— Très bien. Le dominateur débutant qui a *refusé de s'arrêter à temps*.

Personnellement, je ne voyais pas la différence.

— C'était lui, pas vrai ?

Neil sortit un verre du lave-vaisselle et le remplit de vin.

— Oui, c'était lui.

Ma douleur à la poitrine fut aussi violente que le choc d'une balle de

paintball tirée à bout portant.

— Il n'oserait pas..., laissai-je échapper comme si de le dire tout haut pouvait aider.

— Visiblement si, rétorqua Neil en buvant d'un trait la moitié de son verre. Stephen ne s'est jamais rien reproché.

— Mais s'il écrit à ce sujet, les gens sauront...

— D'après toi, quelle version des faits servira-t-il ? La mienne ou la sienne ? Stephen est persuadé d'être un excellent dominateur. Il ne voit rien d'extrême dans son comportement. À l'époque, il soutenait que le problème venait de ma préférence pour la domination, que j'étais

incapable de comprendre le plaisir de la soumission.

Quand il porta le verre à ses lèvres, ses mains tremblaient.

Je ne connaissais pas les détails de cette histoire. Si Neil souhaitait m'en faire part, libre à lui. Je n'allais pas le forcer. Pas maintenant.

Je tentai le tout pour le tout.

— Tu veux un câlin ?

C'était ma dernière carte à jouer pour le consoler, mais il répondit par une grimace.

— Non, s'il te plaît. Ne... Ne me touche pas. J'ai besoin de me calmer.

J'ignorais ce que cette enflure avait fait subir à Neil, mais j'avais une folle envie de le traquer pour le tuer à mains nues. J'étais folle de rage. La carapace de mon fiancé d'habitude si solide se fissurait sous mes yeux. Tout était la faute de ce Stephen, des souvenirs que Neil avait de lui, or je ne pouvais rien faire pour arranger la situation. Je devais observer, impuissante, tandis que les blessures provoquées par ce salaud continuaient de faire souffrir l'homme que j'aimais plus que tout au monde.

— Je peux faire quelque chose ?
demandai-je.

— Oui, tu peux me laisser boire jusqu'à me noyer dans la stupeur, riposta

Neil. Sans me faire la morale et sans juger mes prétendus problèmes.

Une part de moi comprenait parfaitement qu'une personne en souffrance ait recours à l'alcool, mais une autre tiquait face à l'agressivité de Neil. Il était forcément conscient qu'il s'autodétruisait et s'en fichait comme de sa première chemise.

Il emporta la bouteille, laissant le verre sur le comptoir, et quitta la cuisine, furibond. Sa colère était dirigée contre moi. S'il en voulait à Stephen, il serait forcé de se souvenir de ce que ce traître lui avait fait subir.

Je lui emboîtai le pas.

— Je sais que tu aimerais être un peu seul, mais je ne peux pas te laisser faire.

Il marqua un arrêt au pied de l'escalier.

— Ne dramatises pas, Sophie. Je ne vais pas me faire de mal. Je suis en colère, pas suicidaire.

— Ne sois pas en colère tout seul, insistai-je en montant derrière lui. Neil, laisse-moi t'aider.

— Tu ne peux pas m'aider ! cria-t-il. Peux-tu changer le passé ? Peux-tu empêcher ce bouquin de sortir ?

Heureusement que Michael et Emma étaient partis accompagner Runólf et Geir à l'aéroport. Je n'aurais pas aimé leur imposer une dispute de couple dans

l'escalier. Encore moins à ce sujet.

— De toute évidence, non, je ne peux pas.

Je m'efforçai de parler d'une voix calme, mais c'était difficile. J'avais envie de hurler. Mais je voulais cracher ma haine au visage de Stephen, pas de Neil. Je devais garder cela en tête.

— Alors tu ne peux pas m'aider. Je me trompe ?

Arrivé en haut de l'escalier, il tourna pour rejoindre le boudoir. Une fois qu'il se serait enfermé dans son sanctuaire, il me serait impossible de le déloger.

— Sans forcément t'aider, je peux rester avec toi pour ne pas te laisser

souffrir seul, insistai-je.

— Trop tard, j'étais seul et j'ai souffert !

Dans un accès de colère, Neil lança la bouteille de vin contre le mur d'un blanc immaculé, et je fus moins tétanisée par le vacarme du verre brisé que par la violence du geste lui-même. Je n'avais jamais vu Neil perdre le contrôle. Il respirait fort et observait, sous le choc, les traces rouges qui dégouлинаient sur le mur et imbibaient le tapis. Il m'avait fait peur. Mais il s'était surtout effrayé lui-même.

— Comme ça, tu ne boiras pas, ironisai-je pour briser le silence qui devenait pesant.

— Je suis désolé, murmura-t-il au bout d'un long moment. C'était stupide. Inutile.

— Ça dépend. Tu te sens mieux ?

Il hocha la tête, mais répondit :

— Non.

Le pas hésitant, je m'approchai de lui. Je n'avais encore jamais ressenti cette crainte qu'il puisse me blesser, pas même lors de nos séances coquines les plus déchaînées. Je savais qu'il ne lèverait jamais la main sur moi, mais il n'avait pas l'habitude de se laisser emporter et je ne savais pas comment gérer une telle crise. Je ne voulais pas rendre les choses plus compliquées pour lui, ni accentuer sa culpabilité. Si quelqu'un m'avait fait

subir ce que Stephen lui avait fait subir, une bouteille ne suffirait pas à décharger ma fureur. Je m'en prendrais aux meubles.

Quand Neil se tourna vers moi, il avait les larmes aux yeux.

— Je suis sincèrement désolé, Sophie. Je ne voulais pas te faire peur.

— La personne que tu as le plus effrayée, c'est toi-même, dis-je sur le ton de l'humour.

La plaisanterie tomba à plat.

— Tant mieux.

Sa honte me brisa le cœur.

— Je n'ai pas peur de toi, Neil, le rassurai-je en lui tendant les bras.

Cette fois, il accepta mon étreinte. Je le serrai de toutes mes forces. On nettoierait le vin plus tard. Pour l'instant, ma priorité était de ranger le fouillis qui régnait dans la tête de Neil.

— J'appelle le docteur Harris dès notre retour à la maison, me promet-il en m'embrassant sur le front. Je suis vraiment désolé de mon comportement cette semaine.

Je me redressai pour le regarder droit dans les yeux.

— Neil, tu viens de perdre ta mère et d'apprendre que l'homme qui t'a blessé veut publier un livre évoquant sa version d'un épisode que tu as mal vécu. Ça fait beaucoup d'émotions d'un coup. Tu as

craqué, tu as massacré notre mur, c'est normal. Ça vaut mieux que de se réfugier dans la drogue, ou d'avoir des pensées suicidaires.

Neil brûlait de me remettre à ma place, mais il se ravisa.

— Neil, tu veux me raconter ce qui s'est passé avec Stephen ?

Je ne lui avais encore jamais réclamé de détails. Tout ce que je savais, c'était qu'il avait paniqué alors que ses poignets étaient entravés. Il avait oublié le mot de passe, et Stephen prétendait ne pas avoir remarqué que Neil voulait tout arrêter. À force de se débattre avec ses liens, Neil avait fini par se faire mal. Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage, mais s'il

souhaitait vider son sac, j'étais là pour l'écouter.

— Tu n'es pas forcé d'affronter ça tout seul.

Bien qu'il gardât le silence, on se dirigea ensemble vers le boudoir. Il referma la porte, même s'il n'y avait personne d'autre dans la maison, et promena le bout des doigts sur les bandes de la table de billard. Comme il ne disait rien, je m'assis sur le canapé, troublée par son silence.

Sa langue finit par se délier.

— J'ai rencontré Stephen au club SM de la fac, lors d'une réunion officieuse organisée par le bouche-à-oreille. Ce

n'était rien de plus qu'une occasion pour une bande de jeunes de parler chaque samedi de leur passion pour le sexe.

Il évoquait ces réunions et cette rencontre avec une pointe de nostalgie dans la voix.

Neil prit le carré de craie posé sur la table de billard et le fit rouler comme un dé dans sa paume.

— L'univers de la domination m'intéressait, je voulais l'explorer, or Stephen était très sûr de ses compétences en la matière. J'ai été flatté qu'il veuille de moi pour apprenti. Il était si séduisant.

— Tu m'étonnes ! Quand on voit sa sœur...

Objectivement, Valérie était une femme très charmante si l'on oubliait son caractère de sorcière.

Neil eut la sage réaction de ne pas commenter ma remarque. Il poursuivit son récit.

— C'était un expert. Il connaissait les outils, les différents types de cordes, les zones de peau à éviter, ce genre de choses. On a commencé à coucher ensemble, et je m'attachais beaucoup à lui. Trop, peut-être. D'une certaine façon, je crois qu'on est tombés amoureux. Voilà pourquoi j'ai accepté lorsqu'il m'a suggéré de poursuivre la formation en me soumettant à lui. Déjà à l'époque je n'aimais pas avoir les mains liées, mais

il certifiait que c'était important pour vivre l'expérience à fond. Son lit était une antiquité en fer forgé. Le soir de notre première fois, j'avais remarqué que celui-ci serait parfait pour y ligoter quelqu'un.

Le souvenir fit sourire Neil, mais je me sentis mal de le voir si amer.

— Il m'a mis à genoux face à la tête de lit, m'a lié les poignets, et m'a fouetté. Ce n'était pas tant la douleur qui m'a fait oublier le mot de passe, mais plutôt la phobie d'être retenu immobile. Aujourd'hui encore, je ne me souviens plus de ce qu'on avait convenu. C'était avant que j'apprenne le système des trois couleurs : rouge, jaune et vert. Il, hum...

Je tapotai la place libre sur le canapé.

— Assieds-toi, si tu veux.

Neil opina avec un bref rictus. Une fois assis, je pris ses mains et les caressai doucement avec mon pouce. Les yeux rivés sur nos doigts emmêlés, il chuchota :

— Il... Mon Dieu, c'est tellement gênant.

Je ne le forçai pas à poursuivre.

De lui-même, il finit par avouer d'une voix brisée :

— Il m'a sodomisé. Sans y aller par quatre chemins. Nous n'en avons pas parlé en amont. Puisque nous l'avions déjà fait avant, il a dû croire...

Sa respiration se fit saccadée.

— Je l'ai supplié, mais il ne s'arrêtait pas. Je n'en pouvais plus, je voulais m'échapper. Je ne saurais t'expliquer à quel point j'étais terrifié, Sophie. Parfois, je me dis qu'il voyait ma détresse, mais qu'il n'en avait rien à foutre, ce sadique. D'autres fois, je me persuade qu'il manquait d'expérience, qu'il s'y est simplement mal pris.

De mon côté, je penchais clairement pour la thèse du sadisme, mais ce n'était pas à moi d'en convaincre Neil.

Il se redressa et retira ses mains des miennes pour les frotter à ses cuisses, comme s'il voulait oublier ce mauvais souvenir.

— Tu connais la suite. J'ai essayé de me débattre, et le mouvement m'a déboîté l'épaule. Je souffrais beaucoup. Je m'étais blessé. Stephen ne s'en est rendu compte qu'après avoir terminé.

Ce n'est pas toi qui t'es blessé, Neil, pensai-je.

Mes lèvres voulaient former ces mots, mais je me retins de le faire. Je n'avais pas à lui dire ce qu'il savait déjà. Il me faisait partager l'un des moments les plus difficiles de sa vie, je n'allais pas m'engouffrer dans la brèche pour lui faire une leçon de morale.

— Quand je lui ai demandé pourquoi il m'avait infligé une telle souffrance...

Neil secoua la tête.

— Encore une fois, j'ignore s'il mentait ou s'il manquait simplement d'expérience.

Mon impuissance me mettait au supplice. Je refusais qu'il ait traversé une telle épreuve, mais rien au monde ne pourrait effacer cet épisode de sa mémoire. Ce jour-là, il avait reçu des blessures incurables. Même s'il avait recousu la plaie comme il pouvait, la cicatrice serait toujours là. J'avais beau l'aimer, haïr ce souvenir qui lui hantait l'esprit, rien n'y ferait.

J'avais envie de fracasser une bouteille de rouge contre un mur, moi aussi.

Neil ne pleurait pas. Il demeurerait impassible, haussant simplement les épaules.

— Voilà ce qui s'est passé. Maintenant, j'ai besoin de savoir que cette révélation ne me fera pas baisser dans ton estime.

— Neil ! Bien sûr que...

— Je sais bien que non, m'interrompt-il. Mais j'ai besoin de l'entendre.

— Très bien, dis-je en portant ses mains à mon cœur. Neil Elwood, cette révélation ne change rien à l'estime que je te porte. Ça ne change rien à mes sentiments pour toi. Il en faudrait bien plus pour altérer mon amour.

Il me prit dans ses bras et murmura à

mon oreille :

— Merci.

Son soulagement était palpable. Neil s'avachit dans mes bras, libéré d'une tension folle. Une seule pensée m'obsédait : le livre de Stephen ne devait pas être publié. Je refusais de laisser cet homme blesser Neil une deuxième fois. S'il existait la moindre chance d'éviter cela, nous la saisissons.

Chapitre 5

Quitter Londres nous faisait un bien fou. Cette ville représentait pour moi tout un tas d'émotions nocives, et il me faudrait faire un gros travail sur moi-même avant de pouvoir y retourner. Dans l'avion pour New York, tout le monde était épuisé. Ce n'était pas plus mal. Ainsi, nous n'avions pas à expliquer à Emma et Michael pourquoi il y avait de l'eau dans le gaz entre Neil et moi. Ils avaient forcément remarqué la bouteille de vin brisée dans le couloir, mais n'avaient posé aucune question. Nous ne

leur avions rien dit, préférant feindre une dispute plutôt que de les informer du vrai problème.

Arrivés à l'aéroport, nous avons envisagé de faire un saut à notre appartement de la 5^e Avenue, mais je me languissais de retrouver notre lit, et Neil était aussi de cet avis. Je passai un coup de fil à Délia pour la prévenir que je ne serais pas de retour avant le mercredi suivant. Au début, je pensais retourner travailler dès lundi. Une semaine d'absence, c'était déjà trop pour moi. Mais avec les récents événements, je préférais rester auprès de Neil pour m'assurer qu'il allait bien.

Lundi matin, je me réveillai en le

voyant qui contemplait le plafond. Il reprenait du poil de la bête.

— J'ai envie de faire un tour de circuit, aujourd'hui.

Quel soulagement de le voir enfin sortir du nuage de morosité qui l'enveloppait depuis notre retour à la maison. Je me redressai sur un coude.

— C'est génial, mon chéri. Ça te fera beaucoup de bien.

— Tu pourrais m'accompagner.

Mon estomac se noua. Je détestais l'idée de foncer sur un circuit dans une voiture de sport tout autant que je détestais savoir Neil lancé sur un circuit dans un tel bolide. Je trouvais cela

imprudent et dangereux. Franchement, je ne voyais pas l'intérêt. Jusqu'à présent, Neil ne m'avait jamais demandé de m'y intéresser.

— Ce n'est pas une bonne idée, marmonnai-je en me redressant au bord du lit, posant les pieds par terre. Tu sais, j'ai la nausée quand je me retrouve face à la mort.

— Je n'ai jamais tué personne sur le circuit, me rappela-t-il, armé de cet argument qu'il me servait chaque fois qu'il justifiait ses sorties. Un seul tour, Sophie. S'il te plaît. Pour me remonter le moral.

Il connaissait mon talon d'Achille. Évidemment que je voulais lui remonter

le moral.

Avec un soupir résigné, je fis craquer ma nuque en pivotant la tête.

— D'accord, mais si ça ne me plaît pas, ne me demande plus jamais de t'accompagner.

— Marché conclu.

Il me décocha un sourire et étira ses grands bras, si chauds, si accueillants... Je serais volontiers retournée au lit avec lui, mais il me chassa vers la salle de bains.

— File te préparer. Mets une tenue bien moulante pour rendre mes copains fous de jalousie.

Je fis mine d'être outrée, mais au fond

j'adorais quand Neil me voulait pomponnée pour m'exhiber fièrement. Mon côté superficiel aimait beaucoup jouer à l'escort sexy. Je m'empressai de prendre une douche pour m'attarder ensuite sur la coiffure, le maquillage et le choix d'une tenue appropriée. Le résultat sembla plaire à Neil. Avec le volume indécent de ma chevelure, mes yeux charbonneux, mon haut noir manches longues au décolleté plongeant et mon jean skinny foncé presque trop moulant pour mon confort, je pouvais passer pour une actrice porno. La réaction de Neil fut satisfaisante.

— Rien ne nous oblige à y aller, finalement, déclara-t-il en sortant de la douche, jetant sa serviette au loin. On

peut rester ici, je te ferai un tas de choses pas catholiques.

Je reculai d'un pas.

— Une minute, bel étalon tout mouillé. Je ne me suis pas donné tout ce mal pour que tu massacres mes efforts. Et puis, que fais-tu de ton envie de te pavaner avec la bombe sexuelle que je suis accrochée à ton bras de quinquagénaire en crise ?

Je le prenais par surprise.

— Bon, très bien. Je me prépare et on y va.

Pendant que Neil s'habillait, je sortis de ma penderie une veste en cuir bordeaux qui ne tenait absolument pas chaud, mais qui était juste assez courte

pour laisser voir mon cul de déesse. Un jour, Délia m'avait demandé comment je faisais pour supporter Neil lorsqu'il assumait ouvertement son envie de m'exhiber, mais je ne voyais pas en quoi je devais mal le prendre, sachant que je le faisais déjà très bien toute seule.

J'achevais de lacer mes bottes en cuir à talons hauts quand Neil sortit du dressing. Il portait un pull gris par-dessus un polo blanc, un jean délavé et des baskets noires, et tenait une veste en cuir marron usée sous le bras.

— Oh, waouh ! J'ai une vue magnifique sur les Balkans.

Tout en bataillant avec les lacets de mes bottes, je levai les yeux, puis suivis

la direction de son regard pour m'apercevoir qu'il lorgnait mon décolleté plongeant.

— Tu n'es qu'un obsédé, fis-je mine de m'indigner en remettant mon top en place. Bon, d'accord pour un tour de circuit, à condition de ne pas rouler trop vite.

Il leva les yeux au ciel en poussant un soupir. À croire que je le désespérais.

— Sophie, un circuit, c'est fait pour rouler vite.

— Peut-être, mais on ne fait pas la course.

Un doute me saisit.

— Vous ne faites pas la course entre vous, j'espère !

Baissant le menton, il se gratta la nuque.

— Neil ! Et si l'une de tes belles voitures finissait dans le fossé ? Et si tu avais un accident ? Tu pourrais mourir !

— Cette phrase est périmée.

— C'est toi, qui es périmé ! grondai-je, les poings sur les hanches. Je croyais que tu passais du bon temps avec tes copains quinquagénaires, tranquilles autour d'un circuit. Alors qu'en fait vous faites la course comme les ados de *Grease* ?

— Non, pas comme les ados de *Grease*. On rivalise pour le plaisir de se vanter, et parfois, on parie quelques

milliers de dollars, avoua-t-il avec un sourire en coin. Voyons, Sophie, j'ai le droit de m'amuser un peu.

— Tu trouves ça amusant de passer des mois à l'hôpital ? Parce que si ta Zogani Panda finit dans un nuage de fumée...

— Ma quoi ?

— Ta Zogani Panda. La voiture qui ressemble à une mouche quand tu la regardes en face.

— C'est une Pagani Zonda, me corrigea-t-il, de plus en plus amusé par mon accès de colère.

— On s'en fout ! Neil, je ne veux pas que tu finisses à l'hôpital !

La panique m'empêchait de respirer. Je

titubais pour finir les fesses sur le bord du lit.

Neil vint s'asseoir à côté de moi et me prit dans ses bras.

— Sophie, il ne m'arrivera rien.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

En posant la joue sur son épaule, j'eus peur de laisser une trace de fond de teint sur le col de son polo.

— Tu crois qu'il ne t'arrivera rien parce que tu as besoin de te convaincre que tu contrôles tout.

— Je suis un excellent pilote et je ne prends aucun risque inutile. Puisque tu m'accompagnes aujourd'hui, tu l'observeras par toi-même.

— D'accord, mais interdiction de faire la course.

Au risque de passer pour une gamine immature, puisqu'il tenait tant à se mettre en danger, qu'il le fasse à condition que je n'en sache rien et que je ne me trouve pas dans le coin. Si je ne voulais pas devenir folle, le déni était ma seule option.

— Emmène-moi sur le circuit, impressionne-moi avec ta belle voiture de course, et évite de mourir ou de me tuer. C'est tout ce que je te demande.

Neil avait l'habitude de se rendre et de stocker une partie de sa collection de voitures dans un établissement privé situé dans le Connecticut. Pour rouler, il fallait

avoir les moyens de régler le forfait exorbitant qui permettait de financer les installations dernier cri, la location des garages et la carte de membre accordée sur invitation uniquement. C'était un club destiné aux passionnés pleins aux as désireux de jouer à la petite voiture grandeur nature.

Pour nous y rendre, Neil choisit la Spyder, une Hennessey Venom GT, le plus onéreux de tous ses bolides, destinés uniquement à flatter son ego de mâle viril. Je craignais toujours qu'il la sorte dans la rue et la détruise dans un accrochage. Sans compter les sièges aussi confortables que des fauteuils de bureau qu'on aurait pensés pour des personnes aux articulations de genoux inversées.

Après deux heures et demie de route, j'avais les fesses engourdies.

Je recoiffai mes cheveux – geste inutile vu la quantité astronomique de laque qui les maintenait parfaitement bien en place – et remis une couche de rouge à lèvres.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Je m'accroche à ton bras pour jouer la potiche devant tes copains ?

— Pas du tout. Ne t'inquiète pas, on ne sociabilisera que quelques minutes. Je vais te faire visiter et t'expliquer toutes les règles de sécurité.

— Au lieu de me prendre pour une idiote, explique-moi plutôt comment vous faites pour rouler en plein hiver.

— Les pistes sont chauffées, répondit Neil comme si c'était l'évidence même. Bien sûr, les voitures réagissent différemment au froid, mais au moins nous n'avons pas à craindre le verglas.

Je m'attendais à un immense hangar tout ouvert et à un tas de mécanos en combinaison NASCAR affairés à changer des pneus sur les voitures. Au lieu de cela, Neil se gara devant un bâtiment qui faisait à la fois office de concessionnaire et de country club. Il lança les clés à un voiturier en lui disant :

— Nous avons une réservation pour 14 heures.

Puis il se tourna vers moi pour ajouter :

— Six kilomètres rien que pour nous.

En entrant dans l'établissement, je m'exclamai :

— Six kilomètres ? Je m'attendais à une piste ovale.

Neil partit d'un petit rire moqueur.

— Non, je ne paierais pas l'abonnement annuel aussi cher pour tourner en rond. Six kilomètres, quelques virages, de belles lignes droites, et aucune limitation de vitesse. La Hennessey est la voiture de route la plus rapide au monde. Ça te dit une petite pointe à 430 kilomètres à l'heure ?

— Non ! m'écriai-je, le regrettant aussitôt dans ce grand hall où l'écho

rebondissait sur les murs.

Celui-ci avait un air de showroom avec ses voitures de luxe garées derrière des cordes de velours rouge de chaque côté de l'allée qui menait à la réception. Neil sortit sa carte de membre. La jolie blonde au comptoir répondit par un grand sourire, puis comme nous passions notre chemin, elle me fit un geste du menton en me lançant :

— J'adore vos bottes !

— Merci ! répondis-je en m'éloignant.

Puis je me tournai vers Neil.

— Où allons-nous ? Pourquoi avoir laissé la Hennessey au voiturier ? Tu ne voulais pas la conduire sur le circuit ? Je

ne pourrais pas te laisser jouer les pilotes et t'attendre ici avec la blonde qui a bon goût ?

— Les mécanos vérifient d'abord la voiture : la pression des pneus, les niveaux...

— Et les freins ? m'enquis-je, pleine d'espoir.

— Oui, les freins aussi. Pour l'instant, nous devons te trouver un casque.

Au fond du bâtiment, une pièce aux immenses fenêtres donnait sur la piste. L'encadrement de métal découpait la lumière du jour en longs rectangles projetés sur le tapis à carreaux noirs et blancs.

— Je suppose que cet endroit comble tes frustrations de petit garçon fan de formule 1 ? le taquinai-je.

Deux grands écrans plats étaient suspendus au mur. L'un diffusait les informations et l'autre était branché sur une chaîne de sport automobile.

— Tu peux parler, toi qui as pleuré le jour de ta première session shopping chez Barney's, riposta Neil.

Quelle idiote j'ai été de lui en avoir parlé.

De grands casiers occupaient tout le mur du fond. J'eus l'idée de les compter.

— Tiens, il n'y a que trente-six membres ?

Je les recomptai, persuadée d'en avoir manqué.

— Trente-six utilisent les casiers, rectifia Neil en désignant les grandes fenêtres. Des logements sont réservés à ceux qui viennent de loin et passent la nuit sur place. Certains ne font le déplacement qu'une ou deux fois par an. D'autres habitent dans la région, ils emportent leur matériel avec eux.

Neil entra un code – je supposai que c'était 6969 – et tira la poignée pour ouvrir la petite porte.

— J'ai quelque chose pour toi.

— Ah bon ?

Je n'avais rien contre les cadeaux,

mais j'étais surprise qu'il m'en réserve un ici, alors que ma venue n'était pas prévue. Quand il sortit une feuille de papier de son casier, mes espoirs furent anéantis.

Il me décocha un sourire, les yeux plissés.

— C'est une franchise en cas de collision.

Sourcils froncés, je parcourus le document.

— Imbécile ! Je croyais que tu me faisais un cadeau.

— Oh, mais je peux t'en faire un, si c'est ce que tu...

— Oublie, l'interrompis-je en levant

une main. Je lis les mots « blessures accidentelles, mort, mutilation », et crois-moi, j'ai connu des aphrodisiaques plus efficaces.

— Rassure-toi, ce papier n'est valable que si tu te blesses accidentellement, si tu meurs, ou si tu finis mutilée, plaisanta-t-il. Bon, signe-le. Comme ça, on pourra rouler vraiment très vite.

Du haut de ses cinquante ans, ce type se comportait parfois comme un gosse.

— Ensuite, tu m'emmèneras voir ton gros camion de pompier, c'est ça ?

— Pourquoi pas. Je pourrais en acheter un et voir comment il réagit sur ce genre de piste..., dit-il en se grattant

pensivement le menton.

— Mauvaise idée, je retire ce que j'ai dit.

Avec un soupir, je signai le papier contre la porte du casier en le menaçant :

— Si je finis mutilée à cause de toi, moi aussi je t'infligerai de sacrées blessures et elles ne seront pas belles à voir. Compris ?

— On ne perdra ni la vie, ni aucun membre du corps sur ce circuit, je te le promets, jura-t-il d'un ton solennel, puis il sortit du casier un casque violet pâle qu'il me tendit. C'était le plus joli du magasin.

Je lui rendis sa franchise d'un geste

brusque pour prendre le casque. Sur la surface courbe couleur lilas, de petits cristaux Swarovski roses formaient le mot « Sophie » en lettres gracieuses attachées.

— Tu avais vraiment un cadeau pour moi, petit cachottier !

— C'est vrai. Il t'attend là depuis... six mois ? Je savais que tu finirais par venir, dit-il dans un sourire, les yeux rivés sur ma volumineuse chevelure. Malheureusement, j'ai peur qu'il ne ruine ta choucroute.

— Avec la quantité de laque que j'ai utilisée, ils se remettront en place aussi sec, le rassurai-je en secouant la tête pour lui prouver que la coiffure ondulait en

masse.

Nous rejoignîmes la voiture qui nous attendait sur le circuit. Il fallait marcher un moment pour atteindre la ligne de départ, mais la majeure partie du trajet se faisait sur un chemin chauffé. Dehors, il faisait un froid de canard, mais bizarrement je suis à grosses gouttes.

En même temps, j'avais de bonnes raisons de m'inquiéter. Même si Neil était jusqu'à présent sorti indemne de ses tours de piste, j'étais convaincue qu'il y laisserait sa peau aujourd'hui. Et moi avec. Je le savais excellent pilote, nous avions souvent l'occasion de rouler ensemble et je le voyais toujours concentré avec les deux mains sur le

volant, mais sur un circuit, c'était vraiment risqué.

Le moteur vrombissait. J'enfilai mon casque pendant que Neil plaisantait avec ses mécaniciens. En bouclant ma ceinture, mes mains tremblaient comme des feuilles.

Neil monta en voiture, le visage partiellement dissimulé sous son casque.

— Tu as l'air terrifiée.

Nos voix étaient étouffées par la mousse contre nos bouches. Je lui jetai un regard noir.

— Oh, vraiment ?

— Tu vas adorer, tu verras, voulut-il me rassurer.

Puis il inclina la tête pour ajouter :

— À moins que tu ne sois une mauviette.

— Pff...

J'allais rétorquer : « Moi ? Une mauviette ? », mais jugeant inutile de répondre à ses provocations, je me contentai d'un glacial :

— Allez, roule.

Il nous fallut attendre le feu vert des mécanos. Je pensais que Neil augmenterait les rapports progressivement, mais le moteur s'emballa brusquement et, frôlant par à-coups les lignes blanches, on fila à toute vitesse.

— Oh, putain ! m'écriai-je, agrippée à chaque côté de mon siège, les jambes serrées.

Neil avait toujours eu le pied lourd sur la pédale d'accélérateur, quelle que soit la voiture qu'il conduisait, mais généralement le code de la route prenait le pas sur sa propension naturelle à appuyer sur le champignon. Le circuit étant exempt de toute limitation de vitesse, l'accélération se poursuivit, et le moteur rugit depuis un grondement sourd jusqu'à une plainte si aiguë qu'elle me fit mal aux oreilles.

Les lois de la gravité me maintenaient collée au dossier de mon siège, mais je parvins à lancer un regard en coin à Neil.

Il plissait à peine les yeux avec un mélange de concentration et de jubilation débordante. Ses doigts se refermèrent sur les commandes au volant de la boîte séquentielle, et il rétrograda au premier virage.

— Oh !

Mon estomac frémit. La voiture s'insinuait dans la courbe tel un serpent ondoyant. Après un rétablissement contrôlé, Neil fit ronfler le moteur.

— Mais bordel ! jurai-je, haletante. À quelle vitesse on roule ?

— Là ? dit fièrement Neil. À peine à 190 kilomètres à l'heure. Oups, 210 !

— Quoi, 210 kilomètres-heure ?!

Je crus m'évanouir.

— Hum, 255. Après le prochain virage, je passe la cinquième.

Il ralentit dans la courbe, mais pas assez à mon goût. On en sortit aussi vite qu'on s'y était engagés, puis un nouveau virage, un autre, et Neil tint sa promesse. Il appuya sur le champignon, passa le rapport supérieur, et je posai les yeux sur le compteur.

Nous roulions à 350 kilomètres à l'heure !

Je n'avais jamais essayé la cocaïne, mais j'étais convaincue d'en ressentir les effets. J'avais des frissons depuis la plante des pieds jusqu'à la racine de mes

cheveux. D'un coup d'œil dans le miroir de courtoisie, je m'aperçus que j'avais les pupilles dilatées. J'y voyais presque mon pouls lancé à vive allure. L'adrénaline me montait au cerveau. Je serrai les cuisses et sentis mon sexe palpiter au rythme de mes pulsations cardiaques. J'arrachai mon regard des mains de Neil et le posai sur ses yeux verts focalisés sur la route.

Il prenait son pied. Plus surprenant encore, moi aussi.

Mes fesses se soulevèrent dans le virage suivant malgré le freinage que Neil s'était imposé pour l'aborder. Aucune attraction à sensations fortes ne m'avait jamais apporté un tel sentiment de perte

de contrôle. Quand le bolide fut de nouveau sur une ligne droite, ma respiration se fit haletante.

— Trouve-nous un coin tranquille, réclamai-je quand il quitta la route pour se diriger vers le garage.

— Tu as la nausée ?

À voir son air inquiet quand il retira son casque, il n'avait pas compris le message. Je me débarrassai du mien, défis ma ceinture de sécurité et l'attrapai par l'encolure de son pull.

— Non, trouve-nous un coin tranquille pour baiser !

— Je...

Neil esquiva mon attaque vicieuse de

grignotage de joue et évita de justesse un technicien qui nous faisait signe d'entrer dans le garage sans comprendre pourquoi on s'éloignait.

— Je ne peux pas conduire si tu me mordilles le visage, Sophie !

Je gigotais sur mon siège.

— Dépêche-toi.

— Je regrette presque de t'avoir emmenée ici ! s'exclama-t-il en éclatant de rire. Je vais survivre, tu crois ?

— Ce que tu vas faire, c'est me baiser ! exigeai-je, retirant déjà ma veste.

Il gara la voiture au fond d'un parking presque désert, derrière une remorque dételée. À voir les monticules de neige

qui lui coinçaient les roues, celle-ci n'avait pas prévu de bouger avant un moment. À peine la voiture fut-elle arrêtée que je montai à califourchon sur les genoux de mon fiancé. Les mains retenant plus fermement son visage que je ne l'aurais fait en d'autres circonstances, je me mis à le dévorer de baisers. Même lors de nos ébats les plus classiques, je le laissais toujours mener la barque. Mais pas aujourd'hui. Je lui attrapai les cheveux et fis basculer sa tête en arrière, me redressant à peine pour passer la main entre nous et lui ouvrir sa braguette.

Neil lutta pour baisser le menton et me lança :

— On ne peut pas, Sophie ! Tu as des

bottes.

Sa remarque me ramena soudain à la réalité. Je m'adosai au volant, la mine déconfite. J'avais très envie de lui, mais il avait raison. Mon jean glissé dans les bottes rendrait la chose trop compliquée.

Par chance, Neil proposa une solution que mon cerveau bouillonnant d'hormones n'aurait pas trouvée tout seul.

— Il faut qu'on sorte.

Je me dégageai de ses genoux et manquai de me retrouver les fesses sur le trottoir couvert de neige quand la porte papillon s'ouvrit d'un coup. Il faisait si froid que j'avais les poumons obstrués. J'eus la présence d'esprit de vérifier que

personne ne pouvait nous voir aux alentours, mais ce n'étaient pas quelques témoins qui m'auraient arrêtée dans mon élan de libido sauvage.

Neil referma la main autour de ma nuque et me bouscula contre le capot de sa voiture, puis il grommela en m'assenant une fessée :

— Débarrasse-toi de ce jean.

Coinçant ma main entre la carrosserie et moi, je déboutonnai ma braguette. Neil n'attendit pas plus pour tirer sur le vêtement trop serré, retirant ma culotte par la même occasion. Quand je sentis son pantalon frôler mes cuisses, je me dressai sur la pointe des pieds et m'arc-boutai en arrière à l'instant où il

s'enfonçait en moi. Je poussai un long gémissement de soulagement.

— Chut, tes bruits me font peur quand il fait aussi froid, me reprocha-t-il, le souffle court. On doit faire vite si on ne veut pas mourir gelés.

Il ne me fallut pas longtemps. À peine Neil commença-t-il à me marteler que je me frottai le clitoris en petits cercles rapides. Je sentis l'orgasme monter à la même vitesse que le moteur de la Venom tout à l'heure. Je ne retenais rien, si ce n'est mon envie de hurler. Les lèvres scellées, je laissai échapper une plainte étouffée, mes orteils recroquevillés au fond de mes bottes.

Neil se pencha sur moi et poussa un

grognement dans mes cheveux. Je sentis la chaleur de sa jouissance me réchauffer le corps et gigotai un peu plus pour son plaisir. Il grinça des dents et se retira pour me laisser me redresser et remettre mon pantalon.

— De toute façon, ma culotte était déjà bonne pour une lessive.

— Désolé, j'aurais dû me retirer avant, mais quand j'y ai pensé, c'était déjà trop tard.

Neil s'appuya lourdement sur la voiture.

— Ça ne va pas ? m'inquiétai-je en boutonnant mon jean.

— Hein ? Oh, si. J'ai seulement besoin

de reprendre mon souffle.

Je passais tellement de temps avec cet homme immature que j'en oubliais parfois qu'il avait deux fois mon âge. En revanche, dès que sa fébrilité me le rappelait, même dans un instant aussi trivial que celui-là, je paniquais facilement. Les paroles de sa mère me revenaient alors. Le soir du mariage d'Emma, elle m'avait expliqué l'horreur que c'était d'avoir perdu son mari. Dans ces moments-là, je prenais du recul.

Quand je pense que je le laisse faire des tours de piste à fond dans une voiture qui finira un jour dans un mur !

Saisie par une colère irrationnelle, je retournai à mon siège en grommelant.

— Sophie ? murmura Neil en se rhabillant.

Sans répondre, je montai en voiture. Je voulus claquer violemment la portière, mais en faisant le calcul des frais, je préfèrai m'abstenir. Heureusement que les portes papillon ne se claquaient pas aussi facilement que les portières standard.

Je n'arrivais pas à le croire. Après tout ce qu'il avait traversé et malgré ma terreur à l'idée de le perdre, il était prêt à remettre sa vie en danger ! Je brûlais de lui aboyer au visage qu'il n'aurait plus jamais le droit de s'adonner à des bêtises pareilles. Je me rappelai soudain pourquoi je l'avais accompagné

aujourd'hui. Je voulais lui faire plaisir après cette période de deuil difficile.

Neil s'assit sur le siège conducteur et referma sa portière.

— Ma chérie, si j'avais su que ça te mettrait dans cet état, je n'aurais pas souillé ta culotte.

— Quoi ?

Il croyait que j'étais furieuse pour ma culotte. Ce serait tellement plus simple...

— Je ne suis pas en colère à cause de ça.

— Tu es partie si vite que j'ai cru...

Secouant la tête, je me mis à rire, croisant les doigts pour avoir l'air

sincère. Je n'aimais pas mentir à Neil, surtout à propos d'un sujet que nous avons abordé en thérapie. Mais certains mensonges peuvent nous tirer de mauvaises passes, et d'autres protègent les gens qu'on aime. Mes caprices émotionnels ne regardaient que moi, je ne voulais pas le mêler à tout ça.

— J'avais froid, c'est tout, le rassurais-je. Je comprends que tu aies pu croire que j'étais en colère. Je suis partie vite pour me réchauffer les jambes.

Neil avait l'air sceptique, mais je fus rassurée de le voir acquiescer.

— Alors notre petite balade t'a plu ? demanda-t-il avec un sourire en coin. Enfin, je parle de la balade sur le circuit,

pas de l'autre.

— Très drôle, ricanai-je. Je ne dirais pas qu'elle m'a plu. Je l'ai plus subie qu'autre chose. Malgré l'adrénaline, j'ai eu très peur. J'aimerais rentrer à la maison.

— Ah, hum..., dit-il, visiblement gêné. À ce propos, j'ai une mauvaise nouvelle.

J'ouvris de grands yeux.

— Quoi ? Tu veux recommencer ?

— Non, mais nous allons devoir ramener la voiture au garage. J'ai senti qu'elle tirait sur le côté, il faut vérifier les pneus.

Il évita de croiser mon regard en tâtonnant autour de mon siège pour en

redresser le dossier.

— Il vaut mieux être sûr qu'on n'aura pas de problème pour rent...

Soudain, je compris.

— Si on retourne au garage... Ils comprendront ce qu'on vient de faire, pas vrai ?

Je lus dans son regard qu'il me suppliait de ne pas lui faire de scène.

— Ma chérie, nous ne serions certainement pas les premiers.

Après quoi, il opta pour le silence.

De retour au travail le mercredi

suis, je reçus un e-mail étonnant. Je le transférai à Neil puis appelai la maison avec mon téléphone professionnel.

— Neil, je ne te dérange pas ? demandai-je quand il décrocha.

— C'est moi qui te pose la question, je te rappelle que je suis à la retraite.

— Très amusant.

Je fis signe à Penny de fermer la porte de mon bureau. Elle s'exécuta puis leva un pouce victorieux à travers la vitre.

Baissant d'un ton dans le combiné, je tournai le dos à mon assistante.

— J'ai reçu un mail d'Emir. Je te l'ai transféré.

— Vraiment ? s'enthousiasma-t-il.

J'étais forcée de tempérer son élan de joie.

— Il aimerait nous voir pour boire un verre. Pas de sexe, résumai-je en jouant avec une mèche de mes cheveux. Qu'est-ce qu'il nous veut, d'après toi ?

— Peut-être qu'il a seulement le temps de prendre un verre, supposa Neil. Attends, je suis devant mon ordinateur, je lis le mail.

Pendant ce temps, je mis le téléphone sur haut-parleur et relus le texte moi aussi.

Sophie,

Je regrette de ne pas avoir plus de temps à vous consacrer à tous les deux pendant ce séjour à New York. J'aimerais discuter avec vous, mais platoniquement cette fois-ci.

Le message proposait ensuite de mettre nos assistants en contact pour faire concorder nos emplois du temps, mais je restais bloquée sur ce « platoniquement ».

Neil poussa un soupir à la fin de sa lecture, je coupai aussitôt le haut-parleur

et repris le combiné à mon oreille.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je, connaissant déjà sa réponse.

— Je pense qu'il rompt avec nous, ma chérie, se lamenta Neil. Mais je peux me tromper.

— Notre copain de baise veut nous parler sans nous baiser. C'est plutôt clair, non ?

Domage. J'appréciais beaucoup Emir, et pas seulement pour le sexe. Nous avions passé une excellente semaine ensemble lorsqu'il nous avait rendu visite l'été précédent. Nous avions appris à nous connaître. J'espérais qu'il resterait notre ami.

Rendez-vous fut pris dès le lendemain soir.

Je choisis une robe fourreau bleue assortie d'escarpins dorés, et laissai mes cheveux détachés. Si nous devions nous faire larguer, autant le faire avec élégance.

Neil semblait partager mon point de vue. Notre dressing avait beau être immense, nous nous bousculions devant le miroir. Il portait un costume gris sombre et une chemise blanche avec une cravate de soie bleu poudré à l'aspect molletonné. Tout en ajustant ses boutons de manchette argentés, il me lança un coup d'œil par-dessus son épaule et se figea.

— Tu portes des bijoux en or ? Je devrais peut-être changer de boutons.

— L'argent souligne ta beauté poivre et sel, le taquinai-je. Pourquoi sommes-nous tendus, d'après toi ? Ce n'est pas comme si nous allions vers l'inconnu.

— Écoute. S'il tient tant à cesser de nous voir, je veux le lui faire regretter un tout petit peu, assumé Neil en arrangeant sa coiffure face au miroir. Je veux lui faire bonne impression pour qu'il se souvienne de nous avec nostalgie.

— Tu veux lui manquer, pas vrai ? lui dis-je en posant une main sur le revers de sa veste. Mon chéri, ça ne va pas ?

Il esquissa un sourire triste.

— Si, tout va bien. Et toi ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Rien ne prouve qu'il veut rompre avec nous, mais... De nous deux, tu es celui qui tient le plus à lui.

Neil se figea.

— Ne t'inquiète pas, Neil. Je ne suis pas idiot. Tous les deux, vous avez partagé une expérience unique à Londres. Il a été ton premier dominateur digne de ce nom. Si tu ressens pour lui la même chose que je ressens pour toi...

Levant les yeux au plafond, il prit son air de : « Sophie, ne sois pas bête. »

— Tu vas un peu loin, quand même.

— Mais tu as vécu de bons moments avec lui, et je garde un excellent souvenir de la semaine que nous avons passée ensemble l'été dernier. Je ne dis pas que tu aimes Emir plus que tu m'aimes moi, mais il se pourrait que tu aies le béguin pour lui, insistai-je en arrangeant sa cravate. Je ne t'en veux pas. Et puis, il me manquera aussi beaucoup, tu sais.

Nous rejoignîmes le centre-ville en hélicoptère, où Emir nous attendait au sud de Manhattan. Il avait choisi un bar qui ne servait que des boissons, ce qui semblait confirmer nos soupçons.

Au moment de passer la porte, une serveuse nous accueillit pour nous mener à une banquette VIP au fond de la salle,

isolée par des cloisons qui nous offraient toute l'intimité nécessaire pour discuter. Emir nous attendait là, tiré à quatre épingles comme à son habitude, et il se leva pour nous saluer. Ses cheveux noirs lui frôlaient les épaules. Il avait une barbe de trois jours, un look faussement négligé qui lui allait comme un gant.

— Leif, Chloé, nous accueillit-il.

Ces pseudos nous permettaient pendant nos ébats de marquer une distance entre notre couple et notre relation à trois.

Il me prit les mains et m'embrassa sur la joue, puis en fit autant avec Neil avant de se rasseoir.

— Vous êtes tous les deux très

élégants, dit-il, un bras posé sur le dossier de la banquette.

Neil et moi étions côte à côte en face de lui. J'avais la chair de poule sur mes jambes fraîchement rasées. Même si une mauvaise nouvelle planait au-dessus de notre table, la présence d'Emir me faisait toujours autant d'effet. Le reste, ma libido s'en fichait.

Sous la table, Neil posa la main sur mon genou et me caressa le creux poplité de son petit doigt. Le charme d'Emir n'opérait pas que sur moi.

Ne nous faisons pas d'illusions, il demande à nous voir pour rompre, ne cessai-je de me rappeler.

Je regardai les deux hommes. Nous devions répondre à son compliment, n'est-ce pas ?

— J'adore vos cheveux ! laissai-je échapper avant de me racler la gorge, gênée.

Une serveuse blonde approcha avec grâce. Emir la contempla d'un air approbateur. Je grinçai des dents. Il pourrait au moins attendre qu'on soit partis pour tourner la page.

Enfin, ce n'était pas vraiment « tourner la page ». On ne savait rien de sa vie en dehors de nos rencontres torrides, si ce n'est qu'il avait une femme et quelques amants. Neil et moi n'évoquions jamais notre intimité avec lui, nous n'attendions

pas qu'il le fasse avec nous.

De toute façon, nous n'aurions pas grand-chose à lui raconter. Il était le seul à avoir pris part à nos jeux érotiques. L'éventualité d'un nouveau partenaire sexuel s'invitait parfois dans nos conversations, mais l'idée ne dépassait jamais le stade du « un jour, peut-être ».

Neil commanda un double whisky. Je le suivis avec un whisky Coca. Des boissons corsées pour une courte soirée.

— Je suis désolé de ne pas vous retrouver en nos circonstances habituelles, déclara Emir quand la serveuse fut repartie. Mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Je retins ma respiration. À la façon dont Neil bombait le torse, je devinais qu'il en faisait autant.

— Débarrassons-nous des sujets désagréables une fois pour toutes, suggéra doucement Neil.

Hochant la tête, Emir sirota son vin.

— Pour l'accepter, il faut bien s'habituer à le dire tout haut... Ma femme et moi allons divorcer.

Un tic nerveux agita mes sourcils. Comme Neil, je gardai le silence, ne sachant quoi répondre.

— Les choses se sont mal terminées, poursuivit Emir. La petite amie de ma femme devenait jalouse et lui a imposé de

faire un choix. C'est chose faite. Je reste sur le carreau. Ma femme a l'intention de partir vivre en France et d'emmener nos filles avec elle. Bien sûr, je refuse de la laisser faire.

— Vos filles ?

Neil était penché en avant. Il lança un regard prudent vers la serveuse qui apportait nos consommations.

Je bus une longue gorgée de mon whisky Coca.

Toujours élégant, Emir haussa les épaules à la question de Neil.

— Je sais, je ne vous ai jamais parlé de mes filles. Avouez que le contexte de nos rencontres habituelles ne s'y prêtait

guère. Il y avait une limite très nette entre nos rapports et notre vie personnelle.

J'avalai ma boisson avec une grimace. L'alcool est un faux remède pour noyer ses pensées.

— Je comprends, déclarai-je.

— Vous comprendrez également que, si je souhaite obtenir la garde de mes filles, je dois être prudent sur le plan privé.

Nous y voilà. La rupture s'annonçait.

Je retins mon souffle encore une fois.

Tout en nous regardant chacun notre tour, il fronça les sourcils d'un air désolé.

— C'est pourquoi, en attendant que cette affaire soit conclue, il vaut mieux ne

plus se voir, temporairement.

— Temporairement ? m'étranglai-je.

— Oh, merci, mon Dieu ! soupira Neil, profondément soulagé. Nous pensions que vous vouliez rompre.

Emir eut l'air horrifié.

— Quoi ? Non ! J'ai seulement besoin de prendre mes distances quelques mois, le temps que le divorce soit prononcé. Ensuite, je serai ravi de vous revoir.

Il baissa d'un ton pour ajouter :

— J'en profiterai pour vous apprendre à le sodomiser, Chloé.

Neil rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Oui, hum... c'est une possibilité.

La proposition méritait réflexion. Sodomiser Neil... L'idée éveillait en moi une fascination délicieusement malsaine.

Mais pour l'instant le souci n'était pas là. Je posai la main sur celle d'Emir.

— Vous tenez le coup ? Peut-on faire quoi que ce soit pour vous aider ?

Est-ce déplacé ?

— Non, non, dit-il doucement. Vous n'avez pas à vous soucier de mes problèmes. Je voulais seulement que vous sachiez que mon silence ne reflétait en rien mes sentiments pour vous deux.

— Je suis sincèrement désolé de ce qui vous arrive, affirma Neil, sirotant son

whisky. Je suis moi-même divorcé. Ces choses-là ne sont jamais faciles.

— Non, mais parfois... (Emir me désigna d'un geste du menton.) On s'en tire plutôt bien.

Gloussant à cette réplique, Neil leva son verre.

— Trinquons à cela !

Dans la voiture qui nous ramenait à la maison, je me reposai sur l'épaule de Neil.

— J'espère qu'on n'en arrivera jamais à ce stade de... possessivité l'un envers l'autre.

Je sentais son torse se soulever sous ma main.

— En ce qui te concerne, je suis déjà possessif, Sophie. J'aime beaucoup te partager avec Emir – c'est une expérience que je recommencerai volontiers avec un partenaire bien choisi –, mais je pense que la jalousie est inévitable.

— Nous en avons déjà parlé, je te rappelle que si je n'ai pas été jalouse d'Emir, c'est uniquement parce que je portais un regard naïf sur ta bisexualité.

À ce propos, je m'en voulais, mais on ne change pas le passé.

— Rafraîchis-moi la mémoire, si jamais je recommence.

— Compte sur moi, répondit Neil, amusé. Mais tu sais, si je devais avoir une maîtresse, je suis sûr que tu ne te sentirais pas plus menacée par elle que par Emir.

— Je ne peux pas savoir comment je réagirais, l'occasion ne s'est jamais présentée.

— Est-ce que tu...

Il marqua une pause.

— Mon ami Ian et sa femme Gena sont échangistes. Ils ont laissé planer quelques sous-entendus le soir de mon anniversaire. Tu serais tentée par une soirée avec eux ? Histoire de voir si le courant passe.

Coucher avec Ian ne me poserait aucun problème. Il avait l'âge de Neil, c'était un type décontracté, au langage de charretier... presque autant que Délia. Et charmant, par-dessus le marché. Gena avait été adorable avec moi. C'était une femme sublime aux boucles rousses et au décolleté généreux. Bref, le fantasme de Neil par excellence.

Je dois dire que j'étais intimidée. J'étais l'inverse absolu de la femme idéale de Neil. J'étais petite, brune, et mes seins ne faisaient pas le poids comparés au corps voluptueux de Gena. J'avais la poitrine ferme et galbée, certes, mais petite quand même.

Ferais-je une crise de jalousie en

voyant Neil avec une autre femme ? Et s'il prenait son pied avec elle, mais pas moi avec Ian ? Ou le contraire ?

Et puis, je ne savais pas grand-chose de l'échangisme. Enfin, j'avais ma petite idée.

— L'échangisme, c'est quand deux couples inversent leurs partenaires ?

— Par exemple, dit Neil avec un hochement de tête qui hésitait entre oui et non. Certains sont en couple, d'autres le font en groupe. Il faut poser les règles dès le départ. On n'est pas forcé de s'y mettre dès la première rencontre, à moins que l'humeur soit au rendez-vous.

— En groupe ?

J'essayai de m'imaginer embrasser Gena, la toucher. L'image refusait de se former dans mon esprit. Un soir, Holli et moi étions tellement soûles qu'on s'était roulé des patins, mais avec ma meilleure amie, c'était bizarre. Le serait-ce autant avec une inconnue dans des circonstances totalement différentes ?

D'une certaine façon, j'étais curieuse.

Chapitre 6

Justement, Ian et Gena étaient libres le vendredi soir. Neil les avait invités à la maison, j'étais donc rentrée tôt pour avoir le temps de me préparer.

— Tu es sûr que le repas sera prêt à l'heure ? lançai-je à Neil par-dessus mon épaule en accrochant ma boucle d'oreille.

— Oui, arrête de t'inquiéter pour la cuisine, répondit-il avant de remarquer mon look qui le fit sourire. Ma foi, tu me fais voyager dans le temps !

Je m'offrais un style June Cleaver avec

une robe cocktail blanche vintage et un châle en dentelle noire. J'avais poussé le souci du détail jusqu'à la crinoline sous ma jupe et le collier de perles.

— Vintage jusqu'au bout des seins ! m'exclamai-je en montrant ma poitrine ultrapointue, puis je sautillai sur mes petits talons. Ils ne rebondissent même pas !

— D'où t'est venue cette idée ? s'enquit Neil, ajustant le col de sa veste.

Lui aussi optait pour le noir et blanc : une veste noire sur une chemise blanche, mais au lieu d'un pantalon de costume, il portait un jean bleu foncé.

— Vraiment, tu es très sexy.

— Hum, bizarre. Pour qui aurais-je envie d'être sexy, voyons voir...

Je tapotai mon ongle manucuré de rouge coquelicot sur ma lèvre assortie.

— Sophie, n'oublie pas que c'est un simple repas entre amis. Le sexe n'est pas garanti, voulut-il me prévenir, puis il leva les bras. Comment tu me trouves ?

Je me jetai à son cou.

— Aussi beau qu'un homme qui baisera ce soir, avec ou sans échangeisme.

— Me voilà rassuré.

Il déposa un baiser sur ma joue, évitant de faire baver mon rouge à lèvres. Il avait proposé de se mettre aux fourneaux, et c'était adorable, mais j'avais préféré

demander à Julia, notre femme de ménage, de s'occuper du repas. Neil et Ian étaient restés bons copains depuis leurs années d'études. Si la soirée tournait au vinaigre, je ne voulais pas ajouter du stress à Neil en le faisant cuisiner.

La sonnette retentit, on se précipita dans l'entrée. Julia nous avait laissé un plat au four avant de rentrer chez elle. L'odeur délicieuse qui s'en échappait me nouait le ventre, l'estomac tiraillé entre la faim et l'appréhension.

— Neil Elwood, mon salaud ! s'écria Ian en tenant la porte ouverte pour sa femme. Tu nous as invités « à la maison », mais t'aurais pu nous prévenir que

c'était une putain de bâtisse !

Ian Glaswegian, son accent écossais à trancher au couteau et son langage fleuri. Ajoutez à cela son charme naturel et vous ne pourriez qu'adorer le personnage.

— Bonsoir, gloussa Gena en franchissant le seuil.

Neil eut à peine à s'incliner pour atteindre sa joue. Cette femme était une véritable asperge, rousse, élégante dans sa robe fourreau bleu canard au col rond plongeant et ses escarpins noirs lustrés assortis à la fine ceinture qui lui marquait la taille. J'eus une drôle d'envie : glisser mon trousseau de clés dans son décolleté.

Ian secoua frénétiquement la main de

Neil pendant que Gena quittait son manteau. Nos regards se croisèrent, et elle me sourit, haussant coquettement une épaule pour parodier sa propre voix :

— Mon Dieu, Sophie, tant d'élégance ! C'est pour nous ?

Je me mis à rougir. Elle était si chaleureuse avec moi, comme une amie de longue date, alors que nous nous étions à peine rencontrées une fois.

— Sophie, ma belle ! s'enthousiasma Ian en me prenant les mains pour déposer un baiser sur ma joue. Vous êtes à tomber.

Ses paumes eurent un effet diabolique sur ma libido, et je dus m'efforcer de les lâcher avant que cela ne devienne gênant.

— Merci. Vous êtes très élégant, vous aussi.

— Vraiment ? dit-il en levant le sourcil. En même temps, ma femme a du goût. Après la déco intérieure, voilà qu'elle se met en tête de relooker ma dégaîne.

— Tais-toi, pouffa Gena en secouant la tête. En tout cas, merci pour l'invitation. Votre maison est charmante.

— On fait le tour du propriétaire ? réclama Ian.

— Bonne idée. Neil, tu les accompagnes ? Je dois sortir les plats du four.

Gena m'interrompt.

— Oh, Sophie ! Laissez-moi donc vous aider.

— Parfait. J’emmène Ian en visite pendant que toi et Gena faites connaissance, se réjouit Neil, puis il désigna le couloir à Ian. Bon, par quoi commence-t-on ? La visite ou le bar ?

— J’opte pour le second, dit Ian l’air enjoué, en frappant Neil dans le dos, et ils s’éloignèrent ensemble en ricanant.

— Ah, les hommes..., soupira Gena avec ce genre de sourire parfaitement dessiné.

Le gloss fruits rouges sur ses lèvres aurait pu jurer avec son teint pâle et ses taches de rousseur, mais elle avait trouvé

la nuance idéale pour elle. Elle me suivit vers la cuisine.

— Depuis combien de temps Neil et vous êtes ensemble ?

— Deux ans, répondis-je avant d’y songer une seconde. Mais l’année de son cancer pourrait compter comme une décennie.

— Aïe.

— Eh oui. Et vous, depuis quand êtes-vous avec Ian ? demandai-je en traversant le couloir.

— Depuis huit ans, et nous sommes mariés depuis trois ans, répondit-elle avant de baisser d’un ton. Il y a eu des hauts et des bas.

Ne sachant quoi répondre, je poussai la porte de la cuisine et lançai :

— Je vous laisse prendre le vin et les verres à pied ? La bouteille est dans la cave à vin sous l'îlot central et les verres sont là-haut. Si vous ne les trouvez pas, ouvrez tous les placards, faites comme chez vous.

— Ah, vous me faites plaisir ! Vous venez du Midwest, non ? C'est tellement bon d'être avec des personnes que je comprends.

— Vous êtes originaire de Chicago, c'est bien ça ?

J'attrapai une manique.

— D'Aurora, rectifia Gena. Mais bon,

pour un New-Yorkais...

— ... Chicago ou Aurora, c'est pareil, conclus-je pour elle. Attendez une minute, comment savez-vous d'où je viens ? Ian m'a parlé de vous pendant le mariage d'Emma, mais vous ?

Chaque geste de Gena était empreint d'une grâce naturelle. Je ne pouvais pas en dire autant. Elle sortit des verres du placard.

— J'espère que ça ne vous gêne pas, mais en fait... j'ai lu votre livre.

Encore aujourd'hui, j'avais peine à croire que des gens aient lu mon triste récit du cancer de Neil. Je l'avais écrit à l'époque où j'étais au plus bas,

convaincue que mon compagnon allait mourir. C'était en prenant du recul que j'avais réussi à surmonter l'épreuve. À présent, dès qu'on m'en parlait, j'étais surprise.

— Oh, hum. Merci de l'avoir lu.

Elle sortit une bouteille de la cave à vin.

— J'ai trouvé ça très courageux de votre part. À vingt-cinq ans, je n'aurais jamais su écrire sur ma vie avec un tel langage. Vous auriez un tire-bouchon ?

— Oui, bien sûr, dis-je en sortant du tiroir un outil de sommelier. Je ne sais pas m'en servir. D'habitude, c'est Neil qui s'en occupe.

S'emparant de l'objet, elle le déplia et retira le bouchon d'un coup de poignet expert.

— Waouh, vous m'impressionnez !

— Ian boit beaucoup, expliqua Gena en grimaçant. Oups... Enfin, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je ris avec elle, mais un silence gêné s'ensuivit. Était-ce vraiment une plaisanterie ? Ian avait-il un problème avec l'alcool ? *Soupir.* Décidément, l'addiction de Neil me faisait focaliser sur le sujet.

Depuis notre retour de Londres, il revoyait le docteur Harris, mais malgré cela, il continuait de boire.

Je fus la première à rompre le silence, sans savoir pour autant comment changer de sujet. Je décidai de plonger les deux pieds dans un thème encore plus embarrassant.

— Vous savez pourquoi nous vous avons invités. Nous avons tous le sexe en tête, ce soir. Avec nos partenaires respectifs, ou pas. Enfin, je crois. Je ne suis pas sûre de savoir comment ça marche.

Sa façon nonchalante de secouer la main me prit de court.

— Oh, vous savez, on fera ce qui nous chante. Ian et moi avons testé le sexe en groupe et l'échangisme, mais le seul truc qu'on ne fait pas, c'est coucher dans une

chambre à part. Nous restons toujours dans la même pièce.

— Ah.

Neil et moi avions plus ou moins convenu de la même chose. J'avais accepté sans broncher son tête-à-tête avec Emir lorsque nous étions séparés par un océan, mais pendant la semaine passée avec lui l'été dernier, nous nous étions mis d'accord pour ne coucher qu'à trois.

— Ça ne vous pose pas de problème, j'espère, demanda doucement Gena. Sachez qu'on ne vous met aucune pression...

— Non, bien sûr. Je..., bafouillai-je en fuyant son regard. Ce doit être étrange,

non ? De regarder son mari baiser une autre femme ? Ou un autre homme, je ne connais pas les penchants de Ian.

— Non, il ne couche qu'avec des femmes, répondit Gena. Mais moi, avec une autre femme, je ne dirais pas non. Si à l'avenir...

J'éclatai de rire et levai les mains.

— Oh, non ! Ne le prenez pas mal, vous êtes vraiment canon. Seulement, je m'imagine mal...

— Pas de problème.

Appuyée contre l'îlot, elle me regarda sortir du four les cailles rôties de Julia que je disposai sur un plateau.

— Vous savez, je ne trouve pas ça

bizarre de regarder Ian coucher avec une autre. C'est même plutôt excitant de voir une personne qu'on connaît intimement partager un moment tout aussi intime avec quelqu'un d'autre. C'est une autre étape de la vie de couple.

— Je crois que je comprends, affirmai-je en plaçant chaque caille sur son lit de verdure. Neil a beaucoup aimé me regarder coucher avec un autre homme.

Le regard de Gena se mit à scintiller.

— Oooh, racontez-moi ! Enfin, seulement si vous en avez envie.

Les seules personnes au courant de mon ménage à trois avec Emir, c'étaient Holli et Délia. Délia n'était pas du genre

à partager. Quant à Holli, même si elle avait adoré les détails croustillants de mon histoire, elle n'avait pas vécu la chose de mon point de vue de femme en couple. Dans son expérience, c'était toujours elle, la troisième personne.

Gena comprendrait mieux qu'elles ce que j'avais vécu. Mais je n'arrivais toujours pas à croiser son regard. J'avais les joues aussi brûlantes que le plat que je posais dans l'évier.

— Neil et moi avons vécu une petite aventure à Paris, dans un sex club. C'est là qu'on a rencontré Emir. Neil l'a invité à me doigter dans une pièce au fond de la salle. C'était tellement chaud que j'en ai encore des frissons.

— Je veux bien vous croire ! gloussa Gena. Et Neil ? Ça lui a plu ?

— Juste après, il m'a prise contre un mur. C'était violent, m'empressai-je d'ajouter. Dans le sexe, c'est ce qu'on préfère quand on est entre nous. Donc oui, je dirais qu'il a pris son pied.

— Et dire que je vous prenais pour une jeune femme effarouchée, soupira Gena.

— Eh bien, maintenant vous me connaissez sous mon vrai jour.

N'oublie pas la sauce à la moutarde. Julia ne te le pardonnerait jamais.

Je me tournai vers le réfrigérateur.

— Pour être franche, j'ai découvert votre vrai visage dès le premier soir de

notre rencontre, avoua Gena en se mordillant la lèvre. Je vous ai vue sortir des toilettes des hommes en titubant comme une poule en transe.

Prise la main dans le sac. Ça avait un côté excitant.

— Oui, hum. C'était son anniversaire.

Gena eut soudain l'air pensive.

— C'est adorable, tant de spontanéité et de passion.

J'eus la désagréable impression qu'elle venait de laisser échapper un sous-entendu qu'elle aurait préféré garder pour elle. Je changeai de sujet.

— Emportons tout ça dans la salle à manger.

Je tirai le petit chariot en acier de sous le plan de travail et y disposai les assiettes.

— Oh, comme c'est pratique ! admira Gena. Dans notre appartement, Ian et moi avons à peine vingt pas à faire entre la cuisine et la salle à manger.

— La nôtre est juste là, nuançai-je en désignant la seconde porte. Seulement, je suis paresseuse, je n'aime pas faire trente-six voyages pour mettre la table. C'est un peu comme à la supérette ; je préfère avoir un sac accroché au bout de chaque doigt plutôt que de faire des allées et venues jusqu'à la voiture.

Gena fronça les sourcils.

— Pardon ? Vous faites vos courses vous-même ?

— Ça m'arrive de temps en temps.

Effectivement, nous avons beau nous entendre à merveille, Gena ne savait rien de ma vie en dehors de ma relation avec Neil.

— Je n'ai pas toujours roulé sur l'or, vous savez.

Ce qui attisa sa curiosité.

— Dans ce cas, comment vous êtes-vous rencontrés ?

Généralement, lorsqu'un inconnu me posait cette question, je m'en sortais avec un vague « au travail ». Même dans mon livre, je n'avais pas révélé toute

l'histoire. Mais Ian était probablement au courant.

— Nous nous sommes rencontrés à l'aéroport. Notre vol était reporté au lendemain, alors nous avons pris une chambre. Puis Neil a disparu au petit matin.

Pendant six ans, le souvenir m'avait fait souffrir. Mais à présent que nous vivions heureux ensemble, la douleur appartenait au passé.

— Nous ne nous sommes plus jamais revus, et six ans plus tard, il est devenu mon patron.

— Six ans ? dit sévèrement Gena. Vous deviez être très jeune.

— J'avais dix-huit ans, affirmai-je avec une grimace façon vieille dame outrée. Mais j'avais à peu près la même allure qu'aujourd'hui. Je lui ai menti en lui faisant croire que j'avais vingt-cinq ans.

— Vous avez la même allure qu'à vos dix-huit ans ? Je vous déteste ! plaisantait-elle.

Notre salle à manger était somptueuse. Une table pour quatorze convives au plateau en acajou rouge trônait au centre de la pièce, et des lumières douces accentuaient l'éclat des peintures or pâle. Le parquet brut ciré formait des lamelles diagonales en zigzag, et les grandes fenêtres de la cuisine trouvaient ici leurs

jumelles en baies vitrées courbées donnant sur l'océan. La vaisselle de porcelaine était signée Herend Rothschild, et les verres provenaient de chez Lalique. Neil avait choisi trois lys orange à la fois sublimes et minimalistes agencés dans un vase de porcelaine noire. Les lumières étaient tamisées, mais efficaces. Gena m'aida à disposer les assiettes.

— Cette maison est incroyable, dit-elle en admirant la pelouse illuminée dehors.

— Je sais. Je n'aurais jamais pensé finir dans un endroit pareil, moi qui ai grandi dans une caravane à la campagne. Nous avons un interphone juste là, vous voulez appeler nos hommes ?

— Oooh, je peux ? s'extasia Gena en sautillant. Où dois-je appuyer ?

— Pour le bar, je crois qu'il faut composer le zéro-un-trois. Ensuite, appuyez sur le bouton vert.

Je m'approchai pour l'aider, mais elle se débrouilla toute seule.

— Les garçons ? Ohé, les garçons ? Vos compagnes chéries ont fini de mettre la table.

En dînant avec Ian et Gena, j'eus l'impression de retrouver de vieux copains. Sans doute parce que Ian et Neil étaient amis depuis leurs années d'études. Mais leur relation était différente de celle qu'entretenait Neil avec Valérie ou Rudy,

qui étaient comme des membres de la famille et connaissaient tout de notre vie privée. Avec eux, j'avais parfois l'impression d'être au tribunal. Pour Ian et Gena, en revanche, les frontières se situaient ailleurs, ça faisait un bien fou.

— Alors comme ça, Sophie, vous bossez pour un magazine ? commença Ian, aussitôt interrompu par Neil.

— En réalité, Sophie a *créé* ce magazine et y travaille actuellement comme corédactrice en chef.

— Avec ma partenaire Délia, enchéris-je.

— Oh, je vois. Je ne te pose pas de question, Neil... La vie d'un vieillard à

la retraite, ce doit être chiant à mourir. Dites-moi, Sophie, que faites-vous de votre temps libre ?

— Le peu que j'en ai, je le passe à fumer de l'herbe en regardant des films de série B, répondis-je nonchalamment. Je fais du shopping, aussi.

— Et elle me force à regarder des navets avec elle, précisa Neil en ricanant.

— Je vous retourne la question, demandai-je en me redressant sur ma chaise.

— Eh bien, moi, je suis décoratrice d'intérieur, répondit Gena en se désignant d'un geste vague du poignet.

— Et je suis architecte, lança Ian en se

servant un deuxième verre de vin. Et puis, je gribouille quelques croquis à l'occasion.

— Tu es trop modeste ! lui reprocha sa femme. C'est un artiste très talentueux.

— Quel genre de croquis ? s'enquit Neil en posant un bras sur le dossier de mon siège.

— Surtout des portraits. N'allez pas me faire dessiner un truc qui nécessite un ordinateur ou des connaissances en mathématiques.

— Vous pourriez nous montrer quelques-unes de vos œuvres un jour, suggérai-je. Ce serait une excuse pour se revoir.

— Oh, mais vous n'avez pas besoin d'excuse, ma belle. Vous venez quand vous voulez, me lança Ian avec un clin d'œil.

Le repas fut divin. Julia s'était surpassée. Je me serais gavée comme une oie si je n'avais pas gardé en tête les surprises que pouvait nous réserver la soirée.

Les autres devaient penser à la même chose, car lorsque je proposai un dessert, ils déclinèrent gentiment.

Gena s'éclaircit la voix.

— Bon. Sophie et moi avons discuté tout à l'heure pendant que vous jouiez sagement vos rôles de mâles dominants.

— Je suppose que nous avons parlé de la même chose, fit remarquer Neil.

Il avait beau sourire, l'atmosphère s'alourdit d'une tension délicieuse.

Mon estomac se noua.

— On s'est dit qu'on pourrait... prendre du bon temps tous ensemble, ajouta Ian, penché en avant et les bras croisés sur la table. Mais il y a des paramètres à prendre en compte. Sophie, je sais que ce sera votre première fois, or Neil, évidemment, est d'accord pour...

Il mimait une crêpe qu'on retourne dans la poêle.

— On ne voudrait pas te mettre la pression, l'interrompit mon fiancé pour

plus de clarté.

— Oh, hum.

Comment m'exprimer en présence de mon compagnon ? Ian écoutait en promenant son majeur sur le bord de son verre d'un air absent. Je n'arrivais pas à le regarder en face.

— Je ne serais pas contre l'idée de...
hum.

— Sophie ? dit Neil avec humour, et je compris qu'il avait remarqué mon regard braqué sur les mains sensuelles de Ian.

Je levai des yeux coupables vers lui.

— De toute évidence, les garçons, vous en avez parlé plus en profondeur que nous, soupira Gena. Mais je suis

d'accord, Sophie, vous ne devez pas vous sentir forcée.

— Personne ne sera déçu si nous nous en tenons à un agréable dîner, me rassura Neil.

Je lus entre les lignes : Neil ne m'en voudrait pas si je refusais qu'il couche avec Gena.

Je me sentais déjà beaucoup mieux. En sachant que le couple était « vendu en lot », pour reprendre les termes de Neil, il devait craindre que je ne me sente obligée de coucher avec Ian pour qu'il puisse culbuter Gena.

Je voulais les rassurer, mais une question délicate demeurait : comment

m'exprimer ? Pouvais-je lancer : « Gena, j'ai envie de baiser votre mari » ? Pouvais-je utiliser un langage plus châtié tout en leur faisant comprendre que j'étais partante ?

Finalement, j'optai pour une phrase simple.

— Comment pourrais-je refuser ?

Le sourire en coin de Ian me fit gigoter sur mon siège et presser mes cuisses.

— Bien, déclara Gena, un regard en direction de Neil. Puisque nous sommes tous d'accord...

— Ian et moi avons évoqué l'aspect médical de la chose, nous avertit Neil. Mais si, toutes les deux, vous souhaitez

avoir des preuves...

— Pour moi, c'est inutile, affirma Gena.

J'acquiesçai, en précisant néanmoins :

— Pour la pénétration, je préfère quand même utiliser un préservatif.

— Oui, ça va de soi, dit Ian. Nous ne devons rien laisser au hasard si nous ne voulons pas de mauvaise surprise.

— J'ai un stérilet, nous informa Gena.

— Eh, moi aussi !

C'était comme de faire partie d'un club.

— Parfait, nous serons donc doublement protégées, se réjouit-elle.

J'étais rassurée de voir qu'ils accordaient autant d'importance que nous à la sécurité, ma confiance en eux ne cessait de grandir.

En amont, Neil et moi avions convenu que, si nous finissions par coucher avec Ian et Gena, nous ne le ferions pas dans notre chambre. Le lieu représentait notre intimité en tant que couple, nous ne voulions pas la partager avec d'autres. C'est pourquoi nous avons opté pour la plus grande de nos chambres d'amis, au premier étage. C'était une belle pièce avec un vaste lit californien et un espace détente avec de confortables fauteuils. Neil me laissa guider le couple jusqu'à la chambre pendant qu'il partait récupérer du matériel dans son « placard à jouets ».

Dans le couloir, Ian posa la main au creux de mes reins.

— On peut se tutoyer, non ? Tu es nerveuse ?

— Un peu, admis-je. J'ai déjà participé à un ménage à trois, ça m'a beaucoup plu, alors...

— Tu verras, on va bien s'amuser, me promet Gena. Il n'y a rien de tel que de regarder son compagnon baiser quelqu'un d'autre. Surtout une femme aussi belle que toi.

Elle me décocha un clin d'œil.

— Nous y voilà.

Je restai sur le seuil et les invitai à entrer, à l'affût de la réaction de Gena

quand elle sonda la pièce du regard. Pourvu qu'elle ne trouve pas la décoration médiocre. Neil avait un faible pour les tons chauds orangés, bruns et rouges, mais je n'étais pas sûre de partager ses goûts. Gena ne parut pas outrée, je poussai donc un soupir de soulagement. Sympathiser avec une décoratrice d'intérieur, c'était un coup à frôler la crise d'angoisse.

Ian retira sa veste qu'il posa sur le dossier d'un fauteuil, puis déboutonna ses manchettes et retroussa sa chemise jusqu'au coude. Il s'assit confortablement, laissant ses chaussures de côté, puis étira ses longues jambes. Gena se pencha vers lui pour un bref baiser puis s'approcha de moi en me

tournant le dos.

— Tu peux m'aider ?

— Bien sûr.

J'avais tiré les fermetures Éclair des robes d'Holli des centaines de fois, je ne voyais donc pas pourquoi en le faisant sur Gena mes mains tremblaient comme des feuilles, ni pourquoi mes yeux restaient braqués sur la bande de peau claire qui m'apparaissait.

Le fait qu'elle s'apprête à se taper mon fiancé devait y être pour quelque chose.

— Merci, me dit-elle dans un souffle en me lançant un regard par-dessus l'épaule.

Ses yeux étaient d'un bleu à s'y noyer.

— Sophie, viens par là, réclama Ian en tapotant son genou. Viens voir papa.

— Tu es dégoûtant ! s'indigna Gena. Sophie va te prendre pour un vieux pervers.

— Mais je *suis* un vieux pervers, lui rappela son mari.

C'était à peine croyable. Ses obscénités avaient beau frôler le malsain, elles passaient toujours pour des marques d'affection teintées d'humour. Je savais qu'il arrêterait tout de suite ce type de commentaires si j'en exprimais le besoin.

Arrivée près de lui, je le laissai m'attirer sur ses genoux. Il me manipulait avec la même aisance que Neil. Les

hommes devaient gagner en dextérité avec l'expérience des années. Je trouvai une position confortable sans même avoir à l'ajuster. Quand je posai la main sur son torse pour garder l'équilibre, Ian m'attrapa le poignet afin de m'attirer tout contre lui. Bien que son corps soit moins ferme que celui de Neil, il était encore en forme. À croire que les riches quinquagénaires étaient mieux conservés que les autres.

En tout cas, jeune ou vieux, un homme gardait toujours une part d'adolescent. Ce que confirma l'arrivée de Neil qui jeta une boîte neuve de préservatifs Magnum sur le lit.

— Je n'ai que des extra larges,

j'espère que tu ne nageras pas dedans, Ian.

Pour toute réponse, son acolyte lui fit un joli doigt d'honneur.

— Ce sera très bien, dit Gena en ôtant sa robe.

Ses sous-vêtements de dentelle rose pâle se fondaient sur son teint de porcelaine. Elle passa une main dans son dos pour dégrafer son soutien-gorge.

— Attends, je vais t'aider, intervint Neil.

J'eus soudain la gorge serrée. Je me doutais pourtant que, puisqu'il allait coucher avec Gena, Neil finirait par poser les mains sur elle. Mais déjà ? Tout

de suite ?

— Détends-toi, me murmura Ian en serrant doucement mon bras. Au début, c'est toujours un peu bizarre.

Quand il eut dégrafé le soutien-gorge de Gena, Neil fit lentement tomber les bretelles sur ses coudes, puis enfouit le visage dans son cou pour y déposer un baiser en lui prenant le sein. Je tressaillis en voyant ces mains – que j'aimais tant – explorer la surface douce d'une peau étrangère.

Ce fut bref. Une seule seconde à m'indigner de le voir toucher une autre, puis la curiosité et l'excitation prirent le dessus. Ces caresses ne portaient aucune atteinte à notre couple. En croisant le

regard inquiet de Neil plusieurs fois, je compris qu'il partageait ce sentiment. Quant aux coups d'œil que Gena lançait à son mari, ils dissipèrent mes derniers doutes. Ces deux-là nous désiraient physiquement, mais ils s'aimaient d'amour.

Le souffle de Gena s'accéléra lorsque mon fiancé fit courir ses pouces sur ses mamelons roses et durcis. Ian dessina des traits sur mon bras avec son annulaire.

— Je peux te déshabiller ? Je meurs d'envie de te toucher.

Ma nervosité se muait en fébrilité grave et sauvage. J'attrapai la main de Ian et la portai à mes lèvres, y déposant d'abord un baiser, puis sans le quitter du

regard, je pris son index dans ma bouche. À en juger par ses yeux perplexes mais amusés, il appréciait ma petite surprise.

— Tu as des mains magnifiques, le complimentai-je en frottant les miennes sur l'une d'elles. Je me languis de découvrir ce dont elles sont capables.

— Sophie, quel culot ! gronda Neil.

Quand je tournai la tête, je compris à son sourire qu'il était soulagé de ne pas me voir paniquer.

— Je ne te connaissais pas si coquine, souffla-t-il.

— Bien sûr que si, rétorquai-je avant de me tourner vers Gena. Pour notre premier rendez-vous, je l'attendais dans

sa chambre d'hôtel en me doigtant pour passer le temps.

— Parfait pour briser la glace, commenta Ian en s'approchant de la fermeture Éclair de ma robe.

Comme j'acquiesçai d'un hochement de tête, il tira sur la languette puis glissa les mains sous le vêtement pour dégrafer mon soutien-gorge. Je levai les bras pour me retrouver nue.

Gena emprisonna le cou de Neil au creux de son coude lorsqu'il explora la peau satinée de son ventre puis de ses hanches rondes. Sans détour, il passa le pouce sous l'élastique de sa culotte et tira, dévoilant les boucles délicates de sa toison, une teinte plus claire que le roux

de ses cheveux. À peine lui frôla-t-il le sexe que Gena gonfla la poitrine, le souffle court.

Ian me tapota les fesses et, docile, je me relevai et entrepris de retirer les épingles de ma tignasse. Mes longues mèches ondulées retombèrent en cascade sur ma poitrine. Avec ma robe de tulle blanc et ma crinoline bordée de dentelle, je ressemblais à une danseuse étoile de maison close.

De ses grandes mains, Ian me saisit par la taille, pouvant presque faire toucher ses pouces sur mon nombril. Il m'attira vers lui, et je bombai le torse, rejetant ma chevelure avec grâce.

— Magnifique.

Sa voix me surprit. Je ne l'avais jamais entendue si grave. Assis au bord du fauteuil, il leva le nez qui se retrouva entre mes seins. Il lui suffit de se pencher pour prendre l'un de mes tétons dans sa bouche. Je fus prise d'une bouffée de chaleur. Non seulement j'observais Neil qui couchait avec Gena, mais en plus je partageais cette expérience avec lui. Nous nous adonnions à la découverte d'un autre couple. Le cocktail d'émotions, mélange de doute et de désir, devait nous étreindre tous les quatre de la même façon. Cette certitude me rendait plus audacieuse que Neil ne pourrait jamais l'imaginer.

Je passai la jambe par-dessus celles de Ian pour lui offrir le meilleur accès

possible et plongeai les doigts dans ses cheveux grisonnants. Ses petits coups de langue me rendaient dingue. D'un regard par-dessus mon épaule, je vis que Gena ne portait plus que ses escarpins noirs. Elle déboutonnait la chemise de Neil et la lui retirait. Il ne put réprimer un sourire béat quand elle s'agenouilla devant lui.

Ian porta son attention sur eux, lui aussi. J'en profitai pour m'écartier, le temps de quitter ma crinoline et ma culotte.

L'érection de Neil le laissait pantois.

— Bon sang ! Je n'en reviens pas ! C'est le monstre du Loch Ness entre tes cuisses, ma parole ! Tu arrives à le prendre tout entier, Sophie ?

En remontant sur les genoux de Ian, entièrement nue et lui tournant le dos, je ne pus m'empêcher de piquer un fard.

— Parfois, oui. Ça dépend de la position.

— Eh bien, je suis impressionnée, susurra Gena, masturbant langoureusement mon fiancé.

Neil chassa tendrement une mèche de son visage.

— Rien ne presse, allons-y lentement. Et puis, si ça ne marche pas, il existe d'autres moyens de se faire plaisir.

— Gena, sache que Neil déborde d'imagination, gloussai-je.

Ian tapota mon entrejambe.

— Et toi, Sophie, tu as de l'imagination ?

— Je crois que oui. Mais à quatre j'avoue manquer d'expérience.

J'écartai un peu plus les cuisses. Habitée à la lenteur des caresses de Neil, je sursautai quand Ian posa les mains directement sur mon intimité afin de glisser les pouces entre mes lèvres humides.

— Ça va ?

— Oui.

Adossée contre son torse, je me mis à gigoter.

— Tu veux que je mette un préservatif ? demanda Neil à Gena tandis qu'elle

s'humectait les lèvres en s'approchant de sa verge.

— Seulement quand on baise.

Les deux mains sur le membre de Neil, elle ouvrit grand la bouche pour l'accueillir.

Je devrais m'indigner d'assister à une scène pareille, non ?

Ma petite voix intérieure choisissait mal son moment pour me faire la morale. De quel droit serais-je jalouse en frémissant de plaisir sous les caresses de Ian ? Il avait une manière divine de faire rouler ses pouces sur mon clitoris. Je n'avais jamais rien ressenti de tel.

D'où l'intérêt de cette expérience. Je

découvrais une nouvelle façon d'être touchée, d'être baisée, tout en savourant cet instant avec Neil, comme nous l'avions fait avec Emir. À la différence près que, cette fois, une femme s'ajoutait à notre trio sensuel.

Qui plus est une créature sublime. J'ai toujours été capable de juger objectivement la beauté des autres femmes, mais le fait d'être liée à elle par le sexe, même indirectement, avait tendance à brouiller mes repères. Mes critères se déplaçaient vers la courbe de sa croupe. J'étais captivée par les deux fossettes qui encadraient son échine. Sa main adoptait une cadence paresseuse pendant qu'elle suçait le gland de Neil comme elle dégusterait un cornet de

glace, et ce sans jamais le quitter du regard.

Oh, moi aussi je fais ça !

J'étais heureuse de nous trouver encore un point commun.

Les doigts taquins de Ian accéléraient la cadence. Son majeur s'insinua dans ma fente, ce même majeur que j'avais contemplé pendant tout le repas, l'eau à la bouche. Je crispai les muscles pour m'y agripper.

Mes yeux restaient braqués sur la bouche de Gena autour de la bite de Neil, et sa main à lui dans ses cheveux à elle. Quand nos regards se croisèrent, je fis un clin d'œil à Neil et m'empoignai les

seins. Neil était comme fasciné par les mains d'homme entre mes cuisses que j'écartais un peu plus pour le laisser profiter du spectacle. Des bruits humides s'échappaient de mon sexe à mesure que Ian l'explorait. Mon excitation était telle que je produisais une quantité de fluide presque indécente. J'étais au bord du désespoir, mes poumons se gonflaient, je me contorsionnais sur les genoux de mon ravisseur.

— Dis-moi ce dont tu as envie, me chuchota-t-il à l'oreille. Je te ferai tout ce que tu voudras.

— Je... Je...

C'en était trop. Ses promesses de sexe débridé me firent grimper aux rideaux. Un

gémissement d'extase m'échappa.

Comme Gena se redressait, un filet de bave reliait ses lèvres au gland de Neil, puis il se rompit et elle s'essuya délicatement la bouche.

— Le premier de la soirée ?

— Le premier d'une longue série, renchérit son mari.

Il ne bougeait plus, mais ses mains étaient encore plongées dans mon vagin frémissant.

Je tournai les yeux vers Neil. Ses traits neutres m'empêchaient de lire ses pensées. Il n'était pas mécontent, mais semblait pourtant... mal à l'aise ? Je penchai la tête en question silencieuse à

laquelle il répondit par un bref hochement de menton. Puis un sourire se dessina sur ses lèvres.

— C'était magnifique, Sophie.

— Tu me fais mouiller de délice, ronronna Gena.

J'étais consternée. J'avais envie de lui répondre, mais rien ne me venait. Aucune femme ne m'avait encore complimentée sur le sexe. Pourtant, j'avais vécu avec Holli.

— Oh, vraiment ? lui demanda Neil, en lui faisant relever le visage. J'aimerais le vérifier de mes propres yeux.

— Tu pourrais le vérifier de ta propre langue, suggérai-je.

Je poussai un petit cri quand les doigts de Ian frôlèrent mon point G.

— Cette jeune femme est pleine de ressources, me félicita-t-il en riant.

Neil confirma.

— L'idée de Sophie me fait envie, Gena. Si tu me le permets ?

Il désigna le lit.

— Si je le permets ? se moqua-t-elle. Vous, les Anglais, vous êtes tellement guindés.

— En Écosse, on l'est beaucoup moins, intervint Ian avant de venir grogner à mon oreille. Lève-toi, que je pose ma bouche sur cette belle chatte.

Oh, bon sang, je ne vais pas faire long feu s'il me parle sur ce ton-là !

— De quoi as-tu envie ? demandai-je, la voix chevrotante.

Il m'avait fait jouir avec une telle facilité que j'en étais gênée. Je fis abstraction de mon envie de retrouver mon rôle de soumise. Depuis le début, Neil prenait soin de ne pas tomber dans l'attitude dominatrice. À quand remontait la dernière fois qu'il avait demandé la « permission » de faire quoi que ce soit ? Je n'allais pas le trahir en jouant les soumises avec un autre homme. Je me retrouvais facilement à la frontière entre les deux, sans doute parce que l'attitude autoritaire de Ian n'était pas sans

rappeler celle que Neil arborait généralement avec moi.

Mais il n'était pas mon maître, je n'avais donc pas à attendre son feu vert. Je me mis debout et me retournai pour me mettre face à lui, à califourchon sur les larges accoudoirs du fauteuil.

— J'ai une idée.

— Vas-y, fais-moi rêver, saliva Ian.

— Descends, lui ordonnai-je en l'accompagnant avec ma main sur sa tête et le sourire aux lèvres.

C'était plutôt amusant de prendre le contrôle de la situation.

Il saisit mes fesses avec un grognement rauque et s'avachit dans le siège pour

frotter sa joue contre mon sexe, doux comme une peau de bébé. Il déposa un baiser à la naissance de ma fente, puis passa grossièrement la langue de bas en haut sur toute ma longueur.

— Putain, quand tu mouilles tu ne fais pas semblant !

Gena gémissait de plus en plus bruyamment derrière moi.

Je fermai les yeux en souriant.

Elle rendait mes sensations plus vives que jamais, et à mesure que le volume de ses cris s'intensifiait, je me sentais de plus en plus tendue. Le hurlement qu'elle poussa en atteignant l'orgasme fit grogner Ian.

J'entendis Neil qui cherchait à reprendre son souffle et me mis à pouffer, à la fois stimulée par le désir et par la bouche de Ian qui continuait de m'explorer. Il n'était pas aussi habile que Neil, mais si un homme séduisant proposait de me brouter le minou, je n'allais pas refuser.

Le plaisir de Gena ne faiblissait pas, et Neil l'encouragea par un guttural :

— Continue.

J'obéis à cet ordre qui ne m'était pourtant pas destiné et attrapai les cheveux de Ian à pleines mains, ondulant des hanches contre son visage.

Je lâchai prise, oubliai ce que j'étais

censée ressentir pour laisser parler mes sensations. Mes cuisses furent prises de secousses, je m'en remis à Ian pour m'aider à ne pas m'effondrer. Gena ne s'arrêtait plus de jouir, elle gémissait sans cesse. Je m'arc-boutai contre la figure de Ian, m'y frottant frénétiquement en haletant :

— Putain, putain, putain !

Un nouvel orgasme me foudroya, si bien que je giflai violemment le dossier du fauteuil.

Ian se redressa, à bout de souffle, et me décocha un sourire mouillé.

— Bordel, je me suis demandé si j'allais mourir noyé ou avec le coup du

lapin. Voire les deux.

Je plongeai deux doigts dans mon sexe et les lui mis sous le nez. Il ne se fit pas prier pour les lécher et les mordiller.

— Attends une seconde, je vais me foutre à poil. Je suis le seul à avoir gardé mes fringues.

D'une tendre tape sur les fesses, il m'invita à le libérer. J'en profitai pour voir où en étaient Neil et Gena. Il continuait de se gargariser de son entrecuisse tandis qu'elle s'étirait de tout son long sur les couvertures couleur de rouille. Les reflets lumineux de la soie shantung brunissaient sa peau claire, j'en avais l'eau à la bouche.

J'hallucine ! Est-ce que Gena m'excite ?

Lèvres entrouvertes, je la contemplai, le cœur lancé dans une course folle. Du coin de l'œil, je remarquai que l'intérêt que je portais à sa partenaire n'avait pas échappé à Neil. Sans ralentir la cadence de ses lippes, il croisa mon regard. On se comprit.

Gena ne s'était aperçue de rien. Elle avait les yeux fermés très fort, sa bouche exprimait un « Ah ! » sourd, et ses mains empoignaient les draps. Un souffle plus tard, son corps fut secoué de spasmes, et une plainte rauque lui échappa.

— Merveilleuse, n'est-ce pas ?

Je sursautai. Ian m'avait surprise dans ma contemplation. Torse nu, il défaisait sa ceinture. Je tombai à genoux devant lui et l'aidai à tirer sur sa braguette. Ma main s'insinua d'elle-même autour de son sexe. Sa verge n'était pas aussi imposante que celle de Neil, mais on ne pouvait pas la qualifier de « petite » pour autant. Loin de là. Je la caressai langoureusement.

— Continue, Gena, la guidait Neil, et elle ne se fit pas prier.

— Encore un, réclama-t-elle. Un seul, et ensuite tu pourras me baiser.

J'eus envie de rire : connaissant Neil, il devait tressaillir. Il n'avait pas l'habitude d'obéir aux ordres.

— Et si tu venais un peu par là ? suggéra Ian. Tu pourrais t'asseoir sur moi et profiter du spectacle.

Son sourire coquin ne laissait planer aucun doute sur la nature de sa proposition, mais je ne pus manquer de remarquer l'éclair de sincérité qui brillait dans son regard. Il se rassit dans son fauteuil, son membre dressé lui frôlant le bas du ventre.

— Je prends un préservatif ? demandai-je.

Du menton, il désigna nos partenaires sur le lit. Gena donnait des coups de pied dans la couverture sous les assauts répétés de la langue de Neil.

— Oui, dit Ian. Je crois qu'ils seront bientôt prêts.

J'ouvris le paquet neuf et en sortis deux petits emballages. Neil se releva et s'essuya le visage d'un revers de main. Tenant l'une des capotes par son coin, je la lui lançai, et il la rattrapa au vol avant qu'elle n'atterrisse sur le ventre de Gena.

À mesure que celle-ci redescendait de son nuage, sa poitrine marquait l'intensité de son souffle.

— Il est toujours aussi autoritaire ? me demanda-t-elle.

— Tu n'as encore rien vu.

— Sophie est ma soumise, lui expliqua Neil, et comme Gena réagit par un petit

bruit fébrile, il s'empessa de préciser.
Ma seule et unique soumise.

— Mais ce soir, tu n'es le maître de personne, lui rappelai-je. Alors sois gentil avec la pauvre Gena.

— Gentil ? Il vient de la faire jouir six fois ! s'amusa Ian quand je m'approchai pour lui tendre le préservatif.

— Je sais, ricanai-je. Justement, il devrait être gentil et la faire jouir six fois de plus.

— Qu'est-ce que je disais : tu es pleine de ressources ! s'exclama-t-il avec un rire sonore.

Je pris position à cheval au-dessus de lui, guidée par ses mains viriles, face au

lit.

— Trouve ton rythme, me rassura-t-il en maintenant mes hanches lorsque je m'abaissai sur lui.

Son gland me toucha. Je retins ma respiration et me relevai à peine.

— Rien ne t'y oblige, me souffla Ian.

J'en avais envie. Son être tout entier enflammait ma libido, que ce soit son âge, son odeur, ses mains... oh oui, ses mains. Le seul fait de l'imaginer tenant un stylo me portait au bord de l'extase. Mais c'était différent de nos rapports avec Emir, avec qui nous avons sympathisé après nos premiers rapports sexuels. Ian était déjà ami avec Neil, et de longue

date. Je ne voulais pas briser cette amitié.

Je soupçonnais Neil d'avoir un sixième sens, celui de lire dans mes pensées. Un simple hochement de tête de sa part suffit à me rassurer. Jetant d'abord un regard coquin à Ian par-dessus mon épaule, je recroisai ensuite celui de Neil sans le quitter et m'empalai sur la longue verge de mon amant. Il avait beau occuper moins d'espace, j'étais comble. Le vagin est fait de telle sorte que, quelle que soit la taille, les sensations n'en sont pas moins puissantes. Je crispai les muscles sur lui jusqu'à poser les fesses sur son ventre. Cette position ne m'offrait pas un large panel de mouvements, mais je pouvais me cambrer, languide.

Il grommela :

— Tu pourrais passer la journée comme ça, je ne me plaindrais pas.

Neil se positionna entre les jambes de Gena qui saisit aussitôt son sexe rigide.

Nous y voilà.

J'allais voir Neil prendre une autre femme.

Je savais que la situation n'était pas différente de celle avec Emir. Je les avais vus coucher ensemble à l'automne dernier. Pourtant, au fond de moi, j'avais beau faire fausse route, j'y voyais une énorme différence. Je considérais Gena comme une menace pour mon couple.

Neil avait-il ressenti la même chose le

soir de ma première fois avec Emir, à Londres ? C'était bizarre de voir une autre personne entrer dans une relation intime avec mon fiancé. J'avais cette crainte irrationnelle que nous arrivions à une étape de la soirée qui échapperait totalement à mon contrôle. Mais au moment de lire dans le regard de Neil une explosion de délice, en voyant son corps frémir en pénétrant le vagin de Gena, je n'eus aucune réaction de panique. Au contraire, je fus saisie d'une curiosité malsaine.

Ian roula des hanches en dessous de moi. Je me délectai de la façon dont son sexe tapait mes parois internes. Ses mains vinrent se poser sur mes seins qu'il encercla et tapota du bout des doigts. Il se

redressa à peine, et son gland appuya contre mon point G. J'aurais bien fermé les yeux, mais ce qui se passait sur le lit m'incita à les maintenir grands ouverts.

Neil était appuyé sur ses bras tendus de chaque côté de Gena.

— Dis-moi quand c'est trop, souffla-t-il, contractant les fesses pour la pénétrer.

Les yeux écarquillés, elle poussa un long gémissement, puis ferma encore les yeux, la tête rejetée en arrière. Quand il s'enfonça trop loin, elle sursauta. Neil se retira à peine.

— Voilà, jusqu'ici, acquiesça-t-elle d'une voix tremblante. Lentement, s'il te plaît.

Il lui sourit.

— Donne-moi le rythme.

Des sentiments contradictoires enveloppèrent mon cœur, mon cerveau. À sa façon de traiter Gena, je prenais conscience de toute la considération qu'il avait pour ses partenaires. Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle : de le voir si attentif, je le trouvais plus romantique que jamais, même si je n'étais pas la cible de ses attentions.

En y réfléchissant, c'était triste. Neil faisait preuve de douceur parce qu'il savait ce que ressent un amant bousculé, maltraité, violenté.

— Tu veux arrêter ? me demanda Ian

en s'immobilisant.

— Excuse-moi, je... Waouh, j'étais partie ailleurs, bafouillai-je.

Gena tourna la tête, arquant ses sourcils parfaitement dessinés.

— Sophie, ça ne va pas ? Tu veux qu'on arrête tout ?

Je croisai le regard de Neil et éclatai de rire.

Tous les trois m'étudiaient comme si j'avais perdu l'esprit.

— Pardon, mais c'est bizarre de regarder une femme dans les yeux quand mon fiancé la baise. Sans compter que, en même temps, la bite d'un autre homme est à l'intérieur de moi.

Gena tapota le lit tout près d'elle.

— Venez un peu par là, tous les deux.

Je laissai Ian se retirer à contrecœur, mais Gena avait raison. Sur le lit, nous serions plus à l'aise. Je me demandai si Neil trouverait étrange de baiser côte à côte avec son copain, mais à voir sa façon de maîtriser sa respiration, il avait d'autres choses en tête. Il tenait fermement Gena par les hanches et s'enfonçait fébrilement en elle. La main glissée entre leurs corps, Gena paraissait ébahie. J'avais envie de sourire. Le soir de ma première fois avec Neil, moi aussi je doutais de pouvoir l'accueillir tout entier.

— Ça commence à être agréable, pas

vrai ? lui demandai-je en m'installant à côté d'elle.

Sans un mot, elle tourna la tête pour croiser mon regard, perdue dans un tourbillon de sensations.

Le sexe de Ian s'engouffra entre mes lèvres humides, et je pliai les genoux pour l'inviter tout en profondeur. Quand il ressortait, le relief de sa verge effleurait mes muqueuses ultrasensibles. À peine eut-il touché mon clitoris que je me mis à frémir sous ses mains. Son gland trouva mon point G. Ian se figea, puis amorça un va-et-vient précis sur cette minuscule parcelle. Je saisis le drap de toutes mes forces et me mordis la lèvre au point de la faire saigner. Mon orgasme grandissait,

grandissait, je ne savais plus où j'en étais. C'est alors qu'une onde électrique me traversa de part en part. Je m'agrippai aux épaules de Ian.

— C'est bien, continue, siffla-t-il entre ses dents sans s'arrêter ni de me pilonner, ni de me caresser du bout des doigts.

Je ne comprenais pas ce qu'il disait, trop grisée par un plaisir qui ne semblait plus s'arrêter. Des cris aigus s'échappaient de ma gorge, entrecoupés de « par pitié ! », de « ne t'arrête pas, je t'en supplie ! ».

— On pourrait me menacer d'un flingue sur la tempe, je ne m'arrêteraï pour rien au monde, souffla Ian.

Mon corps se soulevait sur le matelas pour aller à sa rencontre. Je me fichais de savoir que Neil me regardait tout en baisant une autre. Je me fichais de me faire prendre par un homme marié, et sous les yeux de sa femme. Cette perte totale de contrôle m'enivrait. Je tournai la tête, et quand mes yeux s'ouvrirent, je croisai le regard de Gena.

Je ne sais plus laquelle de nous deux agit la première. Ma main se retrouva dans ses cheveux au moment où elle se pencha vers moi, et nos lèvres se touchèrent. Sa langue explorait ma bouche et prolongeait mon orgasme interminable. Quand je recouvrai mes esprits, je m'écartai pour reprendre mon souffle. Les yeux bleus de Gena scintillaient. Ses

lèvres étaient enflées à force de sucer Neil, et sa peau semblait si douce. Les paupières fermées, j'imaginai ses mains sur moi, sa bouche entre mes cuisses. Ian devait avoir la même pensée, parce qu'il s'emporta soudain, poussant des jurons, et me martela plus fort que jamais.

Gena s'exclama :

— Je vais jouir !

Je profitai qu'elle me regarde pour l'embrasser. Elle plongea les doigts dans mes cheveux et s'agrippa à moi comme si elle ne voulait pas se laisser emporter. En vain. L'orgasme la frappa de plein fouet, et j'étouffai son cri en l'embrassant de plus belle.

Le grognement de Neil me fit tourner la tête vers lui. Il s'effondra sur Gena, pris de spasmes entre ses cuisses.

Ian s'écarta de moi pour grommeler :

— Oh, putain !

C'était agréable d'embrasser Gena. Alors je continuai, même si Neil s'éloignait du lit. Tant mieux si les garçons appréciaient le spectacle. Moi, en tout cas, je prenais mon pied. Quand je rouvris les yeux, j'eus un mouvement de recul. Mes joues étaient rouge vif, je n'arrivais pas à la regarder en face.

— Alors, hum, bafouillai-je avant de glousser comme une adolescente. Est-ce que ça veut dire que j'aime les filles,

finalement ?

— On dirait bien, répondit Ian en ricanant.

Le regard de Gena se posa sur les hommes avant de revenir sur moi.

— Si ça ne les dérange pas... Tu veux continuer ?

— Oh, ouais, et comment ! m'écriai-je, puis je me tournai vers Neil. Ça ne te dérange pas ?

— Du tout, je t'en prie, m'encouragea-t-il avec un grand sourire.

— On peut rester ?

La question de Ian n'en était pas vraiment une. C'était une condition.

— Pas de sexe seul à seul, me rappela Gena. Tu es partante ?

— Oui.

Je lançai un dernier coup d'œil à Neil. La situation semblait l'amuser.

Je n'arrivais toujours pas à le croire. J'étais nue, allongée près d'une nana, elle aussi à poil. Elle m'attira contre elle. J'étais repartie pour un tour au seul contact de sa peau douce, des formes familières de sa poitrine et de son ventre.

— Je ne sais pas vraiment comment m'y prendre, admis-je en jouant avec une mèche de ses cheveux mouillés.

— Détends-toi, se moqua-t-elle gentiment. Ce n'est pas un entretien

d'embauche.

Elle promena une main entre nous et, à l'aide de son genou, m'invita à écarter les miens. Nos jambes s'enlacèrent. Jamais je n'avais ressenti un tel mélange de peur et d'excitation.

J'étais obnubilée par les mouvements de sa main.

— Regarde-moi, Sophie.

Je me noyai dans son regard. J'y lisais la puissance du brasier que je déclenchais en elle. Son index se posa sur mon clitoris.

Une pensée me vint de nulle part : cette plaisanterie que font souvent les femmes, disant que lorsqu'elles contrôleront le

monde, elles mettront les hommes en cage pour les baiser à leur guise. Il me vint soudain à l'esprit que nous n'avions pas besoin d'eux pour ça. Gena me touchait comme je l'aurais fait moi-même, avec une douceur mêlée d'insistance. Holli m'avait dit un jour que les femmes « caressent le chaton » tandis que les hommes « ébouriffent le petit chien ». Ce qu'on pourrait traduire par : pris d'un excès d'enthousiasme, les hommes sont moins délicats que les femmes.

Il me tardait d'appeler ma meilleure amie pour lui dire que j'étais parfaitement d'accord avec elle.

— J'ai envie de te faire jouir, me susurra Gena.

Je sentais le regard de nos compagnons peser sur nous, mais plus rien n'existait en dehors de Gena. Elle me regardait comme si j'étais la plus belle créature au monde. Mon univers tout entier se concentrait sur ses doigts, sa peau soyeuse et sa belle poitrine dont les pointes se pressaient contre les miennes. Ses caresses déclenchaient des milliers de picotements partout sur mon corps.

Je faisais courir mes mains sur cette femme, consternée par ce que je faisais. Mon éducation catholique m'avait toujours interdit ces pratiques. C'était comme si j'avais passé ma vie à résister à une part de gâteau à cause d'un régime stupide.

Aujourd'hui, j'avais le droit de le manger.

Et j'allais le croquer à pleines dents.

— Je peux...

Comment demander la permission à une femme de lui brouter le minou ?

— Je peux t'explorer, hum... Tu veux bien ?

— Comment refuser ? gloussa-t-elle.

Son petit rire était si délicat que je grinçai des dents.

En bas, elle devait être sucrée.

Ses seins remuèrent quand elle s'allongea sur le dos.

— Fais ce qui t'apporte le plus de plaisir.

— Tu veux dire, ce que j'aimerais qu'on me fasse si j'étais à ta place ?

Je me positionnai au-dessus d'elle, marquant une pause pour prendre son mamelon dans ma bouche. Je n'arrivais pas à le croire. J'étais surexcitée rien qu'en lui touchant les seins. Du coin de l'œil, je voyais que Neil s'agitait sur sa chaise. Quand je croisai son regard, je compris qu'il était saisi de cette sombre jalousie qu'il avait déjà ressentie à Paris en me voyant sur les genoux d'Emir. Il prenait son pied.

Quand je promenai mes ongles sur le ventre de Gena, sa poitrine se souleva

sous ma joue.

— Non, fais ce que tu as envie de faire. Si c'est bon pour ta bouche, ça l'est forcément pour ma chatte.

D'une logique implacable.

Je me positionnai entre ses cuisses. Son vagin était brûlant, gorgé de désir. J'avais des vertiges. Ian se rhabillait, mais toute son attention était focalisée sur nous, tout comme celle de Neil. Ils avaient l'air d'observer un couple de pandas en pleine action.

Je les oubliai, traçant un chemin de baisers depuis le sternum de Gena jusqu'à son nombril. Pour chacun d'eux, elle bougeait un peu plus les hanches. En

arrivant aux premières boucles de sa toison, je m'humectai les lèvres. J'étais surprise par la douceur de ses poils.

Un doute m'assaillit. Et si je paniquais au moment d'affronter la brûlante réalité qui m'attendait ? Gena souleva le bassin. Il n'en fallut pas davantage pour me convaincre. J'avais promis de le faire, je n'avais qu'une parole. Et puis, l'occasion ne se représenterait pas de sitôt.

J'ondulai sur les draps pour descendre et lui écartai encore les cuisses : l'instant de vérité était arrivé.

Les lèvres de son sexe étaient aussi roses que les pétales d'une fleur. Son clitoris en formait le bourgeon. Je le taquinai du bout du doigt, captivée par ce

toucher. Sa peau et ses poils étaient trempés de sueur. Je glissai un doigt dans sa fente, et ses muscles se refermèrent sur moi. Un cri étranglé m'échappa.

— Mmh, ronronna Gena. Ça commence très bien.

Sa voix éraillée par le désir m'encouragea à poursuivre. J'avais envie de la faire jouir. Je voulais la sentir convulser sous mes doigts. J'en glissai un deuxième et fis le signe du crochet à l'intérieur de son vagin façon « viens par là ». Je compris que j'avais trouvé le point sensible quand Gena s'agrippa à mes cheveux.

Trop facile. Et dire que les hommes mettent trois plombes à le localiser.

*Nous y voilà, pensai-je. Si tu veux
brouter du minou, c'est le moment ou
jamais.*

Je tirai la langue en pointe, figée par l'hésitation. C'était comme de craindre de lécher une pile de neuf volts. Et puis, j'avais peur de la sensation que ça m'apporterait. Je touchai d'abord le capuchon de son clitoris, et elle se mit à gémir. Le vin était tiré, il fallait le boire. J'ouvris la bouche et pris le petit bouton entre mes lèvres.

Elle poussa un long soupir, mais j'en voulais plus. Je voulais la rendre folle.

J'explorai le moindre de ses replis. Finalement, elle n'était pas sucrée. Neil m'avait avoué un jour que lorsqu'il

ravissait le sexe d'une femme, il voulait savourer son goût naturel, sans artifices. Aujourd'hui, je comprenais. Gena était à la fois salée, musquée, différente de tout ce que j'avais connu jusqu'à présent. Mon propre goût retrouvé sur les doigts de Neil – ou sur les miens les jours de plaisir solitaire – était différent de ce qu'on ressent directement sur le sexe féminin. Quand je remontai vers son clitoris, elle se mit à ronronner.

C'était comme de réapprendre la leçon depuis le début. Je connaissais les bases, mais pas de ce point de vue. Dès que je faisais glisser ma langue, ses hanches ondulaient. Elle était de plus en plus mouillée, j'en avais jusqu'au poignet. Tout en appuyant sur son point G, je

lapais ce point sensible et me délectais de ses frissons. Un tas d'idées sales me venaient : je m'imaginai la posséder avec un gode-ceinture. Je me voyais la ligoter pour ensuite la torturer à coups de vibromasseur. Je la faisais s'agenouiller devant moi comme Neil l'exigeait parfois.

Un violent orgasme déferla en elle. Son corps tout entier était secoué de spasmes sur le lit. Elle semblait en hyperventilation, en perte de contrôle de ses cordes vocales. Ses cris primaires me faisaient frissonner. Ses muscles emprisonnaient mes doigts, et je fus surpris par la quantité de fluide que mes caresses produisaient chez elle.

Ne sachant pas quand me retirer, j'attendis que ses cris s'apaisent. Mon poulx battait contre mes tempes. J'étais tellement prise par l'instant que je n'avais pas remarqué que ses cuisses ne me pressaient plus les oreilles.

Je m'assis sur le lit, reprenant peu à peu conscience de ce qui m'entourait : Gena, couverte de sueur, les yeux clos et les lèvres entrouvertes ; Neil, un bras sur l'accoudoir, son rictus caché derrière sa main ; et Ian, appuyé contre le mur d'un air satisfait, en caleçon et chemise déboutonnée.

Cet imbécile se croyait malin, il se mit à nous applaudir.

Il se faisait tard, et la route était longue pour rentrer. Ian et Gena acceptèrent donc de passer la nuit dans la chambre d'amis. Quand ils furent installés, Neil et moi rejoignîmes notre chambre. Entre nous, le silence était si pesant que ses mots me firent sursauter.

— Tu t'es bien amusée, ce soir ? demanda-t-il d'un ton banal.

Je n'étais pas d'humeur à tourner autour du pot.

— Oui. Enfin... J'ai vraiment pris mon pied. Ian a été doux, à l'écoute.

— Il te faisait jouir rien qu'en claquant des doigts, fit remarquer Neil avec un

sourire en coin.

Cette seule pensée me fit rougir.

— Oui, mais tu le fais aussi bien que lui.

— Tu n’as pas besoin de me rassurer, Sophie.

Je le suivis dans la salle de bains et rentrai directement sous la douche. Il tourna le robinet. Le jet d’eau nous arrosa en pluie fine.

— Dis-moi, il s’est passé quelque chose entre Gena et toi. C’était subtil, mais je l’ai vu, me taquina-t-il en rejetant ses cheveux mouillés en arrière.

Je lui tirai la langue.

— Ça ne t'a pas échappé, pas vrai ?
Oui, nous étions prises par la folie de l'instant.

Je versai une noix de shampoing dans ma paume.

Neil poussa un grognement évasif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je en passant le produit sur toute la longueur de mes cheveux.

Il me décocha un sourire.

— Ça m'amuse, c'est tout. Tu te dis hétéro, mais une fois au lit avec une femme...

— Parfois, c'est agréable de tâter des seins, c'est tout.

Les yeux fermés, je me rinçai la tête sous le jet d'eau.

— Je ne vais pas dire le contraire. Et tu sais pourquoi j'adore les toucher, les seins ?

Il posa les mains sur ma poitrine, et j'ouvris grand les yeux, prise par surprise. Comme je haussai les épaules, il me chuchota à l'oreille :

— Parce que j'aime les femmes.

— Écoute, je n'ai jamais dit que je n'aimais pas les femmes. Pour autant, je n'ai pas forcément envie de remettre le couvert un jour.

Je fis un pas en arrière pour attraper ma bouteille d'après-shampooing.

— Alors tu es bisexuelle.

— Je ne crois pas, non. Je n'ai pas envie de baiser toutes les femmes du monde. J'en avais envie avec Gena. Nuance.

J'appliquai délicatement le produit sur mes boucles.

— Selon ta logique, puisque moi, je suis bisexuel, ça veut dire que j'ai envie de coucher avec tous les hommes et toutes les femmes du monde, c'est bien ça ? soupira Neil. Écoute, appelle ta sexualité comme tu veux, Sophie, je m'en fiche. Permits-moi simplement de te faire remarquer qu'en t'étouffant à moitié entre les cuisses d'une femme tu pouvais passer pour une bisexuelle.

Il m'embrassa dans le cou, mais comme il restait de l'après-shampoing, il fit la grimace et s'essuya la bouche en sortant de la douche. Quand je quittai la pièce à mon tour, Neil était déjà au lit. Je le rejoignis sous les draps.

— Tu es sûre que tu le prends bien ? me demanda-t-il d'une voix endormie.

— Quoi donc ? D'avoir couché avec Gena ? Oui, je crois.

Ma tête reposait sur son épaule. Il glissa un bras sous mon flanc.

— Et de me voir avec une autre femme ?

À quoi bon le nier ?

— Au début, c'était dur. Et puis, je m'y

suis faite. Comment te reprocher d'avoir couché avec elle alors que j'en ai fait autant, et qu'en plus j'ai pris mon pied ? Ce serait hypocrite. Et toi ? Tu n'étais pas jaloux ?

Il réfléchit en silence. D'habitude, le sexe n'était pas un sujet tabou pour lui, loin de là. D'où ma surprise quand il répondit :

— Un peu, et c'était inattendu. De te voir avec Gena, c'était très bien. Mais avec Ian... J'étais plus gêné qu'avec Emir. En même temps, nous avons un passé ensemble, Ian et moi. Quand tu couches avec un inconnu, ce n'est pas comme avec un ami de longue date. J'ai été... dérouté.

Quelle déception...

Puisque Ian et Gena étaient « vendus en lot », je n'aurais plus la chance de coucher avec elle. Aurais-je le béguin pour Gena ?

— Attention, je ne dis pas qu'on ne couchera plus jamais avec eux. J'ai réussi à passer outre ma jalousie, tout comme tu l'as fait en me voyant avec Gena.

Ouf !

Je tripotai pensivement les poils de son torse.

— Tu sais, j'ai beaucoup aimé te voir en action. Tu étais tellement sexy.

— Tu m'as déjà vu dans le miroir, me rappela-t-il. On s'est même filmés.

— Oui, mais je ne t'avais jamais vu sous cet angle-là, susurrai-je en lui caressant le bras. Je ne peux jamais bien voir tes mouvements. Ce soir, je me suis rendu compte que tu as retrouvé une excellente forme.

— Non, c'est uniquement une question d'angle de vue, comme tu dis, me taquina Neil.

Je ne m'arrêtais plus de lui effleurer le torse.

— En tout cas, c'était une belle expérience. On recommence quand tu veux.

— Je suis content que ça t'ait plu, murmura Neil avec un petit rire endormi.

Parce que la prochaine fois que tu broutes le minou de Gena, j'en ferai autant sur toi.

Qu'ils aillent au diable, lui et sa bouche démoniaque !

Je repoussai les couvertures et me levai d'un bond.

— Sophie ? Où vas-tu ?

— Prendre une autre douche. Froide, cette fois-ci.

Je me retournai pour le rassurer en lui tirant la langue.

Comprenant l'humour, Neil esquissa un sourire et me laissa partir à la salle de bains.

— Tu ne peux pas me dire des choses

pareilles et attendre de moi que je m'endorme paisiblement, conclus-je avant de claquer la porte.

Chapitre 7

Je pensais qu'en refusant la maternité je m'épargnerais les samedis après-midi de shopping en quête de vêtements minuscules et autres poussettes conçues pour résister à des randonnées en Arctique. Mais c'était sans compter la fille de mon compagnon. Une fille enceinte, par-dessus le marché.

C'était le jour de congé de Tony. Neil et moi nous rendîmes donc au centre-ville par nos propres moyens. Rouler au cœur de New York demandait beaucoup plus de concentration que de se promener sur

les petites routes autour de Sagaponack. Je ne m'en plaignais pas : Neil était terriblement sexy quand il était concentré. Il tourna à gauche et gara la voiture devant un immeuble à la façade de briques blanches. Les grandes fenêtres qui donnaient sur la rue laissaient voir des vitrines remplies de couffins, de mobiles et de peluches, le tout dans des tons or et argent sous des spots dignes d'une bijouterie.

J'adorais Emma, mais tous ces trucs de bébé allaient me donner la nausée.

— Rassure-toi, il paraît qu'on ne peut pas choper une grossesse dans une boutique de puériculture, me raila Neil en éteignant le moteur.

Il était venu me chercher au travail avec son Aston Martin DB9. Un passant s'arrêta pour la prendre en photo.

Bref coup d'œil dans le miroir de courtoisie. J'avais tiré mes cheveux en arrière à l'aide d'un foulard Hermès recyclé en bandeau pour dissimuler le fait que je ne les avais pas lavés après notre soirée de la veille. Ces quelques heures en compagnie de Ian et Gena avaient sapé toute mon énergie, mais j'avais promis à Neil de prendre part à cette folie prénatale. Je ne voulais pas le décevoir. Je portais une jupe crayon orange qui descendait jusqu'au mollet et un chemisier bohème violet tape-à-l'œil, la seule tenue qui pouvait correspondre à ma coiffure hippie chic.

Je sortis de la voiture que Neil contournait, et nous entrâmes ensemble dans la boutique. Il me tint la main. À tous les coups, j'en avais des frissons. Mes précédents copains ne raffolaient pas de ce geste, et moi-même, à l'époque, je trouvais ridicule de se tenir la main en public. Mais avec Neil, j'adorais ça. C'était comme de hurler sur tous les toits : « Regardez comme on est heureux, comme nos mains sont faites l'une pour l'autre ! »

Dans la boutique, il y avait une petite musique douce ajustée au volume idéal. Deux femmes, le visage radieux, ronronnaient autour d'un couffin rond à la capote rose pâle. L'une d'elles était enceinte jusqu'au cou. Au rayon des

baby-phones, un homme discutait au téléphone et expliquait à quelqu'un comment fonctionnait le détecteur de mouvements. Partout, tout autour, des articles de bébé.

— Oh, bordel ! Tous ces trucs sont vraiment nécessaires ? grommelai-je.

Neil me donna un petit coup de coude. Une vendeuse nous intercepta dès qu'elle nous aperçut, avec ses mèches mal colorées et son sourire figé, vestiges d'une époque où elle avait dû concourir pour un titre de Miss Beauté.

— Bonjour ! Je m'appelle Sasha. Bienvenue à Tétine. C'est votre première visite ?

Son regard passait frénétiquement de Neil à moi, et je fus rassurée qu'il s'arrête sur Neil pour sa question. Sinon, j'aurais pris mes jambes à mon cou.

— Parfaitement, affirma-t-il fièrement avec son air de papi modèle. Ma fille attend son premier enfant, et...

— Félicitations ! s'exclama Sasha en souriant jusqu'aux oreilles. C'est pour quand ?

— Jamais !

Le mot était sorti tout seul et si brutalement que la vendeuse se figea.

— C'est ma fiancée, rectifia Neil sur un ton laissant clairement entendre qu'elle avait fait une belle boulette. Ma

fille, en revanche, attend son premier enfant, et nous aimerions trouver un cadeau pour le bébé.

— Vous avez une idée en tête ? s'enquit l'autre sans le moindre signe de gêne.

— Est-ce qu'il reste des articles qu'il n'aurait pas encore dévalisés ? gloussai-je.

— Je vous laisse regarder. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Sasha, l'interrompis-je. C'est bon, on a compris. Nous ne sommes pas idiots.

Sourcils levés, elle s'éclipsa, nous cataloguant déjà comme ses pires clients de la journée.

— Pourquoi faut-il toujours que tu

mettes les gens mal à l'aise ? voulut me reprocher Neil, mais il pouffa de rire et perdit toute crédibilité.

Le rayon des petites robes mignonnes attira mon attention.

— Il faut bien que je m'occupe. Tiens, l'autre jour, tu as manqué mon imitation de ton accent anglais.

— Quelle horreur, tu devais être ridicule. Tu ne sais pas m'imiter.

Il s'arrêta devant une balancelle qui aurait sa place dans un vaisseau spatial et la fit doucement basculer.

— Rappelle-moi pourquoi nous achetons un énième cadeau ? demandai-je quand on s'engagea dans l'allée des

vêtements de mode.

— Valérie a offert à Emma une poussette spécialement conçue pour la course à pied, admit-il.

C'était à qui gâterait le plus le bébé. Cette petite rivalité durait depuis un moment, mais elle se transformait en véritable bataille rangée. Comme je faisais la moue, il chercha à se justifier.

— Il n'y a pas eu de petit bout sous notre toit depuis vingt-six ans, nous sommes tous très excités. Pas toi ?

J'allais lui rappeler que ce petit bout n'habiterait pas « sous notre toit », mais la vision de fanfreluches me coupa dans mon élan.

— Ooooh, regarde comme c'est mignon !

Je m'emparai du cintre et montrai à Neil le minuscule bikini triangle rose à fleurs, puis le retournai pour qu'il voie le bas à froufrous tout autour des fesses. Je savais qu'il réagirait mal – sa petite-fille en bikini ? Quel scandale ! –, mais de là à lui provoquer une mine horrifiée, je trouvais qu'il exagérait. Toutefois, je m'aperçus qu'il ne regardait pas le maillot de bain, mais au-delà de mon épaule. En me retournant, je me retrouvai nez à nez avec une femme, plus grande que moi, aux cheveux blonds et dont l'expression perplexe reflétait celle de Neil.

Enfin non, la mine de cette femme laissait plutôt penser qu'elle avait la nausée. Son regard se posa sur le vêtement que je tenais.

— Excusez-moi, s'étrangla-t-elle.

Elle laissa tomber par terre le chauffe-biberon qu'elle tenait et sortit du magasin en courant. Littéralement, elle courait.

— Elizabeth ! hurla Neil et il fila à toute allure pour la rattraper.

Je restai là, abasourdie.

Elizabeth ?

Son ex-épouse ? Cette Elizabeth-là ? L'ex-femme dont il avait divorcé quand elle lui avait annoncé vouloir un bébé ?

Et j'étais là, avec lui, à regarder de petits vêtements pendant qu'il s'extasiait sans discrétion sur sa joie de remplir sa maison de cris d'enfant.

Oh, le malaise !

Les femmes autour du couffin rose levèrent les yeux vers moi, consternées. L'une se pencha vers l'autre pour lui chuchoter à l'oreille. Je ne savais pas ce qu'elle racontait, mais je le pris mal.

— Je ne suis pas sa maîtresse ! Elle, c'est son ex-femme. Ils sont divorcés !

Je ne pouvais pas m'en empêcher. Le type au téléphone et Sasha la vendeuse me regardaient avec des yeux ronds. Par la fenêtre, je voyais que Neil attrapait

Elizabeth par le bras. Elle pivota sur ses talons en lui hurlant au visage. Je n'entendais pas ce qu'elle lui disait.

— Ils ont divorcé parce qu'elle voulait des enfants, mais pas lui. Maintenant, je vais me marier avec lui. Elle m'a vue dans cette boutique de puériculture, alors elle a dû croire...

Pourquoi racontais-je ma vie au magasin tout entier ? Parce que je n'étais plus moi-même, je refusais l'humiliation.

— Attendez une minute, mais c'est Neil Elwood ! s'écria celle des deux qui n'était pas enceinte.

Je me tétanisai. C'était la première fois qu'on reconnaissait Neil devant moi. La

femme était frénétique comme si elle avait vu une star. Et puis, elle reprit :

— Je vous reconnais ! Votre bouquin était cité dans *O Magazine*.

C'est alors que je compris que la célébrité qui l'enthousiasmait, c'était moi. Elle fit de grands gestes en direction de mon ventre où j'agrippais le bikini.

— Félicitations !

— Pour le livre ? Ou pour...

Non, pas pour le livre. Je m'empressai de cacher le maillot de bain dans mon dos.

— Oh, non ! Non, je ne suis pas enceinte. Dieu merci ! Je déteste les gosses.

Je grimaçai comme pour dire : « On ne se refait pas. »

Comme elles prenaient un air outré, je m'empressai de passer en caisse. Dehors, Neil tenait Elizabeth par les épaules. Je tendis le bikini à la vendeuse.

— Nous ne prendrons que cela, Sasha.

En lui donnant ma carte de crédit, j'imitai les deux femmes et le type au téléphone qui se tournaient vers la fenêtre. Sasha jetait de petits coups d'œil, elle aussi. Mentalement, je la suppliai de se dépêcher pour que je puisse ficher le camp, et vite. Quand elle me rendit ma carte, le sac plastique et le ticket de caisse, j'emportai le tout hors du magasin.

Sur le trottoir, Neil serrait Elizabeth dans ses bras. Elle leva ses yeux mouillés et les essuya d'un revers de main.

— Pardonnez-moi. Je suis confuse.

— Sophie, je te présente Elizabeth, me dit Neil en s'écartant pour passer un bras autour de ma taille. Elizabeth, voici Sophie.

— J'ai lu votre livre, Sophie. Il est excellent, déclara-t-elle, puis elle regarda Neil et hocha la tête, luttant manifestement contre une nouvelle crise de larmes. Bien, je dois vous laisser. J'ai été ravie de vous rencontrer. Excusez-moi, encore une fois.

Elle s'éloigna, mais Neil l'appela :

— Elizabeth !

Quand elle se retourna, je remarquai ce que son énorme sac à main avait jusque-là bien caché : un ventre rond que son manteau n'arrivait pas à recouvrir. Ses yeux étaient voilés de larmes, l'une d'elles glissait sur sa joue.

D'abord hésitant, Neil esquissa un petit sourire compatissant.

— J'ai été content de te revoir. Oh, hum... Et félicitations.

Elle opina brièvement et s'en alla.

Comme je ne savais pas quoi dire, je montrai le sac plastique à Neil.

— J'ai acheté le bikini de bébé.

Il détourna le regard de son ex pour me répondre :

— Je suis désolé, Sophie. Quand je l'ai vue partir, je ne savais pas quoi faire alors je l'ai suivie.

Je haussai les épaules.

— Elle était bouleversée. Tu as aimé cette femme, il est normal que tu ne veuilles pas qu'elle souffre.

— Elle a cru que..., bafouilla Neil en regardant ses pieds. Emma ne lui avait pas annoncé sa grossesse, Elizabeth l'a mal pris.

Alors que nous retournions à la voiture, notre joyeuse sortie du samedi nous laissait un goût amer. Au volant,

Neil rejoignit la route et murmura :

— J'ai fait souffrir toutes les femmes de ma vie.

J'étais sans voix.

— Neil, tu ne m'as pas fait souffrir, finis-je par souffler, une main posée sur son genou.

— Tu en es vraiment sûre ?

Son regard était braqué sur les voitures droit devant lui.

— Pourtant, j'ai une liste longue comme le bras de toutes les choses blessantes que je t'ai crachées au visage. Je t'ai même donné la peur de ta vie en brisant une bouteille de vin contre un mur.

— Ce jour-là, tu n'étais pas dans ton état normal, c'est oublié.

Le traumatisme d'un viol excusait amplement ce geste violent.

— Écoute, Neil. Comme tous les couples, il nous arrive de nous disputer. Mais tu ne m'as pas laissé de cicatrice indélébile. Je n'ai jamais eu peur de toi. Si tu en doutes, c'est uniquement parce que tu viens de revoir ton ex-femme. Tu ne t'y attendais pas, et tu t'en veux.

Il n'arrivait pas à garder sa colère intacte. Apparemment, mon discours l'adouçissait.

— Tu as raison, elle m'a pris par surprise. Je ne l'avais pas vue depuis très

longtemps.

Mon estomac se noua. Valérie était la mère de son enfant, mais Elizabeth, c'était la femme qu'il avait épousée. Il avait ressenti pour elle ce qu'il ressentait aujourd'hui pour moi. Or, entre eux, c'était terminé.

— Neil, tu peux me promettre une chose ? quémandai-je, et je poursuivis sans attendre sa réponse. Je refuse de te croiser par hasard avec ta nouvelle copine. J'en mourrais.

— Oh, ma chérie, d'où te vient une idée pareille ?

Il croisa mon regard, puis contempla la route, perdu dans ses pensées, avant

d'ajouter :

— Tu vas devenir ma femme, Sophie.

— Oui, comme Elizabeth l'a été avant moi. Je veux seulement m'assurer que je ne finirai jamais sur un trottoir à retenir mes larmes devant mon ex-mari et sa nouvelle conquête.

— L'avenir est imprévisible, tu le sais bien. Par exemple, je ne pensais pas divorcer. Mais une chose est sûre : je n'ai jamais aimé quelqu'un aussi fort que je t'aime. Si quoi que ce soit se met entre nous, je me battraï bec et ongles pour te garder.

Le feu passa au rouge juste au moment où Neil allait le franchir. Il poussa un

juron en freinant.

Malgré sa remarque sur l'avenir imprévisible, j'étais rassurée.

— Tu regrettes que les choses aient mal tourné entre toi et Elizabeth ?

Grâce à notre thérapie de couple, Neil arrêta enfin de mentir sur ses sentiments, mais du coup, je n'avais aucune idée de ce qu'il allait me répondre.

— Non.

Il n'avait pas hésité une seconde.

— Je ne regrette rien du tout, parce que les choses se seraient gâtées si j'avais continué de la fréquenter à l'époque où je t'ai retrouvée à *Porteras*.

— Je n'aurais jamais couché avec mon patron s'il avait été marié, affirmai-je sèchement.

— Je ne serais pas resté marié très longtemps.

Le feu passa au vert, et l'on s'en éloigna, comme pour quitter une zone de confiance à la fois essentielle et troublante.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demandai-je, hésitante.

— J'aurais quitté Elizabeth, dit-il tout naturellement.

Je le regardai avec de grands yeux. Neil profita de mon silence pour s'expliquer.

— Dès que je t'ai vue dans mon bureau, j'ai eu envie de t'embrasser comme dans les films. Mais je ne savais pas si tu m'avais reconnu. Et puis, le règlement intérieur d'Elwood & Stern est très strict concernant le harcèlement sexuel au travail.

— Tu aurais quitté ta femme ? Comme ça ? Sans savoir si ça fonctionnerait nous deux ?

C'était de la folie.

— Si, je savais que ça fonctionnerait, affirma-t-il comme si le fait d'être marié n'aurait rien changé entre nous. Dix minutes après t'avoir rencontrée, j'étais amoureux. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Des larmes me picotaient les yeux. L'allergie, sans doute... Neil avait raison, nous étions faits l'un pour l'autre. Si je croyais aux âmes sœurs – et ce n'était pas le cas –, je nous rangerais dans cette catégorie, Neil et moi.

Je m'enfonçai dans mon siège. Pourquoi me lamenter sur le sort d'Elizabeth ? Après tout, elle refaisait sa vie et elle attendait un bébé, chose que Neil refusait de lui accorder à l'époque. Elle était sans doute aussi heureuse en couple que Neil et moi aujourd'hui. Certes, elle venait d'avoir un choc, mais ça ne prouvait pas qu'elle était malheureuse.

Ma mère disait souvent que la vie

passé par de drôles de chemins pour trouver des solutions. C'était tellement vrai que c'en était presque énervant. Depuis le jour de notre rencontre à l'aéroport de Los Angeles et jusqu'au moment où Neil avait franchi le seuil de *Porteras*, tous les éléments avaient conspiré pour nous réunir.

De tout mon cœur, j'espérais ne jamais être cette femme pleurant sur un trottoir. La Providence avait travaillé d'arrache-pied pour qu'on se retrouve.

Après de longues réflexions entre nous, et de lourdes négociations avec le couple qui avait déjà réservé la salle pour ce

même week-end, Neil et moi nous décidâmes finalement pour le *Plaza*. S'il trouvait le lieu aussi romantique que traditionnel pour un mariage, moi, je trouvais l'idée cucul la praline. Mais j'avais encore en moi la petite fille qui rêvait d'un beau mariage de cinéma.

Bon, je l'avoue, même mon côté adulte en avait envie, alors que je m'étais longtemps convaincue que le mariage n'était pas ma tasse de thé.

Pour faciliter les choses et s'éviter des crises de nerfs inutiles, j'avais laissé à Neil le soin de gérer ce qui concernait le traiteur et les fleurs. C'était son domaine de prédilection, pourquoi l'en priver ?

Notre date du 6 juin approchait, Neil et

moi devions prendre rendez-vous avec notre organisatrice de mariage. Je grignotai rapidement pour ma pause-déjeuner et sautai dans le métro direction le centre-ville. C'était plus rapide que les bouchons en taxi. Comme j'avais cinq minutes de retard, Neil était agacé, mais il me pardonna très vite en me voyant émerger de l'ascenseur.

— Tu es en retard, crut-il bon de me rappeler en m'embrassant sur la joue.

— Je sais, répondis-je, le cœur gonflé de tendresse, puis je me tournai vers les deux femmes qui se tenaient près des grandes portes de la *Terrace Room*. Shelby, Mlle White.

Mlle White planifiait les événements

du *Plaza* et travaillait en étroite collaboration avec Shelby, notre organisatrice de mariage. Celle-ci avait œuvré pendant dix ans dans les relations publiques pour Elwood & Stern à New York avant de partir créer son entreprise de gestion de pièces montées et autres jarretières. Elle trouvait cela moins stressant que de bosser pour Neil.

— Mlle Scaife, répondit Mlle White en me serrant la main.

Avec ses cheveux blancs comme neige, elle portait bien son nom. Elle devait avoir soixante ans, et son carré immaculé soulignait son visage long et pâle. Malgré son physique peu amène, elle était d'un abord chaleureux, même dans le travail.

Shelby se montra plus expansive.

— Sophie ! Vous n'êtes pas trop stressée à l'approche du jour J ?

— J'ai encore trois mois pour faire grimper la température, m'amusai-je.

Je me demandais s'il arrivait que de futures mariées répondent à cette question par une crise d'hyperventilation. Sûrement.

— Nous discutons du potentiel qu'offre le volume de cette pièce, dit Shelby en nous accompagnant vers les grandes portes.

Sa masse de boucles orangées rebondissait à chacun de ses pas. Elle avait une peau hâlée à se damner, de

grands yeux dorés et des taches de rousseur sur le nez. Mariée depuis deux ans, elle nous avait montré les photos de sa cérémonie grandiose en bord de mer dans la propriété de ses parents à Nassau. Pour son mariage, Shelby était en escarpins dans le sable. Une femme en talons sur la plage est une femme qui se fiche royalement des conventions, or pour moi, c'était la preuve irréfutable qu'elle était la personne qu'il me fallait.

Le dîner et la réception se tiendraient dans la grande salle de bal, mais la cérémonie aurait lieu dans la *Terrace Room*. Pour notre rendez-vous d'aujourd'hui, la pièce avait été aménagée comme le jour J. Des sièges étaient alignés de chaque côté, séparés

par l'allée centrale qui comportait plusieurs niveaux.

— Ooh, elle est intimidante, cette allée ! m'extasiai-je en descendant quelques marches, faisant mine de relever ma jupe. Je ne crois pas avoir déjà porté un vêtement aussi imposant que la robe que j'aurai ce jour-là.

— Elle est si grande que ça ? demanda Neil en écartant les bras comme pour évaluer la largeur que j'évoquais.

— Tu ne sauras rien du tout avant le mariage.

J'approchai d'une nouvelle volée de marches et voulus en mémoriser le nombre entre deux niveaux, une astuce

pour éviter de tomber la tête la première devant tous mes invités.

— De toute façon, moi non plus je ne l'ai pas encore vue.

Les mains enfoncées dans les poches de son pantalon en peau de requin, Neil se promena dans la pièce. Il avait retroussé les manches de sa chemise blanche. C'était ma kryptonite. Quand je voyais l'avant-bras d'un homme, je perdais tous mes moyens.

— Sophie, Shelby te pose une question, sourit Neil.

Oups, prise sur le fait...

— Pardon, j'étais ailleurs. Vous disiez ?

— Je disais qu'il serait plus simple d'avoir quelqu'un pour vous accompagner jusqu'à l'autel. Je ne sais pas ce que vous avez prévu. Bien sûr, on fait généralement appel au père de la mariée...

On ne m'avait jamais concrètement frappée au ventre, mais les mots « père de la mariée » me firent l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

L'absence de père avait marqué ma vie au fer rouge. D'après les conclusions de notre ancienne psy, je m'étais créé une identité autodestructrice à cause d'un sentiment d'enfant non désiré. Une seule et unique fois, j'avais croisé le chemin de Joey Tangen, mon géniteur : le jour de la

remise des diplômes. Il s'était garé sur le parking du lycée de Calumet, où nous faisons tous la queue pour entrer, s'était approché de notre groupe, avait demandé qui était Sophia Tangen, m'avait tendu une carte avec un billet de vingt dollars, et avait disparu.

Ce salaud avait écorché mon prénom. Je découvris plus tard sur Internet qu'il était marié et père d'autres enfants. Des enfants qu'il aimait. Depuis, j'avais arrêté les recherches sur Joey Tangen.

J'étais prête à parier qu'il serait au bras de sa « vraie » fille pour son mariage.

— Il me semble que Sophie a prévu de remonter l'allée seule, répondit Neil à ma

place pour apaiser le choc qui devait se lire sur mon visage. Ou préfères-tu que ta maman te confie à moi ?

— Hum, non, répondis-je en me forçant à sourire. Je n'appartiens pas à ma mère, ni à personne d'autre.

C'était sorti un peu brutalement. Je suppliai Neil du regard, et il s'empressa de changer de sujet. *Mon chevalier servant.*

— Ce qui m'intéresse, c'est de savoir où installer le quatuor.

— Excusez-moi, je reviens tout de suite, lançai-je avant de filer aux toilettes.

Dans ma cabine, je laissai aller mes larmes, prenant soin de les intercepter

avec du papier enroulé autour de mon index que je pressais sous mes cils pour ne pas faire couler mon mascara.

Quelle enflure, ce Joey Tangen !

Cet homme avait autant saccagé mon enfance que ma confiance en moi. Je n'allais pas le laisser gâcher mon maquillage. La seule bonne chose que je lui devais, c'était cette sublime couleur de cheveux.

Quand j'émergeai des toilettes, Neil m'attendait, débarrassé de son escorte de professionnelles du mariage.

— Ça va mieux ?

Il me serra doucement le bras.

— Oui, je ne m'y attendais pas, c'est

tout.

Le pire, c'était qu'à vingt-six ans je n'étais toujours pas passée à autre chose.

— Tu sais, rien ne nous empêche de marcher ensemble jusqu'à l'autel, suggéra-t-il. Ça s'est déjà vu, même pour des mariages catholiques.

— Non, c'est gentil. Je veux te clouer sur place au bout de l'allée avec ma robe sublime, reniflai-je en chassant mes dernières larmes. Même si mon père faisait partie de ma vie, je ne voudrais pas qu'il m'accompagne jusqu'à l'autel. Quand je dis que je n'appartiens à personne, je suis sérieuse.

— Sophie...

Neil s'arrêta dans son élan comme pour réfléchir avant d'évoquer un sujet épineux.

— On pourrait retrouver ton père, tu sais. On ne manque pas d'argent pour payer les services d'un détective privé...

— Et ensuite ? lançai-je, les poings sur les hanches. Que se passera-t-il quand on l'aura retrouvé ? Je l'invite au mariage, et on construit cette relation père-fille dont il n'a jamais voulu ?

— Non, restons dans les limites du raisonnable. Je pensais simplement que ça t'aiderait à tourner la page.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Et si on le retrouve et qu'il

demande à faire partie de ma vie ? « Tiens, la gamine que j'ai engendrée se marie à un milliardaire. Il faut que je reprenne contact. » Non, merci.

Neil me comprenait.

— Je voulais l'évoquer, c'est tout. Ç'aurait été pour moi l'occasion de lui fichier mon poing dans la figure.

Je me mis à rire.

— Excuse-moi, mon chéri, mais avec ton accent, tu as beau parler de violence, tu fais toujours très guindé. Je suis sûre que tu n'as jamais frappé personne.

— Détrompe-toi. Je suis certain qu'il m'est arrivé de distribuer des coups, même si je ne m'en souviens pas. Après

tout, je suis un mec, un vrai.

— Oh, dans ce cas, je suis touchée que tu veuilles frapper mon père.

Je marquai une pause avant d'ajouter :

— Elle est bizarre, cette phrase.

— Tu veux que je rachète l'entreprise où il travaille pour le licencier ? En admettant, bien sûr, qu'il bosse pour une boîte modeste. S'il est chez Disney ou McDonald's, ça risque d'être compliqué.

Neil me prit dans ses bras et m'accompagna doucement vers la *Terrace Room*.

— Alors, ce quatuor ? m'enquis-je. Tu avais l'intention de m'en parler ?

— Tu étais au courant, voyons, insistait-il.

Tandis qu'on pinaillait sur qui savait quoi, je me sentis déjà mieux. C'est vrai, mon père m'avait abandonnée. Son ombre planait au-dessus de chacun des grands événements de ma vie. Mais finalement, je n'avais pas besoin d'un autre parent. Cette partie de ma vie était révolue. Pour ce qui était de l'amour d'un homme, à quoi bon vouloir plus ? Avec Neil, j'avais déjà gagné le gros lot.

Chapitre 8

Quand le téléphone fixe se mit à sonner dans toute la maison à 3 h 30 du matin, je soupçonnai Holli d'avoir pris des champignons hallucinogènes et de vouloir m'avertir qu'une pluie de mygales était annoncée sur les Hamptons. Elle nous avait déjà fait le coup une fois.

Neil décrocha avec un « Allô » mollasson.

Je le trouvais poli pour quelqu'un qu'on tirait du lit, cela me fit sourire. Décidément, quelles que soient les

circonstances, il ne se départait jamais de son côté *so British*.

— Ma chérie ? murmura-t-il en me secouant doucement. C'est ta mère.

Je me redressai d'un coup. Ma mère ? À une heure pareille ? C'était forcément une mauvaise nouvelle.

— C'est mamie ? Elle va bien, j'espère ! m'étranglai-je en m'emparant du combiné.

Neil alluma la lumière et chaussa ses lunettes.

— Oui, mamie va bien, ma chérie, me rassura ma mère.

Je croyais entendre une pointe de gaieté dans sa voix fatiguée. Bizarre...

— Que se passe-t-il ? Tu as bu ?
murmurai-je en baissant d'un ton, ce qui
était idiot, puisque Neil m'entendait
quand même.

— Non, je n'ai pas bu ! Je..., soupira-
t-elle. On a eu un petit incendie.

— Oh, mon Dieu, la caravane !

Mon cœur battait à tout rompre. J'avais
passé toute mon enfance dans cette
roulotte.

— Il y a des dégâts ?

— Ma chérie, il ne reste plus rien.

Ma lèvre tremblait.

— Alors, tout...

— Tout, ma puce.

Tandis que je cachais mes yeux d'une main, Neil me toucha tendrement l'épaule.

— Sophie, qu'est-ce qui se passe ? me souffla-t-il.

Je recouvris le combiné pour lui répondre.

— La caravane de ma mère est partie en fumée.

— Je ne sais pas combien de temps mon portable va tenir, le chargeur a fondu, m'informa ma mère.

Bel exemple d'humour noir. Quand on vit dans la pauvreté et que le sort s'acharne sur soi, on apprend à se relever avec humour.

— Appelle chez mamie pour me joindre, d'accord ?

— Elle n'est pas à la rue, j'espère ? s'inquiéta Neil à voix basse.

Je plissai les yeux, curieuse de savoir où il voulait en venir.

— Maman... Neil demande si tu as un endroit où aller.

— Chez ta grand-mère, répéta-t-elle.

En faisant des gestes étranges, Neil crut me faire passer un message.

— Attends une seconde, maman. (Je reposai ma main sur le combiné.) Quoi ? Pourquoi tu t'agites comme ça ?

— Dis-lui qu'elle est la bienvenue ici,

le temps de se retourner, me proposait-il.

J'en restais scotchée, la mâchoire prête à se décrocher.

— Ce serait temporaire, ajouta-t-il tout bas, puis il me fit signe de reprendre la conversation.

Sous le choc, je m'entendis proposer à ma mère :

— Et si tu venais à la maison, le temps de te trouver un nouvel endroit où vivre ?

— Sophie Anne, je t'ai déjà dit que je n'accepterais pas un centime de votre poche, à tous les deux.

Une précédente conversation s'était déjà aventurée sur ce terrain miné.

— Je ne te parle pas d'argent, maman. Viens vivre avec nous un moment, ça te fera du bien, insistai-je avant de sortir mon arme ultime. Tu disais regretter de ne pas pouvoir m'aider avec les préparatifs du mariage, c'est l'occasion ou jamais.

Dans le silence qui suivit, j'entendis que j'avais ouvert une brèche dans sa muraille. Elle ne résisterait pas à la tentation de me dicter comment mener mes noces.

Après une longue pause, elle déclara :

— Bon, très bien ! Je viens. Je ne sais pas quand j'aurai un vol...

— Rends-toi à Green Bay ou à Sawyer. On s'occupe du reste.

— Ma fille, je viens de te dire que je refusais...

— De nous prendre un centime, je sais.

Je levai les yeux au ciel avec une telle fougue que je craignis qu'elle n'entende mon geste à l'autre bout du fil.

— Le jet nous appartient déjà, nous n'avons qu'à te l'envoyer. D'accord ?

— Je ne voudrais pas déranger...

— Tu nous appelles à 3 heures du matin, tout ça pour bouder un jet privé qui t'emmènera directement à notre immense manoir en bord de mer ?

— Ça va, ça va ! Je viens. Mais Neil ne m'aime pas.

Il dut l'entendre, parce qu'il me tourna le dos et se coucha sur le côté avec un soupir irrité, remontant les couvertures bien haut et grommelant :

— J'ai l'impression que ça va durer encore longtemps. Je te laisse, bonne nuit.

Je le taquinai d'un petit coup de coude, et Neil me gratifia d'un sourire en coin que je devinais au mouvement de sa joue.

— C'est une idée de Neil, maman. Notre maison est immense. On peut passer des journées entières sans se croiser.

D'un coup d'œil vers mon fiancé, j'attendais un « excellente nouvelle ! » amer, mais il ne dit rien.

— Je te rappelle demain quand tout sera réglé, d'accord ?

— Très bien, Sophie, soupira-t-elle, soudain épuisée. À demain.

— Attends ! m'exclamai-je quand elle allait raccrocher, mais je me retrouvai à court de mots. Hum, tu es sûre que ça va ?

— J'ai perdu presque toutes mes affaires. Heureusement que les tiennes sont dans le grenier de mamie. Mais mes vêtements, mon maquillage, mes produits capillaires, mon matériel de couture, il ne reste plus rien.

Des objets de la plus haute importance... J'aurais dressé la même liste à sa place, et cette constatation me

fit sourire. Voilà d'où venait ma vocation pour le journalisme de mode.

— On t'achètera plein de nouveaux trucs, maman, lui promis-je. Mais, s'il te plaît, viens.

— Oui, je vais venir. De toute façon, je ne tiendrais pas deux jours chez ta grand-mère sans devenir folle, dit-elle dans un rire fatigué. Je t'aime, Sophie. À très vite.

Après avoir raccroché, je me penchai sur Neil et éteignis sa lampe de chevet. Je croyais qu'il dormait, mais il chuchota :

— Ça va ?

Recroquevillée sous les draps, je passai les bras autour de mes genoux.

— Je crois. Je suis sous le choc.

— C'est normal. La maison de ton enfance est partie en fumée, c'est affreux.

Il se retourna pour me regarder dans l'obscurité.

La réalité venait de me frapper.

— Oh, mon Dieu ! Tout est parti en fumée !

Neil se redressa et s'appuya contre la tête de lit, paré à apaiser ma crise de chagrin. Je me blottis au creux de son invitation de tendresse.

— Tu n'es pas très subtil, tu sais.

— Je n'ai pas de subtilité à t'offrir, seulement des câlins, rétorqua-t-il, m'enveloppant dans ses bras.

Il n'y avait pas d'endroit plus calme et réconfortant que là, dans ses bras. Mais mon cœur souffrait toujours.

Mon *chez-moi* avait disparu. Je n'y habitais plus depuis huit ans, et pourtant, c'était chez moi. Ma mère était si fière de cette caravane quand nous sommes parties de chez mes grands-parents pour y vivre. À l'époque, je croyais qu'on était riches parce qu'on vivait enfin seules. Maintenant que j'étais vraiment riche, je le croyais toujours. Cette roulotte avait plus de valeur que je ne le pensais.

Je reniflai et me réfugiai contre le flanc de Neil qui me caressait doucement les cheveux.

— Je peux faire quelque chose pour toi

?

— Reste comme ça, murmurai-je.

— Toute la nuit s'il le faut, me jura-t-il. Ou en tout cas, tant que mes bras ne s'engourdissent pas.

J'avais envie de pleurer toutes les larmes de mon corps, soulagée que ma mère soit saine et sauve. Mais mes yeux restaient secs. Je restai donc là, en silence, épuisée d'avoir été réveillée au beau milieu de la nuit pour apprendre une nouvelle accablante, et j'écoutais le souffle régulier de Neil, effleurant sa peau du bout des doigts.

— C'est choquant, je sais, mais... Je ne m'étais jamais aperçu que la vie

pouvait être si cruelle avec certaines personnes. Ta mère, par exemple. Elle a tout perdu. Comment ferait-elle sans le compte en banque de sa fille ?

— Eh bien, elle irait vivre chez ma grand-mère. Ou bien, elle serait à la rue.

Il est sérieux ? Il n'y a jamais réfléchi ?

— Mais pourquoi tu dis ça, Neil ? Tu fais des dons aux enfants qui meurent de faim, aux victimes de mines terrestres et aux associations soutenant des projets pour l'approvisionnement en eau salubre. Tu t'es forcément déjà posé la question. Sinon, ce serait un joli moyen de jeter de l'argent par les fenêtres, or ça ne te ressemble pas.

Il remuait, comme s'il était mal à l'aise.

— Disons que la misère se conçoit plus facilement dans les pays du tiers-monde. Les pénuries de vaccins, d'hôpitaux, d'eau potable, ce genre de trucs. Je crois que je ne m'étais jamais interrogé sur le sort des pauvres dans mon propre pays. Qu'est-ce qui leur arrive ? Je me le demande.

Je me redressai, lui lançant un regard dans l'obscurité. Les larmes manquaient de m'étouffer.

— Soit ils se battent pour survivre, soit ils meurent, Neil.

Il prit une profonde inspiration comme

il prendrait une décision capitale. C'était un silence décisif : il allait agir. Quand Neil avait tort, il l'admettait volontiers, sauf s'il estimait que je me trompais ou que je lui prêtais des propos erronés, auquel cas on se disputait pendant des heures.

— Si je comprends bien, tu estimes avoir grandi dans la pauvreté, me dit-il.

— Pas vraiment. C'est vrai qu'on manquait de beaucoup de choses, mais on avait un toit au-dessus de notre tête, et de quoi manger. Pas de la grande cuisine, mais au moins on n'avait pas faim.

— Et tu trouves que c'est normal ? s'écria Neil en se tournant vers la table de chevet.

La lumière faible de son iPad baigna la chambre d'une lueur bleutée.

— Qu'est-ce que tu fais ? grommelai-je en me recouchant.

Ma poussée d'adrénaline s'estompait à vitesse grand V, et je n'avais qu'une envie : retrouver les bras de Morphée. Visiblement, le cerveau de Neil changeait de braquet... pour reprendre l'une de ses expressions de sportif.

— J'espère que tu ne cherches pas « gens pauvres » sur Google ! m'indignai-je.

— Non, non. Pas du tout.

Mais il reposa vite la tablette d'un air coupable.

Après tout, s'il avait envie de déclarer la guerre à la misère près de chez lui, pourquoi l'en empêcher ? Et puis, en défendant une nouvelle cause, il penserait moins à cette histoire de livre écrit par Stephen. Tout le monde y gagnait.

Le mois de mars s'achevait sur une note fraîche. Le vent marin déjouait notre double vitrage haute performance ; dans certaines parties de la maison, il faisait un froid de canard, et même si l'océan était tout proche, la neige tombait fondue. Un temps pareil pouvait compromettre l'anniversaire de Neil, mais il ne s'en formalisait pas. Après la fête somptueuse de ses cinquante ans, il se satisferait de

rester à la maison pour souffler ses cinquante et une bougies au calme. Seulement, le traiteur était réservé, tout était organisé. Je refusais de m'être donné tant de mal pour rien.

Pourtant, je devrais me réjouir qu'une tempête nous fasse tout annuler. L'arrivée de ma mère me causait assez de souci ainsi. Je ne savais même pas quand elle repartirait.

Elle n'était pas encore arrivée, et voilà que son séjour chez nous me stressait déjà.

Ça promet...

— Pitié, réfléchis avant de boire ce café, soupira Neil en me voyant remplir

ma tasse isotherme. Tu es déjà assez tendue, tu ne crois pas ?

— En même temps, j'ai de bonnes raisons. Ma mère vient vivre avec nous alors qu'elle te déteste.

Je vissai le couvercle et bus une longue gorgée de café.

— En plus, elle arrive juste à temps pour ton anniversaire, ce qui rendra encore plus évident notre écart d'âge qui a l'air de tant la réjouir.

— Ta mère ne me déteste pas, me corrigea Neil, puis il parut douter. « Détester », c'est un peu fort... Tu ne crois pas ?

— À cinquante balais, tu épouses sa

gamine de vingt-six ans. Elle ne s'en remettra pas de sitôt.

Assis sur un tabouret de l'îlot central, il me tendit sa tasse vide.

— Il suffit qu'elle apprenne à me connaître et elle tombera sous mon charme irrésistible.

Je lui lançai un regard noir en lui prenant la tasse des mains et la lui remplis avec une grimace.

— Ben voyons, t'es M. Charmant.

Il me reprit la tasse.

— Appelle-moi Neil, s'il te plaît. M. Charmant, c'était mon père.

Cet imbécile savait me faire rire alors

que je m'évertuais à savourer ma crise d'angoisse.

— Mais arrête d'être aussi craquant, tu m'énerves !

Depuis toujours, je prenais l'habitude de mentir à ma mère pour toutes les choses importantes, soit en m'appuyant sur un manque absolu d'honnêteté, soit en péchant par omission. Par exemple, j'avais mis une année entière à lui dire : « Tiens, au fait ! Mon petit ami a deux fois mon âge. » Elle s'en était aperçue d'elle-même, lors de leur première rencontre. Aujourd'hui, ma mère aurait une nouvelle surprise : j'avais évoqué l'achat de notre maison, précisant vaguement qu'elle était digne d'un spacieux manoir.

Je prévoyais de la récupérer à l'aéroport en hélicoptère et de rentrer directement à la maison, où nous déjeunerions tous les trois autour d'un bon repas pour faire oublier à ma mère le choc de ce qu'était devenue ma vie. Moi-même, je n'en revenais toujours pas. Elle sortait à peine d'un incendie qui avait détruit sa petite caravane et quittait une région où la ville d'Houghton, dans le Michigan, était considérée comme une métropole. La pauvre, nous allions la ménager un peu.

Je rejoignis ma mère directement sur la piste où elle descendait de notre jet privé, déjà dans tous ses états.

— Tu imagines qu'il y a un lit dans cet

avion ! s'exclama-t-elle en guise de bonjour.

Tandis qu'elle me tendait les bras, je pressai le pas pour l'étreindre. Comme je l'avais souvent au téléphone, elle ne me manquait pas tant que ça, mais en la serrant fort contre moi, je sentis peser chaque jour passé loin d'elle depuis nos dernières retrouvailles.

— Oui, je sais, répondis-je en m'écartant. Alors, tu as fait bon voyage ?

— Oui, je n'ai jamais été aussi bien en vol.

Elle quitta son manteau quand on se dirigea vers notre voiture.

— Tu devrais le garder, la route ne

sera pas longue jusqu'à l'héliport, lui conseillai-je.

Ma mère écarquilla les yeux, mais elle n'émit aucun commentaire.

— M'dame ? dit le steward en nous apportant sa petite valise à roulettes.

— Tu voyages léger, m'étonnai-je, puis je fis la grimace, comprenant ma bêtise. C'est tout ce qu'il te reste, pas vrai ?

L'air sombre, elle hocha la tête.

— Par contre, j'ai refait mes extensions capillaires avant de venir.

Ses cheveux blonds lissés et peroxydés étaient ramenés en arrière en coque légère, et j'exagère à peine en disant que ses lunettes de soleil faisaient au moins la

taille de mon soutien-gorge.

— Oh, mon Dieu ! Comme tu as changé, fit-elle remarquer en me suivant jusqu'à la voiture de location.

Je baissai les yeux sur ma tenue.

— Tu trouves ?

Ma question la surprit.

— Eh bien oui, tu t'empâtes. Ça saute aux yeux.

— Quoi ?! m'écriai-je.

Elle tripota ensuite mes boucles brunes.

— Et tes cheveux ont poussé. Tant mieux, je détestais ton autre coiffure, tu ressemblais à un rideau.

— Merci.

J'avais oublié le don de ma mère pour les compliments à double tranchant.

— Bon, l'hélicoptère nous attend. Toutes tes affaires sont là ?

— Je te rappelle que je ne reste qu'une semaine, me railla-t-elle avant de se figer, prenant à peine conscience de ce que je venais de dire. L'hélicoptère ?

— Oui. Sagaponack, ce n'est pas la porte à côté. Ce sera plus rapide qu'en voiture.

Je me félicitais de ma propre nonchalance. Quand j'ai connu Neil, j'étais enracinée dans mes origines modestes, et son univers bourgeois me

mettait mal à l'aise. Désormais, je prenais l'hélicoptère comme on prend son vélo, une bagatelle. J'espérais que Neil avait remarqué cet effort, parce que le gouffre social qui nous séparait le gênait presque plus que moi.

Tout le trajet, ma mère resta bouche bée. Au début, c'était le choc. Mais en approchant de Long Island, elle fut béate d'admiration au moment de survoler toutes ces belles demeures en contrebas.

— Oh, mon Dieu ! Regarde celle-là ! Comment peut-on vivre dans une baraque pareille ?

Je lançai un regard par la vitre.

— Hum, celle-ci ? C'est ma maison,

maman.

— Sophie Anne !

— Quoi ? Tu m'en veux pour une maison ?

Je m'attendais à tout, sauf à de la colère.

— Non, je ne t'en veux pas ! s'écria-t-elle, pourtant furieuse. Mais vous êtes deux ! On dirait... On dirait...

— Un château ? suggérai-je. En même temps, avec ses quarante-neuf hectares et ses nombreux bâtiments, je comprends ta surprise. Nous avons une dépendance qui serait parfaite pour accueillir une belle-maman.

— Tu essaies de me vendre une

parcelle, c'est ça ? Ta belle-mère est morte, j'en déduis que tu parles de moi. Dois-je te rappeler que mon futur gendre ne me supporte pas ? siffla-t-elle. Et puis, tu sais que je n'abandonnerai jamais ta grand-mère. Quoique, la famille entière tiendrait dans une seule aile de cette baraque. Bon sang, ta maison a des ailes !

— Et encore, tu n'as pas vu sa propriété dans le Somerset.

— Tu me réserves d'autres surprises, cette semaine ? me provoqua-t-elle. Tu es enceinte ? Neil est gay ?

Non, il est bisexuel, et son enfoiré d'ex-amant s'apprête à publier tous ses secrets les plus intimes.

— Non. Bon, tu veux bien arrêter de te méfier de tout ? grommelai-je, enfoncée dans mon siège. Remets ta ceinture, on va atterrir.

Tony avait approché la voiture de l'héliport pour nous récupérer. Ma mère haussa les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ? Tu pensais traîner ta valise jusqu'à la maison à pied ?

Elle ne trouva rien à répondre.

— Mlle Scaife, Mlle Scaife, nous salua Tony avant de prendre un air grave en s'adressant à ma mère. Je suis navré de ce qui vous est récemment arrivé, madame.

— Pas de « madame » qui tienne, je vous prie, s'indigna maman en levant la main. Je ne suis pas aussi snob que ces deux-là, vous savez. Appelez-moi donc Rebecca.

— Entendu, Rebecca.

Il nous ouvrit la portière puis chargea la valise dans le coffre.

— J'espère que tu traites correctement tous ces gens à ton service.

Une migraine menaçait de faire exploser mon crâne.

— Évidemment, maman. Nous ne sommes pas des monstres.

Quand Tony s'arrêta devant notre porte d'entrée, elle ouvrit de grands yeux.

— C'est encore plus impressionnant que depuis la vue du ciel, murmura-t-elle, puis elle se tourna vers notre chauffeur pour lui prendre sa valise. Dois-je vous laisser un pourboire ?

— Non, madame. Pardon. Non, *Rebecca*, se corrigea Tony. Votre fille et votre gendre me paient grassement. Les soins dentaires et optiques sont même inclus dans ma mutuelle. Et puis, je vis au bord de l'océan.

J'eus envie de sourire. Soit il avait entendu sa remarque de tout à l'heure, soit c'était le chauffeur le plus perspicace au monde.

Je pensais que Neil nous accueillerait dans le hall, mais en arrivant, on ne le vit

nulle part. Ma mère leva les yeux vers la coupole vitrée de forme octogonale au-dessus de sa tête.

— Tu veux faire le tour du propriétaire ? lui proposai-je, encore un brin crispée par ce qu'elle m'avait dit dans l'hélicoptère.

Mais c'était ma mère, je la connaissais depuis toujours. Elle ne pouvait pas me décevoir.

— Excuse-moi, Sophie. Je suis sous le choc, tu comprends. Bien sûr, fais-moi visiter.

On laissa sa valise dans l'entrée, et je commençai par le rez-de-chaussée, dont la cuisine — « C'est tellement grand, tu

pourrais monter une entreprise de traiteur ! » —, le boudoir et mon bureau installé dans la mezzanine juste au-dessus. Vinrent ensuite les chambres d'amis, le bureau de Neil, la salle à manger, le salon, et notre chambre à coucher.

— Neil a racheté ma baignoire chérie, celle de mon ancien appartement, commentai-je en lui montrant la salle de bains.

Nous arrivions au sous-sol pour visiter le sauna et le jacuzzi quand on croisa Neil qui sortait de la salle de sport. Sa mine épuisée s'illumina.

— Vous arrivez plus tôt que prévu !

— Nous n'avons pas eu à attendre au

retrait des bagages, maman n'avait rien en soute, lui lançai-je gaiement tandis qu'il prenait la main de ma mère et embrassait l'air de chaque côté de son visage.

— Rebecca, c'est si bon de vous revoir. Je suis désolé, Sophie, il faut que j'aille prendre une douche. Tu m'accordes trente minutes ?

— Vas-y. De toute façon, maman et moi avons des tonnes de choses à nous raconter.

— On dirait qu'il a rajeuni, jugea ma mère quand il fut parti.

— Il s'est rasé la barbe, et tant mieux, je la trouvais affreuse. Et puis, il ne pense qu'au sport. C'est sa nouvelle lubie. Non

pas que je m'en plaigne. Au contraire, ça le rajeunit, tu le dis toi-même.

— Tu devrais l'imiter, un peu d'exercice ne te ferait pas de mal, déclara maman avec sagesse. Tu sais, une fois passée la trentaine, tout va s'avachir. C'est à trente ans que j'ai commencé à grossir. Fais attention si tu veux rentrer dans ta robe de mariée.

Hum. On allait s'amuser comme des folles, toutes les deux.

La réception organisée pour les cinquante et un ans de Neil n'était pas aussi grandiose que celle de l'année précédente, mais elle resterait gravée

dans nos mémoires. Outre ma mère, Michael et Emma, nous avons invité Rudy, Valérie, Holli, Délia, Ian et Gena, ainsi que quelques connaissances de Neil. Il n'y avait que trente convives, mais pour ma mère, c'était déjà trop.

— Ils n'ont pas besoin d'aide ? Tu es sûre ? s'inquiéta-t-elle pour la énième fois en observant nerveusement les traiteurs, chargés de leurs plateaux en acier rutilant, qui faisaient des allers et retours entre la cuisine et le buffet dressé dans la salle à manger.

— On les paie pour ça, maman. Crois-moi, ils savent ce qu'ils font.

Je tirai sur les bords de ma robe bandage rose bonbon Saraï signée Hervé

Léger, parfaitement ajustée, dont ma mère tripota les bretelles.

— Je ne comprends pas pourquoi tu portes une tenue si moulante.

Levant les yeux au ciel, je chassai sa main.

— Parce que c'est l'anniversaire de mon fiancé, maman. Je veux être sexy pour lui.

Sexy, je l'étais. Mon fard à paupières blanc étincelant et mes yeux de chat tracés à l'eye-liner me donnaient l'air d'une Barbie vintage. Mes cheveux cascadaient sur mes épaules à la manière de Rita Hayworth, et mes lèvres couvertes de gloss rose donneraient à

Neil une envie folle de les dévorer.

Ma mère aurait préféré me voir habillée en bonne sœur.

Je remuai les orteils dans mes Louboutin couleur chair en jetant un coup d'œil à l'horloge suspendue au-dessus de la cuisinière.

— Viens, maman. Ne restons pas dans leurs pattes, laissons-les faire leur travail.

Comme toujours, ma mère arborait son look provincial glamour. Sa tresse africaine reposait sur une épaulette de sa longue robe noire qu'elle portait sous une veste zébrée en mousseline de soie. Notre séance shopping chez Macy's n'était pas

parvenue à lui faire changer de style. Elle avait refusé le détour par Barney's, trop chic à son goût.

Dans notre salle à manger, des petits fours et un bar à cocktail étaient à la disposition des invités. Quant au salon, Julia m'avait aidée à l'illuminer de petites bougies assorties aux spots lumineux.

— Je veux que les choses soient simples, c'est tout, me justifiai-je plus pour moi-même que pour ma mère.

Neil et moi avons fini par nous habituer à notre vie ici. Je m'évertuais à prouver à tout le monde que nous nous sentions bien dans cette nouvelle maison. Et puis, l'approche du mariage n'apaisait

pas mes angoisses. Notre rencontre fortuite avec Elizabeth me laissait un goût amer, et je tenais à leur montrer à tous que Neil et moi vivions une relation durable.

— Dans une fête où tout est « simple », comme tu dis, on ne fait pas venir un traiteur, fit remarquer ma mère.

En me tournant vers la grande entrée, j'aperçus le type embauché au vestiaire pour la soirée qui aidait une jeune femme à quitter son manteau. Quand celle-ci se retourna, son ventre rond attira mon regard, et je me précipitai vers elle, les bras en l'air, m'exclamant :

— Emma !

Les câlins, ce n'était pas son truc, mais moi, j'adorais ça. D'où l'intérêt de la prendre par surprise. Je me demandais souvent si elle tendait les bras par réflexe ou pour se défendre d'une attaque. Quoi qu'il en soit, nous finissions toujours par nous enlacer, alors le reste, je m'en fichais.

— Mes chevilles sont grosses comme des aubergines, c'est horrible, se plaignit-elle contre mon épaule.

À mesure que sa grossesse évoluait, ses sujets de conversation se réduisaient aux différentes parties de son corps qui lui causaient des misères.

À une époque, Holli et moi nous moquions de ces femmes enceintes qui ne

pensent à rien d'autre qu'à leur ventre, mais Emma me faisait de la peine. Je ne souhaitais ses jambes lourdes à personne.

— Sophie, c'est donc elle ? entendis-je ma mère derrière moi.

Je fis un pas de côté et l'invitai à s'écarter pour laisser Michael rejoindre notre cercle. Après l'avoir serré dans mes bras, lui aussi, je fis les présentations.

— Maman, voici Emma. Emma, je te présente ma mère.

Nous y voilà. La femme qui s'amusait à porter un tee-shirt marqué « Pour l'Engloutissement de Tous les Animaux » dans le seul but de provoquer les fervents

défenseurs de la PETA s'apprêtait justement à rencontrer l'une de ces végétariennes citadines qu'elle raillait à la première occasion.

— Et son mari, Michael, poursuivis-je.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama ma mère, écartant les bras dans un cliquetis de bracelets en or pour évaluer la circonférence d'Emma. Vous êtes grosse comme une baraque ! Enfin, pas autant que celle de Neil et Sophie. Rassurant, pas vrai ?

— Hum, merci, bafouilla Emma, déconfite, puis elle se tourna vers moi. Où est papa ?

— Au bar avec Rudy, je crois,

répondis-je avec un geste évasif. Et ta mère ? Je croyais qu'elle devait venir.

Si Valérie n'avait pas pu se libérer, je n'allais pas m'en plaindre.

Emma lut dans mes pensées, je le vis au sourire en coin qu'elle avait hérité de son père... ce même sourire qu'il me décochait lorsqu'il devinait ma jalousie latente.

— Elle est en route, mais elle ne restera pas longtemps.

— Oh, comme c'est dommage ! soupirai-je, assumant ma grossièreté, ce qui amusa beaucoup Emma.

— Sophie, tu es incorrigible. Bon, je vais voir papa avant de m'asseoir dans un

coin sombre pour soulager les potirons qui me servent de pieds. Réveillez-moi si je commence à ronfler, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Viens m'aider si elle tourne de l'œil. Je ne veux pas que M. Elwood en profite pour s'en prendre à moi, me supplia Michael avant de suivre sa femme.

— Ils ont l'air gentils, dit ma mère quand ils se furent éloignés. Je serai un peu leur grand-mère, finalement.

— Arrête ça tout de suite, l'avertis-je.

— Ça va, ça va, se défendit-elle en agitant ses longs ongles recouverts d'acrylique. Bon, je vais me servir un

verre.

Elle s'éloigna, et je balayai la pièce du regard en me rongant le pouce. J'essayais de me convaincre que je me fichais de son avis, mais c'était un leurre. Au fond de moi, j'étais grignotée par le besoin irrépressible de mériter l'approbation de ma mère. Avec un peu de chance, elle finirait par nous considérer comme un véritable couple, Neil et moi. Mais mes espoirs naviguaient en eaux troubles, au risque de heurter un iceberg.

— Sophie, m'appela Neil.

Il arrivait du couloir en compagnie de Rudy. Ce dernier tenait un verre à pied rempli d'un liquide sombre, tandis que

Neil tenait une bouteille d'eau. Cette vision me donna des frissons pour deux raisons bien précises. La première : il n'avait pas bu avant notre session mémorable de domination charnelle. La seconde : c'était sa fête, et il ne prenait pas une goutte d'alcool. En tout cas, pas encore. J'étais ravie de le voir progresser aussi nettement. Neil n'était pas loquace concernant la reprise de sa thérapie. Je ne posais aucune question, ça ne me regardait pas, mais ce n'était pas l'envie qui me manquait. De le voir encore sobre me remplissait d'espoir.

Quand il s'approcha, il me prit les mains qu'il écarta à peine pour contempler mon allure.

— Tu es à croquer. Le plus appétissant de tous mes cadeaux d'anniversaire.

Je pouffai de rire.

— Je vois clair dans ton jeu, Elwood. Je sais que tu te languis de dévorer ton gâteau.

— Exact, susurra Neil en joignant nos mains entre nous afin de se pencher à mon oreille. Mais ne te méprends pas, c'est toi ma sucrerie.

Passant un bras autour de ma taille, il me désigna Rudy. Dès que je croisais ce type, j'avais le sentiment d'être avec un avocat de la défense affublé d'un costard. Pourtant, aussi étrange que ça puisse paraître, j'aimais beaucoup Rudy. Il

comptait parmi les couturiers les plus talentueux de New York, or il avait rangé ses mètres et ses aiguilles pour travailler à *Porteras*. Une preuve qu'il était aussi passionné que moi par la mode. Et puis, c'était le meilleur ami de Neil. Je ne pouvais pas ne pas l'aimer.

— Vous frisez les limites de l'indécence, ce soir, me provoqua-t-il en guise de salut.

Je fis la moue.

— Je le prends comme un compliment.

Ma mère revenait de la salle à manger, un cocktail à la main. En la voyant, Rudy rehaussa ses lunettes sur son nez.

— Oh, regarde-la, elle me fait de la

peine. C'est toujours triste de voir une rombière de cinquante balais perdue loin de sa province natale.

— C'est ma future belle-mère, lui chuchota Neil tandis que ma mère s'approchait. Elle est originaire du Midwest, alors sois gentil avec elle.

— Gentil ? Je lui offre un bon d'achat chez Neiman Marcus si elle me promet de ranger les motifs zébrés au placard.

On voyait dans son sourire fier qu'il cherchait surtout à plaisanter. Rudy était ainsi, il aimait faire de l'humour sur le dos des gens, ce n'était pas méchant.

— Elle aurait pu jouer une version dépravée de Katherine Chancellor dans

Les Feux de l'amour, dit-il encore.

Neil lui donna un coup de coude. Ma mère avait l'air inquiète quand elle arriva à mon niveau.

— Sophie, tu as vu ? Les gens laissent tout traîner, ici. Je ferais bien de passer derrière eux pour nettoyer.

— Non, maman. Les traiteurs s'en occuperont, c'est leur travail.

Je dus me retenir de lever les yeux au ciel. Rudy ne s'en privait pas, inutile d'en rajouter.

— J'aimerais te présenter Rudy, le meilleur ami de Neil.

— Oh, dit maman, charmée par Rudy qui lui offrait le baisemain du siècle.

Le sarcasme avait disparu, et ce n'était pas plus mal.

— Nous nous sommes connus à la fac, expliqua Neil avant de se corriger. Je veux dire, à l'université.

— Merci, je sais ce qu'est la « fac », lança ma mère avant de se retourner vers Rudy. Dites-moi, Rudy, vous êtes marié ?

La conversation s'épiçait, il était temps de débarrasser le plancher. M'éloignant discrètement, j'ignorai le regard suppliant de mon fiancé en panique.

J'avais invité une cinquantaine d'amis de Neil, et comme je m'y attendais, une trentaine avait répondu présent. Trente, c'était parfait. Si l'on ne voulait pas

croiser quelqu'un dans la foule – Valérie, par exemple –, il était toujours possible de l'esquiver.

Notre rivalité n'avait plus lieu d'être, j'étais passée à autre chose. Seulement, depuis notre conversation à cœur ouvert à Londres, elle me mettait mal à l'aise. Bien sûr, je lui étais reconnaissante de m'avoir aidée le jour de la crise médicamenteuse de Neil, mais j'avais le sentiment un peu idiot qu'elle m'avait trahie. Ce n'était pas sa faute si son frère écrivait ce livre, et pourtant, elle-même semblait s'en vouloir. De mon côté, notre lourd passif me poussait à lui reprocher les méfaits de Stephen. Lorsqu'elle parvint à me coincer au bar, j'affichai mon plus beau sourire.

— Bonsoir, Valérie.

— Sophie, dit-elle avec une gentillesse presque aussi forcée que la mienne. Vous êtes très élégante, ce soir. Hervé Léger ?

— Hum, oui.

Un sourire idiot se plaqua sur mon visage. Je me fichais qu'elle approuve ma tenue, mais son goût prononcé pour la mode n'en était pas moins respectable ; une des seules choses que j'aimais chez elle.

— Je vous retourne le compliment.

Elle ajusta son pull asymétrique argenté – un Armani, j'en aurais mis ma main à couper – et me répondit :

— Oh, c'est gentil, mais j'ai passé la

journée au bureau. D'ailleurs, on ne s'ennuie pas, en ce moment.

Une boule d'aigreur grandit en moi. Je ne me remettrais donc jamais de mon licenciement de chez *Porteras*. C'était entièrement ma faute, mais je ne pouvais m'empêcher d'être en colère quand je pensais que Valérie était à présent à la tête de cette entreprise où j'avais tant aimé travailler.

— Je ne peux pas rester, dit encore Valérie.

Comme elle avait son sac sous le bras, j'en déduisis qu'elle était effectivement sur le départ. Elle plongea une main dans le bagage.

— J'ai quelque chose...

— Vous avez fait toute cette route uniquement pour souhaiter un joyeux anniversaire à Neil ?

Si j'avais porté un manteau de fourrure, les poils se seraient hérissés.

Neil, je fais quatre heures de route pour ne pas manquer ton anniversaire, car tu es unique à mes yeux.

Mais quand je vis ce qu'elle sortait de son sac, mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Je voulais vous donner ceci. Un exemplaire des premières épreuves.

Lançant un bref regard par-dessus son épaule, elle me tendit le volume sur la

couverture duquel étaient griffonnés ces mots : ÉPREUVES NON CORRIGÉES, COMMERCIALISATION INTERDITE. On y voyait le portrait d'un homme aux pommettes saillantes et au même regard noisette pétillant que Valérie. Juste au-dessus, on lisait : *On se connaît, non ?* et sous la photo, le nom de l'auteur. Stephen Stern.

Je m'empressai de caler le livre sous mon bras en m'assurant que Neil n'était pas dans les parages.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ! Pourquoi l'apporter ici, maintenant ?

— Parce que c'est le moment idéal, chuchota-t-elle, furieuse, puis elle but une gorgée de sa boisson pour se ressaisir. Je

— passe le week-end chez un ami, je ne pourrai pas venir dans les Hamptons. Cette soirée était l'excuse parfaite pour vous le déposer en mains propres. Remettez-lui ce livre au moment propice.

— La date de parution est déjà décidée ?

Je ne cessais de balayer la pièce du regard. Hors de question de laisser cette histoire gâcher la fête de Neil.

— Oui, il sort fin juin.

Les yeux baissés, Valérie semblait confuse. Elle savait que notre mariage était prévu au début du mois de juin et que le bébé d'Emma devait naître à la même période. Cette sortie de bouquin

n'aurait pu tomber plus mal.

— Je vais le ranger quelque part.
Inutile de lui gâcher sa soirée.

Comme je m'éloignais, Valérie me saisit par le poignet. Ça ne lui ressemblait pas de me toucher, encore moins avec une telle agressivité. On en fut toutes les deux consternées.

Retirant aussi brutalement sa main, elle l'essuya sur son pull en marmonnant :

— Excusez-moi. Je voulais juste...
Écoutez, vous connaissez Neil mieux que moi...

Elle parut hésiter, comme si cet aveu lui était douloureux, ou comme si elle ne le pensait pas une seconde.

— Mais ne laissez pas les choses traîner trop longtemps. Cette histoire a fait suffisamment de dégâts, je ne voudrais pas que vous en souffriez davantage.

Hochant vaguement la tête, je ne sus quoi lui répondre et désignai le livre avant de filer à toute allure pour me remettre de ma confusion. La chambre serait la meilleure cachette pour que personne d'autre que Neil et moi y ait accès. J'avais des vertiges. Valérie ne voulait pas qu'on souffre ? C'était une première. Un an auparavant, elle élaborait encore des stratégies machiavéliques pour nous séparer. Était-ce l'une de ses dernières trouvailles ?

J'avais honte. Il fallait être garce pour sauter sur la moindre occasion de soupçonner Valérie avant même d'être touchée qu'elle s'inquiète pour nous. Nous avons décidé d'une trêve. Pourquoi donc n'arrivais-je pas à m'y tenir ?

Arrivée dans la chambre, je regardai frénétiquement autour de moi à la recherche d'une planque pour le livre. J'optai pour l'endroit que, bizarrement, Neil n'aurait pas l'idée de fouiller : le tiroir de mes sous-vêtements. J'avais une impressionnante collection de petites culottes, mais il ne lui venait jamais à l'esprit de farfouiller dans ce tiroir de près d'un mètre de large. La seule qui l'intéressait, c'était celle que je portais quand il posait les mains sur moi. Je

glissai le livre sous la pile des plus laides, refermai le tiroir et fis un détour rapide par la salle de bains pour justifier ma disparition.

Comme je m'y attendais, le radar de Neil s'était emballé en mon absence. Il me retrouva dans le couloir, le visage sombre.

— Ma chérie, tout va bien ? Ian m'a dit que tu discutais avec Valérie, puis que soudain tu t'es précipitée vers les chambres.

— Ian est ici ?

Mon humeur s'améliora instantanément. Depuis quelque temps, je caressais l'idée de revoir Gena. J'avais

peut-être le béguin.

Un sourire apparut au coin des lèvres de Neil.

— Oui. Malheureusement, Gena n'a pas pu se libérer.

— Zut, je me demande pourquoi.

Quelle déception... Bon, cela ne m'empêcherait pas de la revoir bientôt. Et puis, ma mère était là ce soir, j'aurais été mal à l'aise d'étaler mon côté dévergondée sous son nez. Neil leva les sourcils.

— Je ne lui ai pas posé la question. Il en a parlé le premier, je ne voulais pas réclamer d'explications.

Moi, je n'aurais pas été contre. Mon

cœur se serra. Et si Gena n'était pas venue à cause de moi ? *À cause de nous*, m'empressai-je de me corriger.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'elle était désolée de ne pas pouvoir venir, rien de plus, répondit Neil avant de marquer une pause. Si tu peux...

— Oui, je vais essayer de lui soutirer quelques informations, lui promis-je.

Je passai le reste de la soirée à jongler entre les invités de Neil que je voulais poliment saluer et mes copines que je ne voulais pas négliger. Quand je parvins enfin à éloigner Holli et Délia de ma mère, ma meilleure amie afficha son rôle de demoiselle d'honneur grandeur nature.

— Alors on a bien réfléchi...

Sautillant sur place, elle se mordillait la lèvre comme une enfant. Délia éclata de rire.

— C'est bon, tu peux lui dire. On voulait te faire la surprise, Sophie, mais tant pis.

— On t'emmène à Las Vegas pour ton enterrement de vie de jeune fille ! pépia Holli.

Je me doutais qu'elle opterait pour Vegas. Nous avons fait sa soirée là-bas avant son mariage, et elle avait adoré.

— Et en plus on aimerait que ce soit à tes frais ! ajouta-t-elle, toujours aussi excitée.

Ça aussi, je le voyais venir.

— D'accord. On prendra le jet privé. Ce sera génial.

— Ce n'est pas normal, soupira Délia, toutefois consciente que la bataille était perdue d'avance. La future mariée ne devrait pas avoir à déboursier un centime.

— Oui, mais elle est pleine aux as et pas nous. Je suis sûre que c'est ce qu'elle aurait voulu, expliqua gentiment Holli comme si elle lui lisait mon testament.

— J'avoue ne pas avoir envie de me retrouver dans le seul hôtel miteux totalement excentré que le salaire de tes pièces de théâtre peut à peine nous offrir, renchéris-je. Je veux la suite Spa Villa de

l'hôtel *Hard Rock*, ce n'est pas négociable. D'après Amée Afton, c'est magnifique.

— Amée qui ? Il y aura un spa ou du hard-rock ? Entre les deux, tu sais lequel me ferait le plus plaisir.

— Un savant mélange des deux, affirmai-je. Imagine : service de chambre et piscine creusée pour se prélasser après une longue nuit à danser en boîte.

— Pour se noyer, tu veux dire ! On sera rondes comme des barriques, pouffa Délia.

Holli en avait l'eau à la bouche. Elle fronça les sourcils.

— Tu vois pourquoi je préfère que

Sophie paie son gogo dancer ?

— Hum, pas de strip-tease trop exotique, s'il vous plaît.

— Exotique ? répéta Holli en inclinant la tête.

J'aperçus Ian au bout de la pièce. Seul. Étrange, il connaissait pourtant beaucoup de monde parmi les invités de ce soir. Mais au lieu de se mêler à la foule, il se tenait à l'écart près des fenêtres donnant sur la terrasse et admirait le jardin éclairé d'une lumière douce. Il avait les épaules tombantes dans sa jolie veste noire, une main tenant un verre de whisky et l'autre rangée dans la poche de son pantalon.

— Dites, hum...

Comment laisser Holli et Délia discrètement sans éveiller leurs soupçons alors que j'allais rejoindre un copain de Neil terriblement sexy – à mon goût, en tout cas – pour une conversation en tête à tête ? Bon, je me lançai.

— Tiens, je vois un ami de Neil que je n'ai pas encore salué. Vous m'excusez une minute ?

— Pas de problème ! s'exclama Holli. Pendant ce temps, je vais embêter ta future belle-fille.

— Ne t'inquiète pas, je l'en empêcherai, me rassura Délia en prenant sa femme par le bras pour l'attirer dans la

direction opposée.

Je leur décochai un sourire avant de rejoindre Ian. Comme il ne m'avait pas vue approcher, il sursauta.

— Tu devais être plongé dans tes pensées, m'amusai-je.

Ian esquissa un faible sourire.

— J'admirais la vue. Mais maintenant, j'en admire une bien plus jolie, affirma-t-il en désignant ma robe. C'est une offense à la pudeur !

Je rejetai mes cheveux par-dessus mon épaule.

— Après tout, c'est l'anniversaire de Neil.

— Je l’envie de devoir déballer un aussi beau cadeau.

Quand il but une gorgée de whisky, je remarquai les traits de son visage endurci. La question me brûlait les lèvres.

— Gena n’a pas pu venir ?

— Elle était navrée de manquer la fête, s’excusa Ian avec une grimace comme si l’alcool était trop fort.

Mais ce n’était pas le whisky, je le connaissais juste assez pour savoir qu’il s’en régala. En revanche, sa façon de baisser les yeux sur son verre me mit la puce à l’oreille.

— Ian... Au risque de me mêler de ce

qui ne me regarde pas... Tout va bien ?

— Oui, dit-il en faisant pourtant signe que non.

— Ian ? insistai-je, et il leva la tête.

Ses yeux étaient injectés de sang, comme s'il avait beaucoup pleuré. Par réflexe, je le pris par le bras et l'attirai vers la cuisine. Ian n'opposa aucune résistance. En croisant quelques membres du personnel, je leur murmurai mes excuses et forçai le passage.

Une fois certaine d'être hors de portée d'oreilles indiscrètes, je lui demandai :

— Que se passe-t-il ?

— Entre Gena et moi, c'est terminé.

Il se frottait le visage et tombait le masque du Ian que je connaissais et que rien ne pouvait atteindre. Il était au bout du rouleau.

Le choc était violent. Quelques semaines auparavant, Ian et Gena renvoyaient l'image du couple idéal. Mais à la même période, ils couchaient avec nous. Je me mis à douter.

— J'espère que ce n'est pas à cause de...

Ian me devança.

— Non, non. Le problème ne venait pas de son goût pour le libertinage.

Son goût ? Il ne s'incluait donc pas dans cette tendance ? La nuance me

paraissait cruciale. J'en étais désolée.

— Tu ne partageais pas son goût pour l'échangisme ?

— Et puis merde, si ! Le problème venait entièrement de là !

S'ensuivit un long silence avant qu'il ne reprenne, le regard dirigé vers la fenêtre.

— C'est comme ça, t'es avec la personne depuis longtemps, et puis tu te lasses. Alors t'essaies de nouveaux trucs. Pour certains, tu veux bien être ouvert, et puis, pour d'autres, tu y réfléchis à deux fois. Gena a besoin de quelqu'un qui lui corresponde.

J'étais prise de panique. Nous

arriverait-il la même chose à Neil et moi ? Je fis un pas en arrière comme si c'était contagieux.

Idiote, tu ne peux pas attraper le divorce.

— Oh, Ian. Je suis vraiment désolée. J'espère que coucher avec moi ne faisait pas partie de ces « trucs » qui t'ont fait tiquer. Je m'en voudrais terriblement de te mettre dans une telle situation.

Il partit d'un petit rire triste que je trouvais surprenant venant de lui.

— Non, j'avais envie de te baiser. Dès le mariage d'Emma, tu m'as inspiré de belles cochonneries.

— Des cochonneries ? répétai-je en

gloussant, et Ian rit avec moi. Et moi qui croyais simplement que tu flirtais en toute innocence. Tu sais, Ian, je suis vraiment désolée d'apprendre que vous allez divorcer.

— Moi aussi, soupira-t-il en retrouvant son humour. La vie est pleine de surprises, tu ne trouves pas ? Je rencontrerai peut-être une femme qui me ressemble. Je te jure, je veux me poser, faire un gamin avant d'avoir à porter des couches moi-même.

— Je suis sûre que tu trouveras très vite la personne avec qui partager tout ça.

Je le pensais sincèrement. Un homme aussi charmant que Ian, dont les finances étaient au beau fixe, avec une telle

sensibilité, un goût artistique et une envie de fonder une famille, ne resterait pas célibataire bien longtemps à New York.

— Allez, rejoins tes invités, Sophie. Profite de la soirée et ne dis rien à Neil. Je ne veux pas gâcher son anniversaire.

Au moment de retourner à la salle à manger, on croisa le chemin de Neil qui nous lança un regard perplexe. Je lui mimai : « Plus tard. » Il n'avait pas l'air convaincu, mais je voyais à son sourire en coin qu'il s'efforcerait d'être patient.

Je repensai à sa fête de l'année précédente. Deux cents personnes agglutinées dans une boîte de nuit avec une musique assourdissante et de l'alcool à volonté, ça ne valait pas une poignée

d'amis sous son toit. Mais ce fichu bouquin me trottait dans la tête.

Je devais en parler à Neil. Valérie avait raison : le plus tôt serait le mieux. Mais comment le lui annoncer ?

Chapitre 9

Quand les derniers convives furent rentrés chez eux – et Neil eut beau harceler Emma et Michael pour qu'ils restent dormir, ceux-ci avaient insisté pour partir –, nous nous retrouvions dans la cuisine. Affalés à table, côte à côte devant une part de gâteau, nous profitons enfin d'un moment de calme pour fêter l'événement à deux.

Neil posa un regard somnolent sur sa fourchette.

— J'hésite entre manger à m'en faire

péter la panse et arrêter là dans l'espoir d'une partie de jambes en l'air torride pour mes cinquante et un ans.

Je poussai un soupir comblé.

— Je t'offre des parties de jambes en l'air trois cent soixante-cinq jours par an, mon chéri.

— C'est vrai.

Il engloutit le morceau de gâteau et repoussa l'assiette vers moi.

— Bon, raconte-moi ce qui s'est passé avec Ian.

Ma sérénité fut de courte durée.

— Ils vont divorcer.

— Oh, non ! s'exclama Neil d'une voix

aiguë.

— N'a-t-il rien dit ce fameux soir qui t'aurait mis la puce à l'oreille ?

Par exemple, qu'il n'avait aucune envie de coucher avec nous ? J'aurais préféré le savoir avant de me lancer là-dedans.

Non, je le savais bien. Si Ian avait exprimé le moindre doute à Neil ce jour-là, il ne se serait rien passé.

— Non, répondit Neil par réflexe, mais il fit une pause marquée par une petite ride du lion entre ses sourcils. En tout cas, rien qui n'ait attiré mon attention. Mais quand j'y pense, il a évoqué la relation stagnante qu'il entretient avec les

proches de Gena. La belle-famille s'entendrait mal avec lui.

— Et Gena a fait une remarque quand nous étions toutes les deux dans la cuisine, me souvins-je. Elle disait qu'il buvait trop.

— Je ne dis pas le contraire, admit Neil, tapotant la table du bout des doigts. J'étais inquiet de le laisser repartir seul ce soir. J'ai demandé à Tony de le ramener chez lui.

— Tu as bien fait.

L'idée que l'alcool ait pu jouer un rôle dans leur séparation me donna la nausée.

Comme d'habitude, Neil perçut la fluctuation subtile de mon humeur ; il

aurait dû travailler pour la CIA. Il posa la main sur la mienne et me transperça d'un regard.

— Sophie. Ça ne nous arrivera pas.

Je hochai la tête, mais préfèrai ne rien dire de peur de pleurer ou de me disputer, or je n'en avais pas envie. Pas ce soir.

Il porta ma main à ses lèvres. Ce simple geste tendre me rassura. On put ainsi retrouver notre complicité sans toutefois changer de sujet.

— Figure-toi que je n'ai bu que deux verres, ce soir. Et un seul contenait du whisky.

Je traçai un rond sur la table.

— Nous avons un super bar. Tu l'as

rempli de toutes sortes d'alcool et...

Neil recula dans son siège avec un soupir.

— Écoute, repris-je, sur la défensive. J'ai lu sur plusieurs sites Web qu'il faut éviter toute tentation. Comment veux-tu arrêter de boire dans une maison remplie de bouteilles et avec un bar qui constitue à lui seul une tentation ?

— On peut profiter du bar sans boire, argumenta-t-il. Je peux avoir de l'alcool chez moi pour en faire profiter les autres.

— Comme toujours, tu t'enchaînes à toutes sortes de contraintes, le taquinai-je.

— C'est toi que j'aime enchaîner. À ce

propos...

Un frisson me parcourut l'échine. Il m'attrapa le poignet et m'attira sur ses genoux si vite que j'en eus le souffle coupé. Ses lèvres étaient toutes proches des miennes. La gorge serrée, j'imaginai sa bouche effleurant cette zone au creux de mon cou, là où battait mon pouls.

J'oubliais qu'il me tenait encore la main jusqu'au moment où il la tira brusquement vers le gâteau. Je poussai un cri et voulus me détacher, attirant nos doigts emmêlés à travers la chantilly, et l'on éclata de rire, si bien que nos fronts se cognèrent.

— Je venais vous proposer mon aide pour tout nettoyer, mais je vois que vous

mettez encore plus de saleté.

Ma mère apparut dans la cuisine avec un plateau de verres qu'elle vint poser sur l'îlot central.

— Les traiteurs ont oublié de la vaisselle.

— Non, ces verres viennent de notre bar, lui dis-je en secouant mes doigts pour enlever les miettes de gâteau. Julia s'en occupera demain matin.

— Je peux le faire, ça ne me dérange pas.

Elle fit couler l'eau dans l'évier. Quand Neil se crispa, je me levai d'un bond. J'aurais pu rester sur ses genoux jusqu'au bout de la nuit, mais pas devant

ma mère.

— Personne ne te force à jouer les fées du logis, lui dis-je en débarrassant l'assiette de gâteau.

Neil se leva pour s'armer d'une serviette en papier et il essuya ses doigts collants.

— Bon, je sens que vous en avez pour un moment, toutes les deux. Je vais me coucher.

— Je te rejoins, lui lançai-je par-dessus mon épaule.

Le regardant quitter la pièce, je frémis. Cet homme n'avait qu'une idée en tête, et une fois que je l'aurais rejoint dans la chambre, j'aurais droit à une petite

surprise. Et elle me plairait, c'était sûr.

— Tu n'es pas obligée de m'aider, marmonna ma mère en consultant sa montre ; une contrefaçon de Pandora toute en rondeurs. Il est presque 2 h 30.

— Si, j'insiste. À force, je vais oublier comment laver une assiette.

De toute façon, je m'imaginai mal me faire fesser par mon homme pendant que ma mère s'affairait en cuisine.

— Non, je suis sûre que tu n'as pas oublié, répliqua ma mère ; mais pas avec indignation, au contraire, plutôt avec fierté. La soirée était magnifique. Je l'avoue, je suis impressionnée.

— Tu vois, on est capables de t'en

mettre plein la vue.

Je la taquinai d'un coup de coude, mais elle ne plaisantait pas. Les mains plongées bien au fond de l'évier, elle tourna la tête vers moi.

— Je parle de toi, Sophie. Pas de Neil, ni de son argent.

— Oh.

Je savais accepter les compliments de mes amis sans sourciller, même ceux de Neil ou de parfaits inconnus. Mais les compliments venant de ma mère étaient plus difficiles à encaisser. Sans doute parce que je travaillais dur dans l'espoir de les mériter. Ne sachant pas trop comment réagir, je pris un air détaché.

— Tu me connais, j'adore faire la fête.

— Non, c'est faux. Tu n'as jamais été fêtarde, dit ma mère en me dévisageant avec un demi-sourire. Pourtant, tu as assuré ce soir : tu surveillais le buffet, les boissons, tout en discutant avec tout le monde. Je t'ai trouvée épatante.

— Ça va, maman, arrête.

Je voulais protester, glousser, n'importe quoi, pourvu que j'évite ses flatteries.

— Non, je suis sérieuse. Tu as grandi d'un coup pour devenir une adulte que je n'avais encore jamais vue.

Elle se racla la gorge et reprit sa vaisselle avant d'ajouter :

— Ou en tout cas, cette adulte, je ne l'ai pas vue à Noël.

— Ce n'est pas ma faute.

Bon, en parlant de maturité, il serait temps d'assumer mes responsabilités.

— Écoute, j'aurais dû être franche avec toi au sujet de l'âge de Neil, j'ai commis une erreur. Je n'aurais pas dû te mettre devant le fait accompli et attendre de toi que tu accuses le coup sans rien dire.

— C'est vrai.

Elle savoura le silence une seconde, puis reprit :

— J'ai mal réagi au sujet de tes fiançailles.

— Pas seulement. Tu réagis mal depuis un bon moment, maman, rétorquai-je sèchement.

Elle fit la moue et la sourde oreille.

— N'empêche que je serais plus heureuse si tu épousais un homme...

— De mon âge ?

— Disons plutôt un homme qui te ressemble, rectifia ma mère. Vous n'avez rien en commun, tous les deux. Vous n'êtes pas de la même génération, ni du même milieu social. Mais... Je ne sais pas. Plus je passe de temps avec vous, plus je vois une relation amoureuse mature. Avant, je ne voyais que ma petite fille au bras d'un homme trop vieux, un

homme qui risquait de profiter d'elle.

— Et maintenant, comment le vois-tu, cet homme ?

Je lui pris un verre des mains pour le sécher, déçue qu'elle mette tant de temps à réfléchir à sa réponse.

— Maintenant, je le vois toujours comme un homme trop vieux, mais qui aime ma fille et qui veut la rendre heureuse. Il n'y a pas de mal à ça.

— C'est vrai, il me rend heureuse, affirmai-je nonchalamment. Si j'étais à ta place, je crois que je réagisrais comme toi.

— Ça m'étonnerait. Tu es devenue progressiste, à tel point que c'en est

surprenant, ajouta-t-elle avec une pointe d'ironie, puis elle montra la porte. Allez, va te coucher. La soirée a été longue.

Pour moi, la soirée n'était pas terminée, et à voir sa mine écœurée, ma mère s'en doutait. Je m'appuyai sur le comptoir.

— Toi aussi, tu devrais aller au lit. Pour une fois, maman, essaie de profiter d'une maison où le personnel fait tout à ta place.

— Je refuse de m'y habituer, le retour à la maison serait trop déprimant.

Cependant, elle replia le torchon et se rinça les mains, laissant les verres dans l'évier. Mon cœur se serra. Ma mère

venait seulement d'arriver, et j'étais contente qu'elle soit là. Certes, je me passais bien de ses commentaires sur mon poids ou mes relations amoureuses, et je me serais volontiers abstenue de jouer les arbitres entre elle et mon fiancé, mais n'empêche, après huit ans passés loin d'elle, seulement quelques brefs coups de téléphone et une ou deux visites dans l'année, je voulais retrouver ma maman.

— Tu pourrais rester, tu sais, bredouillai-je en espérant ne pas avoir l'air désespérée. Après tout, ta fille est milliardaire. Profites-en un peu.

— Oh, je ne sais pas, Sophie. Et ta grand-mère ? Et le reste de la famille ?

— Tu les verrais quand tu voudrais.

Que fais-tu de notre jet privé ?

Bien sûr, ce ne serait pas aussi pratique que de vivre à côté de mamie et d'aller la voir tous les jours, mais c'était toujours mieux que de la faire déménager à ses propres frais.

— Réfléchis-y, d'accord ? En attendant que l'assurance te donne des nouvelles.

— Bon, d'accord, céda-t-elle, puis elle changea de sujet en se couvrant la bouche avec le dos de sa main. Tu as raison, Sophie, je devrais aller me coucher. Tu travailles demain ?

— Malheureusement, oui. Tu veux venir en ville ? Je crois que Neil prévoit de passer la journée sur le circuit. Tu

risques de t'ennuyer toute seule ici.

— Ben voyons ! Comme si Neil et moi adorions traîner ensemble quand tu n'es pas dans le coin, rétorqua ma mère.

C'était bizarre, j'avais l'impression de m'entendre parler. Elle secoua la tête.

— Non, j'ai des trucs à faire. Et puis, tu as Netflix, je ne risque pas de m'ennuyer.

Je déclarai forfait et me dirigeai vers la porte.

— Ne plaisante pas, Netflix est un don du ciel. Tu sais ce que tu pourrais faire, demain ? Te chercher une nouvelle activité sur Google.

— Bonne idée, dit-elle comme si elle y

songeait vraiment. Tiens, je pourrais me mettre au tricot.

Tricoter ? Avec ses deux mains gauches ? La bonne blague !

— Tout ce que tu voudras, mais arrête de faire le boulot des femmes de ménage à leur place.

Comme je retirais mes boucles d'oreilles en traversant le couloir, ce n'est qu'au dernier moment, en levant les yeux, que je remarquai la porte de la chambre entrouverte. La lumière douce qui filtrait par l'embrasure ne présageait que du bon. Je me retins de courir, préférant plutôt ralentir. À chaque pas, j'étais plus légère. J'oubliais ma mère. J'oubliais les soucis de Ian et Gena, le

livre de Stephen, le boulot, j'oubliais tout. En refermant la porte derrière moi, je ne pensais plus qu'à Neil, à mon maître et mon désir vital de le satisfaire.

Il avait récupéré quelques bougies du salon pour éclairer la chambre. Quand j'entrai, il m'apparut torse nu, pieds nus, une paire de menottes en cuir rembourré à la main. Une barre d'écartement m'attendait sur le lit, reposant sur la couverture telle une alliance dans son écrin.

Sans un regard, Neil avança vers le lit pour y jeter les menottes.

— Va mettre ton collier, Sophie.

— Oui, monsieur, répondis-je par

réflexe, surexcitée à l'idée de ce qui m'attendait.

Dans le dressing, je laissai mes boucles d'oreilles sur une table et me dirigeai vers le coffre, composant le code à quatre chiffres franchement immature que Neil utilisait pour tout et n'importe quoi. J'en sortis le sac de velours fermé par une ficelle. Mes doigts écartèrent délicatement l'ouverture, puis se posèrent sur le métal froid. J'aimais apporter mon collier à mon maître, je trouvais l'acte délicieusement aphrodisiaque. Mon souffle s'accéléra quand je sortis le bijou de son sac. Je n'allais pas l'enfiler, mon maître aimait le faire lui-même.

De retour dans la chambre, Neil me

tournait le dos, ce qui ne m'empêchait ni de me déhancher de façon suggestive ni de m'agenouiller avec une lenteur calculée. Les yeux rivés au sol, je lui présentai le collier dans la paume de mes mains. Inutile de l'appeler, il savait que j'étais derrière lui.

Il mit un moment à me remarquer. L'attente était une forme de torture en soi. J'entendis le tintement léger des menottes et me demandai s'il les avait attachées directement aux anneaux discrètement installés sous le matelas, ou s'il avait l'intention de me lier les bras sans restreindre le reste de mon corps. Dans les parages, aucun paddle, ni vibromasseur en forme de baguette avec lequel il aimait tant me persécuter.

L'absence de ces accessoires ne faisait qu'accroître ma curiosité.

— Tu respirez fort, Sophie.

Ma position commençait à m'endolorir les bras.

— Oui, monsieur.

— Tu te demandes ce que je te réserve, n'est-ce pas ? Tu veux le savoir à l'avance, ce soir ?

Le bruit de ses pieds sur le tapis cessa d'un coup.

Je n'avais jamais envie de savoir. Un sourire m'échappa.

— Surprenez-moi, monsieur.

— Regarde-moi.

Je levai les yeux pour croiser son regard, incapable de masquer mon ivresse. Lui aussi semblait lutter pour maintenir sa contenance. Il s'empara du collier.

— Lève-toi.

Je m'exécutai, prise d'un frisson quand il ajusta l'anneau de métal autour de mon cou. Le loquet se ferma. Je pris une profonde inspiration qui me laissa pantelante. Du bout de l'index, Neil suivit la ligne du collier jusqu'à mon épaule et chassa une boucle de mes cheveux.

— Tu as un très joli sourire. Laisse-moi le goûter.

Je savais mon gloss irrésistible.

Il me fit redresser le menton et approcha ses lèvres des miennes. La caresse humide de sa langue m'excitait. J'avais envie de le prendre dans mes bras, mais il ne m'y avait pas invitée.

Il releva la tête et poussa un doux gémissement. Dans son rôle, il faisait toujours preuve d'un tel aplomb que je frissonnais parfois en constatant l'effet que je lui faisais.

— Joyeux anniversaire, maître, lui susurrerai-je, prenant le risque de parler sans en avoir la permission.

— Merci, Sophie. Monte sur le lit et penche-toi en avant.

Je m'approchai du lit d'un pas lent,

ondulant volontairement du bassin. Ma robe me moulait à ravir. J'étais curieuse d'observer la vue de dos. Quand je me penchai, je sentis qu'elle recouvrait à peine mes fesses. Je tournai la tête et posai la joue sur l'édredon.

Neil s'agenouilla derrière moi.

— Écarte les jambes, ma belle. C'est bien, parfait.

J'obéis en pouffant de rire. De ses grandes mains, il saisit l'une de mes chevilles et me força à la lever vers lui. Après avoir retiré ma chaussure, il se débarrassa de la deuxième. Je remuai, c'était plus fort que moi.

— Arrête de bouger, me gronda Neil

en faisant courir ses paumes sur mes mollets, mes cuisses, puis sous ma jupe.

L'une de ses mains explora la commissure de mes fesses pendant que l'autre s'insinuait entre mes jambes. À peine glissa-t-il un pouce sous ma culotte qu'il trouva aussitôt mon clitoris. Sa caresse étalait le fruit de mon excitation. J'eus des frissons. Je prenais seulement conscience que j'avais eu envie de lui toute la soirée.

Son pouce s'enfonça en moi délicatement.

— Tu te souviens que j'avais envie de te dévorer comme un gâteau, tout à l'heure ?

— Oui, monsieur, soufflai-je tandis qu'il retroussait ma jupe.

Ses mains se refermèrent sur mes hanches. Il baissa ma culotte et se frotta la joue contre ma fesse.

— Je vais le faire, Sophie. Je vais t'attacher et dévorer cette chatte à pleine bouche. Tu me supplieras d'arrêter. Puis tu me supplieras de te baiser.

— Oh oui, monsieur.

Je libérai la culotte coincée autour de mes chevilles pour relever le bassin et lui dégager le passage vers mon sexe.

Mais Neil déposa un chaste baiser sur ma croupe avant de se redresser.

— Avant tout, je t'offre quelques

fessées en ce jour de fête.

— Mais c'est votre anniversaire, pas le mien, lui rappelai-je en gloussant. Enfin, j'imagine que...

Il me claqua la fesse, et je sursautai plus par surprise que par douleur.

— Avec ou sans marques ?

Il frota sa paume sur ma peau endolorie. Je dus me mordre la lèvre pour étouffer un grognement.

— Avec, monsieur. S'il vous plaît.

Assis près de moi, il tapota ses genoux.

— Viens par là.

Je le laissai m'attirer sur lui, allongée de sorte à ne pas reposer tout mon poids

sur mes côtes. Tout en promenant son doigt le long de ma colonne vertébrale, il me chuchota :

— Oh, j'ai failli oublier.

Il tendit la main tout près de ma tête. Clignant des yeux, j'aperçus entre les mèches de cheveux qui me couvraient le visage qu'il enfilait un gant de cuir noir.

— Oooh, bredouillai-je.

— Qu'en penses-tu ? susurra Neil en caressant mes fesses à travers le tissu de ma robe.

Je repensai à la première fois que nous avions baisé à l'hôtel W. Il portait des gants lorsqu'il était entré dans la suite et m'avait découverte sur son canapé, la

main entre mes cuisses. Il s'était posté devant moi, retirant les gants un doigt après l'autre pendant que je le regardais, brûlant de désir.

— Je pense que vous êtes créatif, monsieur.

J'avais surtout envie de lui dire : « Fouettez-moi, fouettez-moi ! »

Mais pour mériter cette récompense, je n'avais pas intérêt à lui donner des ordres. Il agita ses doigts sous le deuxième gant, ce qui fit craquer le cuir.

— Dois-je le prendre pour un oui ?

— Oui, monsieur, lâchai-je et je ne pus m'empêcher d'ajouter : fouettez-moi, monsieur, s'il vous plaît ! J'ai été très

sage.

Le cuir qui recouvrait la paume de sa main se retrouva en contact avec le creux de mes reins. Un petit cri m'échappa. L'impact me fit frissonner jusqu'aux orteils que je recroquevillai de délice.

Nous arrivions au moment de la soirée où la moindre douleur serait le plus beau des cadeaux, et la prochaine vague ne tarderait pas à arriver. Chaque seconde était à la fois bonheur et supplice. Les premières tapes ne furent qu'un doux préliminaire.

Enfin, « doux » n'est peut-être pas le mot. Neil me retroussa la robe jusqu'aux hanches et, dans la foulée, laissa choir sa main sur ma croupe. Je serais tombée s'il

ne m'avait pas fermement retenue sur ses genoux.

Il passa tendrement sa main gantée sur la trace qu'il avait dû laisser sur mes fesses, et j'en profitai pour reprendre mon souffle. Quand il me frappa pile sur la rougeur, je grinçai des dents.

Certains dominateurs peu expérimentés frappent plusieurs fois au même endroit. Ils ne comprennent pas qu'en modifiant légèrement la cible le jeu peut durer plus longtemps. Mais quand Neil décidait de le faire, c'était en connaissance de cause. Je lui avais demandé de me laisser des traces. Il me ferait donc souffrir pour les mériter.

La claque suivante visait cette zone

terriblement sensible à la jointure de ma cuisse et de mes fesses. Je ne m'y attendais pas. En même temps, à quoi bon chercher à deviner où tomberait la suivante ? Je poussai un cri. L'avantage, lorsqu'on habite une immense maison, c'est qu'on peut hurler sans craindre d'être entendu. L'isolation générale était telle que chaque pièce pouvait servir de studio d'enregistrement. Cependant, je m'efforçai désormais de garder le silence.

— Je te trouve tendue, grommela Neil.

La caresse de son gant m'enflamma une zone critique avant de la frapper encore.

— On dirait que tu as la tête ailleurs.

Une nouvelle claque, plus forte.

— Te laisserais-tu distraire par des pensées triviales ?

Deux fessées, cette fois si violentes que je ne pus retenir un hurlement.

— Debout, m'intima Neil en m'aidant à me relever.

Il se leva à son tour et laissa traîner une main autour de ma taille avant de s'écarter.

— Attends-moi là.

Privée de la chaleur de son corps contre moi, je pris conscience qu'il faisait froid. Mon cul endolori ressentait la chute de température.

Neil contourna le lit et récupéra la télécommande pour allumer le système de son intégré. Il avait des playlists entières dédiées à nos jeux coquins. Ses musiques préférées étaient celles dont le rythme lascif invitait à la sensualité. Quand *Hearts a Mess*, de Gotye, nous chatouilla les oreilles, mes muscles se contractèrent. On avait baisé si souvent sur cette chanson que j'en avais développé des réflexes pavloviens.

En révision de partiels comme en matière de soumission sexuelle, la musique aide à la concentration. J'étais aux aguets, consciente de chaque mouvement de mon maître derrière moi. Quand il revint s'asseoir au bord du lit, je retrouvai avec joie ma position initiale.

La distraction avait fonctionné. J'étais à présent à cent pour cent dans mon rôle, si bien que je me satisferais de rester là, à recevoir claques sur claques pendant des heures. Certaines étaient plus fortes et propageaient la douleur jusqu'au cœur de mes muscles. D'autres étaient douces et créaient un tel contraste que la douleur reflétait.

Le cuir craquait à chaque fessée, encore et encore. Neil était rarement aussi violent lorsqu'il avait les mains nues. Ses gants devaient lui protéger les paumes. Et puis, ils semblaient lui conférer une distance avec l'acte qui rendait la douleur plus cinglante que jamais. Presque pire qu'avec le paddle.

Des larmes roulaient sur mes joues, et des sanglots restaient coincés dans mes poumons que je préservais en laissant reposer mon poids sur le lit. Je hurlais, haletais, suppliais mon maître jusqu'au point de non-retour. Quand j'eus la sensation d'atteindre ma limite, Neil conclut sur une fessée violente avant de me forcer à me redresser. Cette douleur-là me fit pleurer de plus belle. Je subissais des coups depuis une éternité. À peine une demi-heure, en réalité. Le moindre contact était une souffrance.

— Debout. Retourne-toi.

Comme je m'exécutais, il promena ses mains sur le tissu délicat de ma robe, puis tira sur la fermeture Éclair.

— Tu n'as plus besoin de ça.

Je remuai pour laisser le vêtement tomber à mes pieds. Mes lèvres glacées tremblotaient.

Avec une extrême tendresse, il me ramena contre son torse nu et chaud. Je reposai ma tête sur son épaule, les yeux mouillés, la goutte au nez. Neil me serra fort, retira ses gants pour écarter les mèches qui me recouvraient le visage, et me murmura à l'oreille :

— Où en sommes-nous, Sophie ?

— Toujours dans le vert, monsieur, le rassurai-je en reniflant. Par contre, peut-on faire une petite pause ? J'aimerais me mettre un peu de pommade.

— Certainement.

Il m'embrassa le front et partit chercher le tube dans la salle de bains.

— Allonge-toi sur le ventre.

Je m'installai sur le lit, me préparant à la sensation du gel froid. J'eus beau m'y attendre, la fraîcheur de l'aloë vera me fit sursauter. Dans mon esprit, je m'amusais à visualiser les lignes rouges laissées par les doigts de Neil sur ma peau.

— Ça va mieux ? me demanda-t-il tendrement.

— Oui. Je suis prête, on reprend quand tu veux.

Inutile de lui préciser que nous pouvions passer à autre chose, Neil avait

deviné. Il retourna à la salle de bains ranger le tube et se laver les mains. De retour dans la chambre, il avait retrouvé son rôle de dominateur.

— Lève-toi.

Je me redressai, et il me fit tourner les épaules. Le reste de mon corps suivit le mouvement. J'étais face à lui, si proche que nos orteils se touchaient. Comme je ne levais pas le regard vers lui et qu'il était plus grand que moi, je me retrouvai à observer ses clavicules.

— Bien, maintenant que nous en avons fini avec cette première étape, déclara-t-il en désignant les gants laissés sur le lit, nous pouvons passer à celle que tu attends avec impatience.

Les yeux fermés, je respirai profondément tandis qu'il tripotait une mèche de mes cheveux collée à la peau humide de mon cou. J'humectai mes lèvres en réponse aux baisers que les siennes déposeraient bientôt sur une zone similaire de mon corps en attente.

— J'attends tout avec impatience, monsieur.

Il partit d'un rire bref, proche du raclement de gorge, mais je savais qu'il approuvait ma réponse. Il se pencha à côté de moi, provoquant ma patience par le frôlement de sa peau, et s'empara des menottes de cuir noir.

— Allonge-toi au milieu du lit.

Je commençai par m'asseoir, grinçant des dents quand ma peau enflammée toucha le coton des draps. Puis je me couchai lentement.

Neil s'étendit au-dessus de mon corps pour attacher les menottes rembourrées autour de mes poignets. Les poils de son torse chatouillaient mes seins dressés. Les menottes étaient reliées par une chaîne à une boucle de métal discrètement intégrée au cadre du lit et maintenaient mes bras tendus bien haut au-dessus de ma tête. Je pus me retenir de lever le bassin pour me frotter à la ceinture du pantalon de Neil, mais je n'arrivais pas à m'empêcher d'onduler des hanches.

Quand il se redressa avec une lenteur

calculée, j'eus la chair de poule. Il s'installa à genoux entre mes pieds, la barre d'écartement dans les mains. Je fermai les paupières, prise d'un désir si violent que j'étais tendue comme un arc.

Parfois, à trop serrer les cuisses sur les joues de Neil, je devais faire attention de ne pas lui briser la nuque. Un jour, j'avais donné un coup de genou dans le nez d'Emir, preuve que, dans ces moments-là, je ne me contrôlais plus ; les sensations prenaient le dessus sur ma raison et je fermais les cuisses par réflexe, tel un piège à ours. Or, ce soir, ce serait plus compliqué avec les pieds maintenus écartés par une tige de métal.

Les deux menottes aux extrémités de

cette barre se refermèrent autour de mes chevilles. Neil s'empara de mes hanches et me tira doucement vers lui.

— Ce n'est pas trop serré ? Pas de douleur, ni de démangeaison ?

— Non, monsieur.

Certes, j'aimais souffrir, mais j'avais découvert dès nos premières expériences de bondage que je n'aimais pas les brûlures causées par une corde trop serrée. Dans l'instant, la sensation était divine, mais plus tard j'appréciais moyennement de caler des sacs de glaçons dans les bretelles de mon soutien-gorge pour apaiser les inflammations. Ce jour-là, Neil s'en était beaucoup voulu. Il me restait encore deux

minces cicatrices de chaque côté de la cage thoracique. J'avais retenu la leçon.

Neil mit ma patience à rude épreuve en me regardant trembloter, les chevilles bien écartées. J'essayai de refermer les genoux, en vain.

Il promena les mains dans un sens, puis dans l'autre sur toute la longueur de mes cuisses pour faire monter la température. Quand il se pencha enfin sur moi, j'étais électrisée. Je sentais mon pouls palpiter entre mes jambes dont il approcha le nez, inspirant profondément. Je tirai sur mes chaînes au-dessus de ma tête. D'être ainsi attachée, vulnérable, me donna soudain un accès de panique. Une boule d'angoisse se forma dans ma gorge.

— À ce stade..., murmura Neil en pinçant les lèvres de mon sexe, les frottant par-dessus mon clitoris. Tu dois sentir la panique approcher.

Mon souffle se saccadait. Il ne s'arrêtait plus de me manipuler.

— Je sens que l'instinct te met en garde. Je fais ce que je veux de toi, tu ne m'échapperas pas.

D'une main, Neil écarta mes cuisses. De l'autre, il donna une claque vive sur mon sexe.

— Ah !

Le cri m'échappa, tranchant telle une lame de couteau. Alors que je réclamaïis ses caresses un instant auparavant, voilà

qu'il me forçait à résister. Mon maître savait y faire.

— Je peux te mettre dans un état pitoyable, tu sais.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation. Il tapota mon entrejambe fraîchement rasé, un geste qui apaisait la douleur tout en l'enflammant.

— Je pourrais te garder là des heures et te priver de jouissance jusqu'à la démence.

Une part de ma raison s'exclamait : « Oui ! », consciente que l'attente en vaudrait la chandelle. Une autre me hurlait : « Non ! », épuisée par la réception. Des heures interminables de

sexe pouvaient autant me rapprocher du paradis que de l'enfer.

— C'est ce que vous me réservez, monsieur ?

— Malheureusement, non.

Neil frôla ma cuisse avec sa joue. Il s'était rasé pour la fête, sa barbe de trois jours n'était donc pas au rendez-vous cette fois-ci. Dommage.

— Je suis bien trop fatigué. Ce dont j'ai envie, c'est de te dévorer le minou, de te voir tremper les draps, puis de te baiser jusqu'à ce que tu ne tiennes plus debout.

— Oh... Monsieur, je vous en prie.

Nous étions sur la même longueur

d'onde. J'eus un regain d'enthousiasme. Je n'aimais pas prononcer le mot de passe par simple fatigue, ou par ennui. Cela se produisait rarement, et je ne devais pas culpabiliser si j'en arrivais là, mais je trouvais toujours ce genre de fin décevante. Bien sûr, on ne pouvait pas grimper aux rideaux avec succès à tous les coups – il nous arrivait de nous forcer, malgré la fatigue, comme les couples normaux qui le font régulièrement par « obligation » –, mais bordel, j'en avais envie !

Au premier contact de sa langue, je me sentis onduler jusqu'au bout des orteils, mais mes bras attachés m'empêchaient de suivre la vague. Mes muscles hurlaient de frustration. Neil avait un don pour le sexe

oral. Son talent venait en partie d'un engouement ingénu. J'avais connu des hommes prêts à s'y mettre par pur sens de l'obligation. D'autres le faisaient par envie, mais se décourageaient vite quand je ne jouissais pas dans la seconde. Neil, en revanche, ne précipitait pas les choses. Il savourait l'instant comme il goûterait un whisky de trente ans d'âge. Sa langue roula sur moi en larges cercles, puis il me lécha généreusement pour humidifier le terrain. Pas de doute, l'obligation n'avait rien à voir avec sa motivation. Ce soir, il prendrait tout son temps.

Son râle sourd me fit frissonner quand il posa les lèvres sur mon clitoris. Du bout de la langue, il se mit en tête de me tourmenter. J'ouvrais et refermais les

mains dans le vide, gigotant malgré mes liens. Puis il entama les choses sérieuses.

Si j'avais pu refermer les cuisses, j'aurais serré sa tête si fort qu'elle aurait éclaté. Mais je ne pouvais rien faire d'autre que rester là, immobile, à pousser des plaintes inarticulées. Je ne pouvais pas lui échapper. Derrière mes paupières closes, j'imaginai le tracé de ses caresses pour deviner où se dirigerait la suivante. Je gesticulai, impuissante, enivrée, affolée par le geste brusque de ses doigts qu'il enfonçait sans prévenir. Sa bouche maintenait un rythme régulier par petits coups de langue, et je manquai de me briser les chevilles à force de vouloir fermer les cuisses. L'orgasme me frappa. Je cherchai à me débattre et hurlai

son nom. Pas « monsieur ». Son vrai nom. Neil caressait frénétiquement mon sexe avec deux doigts en léchant goulûment mon clitoris, et je jouissais, je jouissais, et mon extase n'avait pas de fin. Mon corps fut pris de spasmes, puis je retombai sur les draps, le cœur battant, telle une poupée de chiffon qui ne forçait plus sur ses liens.

Neil s'écarta pour m'ordonner :

— Regarde-moi, Sophie.

J'obtempérai, les yeux braqués sur ma poitrine couverte d'une couche scintillante de sueur, puis sur les contours de mon ventre, jusqu'à mon entrecuisse. Neil avait le visage humide et brillant, et il retira ses doigts pour me prouver qu'il

avait atteint son objectif : le fluide de mon orgasme s'écoulait le long de son poignet.

Il libéra mes chevilles de leur barre d'écartement, puis défit les menottes de leurs œillets en maintenant mes poignets au-dessus de ma tête. Ouvrant sa braguette, il me demanda :

— Tu n'as pas mal aux bras ?

— Non, monsieur.

Mes dents claquaient, je dus me concentrer pour arrêter. Si j'avais des fourmis dans les membres, ce n'était pas la vue de son érection qui allait les chasser.

Passant les mains entre mon corps et le

lit, il ajusta ma position pour s'octroyer une place confortable entre mes cuisses. Puis il promena les doigts sur mon collier en murmurant :

— Je peux jouir à l'intérieur de toi, Sophie ?

Mmh, la frustration m'envahit de nouveau. Il posait la question par pur égard pour mon bien-être, sachant qu'il avait récemment pris Gena. J'étais doublement plus excitée.

— Oui, monsieur.

— La bonne réponse serait plutôt : « Bien sûr, monsieur », me rappela-t-il.

J'aimais sa façon de naviguer d'un rôle à l'autre. Si je n'avais pas accepté sa

proposition, il serait passé à autre chose sans discuter, mais puisque j'étais partante, la partie continuait.

Il se pencha sur moi, pressant contre mon ventre son membre aussi dur que la barre d'écartement. Ses lèvres étaient si proches des miennes que j'aurais aisément pu l'embrasser s'il m'en avait donné la permission. Mais il ne l'avait pas fait. Au lieu de ça, il me prévint :

— La nuit sera longue, Sophie.

Lâche les chevaux ! avais-je envie de rétorquer, mais pas dans ce rôle.

Neil n'aimait pas les soumises insolentes. Il se mit à genoux devant moi et me souleva le bassin, puis, sans autre

forme de procès, il me pénétra. Ce fut si brusque et profond qu'un cri m'échappa, ce qui me valut une claque sur la figure, puis il plaqua sa main sur ma bouche.

— Ferme-la ou je te bâillonne.

Mon cerveau bouillonnait, mon corps s'enflammait, l'endorphine me donnait des vertiges, et même si je m'efforçais de les retenir, mes cris étaient plus forts que moi et je hurlai contre sa paume. Chaque poussée me brutalisait, mes poils se hérissaient, mais Neil s'agrippait à mes hanches, me forçant à adopter ses balancements. Comme des larmes roulaient sur mes joues, il retira sa main de ma bouche, mais je devançai sa question en hurlant :

— Vert ! Continuez, monsieur, par pitié !

— Que je continue ?

Il me gifla l'autre joue, et je sentis que mon corps se cambrait sous son poids. La couverture de soie formait comme des épines qui me piquaient la peau. Entre cette sensation désagréable et le bonheur de sentir sa bite s'enfoncer brutalement en moi, j'en perdais tout sens des réalités. La Terre tournait tout autour, mais j'étais tiraillée par un mélange de chaleur, d'humidité, de pression, d'écartement, le tout propulsant mon corps vers un nouvel orgasme. Je tirai sur mes liens et refermai les genoux sur ses hanches.

Neil tendit la main vers mes menottes,

et je me retrouvai libre de mes mouvements. Seulement, je gémissais quand il se retira sans prévenir et me coupa le souffle en me soulevant du lit pour me retourner sur le ventre. Je n'eus pas le temps de réagir. Déjà, il me soulevait la croupe et commençait à me pilonner. Dans cette position, le poids de mon corps reposant sur mes coudes et mes genoux qui s'enfonçaient dans le matelas, Neil avait tout le loisir d'être brutal. Tantôt il s'enfonçait plusieurs fois par petites poussées, tantôt en une seule et profonde invasion. Je ne pouvais rien anticiper. Plaquant sa paume sur ma bouche, il m'empêchait de crier et me forçait la tête en arrière. Le collier me serrait la gorge tel un baiser glacial qui

contraignait mes clavicules.

De sa main libre, il écarta mes fesses. Je l'entendis cracher juste avant de sentir sa salive sur mon anus. Ce fut l'unique signal me préparant à ses deux doigts qu'il enfonça sans scrupules.

— Fais-toi jouir, Sophie, m'ordonna-t-il. Je veux t'entendre gémir comme une pute, parce que c'est ce que tu es.

Neil retira sa main pour me permettre d'obéir et se saisit de mes cheveux qu'il enroula dans son poing avant de tirer sèchement. Je posai la main sur mon sexe et sentis sa verge qui m'étirait les parois. Mon bourgeon était aussi dur que glissant. Quelques secondes suffirent. Les va-et-vient de son membre qui m'écartelait

dans un mouvement de pilon, ses doigts rustres qui conquéraient mon anus, le tout enveloppa mes sens d'un manteau de plaisir et de volupté. Deux étranges sensations qui me poussèrent vers l'extase avec une lenteur insoutenable. J'arrivai enfin à la frontière de la folie et perdis l'équilibre vers le gouffre d'une jouissance sans fin. Ce fut presque violent, douloureux. Je m'effondrai sur les draps et sanglotai, vidée de toutes mes forces.

Neil retira ses doigts et me prit si fort que le lit tremblait sous ses assauts. Le dernier fut puissant, et il poussa un hurlement, penché sur mon dos, éjaculant à l'intérieur de mon corps. Ses hanches me pressaient contre les draps. Il se

redressa d'un bond et me donna une petite fessée.

— Retourne-toi.

J'avais envie de refuser. J'étais si fatiguée, si faible. Mais je parvins à rouler sur le dos, et Neil s'installa contre mon flanc, passant le bras sur ma hanche. Je me sentais flotter sur un nuage apaisant, si bien que mon état de soumission absolue lui permettait de faire de moi ce qu'il voulait pour la suite.

— Écarte les jambes, gronda-t-il, le souffle encore court.

J'obtempérai. Il enfonça les doigts dans mon vagin distendu. Mon bassin se souleva de lui-même. J'en avais eu trop,

mais Neil n'en avait pas terminé. Le frottement de sa peau sur mes muqueuses était aussi râpeux que du papier de verre. Mes sanglots se transformèrent en plaintes.

— Chut, me susurra Neil en se redressant à ma hauteur.

Le mélange de nos fluides recouvrait ses doigts qu'il retirait de mon sexe pour venir les poser sur ma bouche comme il m'appliquerait du rouge à lèvres. Ma poitrine forçait contre son torse écrasant pour respirer.

— Ouvre grand.

Mes lèvres étaient dociles, je nettoyai son index souillé. Quand il écarta la

main, ce fut pour me voler un baiser langoureux, comme s'il savourait le goût de notre échange sur ma bouche. Il m'embrassait comme aux débuts de notre histoire, follement, fébrilement. Avec le temps, on perdait un peu de notre fougue des premiers jours. C'était si bon de revenir aux fondamentaux.

— Tu veux que j'aie te chercher quelque chose ?

Il écarta une mèche de cheveux collée à mon visage mouillé de larmes.

— De la glace pour ma joue. Je n'ai pas envie d'avoir un hématome.

Un bleu provoquerait la curiosité des gens, or je me passais volontiers de

devoir justifier à des inconnus son goût pour la violence sexuelle, comme on le voyait parfois sur FetLife. Ma mère venait à peine d'accepter ma relation avec un homme de son âge, je la voyais mal avaler la pilule si elle apprenait que je raffole de claques et d'insultes de la part de l'homme en question.

— C'est comme si c'était fait, dit-il en m'embrassant le bout du nez avant de se lever.

— Attends.

Il se rassit au bord du lit et chercha son caleçon en me lançant par-dessus l'épaule :

— Oui ?

Je me redressai, repliant les genoux contre ma poitrine. Le résultat obscène de nos ébats s'observait entre mes cuisses, et je gloussai de gêne. Je me félicitais de n'avoir laissé de traces sur les draps que du côté de Neil.

— Tu veux bien... jouer encore un peu au dominateur ?

Ma question parut le confondre.

— Tu sais pour... l'après. Toi, tu peux retourner à la réalité en un claquement de doigts, bien plus facilement que moi.

— Ah.

Je le vis rougir.

— Excuse-moi, Sophie. Je suis désolé. J'aurais dû y penser.

— Et moi, j'aurais dû t'en parler avant.

Les vannes étaient ouvertes, le fameux moment de déprime après une séance coquine avec mon maître.

— Sophie.

Sa voix redevenait grave, dominatrice, et je me sentis rassurée.

— Je vais me laver et te chercher de la glace à la cuisine pour te débarbouiller. Quand je serai de retour, je veux que tu me laisses prendre soin de toi. Et ne t'avise pas de retirer ton collier ou tu seras privée d'orgasme pendant une semaine.

— Oui, monsieur.

C'était aussi simple que ça. De la crise de larmes je retrouvais mon calme, et ce grâce à une poignée de mots. Je m'allongeai, laissant traîner mes doigts sur mon collier de diamants. J'avais de plus en plus de mal à séparer mon côté Sophie soumise de la Sophie de tous les jours. Secrètement, je regrettais même qu'il s'agisse de deux personnes différentes. Était-ce vraiment sain ? À voir... Pour l'instant, le seul fait d'appartenir à mon maître me comblait.

Chapitre 10

Quand je quittai la maison le lendemain pour partir au bureau, Neil dormait encore. Il n'était pas au courant pour la sortie du livre. J'étais pressée, ce n'était pas le moment de lui en parler. Ainsi, voilà ce que vivent ces gens qui se plaignent sans arrêt de devoir jongler entre famille et travail. Une pointe de culpabilité me tirailla toute la journée. Neil ne risquait pas de tomber par hasard sur le bouquin, mais quand même, j'avais l'impression de lui faire des cachotteries.

Penny me fit sursauter en frappant à la

porte.

— Vous êtes sur les nerfs, dites-moi, s'amusa mon assistante. Vous attendiez quelqu'un ?

— Hum, non. Malheureusement, M. Sophie Scaife n'est pas en ville aujourd'hui.

Je me reposai sur mes coudes pliés sur le bureau.

— Toi, en revanche, tu m'as l'air de bonne humeur.

— Oui, c'est vrai.

Elle me décocha un adorable sourire. L'unique fossette qui se creusait dans sa joue la rendait plus craquante que jamais.

— J'ai reçu un excellent message dans mon biscuit chinois de ce midi : *Si le rêve est imaginable, c'est qu'il est réalisable.* Celui-là, je le garde dans mon bocal.

Penny croyait aux signes comme je croyais en l'indémoudable escarpin à bride salomé. Elle ramassait les pièces trouvées par terre, lisait l'avenir dans les lignes de sa main et faisait autant confiance aux biscuits chinois qu'aux conseils d'un ami proche. Elle accumulait ces bouts de papier dans un bocal posé sur son bureau.

— Et tes chiffres fétiches, tu les as joués au loto ? la taquinai-je.

Elle me regarda comme si j'étais folle.

— Franchement, Sophie, ce serait ridicule.

Pianotant sur son iPad, elle ajouta :

— Davis, de chez Apostrophé, a reporté votre rendez-vous de 16 heures à vendredi, mais il promet que l'ébauche de son article sera terminée dans les temps.

Davis était couturier dans un salon. Il nous écrivait ses astuces d'expert en soins beauté dans un article saisonnier. Ce type était une savonnette : impossible de le choper en rendez-vous, ce qui me hérissait les poils. Mais aujourd'hui, je dois dire que sa dérobade tombait à pic.

— Dans ce cas, appelle mon chauffeur.

C'est la journée parfaite pour rentrer tôt.

— Tu rentres déjà ? dit Délia sur le seuil de la porte. Bonjour, Penny. Alors, Sophie, tu t'en vas ? Encore une fois ?

— Désolée, bredouillai-je. (*Jongle, jongle.*) Je n'ai pas été très studieuse ces derniers temps.

— Je ne suis pas ta patronne, Sophie, me rappela Délia. À partir du moment où le boulot est fait...

Elle se tourna vers Penny, lui fit signe de sortir, puis referma la porte derrière elle et s'y adossa.

— Vas-y, crache le morceau.

— Je ne peux pas, Délia, ça ne me concerne pas. Mais je te promets de

rester en ville toute la semaine jusqu'aux derniers figjolages de ce numéro.

J'imaginai dans quel état je serais si Délia prenait l'habitude de rentrer tôt pour me laisser toutes les tâches administratives sur le dos.

— Tu sais, tu pourrais prendre des vacances. À l'approche de mes noces, je vais sécher les cours. Toi aussi, tu as le droit de faire l'école buissonnière.

— Si on fait le mur toutes les deux, on peut dire adieu au magazine. Or moi, je n'en ai pas envie, soupira Délia, baissant les yeux. C'est mon seul projet, Sophie. Je n'ai pas de plan B.

Contrairement à toi, aurait-elle pu

ajouter.

Là encore, mon égoïsme me revenait comme un boomerang en pleine figure. Je prenais mon boulot à la légère comme si ce magazine était un passe-temps de moindre importance. Mais la vie de mes collègues dépendait de ma présence au travail. Je devais le prendre au sérieux. Certes, je faisais mon boulot, mais je ne m'y consacrais pas corps et âme comme j'avais vu Gabriella et Neil le faire à leur poste.

J'allais tout ficher en l'air.

Je regardai mon téléphone. Je pouvais prévenir Neil que je rentrais plus tôt que prévu. Ou bien je pouvais m'avancer sur le travail de demain.

— Tu veux bien m'excuser une seconde ? demandai-je à Délia, et quand elle fut partie, je composai le numéro de Neil.

— Salut, princesse, répondit-il.

Il semblait d'excellente humeur. *Le pauvre*. Pouvais-je vraiment lui parler du livre aujourd'hui ?

— Salut, chéri, répondis-je en contenant un triste soupir. Je ne vais pas pouvoir rentrer ce soir, je suis désolée.

— Oh, non ! J'allais te préparer du fenouil aux haricots blancs pour le dîner.

Je le trouvais tellement mignon quand il s'extasiait sur la nourriture.

— Et toi, tu ne pourrais pas venir en

ville ? tentai-je, me mordillant la lèvre pour l'attendrir, même s'il ne me voyait pas. J'aimerais te parler de quelque chose, seul à seul. Je ne veux pas que ma mère nous surprenne au milieu de cette conversation.

— Aïe, on dirait que c'est grave, souffla-t-il, puis il marqua une pause. Bon, d'accord. Ce sera l'occasion de faire rouler la McLaren avec ses nouvelles jantes.

— Ce sera surtout l'occasion de passer la nuit avec ta copine surbookée par son boulot, lui rappelai-je le sens des priorités. Je serai à l'appartement vers 20 heures. Le dîner sera prêt ?

— Oui, *chérie*.

Le sarcasme n'avait pas de secret pour lui. Je devais riposter.

— Prépare mes pantoufles et un verre de martini à 20 h 15 tapantes.

— Tu veux que je passe l'aspirateur en talons hauts et collier de perles, tant qu'on y est ?

— Hum..., fis-je mine d'y réfléchir. Non, oublie les perles. En revanche, je veux bien te voir en talons à condition que tu ne me fiches pas les miens en l'air.

Neil partit d'un petit rire.

— Bon, très bien. On se voit à 20 heures. Ou plutôt 20 h 30 si on se fie à « l'horloge Sophie ».

— Tu ne te lasses pas de me répéter

toujours la même chose ?

— Je te parie cinq mille dollars que tu n'arriveras pas avant 21 heures, s'enthousiasma Neil.

— Tenu !

Je raccrochai sur ce pari immature – nous avons un compte joint, de toute façon – et décidai de rentrer pour 19 h 30.

Je franchis le seuil à 21 h 13.

Neil était au salon et lisait devant un magnifique feu de cheminée. Il ne prit pas la peine de lever les yeux.

— Pile à l'heure.

Je laissai mon sac à main et mon ordinateur à la porte du salon, puis posai mon manteau par-dessus avant de venir déposer un chèque de cinq mille dollars sur les genoux de Neil.

— Je l'ai rempli dans la voiture.

— Tu aurais pu le remplir cet après-midi quand on était au téléphone, me nargua-t-il avec un clin d'œil, puis il déchira le papier en deux. Je ne t'ai pas attendue pour dîner. Je serais mort de faim à l'heure qu'il est.

— Très drôle.

Je me laissai choir près de lui sur le canapé où il m'accueillit à bras ouverts.

— J'ai une mauvaise nouvelle, Neil.

— Ah... Alors ne tourne pas autour du pot, qu'on s'en débarrasse, me conseillait-il en me massant le crâne.

J'aurais voulu qu'il me masse la nuit entière.

— Le livre de Stephen va bientôt sortir. Valérie m'en a donné un exemplaire hier soir. Je ne voulais pas gâcher ta fête.

Sa main se figea. Il était tendu.

— Tu... Tu ne l'as pas lu, si ?

Je me redressai pour le regarder droit dans les yeux.

— Non, je te le jure. Je ne le lirai jamais sans ta permission.

Ce qui parut le rassurer.

— Merci de m'en parler aujourd'hui et pas dans huit semaines.

— Tu vois, je fais des progrès.

Je marquai une pause.

— Ce n'est pas tout. Le livre doit paraître en juin. Tu sais, le mois où sont prévus notre mariage et la naissance du bébé d'Emma.

— Stephen a toujours su choisir son moment, ironisa Neil, mais l'humour n'était pas au rendez-vous. Je suppose que je vais devoir le lire.

— Personne ne t'y oblige.

— Non, mais je dois le faire. Je dois

savoir ce qu'il s'apprête à dévoiler sur moi, sur nous. Je ne veux pas me décomposer devant un lecteur qui me poserait des questions. Et puis, je dois préparer des réponses.

— Oui, c'est sans doute la meilleure stratégie, admis-je avec un sourire timide, la main posée sur son genou. Je vais me faire réchauffer une assiette. Tu m'accompagnes ?

Il reposa son iPad et me suivit à la cuisine, où m'attendait un plat de fenouil aux haricots blancs. Mon estomac criait famine. Je mis une assiette au micro-ondes.

— Bon. Tu es sûr que ça va ?

Je sortis une bouteille d'eau fraîche et m'appuyai au réfrigérateur pour boire.

— Je crois, dit Neil avec un petit bond pour s'asseoir sur le comptoir de l'îlot central.

— Eh, redescends tout de suite ! Tu as neuf ans, ou quoi ? m'écriai-je en recrachant mon eau.

— Oui, maman, s'amusa Neil en levant les yeux au ciel, mais il obéit. C'est bizarre, cette histoire me donne un regain d'énergie. Ce doit être le fait d'approcher de l'échéance et de savoir que cette épreuve sera bientôt derrière nous.

— Tu es certain que ça ne te fait rien du tout ?

Quoi qu'il me réponde, j'allais le surveiller de près. Il se débrouillait si bien avec son problème d'alcool que je me sentais responsable. Hors de question d'entraver ses progrès.

Les mains enfoncées dans les poches de son jean, il haussa les épaules.

— Pour l'instant, oui. Mais ça peut changer dans cinq minutes.

— Si tu le dis.

Le micro-ondes émit un bip, et je récupérai mon dîner. J'avais tellement faim que je l'entamai debout.

— Tu rentres tard. Tout se passe bien au magazine ? voulut-il savoir en s'asseyant sur l'un des tabourets hauts

derrière l'îlot.

— Oui, mais on a beaucoup de travail. C'est ma faute, précisai-je en mastiquant, et je me couvris la bouche avec le dos de la main qui tenait la fourchette. Ces derniers temps, je me suis octroyé pas mal de congés.

— Tu as raison. C'est un peu ma faute.

— Non, c'est la mienne. Je devrais mettre les bouchées doubles et prendre de l'avance au lieu d'accumuler le retard.

Je reposai mon assiette et repris ma bouteille. Un silence s'ensuivit. Après une gorgée d'eau, je poursuivis :

— Et toi, comment faisais-tu pour gérer ton activité professionnelle et ta vie

de famille ?

Neil poussa un soupir et se gratta le menton.

— Je n’y arrivais pas. Valérie s’est toujours mieux débrouillée que moi, avec ou sans la garde d’Emma. La petite passait plus de temps avec sa nounou qu’avec nous, on travaillait beaucoup trop.

Baissant les yeux, je secouai la tête.

— Ah. Ce n’est pas très encourageant.

— Je ne vais pas te mentir, ricana-t-il. Ce n’est pas facile de créer sa propre boîte, surtout si elle fonctionne bien dès le départ. Ton magazine décolle vite, ce qui impose des contraintes. Mais je

trouve que tu t'en sors à merveille.

— Si nous sommes venus vivre dans les Hamptons, c'est pour se poser, mais voilà que le problème persiste : nous n'arrivons pas à avoir du temps pour nous.

Je cherchais une solution miracle qui n'existait pas, et ça allait me rendre chèvre.

— Neil, tu as pris ta retraite pour qu'on se retrouve, tous les deux.

— Oui, et tant mieux : nous passons plus de temps ensemble aujourd'hui qu'à l'époque où l'on travaillait tous les deux. Notre écart d'âge n'y change rien. Même si j'avais soixante-cinq ans, ce serait

pareil : je suis à la retraite, et toi, tu bosses.

Il avait raison, mais ça ne me plaisait pas pour autant.

— Oui, mais je m'en veux. L'existence de mes collègues dépend de leur boulot, et moi je pars en vadrouille. Notre lune de miel approche à grands pas...

— Je refuse de renoncer à notre lune de miel, déclara Neil. J'ai besoin de sable et de cocktails sur la plage.

Je lui laissai une minute pour se reprendre.

— Des cocktails sans alcool, si la thérapie continue de fonctionner.

— Et du thé glacé ?

— Sophie, je déteste le thé glacé, s'indigna-t-il.

— Bon, nous partirons en voyage comme prévu, mais en contrepartie je passerai plus de temps au travail en amont.

Ma lèvre tremblait. La fatigue me rendait sensible. Ce n'était pas le moment de parler de tout cela.

— Tu vas pleurer ? demanda doucement Neil.

Je chassai mes larmes d'un revers de main, me rappelant trop tard que j'avais les yeux maquillés. Neil s'approcha pour me serrer contre son épaule.

— Une séparation de quelques nuits, ça

ne va pas nous tuer. Disons que tu rentres le week-end, et moi, je passe te voir deux fois dans la semaine. Sinon, on pourrait fermer temporairement la maison et réaménager à l'appartement...

— Non !

Je reculai d'un pas et essuyai vivement mes larmes de colère.

— Non. Nous venons de dépenser des millions pour cette maison. Je m'y sens comme chez moi. À l'appartement aussi, mais la maison... c'est la nôtre.

— L'appartement aussi est à nous.

Il avait l'air surpris que je ne partage pas cet avis. Je détestais me justifier quand quelque chose me rendait un brin

jalouse.

— Ce n'est pas pareil. Tu as acheté l'appartement avec Elizabeth. Vous y avez choisi les meubles ensemble... et... et jusqu'aux moulures des portes ! m'emportai-je, pressant le bout de mes doigts sur mes tempes. Ne va pas croire que je n'aime pas cet appart, je m'y sens bien. Mais je préfère la maison parce qu'on l'a achetée ensemble.

— Ça m'embête de te proposer une chose pareille alors que notre mariage hors de prix se profile à l'horizon, mais...

— Non, non, l'interrompis-je.

Redécorer ou rénover l'appartement ne

ferait que nous ajouter du stress, or j'étais certaine que c'était ce qu'il allait me suggérer. Mais il termina sa phrase :

— ... mais on pourrait vendre l'appartement pour en acheter un autre. Ailleurs que sur la 5^e Avenue.

Ah. Finalement, l'idée de redécorer me paraissait soudain beaucoup plus raisonnable.

— Tu sais, Neil, nous pourrions plutôt refaire la décoration, comme un couple normal.

À sa façon de lever les sourcils, je vis qu'il n'y avait pas pensé.

— Si c'est ce que tu veux, on devrait pouvoir s'arranger. Tu es sûre que ce

n'est pas trop de travail en plus pour toi ?

— Non, j'arriverai à tout gérer.

J'avais déjà des idées pour l'entrée. Celle-ci était beaucoup trop grande, on se croirait à l'hôtel.

— Faisons comme tu l'as dit : quelques nuits là-bas, quelques nuits ici. J'ai lancé un magazine, je ne vais pas tout ficher en l'air pour me coller à toi toute la journée.

— De toute manière, dès qu'Olivia sera née, pour moi toutes les excuses seront bonnes pour me rendre en ville, sourit-il en déposant un baiser sur mon front. Cet obstacle n'est pas insurmontable, ma chérie.

Il avait raison. Cette histoire me trottait dans la tête, mais il n'y avait rien de grave.

— En tout cas, on est ensemble ce soir, et ce ne sont pas les films porno qui manquent...

Je lui décochai un sourire.

— Je suis fatiguée, Neil. On ne peut pas simplement se faire jouir côte à côte ?

— Tu me proposes de te regarder te masturber ? Comment refuser ?

En s'écartant, il m'étudia un moment.

— Ah, je vois un sourire.

Je reniflai et fouillai un tiroir à la

recherche d'une grosse cuillère dans laquelle je contemplai mon reflet, puis essuyai une trace d'eye-liner noir sous ma paupière.

Me regardant faire, Neil s'adossa au réfrigérateur.

— Tout va s'arranger, Sophie. Le magazine décolle, tu peines à maintenir la cadence, c'est normal. Ça prendra du temps, mais je ne me fais pas de souci pour toi. Ni pour notre couple, d'ailleurs.

— Merci.

J'avais la gorge nouée. Une nouvelle montée de larmes menaçait de couler, mais de bonheur cette fois.

Enfin, nous nous habituâmes vite à la présence de ma mère. Les remous causés par son arrivée s'étaient peu à peu apaisés, et j'avais compris qu'elle ne retournerait pas à Calumet, or ça ne me dérangeait pas. Ou en tout cas, ça ne me dérangeait plus quand elle emménagea dans la dépendance réservée aux invités. Dans la maison avec nous, l'atmosphère était tendue. On aurait cru qu'elle interrompait volontairement les moindres moments d'intimité que Neil et moi arrivions à voler. Le pire étant qu'elle ne semblait pas s'en apercevoir.

Le dimanche, c'était amusant. Emma et Michael continuaient de venir dîner avec nous le soir, et à présent que ma mère se joignait à nous, je retrouvais l'ambiance

des repas de famille de mon enfance chez ma grand-mère. Ma mère venait même en avance pour aider Neil à cuisiner. Cependant, je doutais que cet arrangement plaise autant à Neil qu'à moi.

— Vous êtes sûre que vous ne préférez pas vous reposer au salon, Rebecca ?

Son sourire était si crispé que son visage semblait prêt à se craqueler.

Depuis la table de la cuisine, je mimai dans le dos de ma mère : « Sois gentil. » Il me répondit par une expression déconfite.

— Vous savez quoi ? lança ma mère tout en coupant le poivron vert en morceaux de toutes tailles.

Neil détestait les bouts irréguliers. Je dus me mordre la lèvre pour ne pas éclater de rire en le voyant jeter des regards paniqués sur la planche à découper.

Ma mère agita son couteau.

— Je pourrais t’accompagner en ville jeudi, Sophie. Un déjeuner et une séance shopping, ce pourrait être chouette.

— Excellente idée ! m’extasiai-je.

Neil leva les yeux du rôti qu’il ficelait et croisa mon regard avec un regain d’agacement. Son soulagement à l’annonce de la sortie du livre de Stephen s’était estompé, et depuis, il était grognon... même s’il refusait de

l'admettre. Je fis mine d'ignorer son humeur de chien, c'était ma façon de le soutenir. Il reporta son attention sur sa viande.

— Pas jeudi. Nous avons rendez-vous avec l'avocat.

Un frisson glacé me hérissa les poils des bras, et je refermai vite mon gilet. Consciemment ou non, Neil venait d'ouvrir la boîte de Pandore.

— Un avocat ? Mais pour quoi faire ? s'enquit ma mère en nous regardant tous les deux d'un air aussi perplexe que si nous venions d'annoncer notre visite au Père Noël.

— Pour le contrat pré-nuptial, bien

entendu, répliqua Neil avec malice.

Il savait ce qu'il faisait. Ce n'était pas une simple boîte qu'il ouvrait sous le nez de ma mère. C'était bien le mythe de Pandore, ou toutes les catastrophes de l'humanité qu'il déversait sur notre dîner.

— Oh !

Ma mère fit la moue en reposant le couteau de cuisine.

Neil, récupère-le. Mets-le hors de sa portée avant qu'elle te poignarde !

Je devais vite détendre l'atmosphère avant que l'un d'eux ne renchérisse.

— Oui, bon, tu sais. Neil a un certain capital, j'ai le mien aussi, on agit avec intelligence.

— Ne sois pas naïve, Sophie. Tu crois vraiment qu'il fait ça pour protéger *ton* capital ?

Je connaissais le point de vue de ma mère sur les contrats pré-nuptiaux : ils permettaient à ceux qui prévoyaient de divorcer de dépouiller leur conjoint dans les règles.

De son côté, Neil n'essayait pas de se défendre. Au contraire, il cherchait la bagarre.

— De toute façon, si Neil et moi venions à nous séparer, je ne lui demanderais rien du tout. Le partage de nos biens me convient très bien ainsi, affirmai-je avec un geste évasif. Et puis, quelle importance, puisqu'on ne se

séparera pas.

— Dans ce cas, quel est l'intérêt de signer ce contrat ? s'interrogea maman.

Finally, Neil s'en mêla.

— J'ai déjà divorcé, Rebecca. Sans contrat, les choses auraient tourné au vinaigre.

Ma mère me regarda d'un air outré.

— Et tu ne dis rien, Sophie ?

— Bien sûr que non. Je vais épouser un milliardaire à la tête de deux firmes internationales. Moi, je dirige un magazine dans lequel il a investi énormément d'argent alors qu'il n'est pas investisseur. Je dois protéger mes intérêts, moi aussi. (*Soupir.*) Et puis, je ne

veux pas qu'on pense que je l'épouse juste pour son argent.

Ma mère leva les yeux au ciel.

— Si je comprends bien, s'il te quitte dans cinq ou dix ans, tu déménageras avec seulement la peau sur le dos ?

Au moment de mettre le rôti au four, Neil fit un vacarme de tous les diables.

— Il existe une clause de pension alimentaire, précisa-t-il d'un ton sec.

— Oui. Si nous divorçons, je ne souffrirai pas de retombées financières. La seule chose qui souffrira, ce sera mon cœur.

Comme à cet instant, d'ailleurs. Pourquoi fallait-il que Neil aborde le

sujet ? Pourquoi *maintenant* ? Nous étions partis pour un agréable dimanche en famille, pourquoi provoquer une bagarre ?

Ma mère fit un bruit de dégoût et s'éloigna de l'îlot central.

— Où vas-tu ? l'interpellai-je.

Elle ouvrait la porte qui menait au jardin quand elle se retourna pour me répondre.

— Tu me déçois, Sophie. Je t'avoue que là, je n'ai plus envie de voir ce type.

Quand la porte se fut refermée derrière elle, je pensais que Neil dirait quelque chose. Mais il se lava les mains et les sécha avec le torchon sans m'adresser un

regard ni un mot.

Après ces quelques secondes de fureur silencieuse, je n'y tenais plus.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

D'un haussement d'épaules, il recoupa en petits cubes le poivron que maman avait abandonné.

— Rien, c'est encore ta mère qui dramatise.

Je me levai d'un bond.

— C'est toi qui l'as cherchée ! Je t'ai pourtant dit de ne pas parler du contrat. En province, ça ne se fait pas !

— Ce n'est pas ma faute si ta mère est incapable de faire la différence entre un

petit mariage de campagne et la dissolution d'une union impliquant des milliards de dollars.

Il osait prendre cet air agacé ? Comme s'il m'en voulait à *moi* ?

— Elle fait parfaitement la différence. N'empêche que le sujet est tabou pour certaines personnes, d'accord ? soufflai-je. Je ne refuse pas le contrat, mais je ne dis pas non plus que c'est une bonne chose. Seulement, tu n'étais pas obligé de parler à ma mère de notre vie privée dans le seul but de la faire partir.

— Je n'essaie pas de la faire partir, se défendit-il.

— Ben voyons ! Tu n'avais pas envie

de la voir ce soir.

Neil reposa le couteau et s'appuya des deux mains sur le comptoir.

— Très bien. Je n'avais pas envie de la voir. Je sais que j'ai accepté de l'accueillir ici, mais je n'en peux plus.

— Tu n'en peux plus de quoi ? De ma mère ? En l'installant dans la dépendance, tu pensais ne plus la croiser avant Noël ?

— Je pensais en tout cas qu'elle ne débarquerait plus à l'improviste. J'en ai marre d'avoir peur qu'elle me surprenne dès que je me branle ! s'échauffa-t-il en pointant l'index vers la porte. L'autre jour, elle est entrée dans notre *chambre*,

j'étais quasiment à poil !

Je levai les yeux au ciel.

— Tu avais laissé la porte ouverte. Et puis, tu n'étais pas « quasiment à poil », seulement torse nu.

— À mon goût, c'est déjà trop devant ta mère ! riposta Neil en haussant le ton. Je devrais pouvoir me balader nu dans ma chambre avec la porte grande ouverte si ça me chante. De quel droit débarque-t-on dans l'intimité des gens ? Ta famille n'a vraiment aucune limite !

Je hurlai à mon tour.

— Pardon ?! Tu te permets de me parler de limites alors que tu es incapable d'établir ton testament sans le faire

valider par ton ex-petite amie ?

— Comment oses-tu me reparler de cette histoire ? Il y a prescription, Sophie ! Tu es injuste.

— Tu veux un autre exemple ? Je vais t'en donner. Tous les soirs passés à craindre que ta fille, une adulte qui vivait sous notre toit, ne nous surprenne pendant qu'on baisait ? Si tu veux mon avis, j'ai vécu la même chose un paquet de fois.

Comme il ne répondait pas, je continuai sur ma lancée.

— Je sais ce qui te tracasse en ce moment, d'accord ? C'est le bouquin de Stephen. Il est quelque part dans la maison, et tu t'attends à ce qu'il te saute

au visage à tout instant.

À voir son front plissé et sa mâchoire crispée, il n'avait pas l'intention de se calmer. Il me tourna le dos.

— J'ai arrêté de boire.

D'abord sous le choc, je me mis ensuite à compter. Neil était grognon depuis une quinzaine de jours. En effet, il avait fortement réduit sa consommation d'alcool : terminé le vin pendant les repas, et il n'avait bu que deux verres pour son anniversaire alors que la soirée était à la fête.

— Tu n'as rien remarqué.

Il le disait plus par déception que par colère. Ce n'était pas une histoire de

kilos perdus ou de nouvelle coupe de cheveux. Là, c'était énorme. Je dis la première chose qui me vint à l'esprit :

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? J'aurais pu t'aider, nous aurions traversé cette épreuve ensemble.

J'avais bu du vin à table la veille. Je lui avais même proposé une bière le week-end précédent.

— Je voulais savoir si on remarquerait la différence, maugréa Neil. J'ai ma réponse.

— Tu te trompes, Neil. Bien sûr qu'on voit la différence.

Mais pas comme il l'aurait voulu.

— Je te trouve...

— Je t'écoute, m'interrompit-il, sur ses gardes.

— Je te trouve grincheux, soupirai-je en laissant lourdement retomber mes mains. Je croyais que c'était seulement à cause du livre.

— C'est aussi à cause du livre, affirma Neil, clignant des yeux plusieurs fois avec une profonde inspiration. C'est ce qui m'a poussé à diminuer l'alcool. Le docteur Harris essaie de me faire arrêter complètement. Il essaie depuis toujours, en fait. Ç'aurait été plus facile si je l'avais fait plus tôt.

— Depuis quand as-tu lâché la bouteille ?

Quelle affreuse formulation !

— Mon dernier verre remonte à mon anniversaire. Un whisky. C'était symbolique : nouvelle année, nouvelle résolution.

Il se remet à couper son poivron et reprit d'une petite voix :

— Je suis désolé d'avoir été irascible. L'alcool n'est pas une excuse.

— Si, un peu quand même, insistai-je doucement. L'alcool t'a toujours aidé à traverser les périodes difficiles. Désormais, tu dois gérer le stress et les petites contrariétés du quotidien sans pouvoir t'endormir le cerveau.

Voilà pourquoi il avait déclenché une

dispute avec ma mère. Le Neil que je connaissais – celui qui ne souffrait pas de la frustration d'une très vieille addiction – n'aurait jamais agi de façon aussi mesquine, aussi destructrice. Encore moins envers ma famille.

À moins que ce soit le propre de Neil quand il était sobre.

Hum, pas très rassurant...

Bon, je n'allais pas me soucier de ce genre de choses alors qu'il entamait à peine ses premiers progrès vers la sobriété. Je l'attrapai par le poignet pour qu'il m'écoute. À contrecœur, il se retourna.

— Tu aurais pu m'en parler, lui

reprochai-je, en le regardant droit dans les yeux. Tu n'aurais pas dû gérer ça tout seul. Même sous prétexte de vouloir voir ce qui arriverait.

— Ce qui est arrivé, c'est que j'ai découvert le crétin que je suis quand je suis sobre, soupira-t-il.

En le voyant accablé, découragé, je compris que le type qui tournait en rond à la maison, qui grommelait et m'aboyait dessus, n'était pas le vrai Neil, contrairement à ce dont il se persuadait.

Il poursuivit :

— Tu n'es pas obligée de m'aider, Sophie. Tu as assez perdu de temps comme ça.

Je voyais où il voulait en venir.

— En te soutenant pendant ton cancer, je n'ai pas « perdu mon temps », Neil. Dans la santé comme dans la maladie, c'est dans le contrat de mariage.

— Oui, mais je trouve que ce n'est pas... équitable.

Malgré tout, je voyais apparaître un semblant de sourire. Son humeur parut s'éclaircir, mais elle s'assombrit aussitôt.

— Je suis désolé, Sophie. Tu veux que j'aille parler à Rebecca ?

J'hésitais.

— Non. On ne va pas s'excuser de faire le meilleur choix pour notre couple. C'est notre vie, pas la sienne.

— Je n'arrête pas de semer la discorde entre ta mère et toi.

Il mit les cubes de poivron dans un saladier qu'il saupoudra de persil.

— Elle s'en remettra.

J'étais outrée de ma propre légèreté vis-à-vis de la colère de ma mère. Bien sûr, je voulais qu'elle approuve mon mariage, mais si elle ne l'approuvait pas... ma foi, tant pis.

— Et si elle ne s'en remet pas, tant pis pour elle. Ce qui m'importe le plus, c'est toi. Le feu vert de ma mère passe après.

— Oui, je devrais pourtant le savoir, dit-il, le sourire triste. Je n'ai pas à m'immiscer entre vous. On n'a qu'une

mère. Tu as la chance de bien t'entendre avec la tienne, comme moi quand la mienne était encore là. Je serais cruel de vous mettre des bâtons dans les roues.

Appuyée contre le comptoir, je l'étudiai un moment. Dès qu'il parlait de sa mère, son chagrin se lisait dans la ride du lion creusée entre ses sourcils, dans sa façon de serrer les dents, et aussi dans cette petite veine qui palpait sous son oreille. Quand je me penchai pour l'embrasser, il sursauta.

— N'effraie jamais un homme armé d'un couteau, Sophie, me réprimanda Neil, en souriant toutefois.

Et en un instant, la vie reprenait son cours normal. Sans vouloir me vanter,

j'étais fière d'être parvenue à l'apaiser. Emma et Michael n'allaient pas tarder, Neil ne voudrait pas rester sur une dispute ou sur un malaise latent toute la soirée.

Pendant sa chimio, je voyais chacune des étapes qui ont jalonné son rétablissement : il n'avait plus besoin de respirateur artificiel, il pouvait manger seul, ses leucocytes retrouvaient un semblant de normalité, la fièvre était tombée depuis tant d'heures. Mais cette fois, il faisait face à une maladie imprévisible. Rien n'était quantifiable. Les symptômes allaient et venaient au gré de blessures invisibles. Il pouvait rechuter. Ou aller mieux. Pour l'instant, c'était flou.

Quand je lui lirais mes vœux, quelques semaines plus tard, je ne serais pas plus avancée. Et pour moi, il n'y avait rien de plus effrayant au monde.

Chapitre 11

Fin avril, la morosité hivernale levait enfin les voiles. Le mariage approchait à grands pas, et mon emploi du temps ressemblait moins à celui d'une rédactrice en chef qu'à celui d'une future épouse de milliardaire.

Je n'abandonnais pas mon travail pour autant. Au contraire, mes horaires de bureau frisaient le scandale. Je n'étais rentrée que deux nuits la semaine précédente, et encore, c'était uniquement pour soulager ma conscience éméchée à l'idée de laisser Neil seul avec ma mère.

Au magazine, c'était l'effervescence : les abonnements en ligne grimpaient en flèche, nous étions donc forcés de publier des articles de qualité à un rythme soutenu. Parallèlement à cela, je devais préparer mes noces. Ce n'était pas insurmontable, mais j'avais tendance à paniquer. Par exemple, quand l'heure des premiers essayages arriva, j'étais dans tous mes états.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa Neil en sirotant son café avec un regard par-dessus le bord de sa tasse comme si j'étais la dernière des imbéciles. Jusque-là, on ne peut pas dire qu'on ait été très attachés aux traditions.

Penchée sur le comptoir, je lus le

chiffre affiché sur la balance alimentaire.

— On l'est plus que tu ne le penses. Et puis, la tradition de la robe, j'y tiens. J'ai hâte de voir ta tête quand je marcherai jusqu'à l'autel.

— Je me languis d'y être et de faire de toi Mme Elwood, sourit Neil en s'approchant pour me prendre par la taille.

— Hum, non, affirmai-je en passant les mains autour de son cou, secouant la tête pour sentir ma queue-de-cheval peser dans mon dos. Je serai Mlle Sophie Scaife mariée à M. Neil Elwood.

Il poussa un soupir. Pour lui, le débat était perdu d'avance, mais il refusait de

baisser les bras.

— Et Mlle Sophie Scaife-Elwood, c'est envisageable ?

— Hors de question. Tu m'as prise pour un conglomérat ?

Dressée sur la pointe des pieds, je lui offris un baiser. Quand il s'écarta, il observa sévèrement les tranches de jambon de dinde posées sur la balance.

— C'est tout ce que tu prends pour le petit déjeuner ?

— Non. Je mangerai ça après l'essayage de ma robe. En attendant, je reste à jeun.

— Mais il faut bien que tu manges ! insista-t-il en balayant le comptoir du

regard, puis sa mine se réjouit. Ah !

Il s'empara d'une tomate qu'il me tendit.

— Mange ça dans la voiture.

— Il y a des pommes juste là, lui fis-je remarquer.

Il m'en lança une en riant.

— Bon, promets-moi que tu ne te créeras pas de complexes inutiles pendant l'essayage.

— Non, je ne peux pas te le promettre.

Je retournai à mes soixante grammes de jambon et posai la pomme à côté de la balance.

— Mais pourquoi tu me dis ça, au fait

?

Son côté sexy s'effaça pour laisser place à un air tristement sérieux.

— J'ai remarqué que...

Neil marqua une pause, frustré.

— Depuis l'arrivée de ta mère, j'ai remarqué que tu fais très attention... disons, à ce que tu manges.

Je fronçai les sourcils.

— C'est faux.

— Qu'est-ce que tu as mangé hier midi

?

La question me prenait de court.

— Je ne me souviens plus. Tu t'en

souviens, toi, de ce que tu as mangé hier midi ?

— Une salade d'épinards au fromage de chèvre et aux tomates cerise avec une vinaigrette à la poire, énuméra-t-il sans l'ombre d'une hésitation.

— On n'a pas tous ta mémoire d'éléphant, rétorquai-je. En plus, j'ai beaucoup de travail au bureau. Je n'ai pas le temps de me mettre à table pour un vrai repas équilibré.

— Bon, très bien. De quoi te souviens-tu de ton repas d'hier ?

Je fis fonctionner mes méninges. Il n'avait pas tort, j'avais très peu mangé. Mais c'était à cause du boulot.

— J'ai grignoté un demi-paquet de mini-carottes dans la voiture, en rentrant le soir.

— Et en arrivant à la maison, tu m'as dit que tu n'avais pas faim parce que tu venais de manger.

Zut !

J'étais sur la défensive, tel Hulk piquant une crise de colère.

— Écoute, avec tout le stress que j'endure en ce moment, j'ai l'estomac noué. On ne va pas en faire un drame.

— Si, j'en fais un drame. Je suis ton compagnon, nous prenons soin l'un de l'autre.

Il se pinça le nez comme si ses deux

doigts retenaient le poids de sa tête.

— Tu ne manges plus rien. Je l'ai remarqué, et je sais que c'est à cause du mariage. Je trouve ça terrifiant.

Bouche bée, je voulus répondre, mais ma gorge se serrait. Il avait raison, je n'avais pas mesuré la gravité de mes actes. Mais le fait que Neil me le fasse remarquer, c'était comme s'il m'attaquait.

— Tu dis n'importe quoi.

— Vraiment ? répliqua-t-il, les bras croisés. Tu sautes les repas au bureau et tu en fais autant à la maison. Tu pèses minutieusement tous tes aliments – chose que tu n'avais encore jamais faite – et voilà que tu t'énerves quand je te le fais

remarquer. Je te rappelle que j'ai élevé une adolescente, Sophie. J'ai lu tous les livres des psys à ce sujet.

— Peut-être, mais je ne suis pas une ado et tu n'es pas mon père, alors arrête de prendre ce rôle flippant de parent adepte des bouquins sur le développement personnel. Avec moi, ça ne prend pas !

Mon élan de fureur nous surprit tous les deux. Nous nous regardâmes un moment, puis Neil brisa finalement le silence, mais en prenant des pincettes.

— Ce n'est pas facile d'avoir ta mère à la maison, j'en suis conscient. Je l'ai entendue quand elle t'a fait des commentaires sur ton poids et sur la

tendance qu'ont les femmes de ta famille à grossir comme des ballons de baudruche.

Cette comparaison me fit pouffer de rire, et il esquissa un sourire, mais notre confrontation n'était pas terminée.

— Tu sais que je t'aimerai quel que soit ton poids, mais nous avons tous les deux travaillé dans le milieu de la mode. Nous savons les retombées que l'image peut avoir sur l'amour-propre. Et maintenant que ta mère est là, elle t'ajoute un stress supplémentaire.

— Je sais, je sais.

Quand mes yeux se posèrent sur les tranches de dinde qui m'attendaient

patiemment sur la balance, je me sentis gênée.

— Ne t'inquiète pas pour moi, d'accord ? Ce n'était pas conscient. Je n'essaie pas de suivre un régime. Maintenant que tu me l'as fait remarquer, je vais faire attention. Je te promets de lever le pied.

— Et moi, je te promets de continuer de te faire remarquer ce genre de choses.

Je devais le prendre plus comme un vœu de soutien que comme un avertissement. Neil couvait trop sa fille, mais avec moi, il avait juste ce qu'il fallait d'instinct protecteur.

— Tu peux venir à l'essayage, si tu

veux. À condition que tu restes dehors et que tu ne voies pas la robe.

— Non, je préfère rester en retrait, répondit Neil tandis que je rangeais le jambon dans une boîte, puis il reprit sa tasse de café. Le docteur Harris va passer dans l'après-midi. Je ne voudrais pas te presser pour rentrer à temps pour la séance.

Je mis mon déjeuner dans mon sac.

— Il vient ici ?

— Oui, il habite à East Hampton. Nous avons convenu d'une visite à domicile.

Il s'étira comme un chat et poussa un grognement.

— Décidément, je ne sors plus de la

maison.

— Succès déverrouillé, le taquinai-je en faisant référence aux jeux vidéo. Profite tant qu'il est encore temps, tu finiras vite par t'ennuyer.

— Je peux toujours aller ranger le linge propre, mais ne m'en demande pas plus. Ta mère t'accompagne à l'essayage, n'est-ce pas ?

Il faisait très attention pour poser cette question.

— Oui, le rassurai-je. Mais tu sais, elle n'oserait pas débarquer pendant ta séance avec ton psy.

Neil sirota son café.

— Je sais. Mais je serai plus à l'aise

en me sachant seul.

Un vrombissement dehors attira mon attention.

— C'est un camion ?

— Hein ? s'exclama-t-il en se tournant vers la fenêtre. Ah, oui. Je me suis dit qu'il serait temps de rénover cette drôle de dépendance à la française. Nous pourrions en faire un autre logement pour les invités.

Les propriétaires précédents étaient fascinés par la France – ou, en tout cas, par l'image que les Américains s'en font – et avaient fait construire dans le jardin une réplique grandeur nature du pavillon français. Neil m'y avait organisé le plus

génial des anniversaires à deux : une soirée cinéma pendant laquelle il avait enfin accepté de regarder avec moi *La Belle et la Bête*. Je trouvais dommage de démolir ces murs.

— Oh, mais j'aime bien cet endroit, susurrai-je pour masquer ma déception derrière l'humour. Tu ne le détruiras pas totalement, j'espère ?

— Non, je ferai juste quelques petits aménagements.

Il faisait exprès de ne pas trop m'en dire. Je voyais se profiler une surprise.

Ma mère frappa à la porte de la cuisine.

— C'est ouvert ! répondis-je.

Généralement, nous laissions toutes les portes ouvertes. Neil s'en agaçait, mais moi, j'avais grandi dans un village où personne ne fermait sa maison à clé, même en partant en vacances. J'avais perdu l'habitude tout de suite en arrivant à New York, mais dans cette maison, les vieux réflexes revenaient en force. En même temps, cette propriété était immense ! Nous n'avions aucun vis-à-vis alors que j'avais longuement vécu en centre-ville. À force, je prenais l'habitude de vivoter sur ma petite île isolée du reste du monde.

Sans compter les agents de sécurité.

Ma mère apparut sur le seuil avec un poncho de fausse fourrure à motifs de

guépard. Son gros sac à main en similicuir marron pendait lourdement sur sa hanche. Elle se servait de lunettes de soleil ornées de strass comme d'un serre-tête.

— Prête pour l'essayage ? Tu as hâte ?

— Moins que toi, je parie ! me moquai-je en caricaturant son enthousiasme. Aurais-tu pris un bocal de MDMA, ce matin ?

— Tu me parles chinois, ma fille, dit-elle en chassant ma remarque d'un geste vague, puis elle farfouilla dans son sac. Bon, j'ai mon appareil photo, un désinfectant pour les mains, des lingettes bébé, du déodorant...

— Maman, maman, l'interrompis-je en riant. Nous n'avons pas besoin de tout ça. C'est juste une robe.

— Tu as déjà essayé une robe de mariée, Sophie ? demanda ma mère.

Sur ce coup-là, je devais bien l'admettre :

— Non.

— Eh bien, moi non plus. Ce qui veut dire qu'on ne sait pas ce dont nous aurons besoin, pas vrai ?

Sur ce, elle referma son sac et leva les yeux.

— Bonjour, Neil.

— Rebecca, la salua-t-il en levant sa

tasse de café.

— Encore en jogging, à ce que je vois ? commenta ma mère avec une grimace, puis elle se retourna vers moi. Bon, tu es prête ?

J'offris à Neil un baiser dont il tira profit en me serrant contre lui.

— Amuse-toi bien, me souffla-t-il à l'oreille avant de me laisser partir.

Une fois dehors avec ma mère, je ne l'ai pas ratée.

— Tu veux bien arrêter avec cette histoire de jogging ?

Elle prit son air de victime.

— Je ne peux pas laisser quelqu'un

abandonner tout sens du style. C'est plus fort que moi.

— Tu parles de Neil, patron de deux grands magazines à la tête d'un empire médiatique depuis vingt-cinq ans, alors fiche-lui la paix.

Dit à haute voix, ce quart de siècle n'avait l'air de rien, et pourtant, Neil en avait bavé pour en arriver là.

— En plus, il a frôlé la mort. Il peut bien porter des chaussures de clown si ça lui chante, pourvu qu'il soit en vie.

Tony s'était garé au bout du chemin qui s'ouvrait en zone de parking circulaire. Il nous tint la portière.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Les joues rouges, ma mère se mit à glousser.

Intéressant...

Je réprimai un sourire et fis le tour pour monter en voiture, laissant la galanterie de Tony à ma mère.

L'effervescence de maman grandissait à mesure que nous approchions de la ville. Quand Tony nous déposa, elle ne tenait plus en place. Et dire qu'elle était folle de joie pour mon mariage, ce même mariage qu'elle avait longtemps décrié, j'en avais les larmes aux yeux. Je me ressaisis et ouvris la portière.

— Viens, je vais te présenter à une véritable couturière new-yorkaise.

Pour me trouver un styliste et le charger de dessiner ma robe de mariée, ce n'était pas le choix qui manquait. Certes, mon fiancé milliardaire m'ouvrait de nombreuses portes. Un fiancé milliardaire, de surcroît, patron du magazine de mode incontournable à New York. Pourtant, c'était mon statut de corédactrice en chef de *Mode* qui m'avait fait découvrir le travail de Pia Malik. Elle n'était pas encore très célèbre, mais elle connaîtrait bientôt son heure de gloire. Nous venions de publier un numéro présentant sa collection printemps. Résultat, je lui avais acheté presque toutes ses pièces.

Pia travaillait dans un studio qu'elle partageait avec trois autres créateurs au

dernier étage d'un ancien entrepôt réhabilité, dans le quartier du Queens. J'appuyai sur la sonnette, et Délia nous ouvrit.

— Salut, encore en retard, même pour ta robe de mariée, me railla-t-elle en me serrant dans ses bras. J'ai hâte ! Cette garce refuse de nous montrer la robe avant que tu ne l'aies vue.

— Garce toi-même, rétorqua Pia en riant.

Pia et Délia évoluaient dans le même cercle social, d'où notre découverte de ses talents de couturière. Ses longs cheveux raides ondulaient dans son dos à la façon d'un rideau de soie noire comme le jais. En ce qui concerne le maquillage,

elle optait toujours pour le strict minimum. Aujourd'hui, des pointes d'eye-liner soulignaient ses yeux en amande, et une poudre Smashbox Soft Lights éclairait sa peau mate et crémeuse. Sa beauté rendrait n'importe quelle femme jalouse, aussi charmante soit-elle. J'en faisais partie, et pourtant, côté physique je n'étais pas à plaindre.

Elle me décocha un grand sourire en annonçant :

— Tu es prête ?

Nerveuse, je fronçai les sourcils vers Délia.

— Où est Holli ?

— Elle t'attend, répondit Pia en

pointant le pouce derrière son épaule. Viens, je te montre ta robe, je n'y tiens plus.

Le studio occupait un espace conçu comme un loft : tout était ouvert et les couturiers avaient chacun son atelier. De grandes fenêtres rectangulaires baignaient de lumière naturelle la décoration immaculée. Dans le coin de Pia, un ancien panneau de cabinet de docteur isolait la partie essayage où Holli était assise, montant la garde.

— Personne n'a triché ? s'enquit Pia.

Holli sursauta et fourra les mains dans ses poches arrière.

— Personne. Je protège ta robe des

curieux, Sophie. Tu dois être la première à la voir. J'ai même dû plaquer Délia au sol pour l'empêcher de tricher.

— Me plaquer au sol ? N'exagère pas. Tu m'as retenue, c'est tout.

Délia se tenait entre ma mère et moi, face au panneau, et Holli se planta à mes côtés.

— Prête, Sophie ? lança Pia. C'est parti.

Je serrai les mains de Délia et Holli, les yeux fermés très fort pendant que Pia dévoilait la robe. Quand j'entendis Délia souffler, j'ouvris les paupières. Mon cœur bondit dans ma poitrine. J'en avais le nerf optique qui palpait.

La voilà. La robe que j'allais porter pour me rendre à l'autel. Celle qui marquerait mes premiers instants en tant qu'épouse de Neil.

Elle était sublime.

Ma mère chuchota :

— Sophie... elle est noire. C'est normal ?

— Une chose est sûre, m'dame, le blanc est proscrit pour Sophie, lui rappela Holli.

Ce à quoi ma mère répondit par un grognement écoeuré.

J'étais sans voix. La robe était magnifique avec son corsage moulant de soie foncée qui ruisselait comme des

perles sous une dentelle noire complexe ajustée pour souligner ma taille de guêpe et donner l'illusion d'une croupe bien plus bombée qu'en réalité. Le décolleté en cœur s'élevait vers une unique bretelle sur une épaule, et la jupe ample tombait en couches de dentelle noire festonnée. Je fis le tour d'un pas lent sans oser la toucher.

— On l'enfile ? s'impacienta Pia.

Je m'aperçus que mon absence totale de réaction pouvait être mal interprétée. Je m'efforçai d'opiner avec enthousiasme.

— C'est... c'est...

Je fondis en larmes, et les quatre

femmes se précipitèrent pour me consoler.

— Nous avons encore le temps, me rassura Pia. Je peux faire des modifications.

— Non, non, je ne pleure pas à cause de...

Un hoquet m'interrompit. Je repris :

— Je pleure de bonheur ! Elle est parfaite.

Nous n'aurions pas dû organiser la grande découverte de ma robe la semaine de mon cycle menstruel. Fichues hormones !

— Oh, elle va me faire pleurer, chuchota Pia.

Holli se mit à rire.

— Il n'y a que les fringues pour la mettre dans cet état, pouffa Holli.

— Sophie, tu devrais l'enfiler si tu ne veux pas que la couturière fasse une attaque, suggéra Délia.

Un pas en arrière, je m'essuyai délicatement les yeux ; béni soit le talent d'Urban Decay et son incroyable ligne de cosmétiques waterproof.

— Oui, bien sûr, répondis-je en riant de ma propre bêtise.

Pleurer pour une robe, c'est ridicule !

Je me cachai derrière le panneau que Pia remettait en place et quittai mon jean et mon pull, puis enfilai le soutien-gorge

sans bretelles spécialement prévu pour l'occasion.

— C'est celui que tu porteras le jour J ? demanda Pia.

Mince, j'aurais pu y penser.

— Hum, non... Je pourrai emmener le bon au dernier essayage ?

— Oui, ça devrait aller.

Elle retira la robe du mannequin et m'aida à revêtir cette merveille. Holli vint nous prêter main-forte, très vite suivie de ma mère. Au milieu de quatre paires de mains – car Délia s'était jointe à l'affaire –, je finis par me retrouver scellée dans la plus belle tenue que j'aie jamais portée.

Pia me retourna vers un miroir triptyque et me fit grimper sur une petite estrade. Ce n'était pas chose facile.

Oh, non ! Les marches de la Terrace Room !

Cette crainte s'envola dès lors que les filles reculèrent. Je me découvris dans la glace. Depuis le début de cette histoire de mariage, j'essayais de me persuader que je n'avais pas sombré dans le cliché de la future mariée nunuche : je refusais de prendre le nom de Neil, je ne portais pas de blanc, et personne ne me conduirait jusqu'à l'autel. N'était-ce pas radical ? Le plus dur était de me convaincre que je me fichais des traditions. Une bataille perdue d'avance quand je me découvris

dans cette robe. J'étais surexcitée à l'idée de me marier.

En revanche, je n'avais aucun regret concernant cette couleur éloignée des bonnes mœurs, malgré les plaintes de ma mère.

— Je ne comprends pas où est le problème avec le blanc.

— Il perpétue une tradition puritaine que je ne veux pas cautionner, lui expliquai-je en caressant le travail de fourmi opéré sur ce corsage. Et puis, le blanc me fait le teint pâle.

— Ce n'est pas une robe qui te fait cautionner quoi que ce soit, grommela ma mère.

— Détrompez-vous, votre fille aura sa photo dans toutes les pages société, lui rappela Pia qui fronçait les sourcils et tirait dans le dos de ma robe. Il me faut des épingles.

— Vraiment ? s'inquiéta maman. Ta grand-mère a publié une annonce dans les pages de noces de la gazette de Mining. Tu veux qu'elle t'envoie une copie pour le quotidien de New York ?

— On ne parle pas de ce genre de revue, Mlle Scaife.

Délia ramassa un numéro de *Vanity Fair* qui traînait sur une étagère près de la planche à dessin de Pia et l'ouvrit pour lui montrer un exemple.

— À New York, les gens raffolent des potins. C'est pourquoi l'annonce du mariage d'un milliardaire peut vite faire mouche.

— Les noces d'Emma étaient sur toutes les unes, illustrai-je, même si ma mère n'était pas plus avancée.

— Ah, dit-elle, perplexe. Je ne savais pas que Neil intéressait autant les gens.

— Il n'est pas connu du grand public, mais de toutes les personnes évoluant dans les milieux de la mode, de l'édition ou des affaires. Sans compter l'implication de son ex-compagne dans de nombreux événements de la haute société new-yorkaise.

De prononcer le mot « ex-compagne » tout en portant cette tenue devant un miroir, j'en avais un peu la nausée.

Je baissai la tête vers Pia qui piquait d'épingles le bord de ma robe.

— Sans compter la sortie du bouquin, renchérit Holli. Pour sûr, ça rendra les gens curieux.

Heureusement que les lasers bioniques oculaires n'existent que dans les bandes dessinées. Sinon, je l'aurais brûlée vive, cette garce !

— Quel bouquin ? demanda évidemment ma mère.

Ma tête se mit à tourner. Pourvu que la robe ne soit pas trop serrée, ce serait

gênant pour le jour J.

— Hum, je t'expliquerai dans la voiture.

Une fois que Pia eut terminé ses ajustements, elle m'aida à retirer le vêtement. Je le faisais à contrecœur. J'avais envie de me marier là, tout de suite.

Tandis que je me rhabillais, Holli vint me voir derrière le panneau. J'entendais Délia et ma mère discuter plus loin dans le studio. Mon amie me regardait avec des yeux ronds.

— Je suis vraiment désolée, je te jure.

— Ce n'est pas grave, mentis-je.

Comment sortir de cette panade ? Je

n'allais quand même pas avouer les penchants de Neil à ma mère ! J'étais à peu près sûre qu'il ne voulait parler du livre à personne. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était limiter les dégâts.

— Si, c'est grave. Je suis vraiment nulle comme amie, je me dégoûte, s'indigna-t-elle avant de s'interrompre. Excuse-moi, je parle de moi alors que c'est ta journée.

— Je lui expliquerai les grandes lignes sans entrer dans les détails et lui dirai d'oublier tout ça, voulus-je la rassurer. Elle ne répétera rien à Neil.

Il n'empêche qu'en montant en voiture j'avais la boule au ventre.

— Merci Tony, sourit ma mère en s'asseyant à côté de moi, et quand celui-ci eut refermé la portière, elle me regarda avec des yeux brillants. Raconte-moi tout ! De quel livre parlait Holli ? Tu en écris un deuxième ?

— Hum, non... C'est autre chose. Une chose affreuse que quelqu'un fait subir à Neil. Une ancienne conquête écrit un bouquin sur leur relation, dont certaines anecdotes délicates au sujet de Neil.

— Oh, ma puce ! soupira ma mère en faisant claquer sa langue. C'est affreux ! Comment le prend Neil ?

— Très mal. Alors, s'il te plaît, ne lui en parle pas. Nous ne voulons pas ébruiter cette affaire.

— Motus et bouche cousue, promet-elle avec un air inquiet. Ce n'est pas son ex que j'ai rencontrée à la réception, si ?

— Valérie ? Non, répondis-je en regardant par la fenêtre pour éviter de croiser son regard. C'est quelqu'un qu'il a connu à la fac.

— C'est ridicule. Qui se fiche de savoir ce qu'on fait de nos années d'études ?

Comme ses bracelets cliquetaient, je devinais sans la voir qu'elle parlait avec les mains.

— Les étudiants se draguent, sortent en boîte...

— Flirtent avec des hommes de

quarante-deux ans à l'aéroport, ajoutai-je pour l'enrager.

Elle ne se laissait pas faire.

— Voyons, Sophie Anne.

— Je ne regrette rien du tout ! m'emportai-je en voulant frapper l'air.

Au lieu de ça, je cognai le plafond de la voiture, ce qui me fit mal au poignet.

— Bien fait pour toi, grommela ma mère.

— Bref, que penses-tu de la robe ?

— Elle doit coûter aussi cher qu'une parcelle dans notre région du Michigan, mais tu seras superbe.

Satisfaite, je m'enfonçai dans mon

siège avec un soupir.

— Pourvu que Neil ne te soupçonne pas de vouloir la recycler en robe de deuil pour ses funérailles, pouffa-t-elle dans sa barbe.

— Eh, te permettrais-tu de blaguer sur son âge ?

Dans ma famille, ce type d'humour était un signe d'affection. Elle me réchauffait le cœur. Je dégainai mon téléphone et ouvris l'application des notes.

— Qu'est-ce que tu fais ? voulut-elle savoir avec un regard suspicieux.

— Je le mets par écrit, répondis-je en tirant la langue pour me concentrer. Je me

languis de raconter à Neil que tu as fait une blague qui prouve ton affection pour lui, mais je ne lui dirai que quand il aura vu la robe.

De retour à Sagaponack, Neil n'était pas là. Certes, la maison était si grande qu'il pouvait être n'importe où, mais je ne le trouvais dans aucune de ses pièces de prédilection. J'appelai Tony.

— Allez voir au garage, me suggéra-t-il. Vous voulez que je vous y conduise ?

— Non, c'est gentil.

Je n'allais quand même pas demander à notre chauffeur de me promener sur notre propriété. Je remis mon manteau,

remontai le chemin d'un pas vif et tournai à l'intersection en essayant de ne pas glisser avec ces bottes qui ne servaient qu'à faire joli.

Le garage de Neil n'était pas comme les autres. Il relevait plutôt du hangar d'avions. Des rangées de voitures dont les noms de certaines me parlaient – Maserati, Lamborghini, Ferrari – et d'autres pas du tout – Pagani, Bugatti, Zenvo – brillaient comme des bonbons sous les spots aveuglants. Mes pas résonnaient sur le béton poli. L'acoustique de la pièce était si sensible que je pus localiser Neil en l'écoutant tourner une clé à douille. Je le trouvai à genoux, en jogging et tee-shirt, à côté de l'une de ses Aston Martin. Il ne leva pas

les yeux quand je m'appuyai contre la carrosserie.

— Je t'ai cherché partout, tu ne répondais pas au téléphone.

J'aperçus alors son portable posé par terre, juste derrière lui.

— Tu l'as mis sur vibreur ?

Neil ne répondit toujours pas. Était-il vraiment si concentré ?

— Excuse-moi, je te dérange ? insistai-je, basculant d'un pied sur l'autre.

Quelque chose clochait. Il n'était pas du genre à faire la sourde oreille. D'ailleurs, je ne l'avais jamais vu aussi énervé avec moi.

Il lâcha sa clé à douille et s'assit sur ses talons. Je le vis déglutir avant de me parler.

— Je l'ai lu.

Mon cœur battait la chamade.

— C'est pour ça que tu voulais être seul aujourd'hui ?

— Non, mon psy est venu, je n'ai pas menti.

Toujours impossible de croiser son regard. Sa voix frêle ne lui ressemblait pas et m'inquiétait bien plus qu'une bouteille de vin fracassée contre un mur. Ne sachant comment formuler ma question, j'optai pour un maximum de délicatesse.

— Tu y as lu quelque chose dont tu voudrais me parler ?

— Non ! aboya Neil en levant enfin les yeux vers moi. Sophie, j'ai besoin que tu me rendes un service.

J'avais des frissons de le voir me supplier comme un enfant. Sous le choc, je hochai la tête.

— Tout ce que tu voudras.

— Je veux que tu le dises à Emma.

Je voulus déglutir, mais j'avais la gorge affreusement sèche.

— Hum, lui dire...

— Tout ce qui s'est passé. Mais épargne-lui les détails, s'il te plaît.

Pourquoi prenait-il cet air coupable ? Ce n'était pas sa faute ! Si je croisais le salaud qui le mettait dans cet état, il passerait un mauvais quart d'heure.

— Je t'en prie, dis-lui la vérité. Évite toute description et prie-la de ne jamais lire ce bouquin.

— Il vaudrait mieux que ça vienne de sa mère, non ? Ce serait plus facile.

— Je refuse que Valérie aborde ce sujet avec elle. Je refuse qu'elle aborde ce sujet tout court.

Neil reprit la clé à douille dans sa paume et se pencha comme pour se remettre à l'œuvre, mais il n'en fit rien. Il resta assis là.

— À peine quelques semaines après ma demande en mariage à Elizabeth, Valérie lui a raconté tout ce qui s'est passé entre Stephen et moi.

J'étais au courant, Emma l'avait évoqué. Nous supposions qu'Emma croyait son père hétérosexuel, puisque Neil était un parent plutôt conformiste et prenait soin de cacher ses penchants à sa fille. Emma avait donc conclu à une tentative de sabotage de la part de sa mère jalouse d'Elizabeth.

Ce n'est pas pour les séparer qu'elle en a parlé. Pas du tout.

J'avais comme une ampoule trop lumineuse dans le cerveau qui venait de claquer. Valérie n'aurait jamais dû

révéler la bisexualité de Neil à sa fiancée. C'était une trahison écœurante et inexcusable. Mais malgré mes différends avec Valérie et le fait qu'elle ait cherché à m'éloigner de Neil, je ne croyais pas qu'elle ait agi par méchanceté.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le moment de jeter de l'huile sur le feu. Neil voulait que j'en avertisse Emma. Toutes les deux, nous nous entendions bien mieux qu'aux premiers temps de ma relation avec Neil, mais elle n'en restait pas moins sa fille. Comment réagirait-elle en apprenant que son oncle avait été si violent avec son père ?

— Oui, je lui en parlerai. Compte sur moi.

Je n'avais pas le choix. Neil avait besoin de moi, j'étais là pour lui. C'était aussi simple que ça.

— Ce n'est pas tout.

Visiblement, il luttait pour ne pas se laisser submerger par les émotions.

— Tu... Tu crois qu'Emma me verra différemment ?

Je n'hésitai pas une seconde.

— Non. Tu as élevé une jeune femme adorable et pleine d'empathie. La connaissant, ça risque de la rendre furieuse, mais sa colère ne sera pas dirigée contre toi.

— J'aimerais pouvoir lui dire sans vraiment lui dire... Je sais, ça n'a pas de

sens, mais... S'il existait un moyen de la mettre au courant sans qu'elle l'entende de ses propres oreilles.

En deux ans, je n'avais jamais vu Neil aussi brisé. S'il touchait le fond, j'espérais qu'il ne puisse que remonter.

C'est alors que j'aperçus la bouteille. Elle était coincée derrière la roue arrière de la voiture. Je ne l'aurais pas vue si Neil ne s'était pas levé. Une pointe me transperça la poitrine.

— Qu'est-ce que c'est ?

Son visage se décomposa.

— Je ne...

Non, je ne pouvais pas dire « je ne t'en veux pas », ce serait mentir.

— Je peux la ranger ?

— Oui, je t'en prie, bafouilla Neil en se pinçant le nez, les coudes serrés contre ses flancs. Je suis désolé. Je ne sais plus ce que je fais...

Ses épaules s'avachirent et furent agitées de secousses. Les larmes me piquaient les yeux quand je me précipitai pour le prendre dans mes bras.

— Tu vas beaucoup mieux, Neil. Ce n'est pas une rechute. Tu as craqué une seule fois, ce n'est rien du tout. Tu sais combien de hamburgers j'ai mangés en cachette quand je suivais ton régime végétarien ? Dans le passé, tu as réussi à te débarrasser d'addictions bien plus coriaces que celle-ci. Souviens-toi de la

coke, tu en as abusé jusqu'à la trentaine passée.

— Mon royaume pour un petit rail, plaisanta-t-il avec un ricanement qui fut loin de me rassurer.

Il valait mieux changer de sujet.

— Mon chéri, tu t'es remis d'une leucémie, tu te remettras de ça aussi. Et là, tu n'auras même pas à vomir.

Neil releva la tête pour me sourire.

— Tu me dis toujours que je sais trouver les mots justes quand tu es en crise, mais tu refuses d'avouer que tu en fais autant pour moi.

— Ce qui fait de moi la femme la plus modeste au monde.

Comme il ne disait rien, j'ajoutai :

— De l'univers, même.

Neil alla ramasser la bouteille pour me la donner, puis recouvrit mes mains des siennes.

— Tu as raison. J'y arriverai.

Il y avait plus subtil comme question, mais c'était plus fort que moi :

— Tu as caché d'autres bouteilles dans le coin ?

Il secoua la tête.

— C'était la seule.

Ouf !

— Je te propose de rentrer à la maison

et de nous blottir devant un beau feu de cheminée tant que c'est encore la saison. Tu pourrais lire, et pendant ce temps, je perdrai une heure de ma vie sur Tumblr.

— Sur Tumblr, tu regardes des photos pornographiques de bonshommes en costume qui enfonce leurs doigts dans la bouche de jeunes brunettes, me rappela-t-il, le sourcil levé. Je n'appelle pas ça perdre son temps.

Il prit un air faussement indigné.

— Après ça, tu me donnes des conseils pour exprimer mes sentiments ? Je dois être plus désespéré que je le pensais.

Je lui lançai un regard noir.

— On dirait qu'un certain bonhomme

n'a pas envie de mettre ses doigts dans la bouche d'une jolie brunette, ce soir.

Avec un petit grognement d'humour, Neil m'attira contre lui et, d'un pas titubant, on longea les rangées de machines en fibre de carbone. J'avais encore bien des choses à lui faire savoir, des choses que j'avais besoin de lui dire. Mais pour le moment, je préférais me satisfaire de cet instant.

Chapitre 12

Notre résolution de passer autant de nuits en ville qu'à la maison avait commencé par nuire à notre quotidien, mais à la fin du mois de mai, nous adoptons volontiers la cadence. C'était pratique : Neil pouvait rencontrer son tailleur aussi souvent qu'il l'estimait nécessaire pour que son costume soit parfait. De mon côté, je profitais du temps gagné par l'absence de trajets en voiture pour accumuler les heures supplémentaires et m'avancer autant que possible dans mon travail. Heureusement,

je n'étais pas loin pour répondre aux « inspirations » soudaines d'Holli pour sa robe de demoiselle d'honneur. Et puis, désormais, après une journée de boulot, au lieu de rentrer dans un appartement à peine meublé, je rentrais chez moi. Un *vrai* chez-moi.

La journée avait été particulièrement éprouvante, et Neil et moi relâchions la pression ensemble quand son téléphone se mit à sonner.

— Fait chier, grommelai-je entre deux soupirs, à cheval sur mon fiancé. Tu rappelleras plus tard.

Mais quelques secondes plus tard, mon portable vibra sur la table de chevet. Ce fut ensuite le tour du téléphone fixe.

Neil me prit par les hanches.

— On dirait que c'est urgent.

— Le sexe aussi, c'est urgent, marmonnai-je.

Je me relevai, le laissant se retirer, et retombai lourdement à côté de lui sur le lit. En regardant nos portables, nous annonçâmes en chœur :

— C'est Michael.

Tandis que Neil chaussait ses lunettes pour pouvoir le rappeler, son téléphone se remit à sonner. Il décrocha malgré ses mains tremblantes.

— Michael ! Tout va bien ?

Je m'assis dans le lit et passai les

doigts dans mes cheveux. Neil écouta un instant, silencieux, avant de se lever d'un bond et de s'activer à toute allure. Je l'imitai. Il se passait quelque chose de grave.

Pitié, faites que le bébé aille bien.

Je repensais à Ricki, une amie de ma mère qui avait accouché d'enfants mort-nés à trois reprises. Finalement, elle était l'heureuse maman d'un bébé adopté dans un orphelinat, mais dans l'immédiat, ça ne me consolait pas. J'avais le chic pour me rappeler les pires choses aux pires moments.

M'élançant hors du lit, je me débarrassai de mon pantalon de yoga et de mon tee-shirt gris en coton trop grand,

luttai pour enfiler un soutien-gorge et un débardeur, puis sautillai à cloche-pied en m'évertuant à revêtir une culotte. Je passais la tête dans un pull quand Neil raccrocha.

Il avait déjà remis son jean et refermait sa braguette en m'expliquant :

— Emma a perdu les eaux.

— Mais c'est trop tôt ! m'inquiétai-je, toutefois rassurée que les nouvelles ne soient pas mauvaises.

— Oui, c'est trop tôt.

Drapé dans une tension sourde et soucieuse, Neil enfila un pull, attrapa ses clés et son portefeuille posés sur le linteau de la cheminée, et me lança :

— Mets ton manteau.

Il roula comme un fou du volant. Nous finirions à l'hôpital, d'une façon ou d'une autre.

Comme il se faisait tard, l'entrée principale était fermée. Nous dûmes passer par les urgences. De là, on nous indiqua la salle d'attente de la maternité pendant qu'une infirmière partit chercher Michael.

— Pourquoi ne nous dit-on pas ce qui se passe ? J'aimerais aller la voir.

Le regard de Neil restait rivé sur la porte par laquelle nous venions d'entrer comme s'il attendait une foule d'infirmières et de médecins prêts à nous

inonder d'informations.

Nous nous assîmes dans deux sièges inconfortables où il n'était pas facile d'ignorer la télévision verrouillée sur Fox News, dont le volume était assez faible pour nous faire tendre l'oreille, mais assez fort pour nous obliger à y prêter attention. J'avais acquis une solide expérience pour ce qui était de survivre en territoire d'attente à l'hôpital quand Neil était en soins intensifs, mais attendre Neil et attendre *avec* Neil étaient deux choses radicalement différentes. Son genou tressautait sans arrêt. Il regardait tantôt sa montre, tantôt son téléphone, puis de nouveau sa montre, comme si cela ferait passer le temps plus rapidement. Quand je lui apportai un café, il prit la

tasse dans ses doigts tremblotants.

La porte de la salle d'attente s'ouvrit enfin, et Michael apparut. Je cherchai l'horreur dans ses yeux, mais y trouvai seulement une folle excitation.

— M. Elwood, Sophie. C'est un grand jour, pas vrai ?

Je lui offris une longue étreinte. Son bonheur était contagieux, je me permis donc de grimper d'un échelon dans la joie :

— Toutes mes félicitations !

Neil, en revanche, paraissait immunisé contre le virus du bonheur.

— Que disent les médecins ? C'est beaucoup trop tôt. Vont-ils chercher à

ralentir le travail ?

Michael fit signe que non.

— D'après la dernière échographie, le bébé pèse entre 2,7 kilos et 3 kilos.

— Sans parler du poids, qu'en est-il du... des...

J'ouvris et fermai les mains, à la recherche du mot juste.

— Des poumons, vint Neil à ma rescousse. Les poumons du bébé sont-ils...

— Les médecins ont injecté des stéroïdes, au cas où. Mais le bébé est à trente-cinq semaines, nous ne sommes pas loin du terme, expliquait Michael sur le ton calme et autoritaire de celui qui

refusait toute approche négative de la situation. De toute façon, Emma dit que le neuvième mois ne sert qu'à engraisser le bébé.

— Oui, Emma s'est renseignée, elle sait de quoi elle parle, cherchai-je à rassurer Neil.

Les deux hommes se ressemblaient bien plus qu'ils ne voulaient l'admettre ; Emma ne l'admettait pas plus, d'ailleurs. J'en déduisis donc qu'elle avait tenu à Michael un discours légèrement embelli pour éviter de l'inquiéter.

Les mains enfoncées dans les poches, Neil se balançait sur ses talons.

— Elle va bien, le col est dilaté de

quatre centimètres, ajouta Michael avant de marquer une pause. Vous n'auriez pas des nouvelles de Valérie, par hasard ?

— Non. (*Et je n'en attends pas.*) Je pensais qu'elle était ici, avec Emma. Elle ne devait pas l'accompagner pour l'accouchement ?

— Non, c'était plutôt le dernier recours, Emma espérait ne pas avoir à l'appeler, marmonna Michael en se frottant le visage. Sa copine Amy était censée venir la soutenir, mais elle est en voyage spirituel en Inde, et Valérie ne répond pas au téléphone.

Neil dégaina son portable.

— J'appelle sa secrétaire.

— Vous ne voudriez pas plutôt la rejoindre, tous les deux ? nous supplia Michael d'un regard rempli d'espoir. Je ne veux pas la laisser seule, mais j'ai besoin d'aller faire un tour pour me détendre.

Je me tenais debout, bien droite, l'expression figée. Mais dans ma tête, j'avais une main appuyée au mur et l'autre empoignait mon ventre tandis que j'essayais de vomir.

C'est donc ça qu'on ressent après une injection de Botox.

Non pas que j'abhorre les bébés. Seulement, ils me font peur, et la grossesse est une notion qui me donne des haut-le-cœur. En même temps, je ne veux

pas d'enfant. Comment pourrais-je comprendre l'intérêt qu'ont certaines femmes de subir une épreuve pareille ? D'un autre côté, c'était le choix d'Emma, je devais donc la soutenir, pas vrai ?

Mais qu'on n'aille pas me ficher un bébé couvert de sang sous le nez, ou je risquais de tourner de l'œil.

— La secrétaire de Valérie m'a dit qu'elle est à Londres, nous informa Neil en se passant les doigts dans les cheveux. Là-bas, il est 4 heures du matin, c'est normal qu'elle ne réponde pas au téléphone.

— Allons voir Emma, proposa Michael.

La maternité était différente de ce que j'imaginai. Au lieu de cris, un étrange silence régnait. Par contre, on retrouvait cette odeur caractéristique des hôpitaux, ce qui n'arrangeait pas ma nausée.

Et puis, je pensais trouver Emma endormie ou le teint pâle. Elle n'était même pas couchée. Assise dans son lit relevé, elle était absorbée par son portable. Elle avait l'air en forme, aucune perfusion à l'horizon.

Neil se précipita à son chevet comme si elle allait mourir, et quand il l'embrassa sur le front, elle soupira :

— Je vais bien, papa. Ne dramatiser pas.

— Tu n'as pas mal ? s'enquit-il en parcourant son corps d'un regard comme s'il y cherchait un os cassé dont le bout dépasserait sous sa chair.

Emma rejeta la tête en arrière et grommela :

— Je suis en plein travail, évidemment que j'ai mal.

— Emma veut un accouchement « naturel », expliqua Michael, les bras croisés, puis il s'appuya contre le mur. Moi, je trouve ça insensé...

— On en a déjà parlé, l'avertit la future maman. Sors de là, tu m'énerves.

— Bon, je vais faire un tour.

Il quitta son mur et disparut dans le

couloir en refermant la porte derrière lui.

Neil posa une main sur l'épaule de sa fille.

— Tu ne veux pas un tout petit antalgique ? Je suis sûr que c'est sans risque...

— Sophie, l'interrompit calmement Emma. Tu veux bien expliquer à ton imbécile de fiancé que je fais ce que je veux de mon putain de corps ? Et que si je refuse d'y injecter des substances, c'est mon putain de droit ?

Comme Neil se tournait vers moi, je me contentai de hausser les épaules.

Elle laissa échapper un soupir exaspéré, puis lâcha son téléphone sur ses

genoux. Ses bras se tendirent, et ses traits se crispèrent. La grosse machine apparemment fondamentale plantée à côté du lit émettait une courbe verte qui évoluait en pics et en lignes droites sur l'écran.

Neil se pencha vers Emma.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je peux faire quelque chose ?

— Neil, tais-toi, m'exaspérai-je. Elle a une contraction.

Incroyable, j'étais la plus calme des deux. Pourtant, il avait déjà connu un accouchement. Enfin, c'était plutôt Valérie, lui y avait seulement assisté. Était-il aussi angoissé, à l'époque ?

Le tracé s'apaisa sur le moniteur, et Emma retomba sur ses oreillers, reprenant son souffle.

— Merci, Sophie.

— Je suis désolé, s'excusa Neil en lui tapotant la main. C'est dur de voir son enfant souffrir.

— Pour sûr, c'est toi qui es à plaindre, dans l'histoire, rétorqua-t-elle. Où est maman ? Elle ne répond pas au téléphone.

— Elle est à Londres. Dès que sa secrétaire réussira à la joindre, elle lui dira de prendre le premier avion pour New York, lui promit Neil.

— Mais elle est censée m'accompagner pendant l'accouchement !

Emma se redressa brusquement comme si elle s'apprêtait à marcher vers Londres pour ramener Valérie par les oreilles, mais Neil la força doucement à se recoucher. La pauvre se couvrit le visage de ses mains.

— Je ne peux pas y arriver s'il n'y a que Michael ! Il est trop con !

— La douleur te fait dire n'importe quoi, la rassura Neil.

J'ouvris de grands yeux et lui fis signe de se taire, mais c'était trop tard. Il venait encore de jouer les papas poules.

— Bon, on ferait peut-être mieux de..., commençai-je en désignant la porte.

Emma braqua sur moi un regard rempli

d'espoir.

— Tu veux bien rester, Sophie ?

Je le pris en pleine figure. Je reculai même d'un pas sous la puissance du coup. Nous nous entendions bien, mais de là à lui tenir la main pendant l'accouchement, il y avait des limites. Je valais moins que Neil ou Michael à ses yeux, alors si elle leur tenait un tel discours, de quelles insultes allais-je écoper ?

— Tu es sûre ?

— J'ai besoin de soutien, pas du mépris de mâles débiles.

Sa bouche se tordit en une grimace de tristesse. Je ne l'avais jamais vue dans cet état. Elle semblait au bord des larmes.

Je repensai au mois de juillet de l'année précédente, quand Neil était au plus bas et que je fêtais le neuvième mois après mon avortement. Nous n'étions pas sûrs que Neil survivrait, et je me demandais ce qu'aurait été ma vie si j'avais gardé l'enfant. L'aurais-je eu seule, sans personne pour m'épauler au moment de l'accouchement ?

Non, Emma aurait été là pour me tenir la main.

Une hypothèse qui m'imposait un devoir. Je chassai Neil d'un geste évasif et m'assis dans le fauteuil auprès d'Emma.

— File rejoindre Michael, inquiétez-vous à deux dans la salle d'attente.

Il parut hésiter.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit...

— Je viendrai te chercher, le rassurai-je.

Quelle fierté de prendre la situation en main et de soutenir Emma quand elle en avait besoin ! J'en avais les chevilles qui enflaient.

Je pourrais me recycler. Si ma carrière dans l'édition venait à mal tourner, je pourrais devenir infirmière. Ou même médecin ! Et si je faisais des études pour devenir obstétricienne ?

— Oh, putain, déjà ! s'exclama Emma, penchée en avant.

Elle poussa des grognements. La ligne verte s'agita avec une intensité redoublée sur l'écran. Qu'est-ce que je pouvais faire, bon sang ? Lui masser le dos ? Lui parler doucement ? Lui dire de faire le petit chien, comme dans les films ?

Ma confiance de tout à l'heure s'envolait en fumée.

On frappa à la porte, et je croisai les doigts pour que ce soit Valérie... même si c'était peu probable. Une infirmière apparut, jeune brune dont les cheveux étaient tressés sur une épaule.

— Comment ça s'annonce ?

— Bien, souffla Emma, encore haletante. Ce ne sera pas pire que ça,

j'espère ?

L'infirmière nous fuyait du regard en s'affairant sur la machine cardiaque.

— Je n'en sais rien. Après tout, je n'ai pas d'enfant.

J'entendais presque la détonation nucléaire exploser de fureur entre les oreilles d'Emma.

— Je vous rapporte quelque chose ? Des bonbons à la menthe ? Un verre d'eau ?

— Comme vous voulez, je m'en fiche, marmonna Emma en fermant les yeux. On peut éteindre les lumières ? J'ai la migraine.

— Tu vas accoucher avec la migraine ?

Pas de bol.

Ça m'avait échappé.

— Sans blague, merci de me remonter le moral, Sophie ! aboya Emma.

Je compris que j'avais manqué une occasion de me taire.

Apparemment, le travail mettait plus de temps que dans les films. Emma s'assoupissait quand elle le pouvait, et les heures défilaient. À cause de sa migraine, les infirmières lui laissèrent un brassard pour prendre sa tension artérielle en continu. Sans prévenir, le brassard se gonflait et lui comprimait le bras, ce qui n'arrangeait pas la rage d'Emma. Tantôt Michael sortait boire un

café, tantôt c'était moi. L'odeur de caféine barbouillait Emma, il nous fallait donc jeter le gobelet et mâcher un chewing-gum avant de revenir dans la chambre.

De temps en temps, j'allais voir Neil pour localiser Valérie dans l'espace, et j'en profitais pour vérifier qu'il ne se ronge pas les ongles jusqu'au sang.

— Comment va-t-elle ? s'inquiéta-t-il lors de ma troisième visite.

— Le col est à six centimètres. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais elle a l'air de s'en sortir.

Mon regard se posa sur l'horloge.

Quatre heures du matin ?!

— C'est toujours aussi long ?

Il me fit signe que oui.

— Valérie a souffert trente heures avant qu'Emma naisse par césarienne.

— Trente heures ?

Je fis fonctionner mes méninges. Depuis le début du travail, d'une énergie débordante épicée de phrases revêches à un profond abattement, Emma était passée par toutes les phases. Mais je n'allais pas le dire à Neil, il s'inquiéterait inutilement.

— Valérie avait pris du Demerol, je suis sûr que ce médicament freinait l'accouchement, admit Neil d'un air éccœuré. Mais je serais rassuré qu'Emma

suiVe l'exemple de sa mère et accepte une injection, ne serait-ce que la pridu... enfin, le truc dans la colonne vertébrale.

J'avais l'impression de me retrouver propulsée dans un univers parallèle où l'on parlerait ma langue, mais dont je ne comprenais aucun mot. C'était un peu comme d'aller en Islande.

— Tu as des nouvelles de Valérie ?

— Elle arrive. Son avion a décollé peu après minuit, répondit Neil, un œil rivé sur son poignet. Désormais, c'est une course contre la montre.

Les heures passaient, et il devenait évident que Valérie n'arriverait pas à temps pour l'accouchement.

Autour de 6 heures du matin, Emma entama l'étape dite de « transition », et le décor se transforma en film d'horreur, à cela près que ça n'avait rien de divertissant. Elle ne menaça pas Michael de le tuer, ni ne serra sa main à lui faire craquer les os. Elle se contentait de s'agripper aux barres du lit, de s'agiter et de pleurer.

Michael se tenait auprès d'elle, lui mouillait le front avec une serviette fraîche en lui murmurant des encouragements. Moi, j'étais plantée sur un siège, sans trop savoir si je devais rester ou partir. Quand je me levai pour m'éclipser, elle brandit son bras en criant :

— Non, non !

— Bon, très bien, marmonnai-je en me frottant les mains sur les cuisses, remuant nerveusement sur ma chaise. Je vais simplement passer un coup de fil, je reviens tout de suite.

Dans le couloir, je composai le numéro de ma mère et me balançai sur mes talons en attendant qu'elle décroche.

— Maman !

— Sophie ?

Avec tout ça, j'en oubliais que ceux qui ne regardaient pas leur future belle-fille accoucher pouvaient éventuellement dormir.

— Que se passe-t-il ?

— Emma est en train d'accoucher juste à côté, dans la chambre. Je suis sortie dans le couloir. Je panique, maman, admis-je en chuchotant pour ne pas être entendue par Emma. Ça a vraiment l'air très douloureux.

— Oui, ça n'en a pas que l'air, affirma ma mère. Apparemment, je parlais à un mur quand tu étais encore lycéenne et que je te le répétais cent fois.

— Ouais, je sais. D'ailleurs, tu m'as aidée à me forger une opinion sur le sujet, répliquai-je en espérant que la fatigue excuserait mon irritabilité. Seulement, je ne suis pas prête à assister à ce qui arrive.

— Emma veut que tu restes avec elle ?

Toujours aussi pragmatique.

— Oui. J'ignore pourquoi, mais elle tient à m'avoir dans la chambre.

Une pause.

— Peut-être pour garder Neil à distance, ajoutai-je. Ou parce que sa mère n'est pas là.

— Oh, la pauvre ! Ta grand-mère m'a tenu la main jusqu'à l'accouchement, m'expliqua-t-elle comme si je n'avais jamais entendu l'histoire de ma naissance. Évidemment, elle en a profité pour me rabâcher que c'était ma faute et que je devais assumer les conséquences de mes actes.

— C'est triste pour Valérie. Elle va

manquer la naissance de sa première petite-fille, et il n'est pas dit qu'elle en aura d'autres.

— Tu ne peux pas le filmer avec ton téléphone ? Ou l'appeler sur Scap ?

— Ça se prononce... (*Mais oui, Skype* !) Maman, t'es géniale, putain !

— Sophie Anne, surveille ton langage !

— Désolée, dis-je en me retournant vers la porte. Bon, je te laisse. J'avais seulement besoin de parler à quelqu'un d'à peu près calme, soupirai-je, puis je secouai la tête même si elle ne me voyait pas. Non, pour être honnête, j'avais besoin d'entendre ta voix, maman.

— Rappelle-moi quand tu veux, ma

chérie.

Depuis toujours, cette voix douce m'apaisait quand j'avais besoin de réconfort.

— D'accord. À plus tard.

Même si elle me tapait souvent sur les nerfs, elle restait ma mère. Et puis, pour m'avoir, elle avait traversé la même épreuve que celle qu'Emma subissait là, tout de suite. Dès que je la verrais, je lui ferais le plus gros câlin de l'histoire.

Motivée par sa brillante suggestion, je me glissai dans la chambre et fis signe à Michael d'approcher.

— Ma mère a eu une idée pour que Valérie ne manque pas l'accouchement,

lui chuchotai-je en montrant mon portable. On peut l'appeler sur Skype.

— C'est possible dans un avion ? me demanda-t-il.

Comme doté d'un sixième sens, Neil apparut à la porte.

— Neil, tu sais si Valérie peut se connecter sur Skype dans l'avion ?

Il secoua la tête.

— Non, pas sur un vol commercial. Mais elle ne devrait pas tarder à atterrir.

— Bon, insiste jusqu'à ce qu'elle décroche. Si elle n'arrive pas à temps, on l'appellera par Skype. C'est l'idée de ma mère, ajoutai-je après coup.

— Impressionnant, ironisa-t-il, mais je préfèrai ne pas relever.

Ce n'était pas le moment de se disputer. Je le renvoyai dans la salle d'attente avec la mission impossible suivante : contacter Valérie. J'étais presque plus impatiente de la voir apparaître que de voir naître le bébé.

La transition d'Emma durait une éternité, j'en avais une boule au ventre. Ses cris rappelaient ceux d'une vache à l'agonie – une comparaison que je m'abstiendrais de partager avec elle –, et elle gigotait dans son lit dans une danse digne d'une droguée sortie tout droit de *Trainspotting*. Je me promis de n'autoriser personne de la famille à faire

un séjour à l'hôpital dans les prochaines années. Il me faudrait du temps pour m'en remettre.

Michael était assis près du lit et lui caressait le bras, mais elle se dégagea d'un geste brusque en gémissant.

— On devrait peut-être lui faire penser à autre chose, non ? demandai-je à l'infirmière.

Elle me répondit d'une voix douce.

— Non, il vaut mieux pas. À ce stade, les femmes préfèrent se concentrer pour ne pas laisser la douleur leur échapper.

Ne pas laisser la douleur leur échapper ?

Qu'est-ce que ça signifiait ? Emma

grognaît, perdait à moitié conscience et se soulevait à chaque contraction. Était-ce vraiment normal ? Quand l'infirmière contrôlait l'état de son col, je trouvais la procédure déroutante. En tout cas, à la place d'Emma, je n'arriverais pas à me concentrer sur ma douleur avec les doigts d'une inconnue enfoncés dans mon vagin.

Même s'il s'agissait du plus grand rêve d'Emma, j'aurais préféré qu'elle s'abstienne. On devrait trouver un moyen indolore de faire sortir le bébé directement du ventre, par une fermeture Éclair, par exemple.

Michael était au bout du rouleau. Il avait l'air prêt à fondre en larmes.

— Michael, tu devrais aller à la salle

de bains, ou te balader dans le couloir.

En se relevant, il fit la grimace. Ses jambes devaient être engourdies.

— Oui, tu as raison. Je vais dire à M. Elwood où nous en sommes, puis j'appellerai mes parents.

Je m'enfonçai dans le fauteuil et reposai les pieds sur l'accoudoir. Je n'avais pas prévu de m'assoupir, les cris de panique d'Emma me réveillèrent en sursaut.

— Il faut que je pousse !

— Non, ne fais pas ça ! rétorquai-je avant même que mes yeux n'aient fait la mise au point, puis je bondis sur mes pieds. Je ne sais pas rattraper un bébé.

Ne pousse pas, je vais chercher une infirmière.

Je pensais sortir dans le couloir calmement et trouver une blouse blanche. Mais mon taux d'adrénaline s'emballa sans prévenir, comme si j'essayais de dégager une victime coincée sous une voiture accidentée.

Je me mis à hurler :

— Une infirmière, vite ! Elle va pousser, et je ne sais pas comment faire sortir un bébé !

— Sophie, baissez d'un ton ! me rétorqua-t-on depuis l'autre bout du couloir.

Mes yeux devaient me jouer un

mauvais tour. Non, je ne rêvais pas, c'était bel et bien Valérie qui fonçait sur moi, son manteau fouettant l'air sur son passage. Je tendis les bras et courus vers elle. On se heurta dans une étreinte à sens unique, mais je me fichais de cette absence de retour. J'étais tellement soulagée de la voir.

— Vous pourriez me laisser aller voir ma fille ?

Valérie fit un pas chassé et fila vers la chambre. Je restai appuyée contre le mur et poussai un long soupir de soulagement. Une infirmière qui passait par là me lança un regard en biais. Le personnel soignant devait se lasser des visiteurs qui hurlaient leur désespoir dans les couloirs de

l'hôpital.

Je rejoignis la salle d'attente où Michael se servait un énième café. Neil s'était endormi sur un siège, la tête basculée en arrière. La position devait être particulièrement inconfortable.

— Les garçons ?

J'eus aussitôt toute leur attention, bien que Neil mît un moment à reprendre ses esprits.

— Elle est prête à pousser.

Michael jeta son gobelet rempli à la poubelle et se rua dans la chambre.

— Tu ne l'accompagnes pas ? demanda Neil en clignant des yeux vers la porte.

— Non, Valérie vient d'arriver, Dieu merci.

Je me laissai choir dans le siège d'à côté. Pour la première fois depuis la veille, je lisais dans son regard autre chose que de l'angoisse. Un petit sourire se dessina au coin de ses lèvres.

— Tous ces mots dans la même phrase ? Venant de toi, c'est surprenant.

Fatiguée, je lui assenai un coup à l'épaule avant de m'affaler contre lui. Les accoudoirs en bois de nos deux chaises s'enfonçaient dans mes côtes, mais j'étais trop fatiguée pour changer de position.

— Sophie ?

Neil bougea le bras, et j'ouvris les

yeux. Une tache de salive maculait la manche de sa chemise. Je me redressai en m'essuyant la bouche. C'est moi qui bavais ?

Michael se tenait sur le seuil de la porte. En le voyant si rayonnant, je repris d'un coup mes esprits.

— Oh, merde ! J'ai dormi longtemps ? m'exclamai-je, puis je m'aperçus une seconde trop tard que, pendant que mon sommeil, une autre famille s'était installée dans la pièce et désapprouvait mon langage.

— Au moins trois quarts d'heure, répondit Neil en se levant avant de me tendre la main.

À peine me retrouvai-je debout qu'il m'attira dans le couloir. Son sourire béat était contagieux. À mesure que nous nous approchions de la chambre d'Emma, mes gloussements grimpaient en intensité.

— Quatre kilos quarante, annonça Michael quand on franchit la porte. Quarante-deux centimètres. Et de plus grands pieds que prévu.

Quelques heures auparavant, j'avais laissé Emma dans un état pitoyable. À présent, elle rayonnait dans la pièce sombre. Malgré les cernes sous ses yeux, elle était au comble du bonheur. Valérie était debout près du lit et tenait dans ses bras un petit paquet qui la faisait sourire jusqu'aux oreilles.

— Oh, mon Dieu ! m'écriai-je en me précipitant vers Emma. Tu es maman !

Elle accueillit mon étreinte à bras ouverts. Neil ne voyait pas encore le bébé, mais il pleurait déjà de joie. Il vola la petite chose emmaillotée à Valérie sans un merci.

— Oh. Oh, oh.

Des larmes brillaient dans ses yeux comme il logeait sa petite-fille au creux de son coude avec une aisance qui me laissait perplexe.

— Comme tu es belle ! roucoulait-il. Toi, je vais t'offrir un poney.

— Papa..., lui reprocha Emma.

Valérie serra tendrement l'épaule de sa

filles et murmura :

— La perfection incarnée.

— Elle tient ça de moi, évidemment, affirma Neil sans quitter le poupon du regard.

Je contournai le lit pour mieux voir cette petite tête couverte d'un bonnet qui dépassait à peine des couvertures. Neil pivota vers moi, mais son attention restait concentrée sur le bébé.

Sur Olivia.

Dans l'immédiat, cette petite ne remportait pas la palme de la beauté. Ses yeux, deux boules grotesques cachées sous des paupières fermées, étaient tuméfiés. Elle avait le visage rouge, et de

petits boutons blancs lui recouvraient la frimousse. Elle grimaçait comme un gnome des forêts. L'un de ses bras minuscules s'échappait des replis molletonneux et laissait voir une peau marbrée. Je n'avais jamais rien vu d'aussi laid.

Mais je l'aimais. Au premier regard, je tombai sous le charme. Elle – ou il, l'avenir pouvait nous réserver des surprises – était quelqu'un. Un petit ange qui, à peine une heure auparavant, n'était pas encore là. Un mélange de deux êtres que je considérais comme ma famille.

— Tu veux la porter, Sophie ? me proposa doucement Michael.

De toutes les personnes présentes, il

était le seul à comprendre ce que je pouvais ressentir à l'idée de mal m'y prendre avec un bébé. Je l'avais vu manipuler la nièce de Neil avec des gestes malhabiles le jour de son mariage.

— Hum, je ne suis pas sûre de pouvoir.

Je fis un pas en arrière, craignant qu'elle ne soit propulsée par terre par la seule éventualité que je puisse la toucher.

— Bien sûr que si, insista Emma en me montrant le fauteuil. Assieds-toi, on te la mettra dans les bras comme si tu étais la grande sœur toute fière.

— Très drôle.

Je retroussai mes manches et m'installai sur le siège avec l'air gauche

de cette grande sœur fière dont parlait Emma.

Neil se pencha vers moi et m'aida à positionner Olivia comme il fallait avant de s'écarter.

— Elle pèse à peine plus qu'une brique de lait, m'émerveillai-je. Ça me rappelle la première fois où j'ai sorti mon ordinateur de son emballage. J'ai manqué de le laisser tomber tant sa légèreté m'a surprise.

— Évite de faire la même chose avec mon enfant, s'il te plaît, rétorqua sèchement Emma.

Je levai les yeux vers Neil et lui décochai un sourire.

— Tu vois, ça prouve que j'aime bien ta fille, Neil. Je ne toucherais pas un bébé à peine sorti du corps de la première venue.

— Au fait, nous avons du nouveau, déclara Michael en s'éclaircissant la voix. Nous avons légèrement modifié son prénom. Au lieu d'Olivia Jane, nous avons choisi Olivia Rose. En l'honneur de votre mère, M. Elwood.

Ses traits se durcirent sous le coup de la tristesse, mais Neil se ressaisit.

— Elle en aurait été très fière.

— Fière mais discrète, rectifia Emma en riant. J'imagine qu'on devra trouver un surnom ridicule à Olivia, comme mamie

le faisait pour nous tous.

— Tiens, d'ailleurs, c'était quoi, le tien, Emma ?

Je savais que Rose appelait souvent Neil « mon chaton ». Il y avait aussi « mon hérisson » et « mon chou-fleur », mais difficile de se souvenir qui était quoi.

— Mon pudding, confia Emma en levant les yeux au ciel.

— Parce que c'était un gros bébé, expliqua Valérie.

J'examinai le visage boursoufflé de la petite Olivia. Sa bouche se fronçait comme un sourcil – elle ressemblait déjà beaucoup à sa maman –, et elle se mit à

bâiller, puis à gigoter dans ses langes. Elle était si petite que j'avais peur de tenir trop de couverture et pas assez de bébé.

Un soupir attendri m'échappa comme je lui caressais la joue du bout du doigt. Pour quelqu'un qui aurait, je l'espère, la pire crise d'acné de sa vie, sa peau était drôlement douce.

— Si on se base sur le poids, je l'appellerais volontiers Rosbif. Ils pèsent à peu près pareil, tous les deux.

— Va pour Rosbif ! s'exclama Michael avec un rire qu'il ravala aussitôt quand son épouse le foudroya du regard.

Bon, peut-être que j'évitais

d'appeler Olivia Rosbif devant ses parents.

En quelques heures, notre vie changeait radicalement. J'étais tombée sous le charme d'Olivia en un regard, c'était incroyable. Sans doute une histoire de procuration : j'adorais Emma, je ne pouvais donc qu'adorer la cause de son bonheur. Mais bon sang, ces toutes petites mains, ces minuscules doigts...

— Tu devrais rester en ville, proposai-je tandis qu'on quittait le parking de l'hôpital. Comme ça, on reviendra les voir pour ma pause-déjeuner.

Neil tourna la tête vers moi. Le sourire

plaqué sur son visage depuis le début de la soirée s'étira de plus belle.

— Je croyais que tu n'aimais pas les bébés.

— C'est vrai, mais j'aime celui d'Emma, c'est tout. Elle est si jolie, et elle sent si bon...

— Sophie, m'interrompit Neil d'un air inquiet. Tu n'as... J'espère que ça ne te fait pas envie ?

— Argh, non ! Encore moins après avoir passé la nuit au chevet d'une femme en plein travail, affirmai-je en secouant la tête. Ne te méprends pas, j'adore déjà Olivia. Mais j'apprécie de rentrer ce soir dans notre appartement calme pour une

bonne nuit de sommeil. Michael et Emma ne peuvent pas en dire autant, les pauvres. Je ne les envie pas.

— Ah, tu me rassures. Je commençais à paniquer, à imaginer que tu réclames un bébé et qu'on doive utiliser le sperme de Rudy. Et je ne dis pas ça par hasard, il s'est vraiment proposé de le faire.

— Ce serait l'enfant de l'horreur ! Tu imagines ? Un bébé narquois et obsédé par la mode qui régnerait sur New York.

Je marquai une pause et fermai les yeux en souriant.

— Non, si on faisait ça, il faudrait opter pour quelqu'un qu'on ne connaît pas. Sinon, ce serait trop bizarre.

— De toute façon, ça n'a aucune importance, puisque..., commença Neil.

— Puisque ça n'arrivera jamais. Je tiens trop à mes huit heures de sommeil.

— Oui, c'est mieux ainsi. Je vais avoir plaisir à être grand-père, peut-être même plus qu'à être père.

Un long bâillement le coupa dans sa phrase.

— Quand tu es papi, tu laisses passer tous les caprices et tu renvoies les petits monstres chez leurs parents avec trois grammes de sucre dans le sang.

— Quand j'y pense, Neil. Tu es papi.

Je posai la main sur son genou. Il profita d'un feu rouge pour me lancer un

regard.

— Oui, je suis papi. J'en ai l'air ? Tu crois que je devrais passer aux pantalons taille haute ?

Revoilà sa crise de la cinquantaine qui pointait le bout de son nez. Je secouai la tête et me mordillai la lèvre.

— Non, reste comme ça, tu es très sexy.

Je ne lui précisai pas que son côté sexy était souligné par son amour attendrissant pour sa – pour *notre* – petite famille. Je flirtais avec lui pour le taquiner, mais nous étions bien trop fatigués pour faire quoi que ce soit ce soir. Cependant, quand il reporta son attention sur la route,

je surpris son petit sourire en coin.

— Allez, *mamie*, me railla-t-il. On rentre à la maison.

Le salaud !

J'avais oublié que, moi aussi, j'étais devenue grand-mère.

Chapitre 13

Après notre week-end de folie à Las Vegas la veille de leur mariage, Holli, Délia et moi avons retenu la leçon : cérémonie et gueule de bois ne font pas bon ménage. C'est pourquoi mon enterrement de vie de jeune fille aurait lieu deux semaines avant le jour J.

J'embrassai Neil à l'appartement avant de partir et lui jurai qu'il n'aurait pas à nous envoyer d'avocat en urgence pour nous faire sortir de prison. Je ne lui manquerais pas longtemps : il rendait visite à Olivia tous les jours à l'hôpital,

et dès qu'Emma et Michael la ramèneraient chez eux, ils auraient le grand-père dans leurs pattes à longueur de journée.

Mon chauffeur me déposa directement à l'aéroport près de la limousine que j'avais envoyée pour récupérer Holli et Délia. D'ailleurs, ma meilleure amie en sortit en trombe pour se ruer vers ma voiture tandis que Tony m'ouvrait la portière.

— Prête à sniffer des substances illicites dans le désert ? caqueta-t-elle, surexcitée.

Je levai les mains.

— Non ! Et arrête de crier en parlant

de substances, bon sang ! On est à l'aéroport, je te signale.

Je n'avais pas envie d'appeler Neil pour lui dire : « Surprise ! Les fédéraux ont réduit ton jet privé en miettes, nous allons devoir prendre un vol commercial pour notre lune de miel. »

— Bref, on s'en fiche ! dit Holli en me serrant dans ses bras. On va s'amuser comme des folles, toutes les quatre !

Le vinyle crissa dans mon esprit.

— Hum, quatre ?

— J'ai... une petite surprise pour toi.

Cette hésitation trahissait le doute qui l'habitait.

Une femme sortit de la limousine. Ce n'était pas Délia, mais une jolie tête blonde sur un petit corps voluptueux. Elle tendit les bras vers moi en criant :

— Sophie !

— Penny ! m'exclamai-je, sous le choc. Quelle bonne surp...

Elle ne me laissa pas terminer.

— Holli m'a invitée. J'espère que ça ne te dérange pas. Je lui ai raconté ce qui s'est passé avec Brad, et..., bredouilla-t-elle, la lèvre tremblante. Brad a... Il a...

— Oh, ma chérie, s'empressa Holli en la prenant dans ses bras. Viens par là, ma belle. On va grimper dans le jet privé de Sophie et se soûler au champagne hors de

prix.

Délia était sortie à son tour et elle secoua la tête en s'approchant de moi.

— Prends garde, Sophie. Le corps de Penny est constitué à 80 % de larmes.

— Brad a rompu ?

La pauvre, j'en eus mal au cœur pour elle. C'est nul de se faire larguer.

— Elle t'a dit pourquoi ?

Délia fit signe que non.

— Je n'ai pas cherché à en savoir davantage. Dès qu'elle en parle, on a droit aux chutes du Niagara, alors non merci, très peu pour moi. Mais Holli l'a prise en pitié, donc elle se retrouve avec

nous.

— J'adore Penny, évidemment, mais elle n'est pas un peu trop... raisonnable pour Las Vegas ?

Je me faisais une joie de passer un week-end de folie à trois : moi et le couple le plus cool du monde. Sans compter que Penny travaillait pour moi. À sa place, je n'oserais pas copiner avec mes patrons en dehors du bureau. Enfin, je l'avais déjà fait... mais c'était différent.

— Je pense qu'on va s'amuser, me rassura Délia. Imagine, ce sera drôle de la corrompre.

Nous rejoignîmes Holli et Penny à

bord de l'avion et primes place dans les fauteuils en cuir rembourrés, de chaque côté de l'allée centrale.

— Oh, mon Dieu ! On y est aussi bien que dans des Relax, s'extasia Penny, la ceinture déjà bouclée. Pourquoi ne sont-ils pas aussi confortables sur les vols commerciaux ?

— Parce qu'on ne pourrait embarquer que douze passagers, répondis-je avant de lui désigner l'arrière de l'appareil. Attends, ne t'attache pas encore. Je voulais te faire visiter.

La visite m'amusa beaucoup. Penny regardait tout avec des yeux ronds, comme moi la première fois que Neil m'avait emmenée dans ce jet. À quoi bon

avoir de l'argent si l'on ne peut pas en faire profiter ses amis ?

— Et ça, lui dis-je en tapotant les banquettes qui encadraient une petite table, on peut le convertir en lit pour les long-courriers.

— Pour s'envoyer en l'air dans les airs, pouffa Holli.

Je n'étais pas fan des allusions comiques à ma sexualité devant l'une de mes employées, même si elle venait en tant que copine plutôt qu'en tant que collègue de travail.

— Ou pour dormir, insistai-je sévèrement.

Génial, j'allais devoir me censurer le

soir de mon enterrement de vie de jeune fille.

La visite de la salle de bains nous donna à toutes l'envie d'y aller. Pendant le tour de Penny, je fis signe à Holli de me suivre à l'avant de l'appareil.

— Qu'est-ce qui t'a pris, putain ? chuchotai-je en faisant le moulin avec mes bras.

— Je sais, je sais, je suis désolée, soupira-t-elle en fronçant les sourcils, le regard triste. Mais quand je suis allée chercher Délia au travail, Penny était en larmes. Elle me faisait de la peine. Son ex était un salaud, mais n'empêche qu'elle est dévastée. Elle a besoin de se changer les idées, Sophie. De s'amuser.

— Et moi, comment je m’amuse ? Je ne peux pas péter les plombs devant mon assistante, ma crédibilité professionnelle est en jeu.

C’était une belle preuve d’égoïsme, certes, mais j’avais l’intention de profiter de mes derniers moments de célibat. Bien sûr, je ne m’amuserais pas moins une fois mariée, mais le but d’un enterrement de vie de jeune fille, c’est surtout de marquer la transition d’une phase à une autre en réalisant tous nos pires fantasmes. Penny ne m’avait pas connue à l’époque de ma vie à laquelle je faisais mes adieux, alors pour moi, elle n’avait pas sa place dans ce jet.

Holli prit un air grave.

— Tu as raison. Du professionnalisme avant tout. Ce n'est pas comme si tu allais épouser ton ancien patron, finalement.

C'est de bonne guerre.

Je me mis à taper du pied.

— Tu sais que je suis incapable de poser des limites entre moi et les autres. Je ne peux pas la virer de l'avion, c'est trop tard. J'aurais aimé que tu me consultes avant de l'inviter.

— Tu aurais accepté, de toute façon.

Le pire chez les meilleures copines, c'est qu'elles nous connaissent par cœur.

— Tout ira bien, reprit Holli. On va s'amuser comme des folles, ce sera si épique que tu oublieras Penny.

— Épique, hein ?

Le souvenir de notre dernier voyage me fit sourire. Elle et moi, parcourant le *Strip* de Vegas en long, en large et en travers, entre jeux d'argent, alcool, et boîtes de nuit où l'on dansait avec des types qui puaien le déodorant Axe. Bon, il est vrai qu'on risquait de bien s'amuser en remettant le couvert avec une jeune femme aussi naïve que notre adorable Penny.

— On va s'éclater, me promet Holli. Je te le jure, ce sera génial !

— Achevez-moi.

— Tu exagères, Holli, grommelai-je, la

joue collée au tissu gris du canapé en arc de cercle.

Je n'arrivais pas à soulever mes paupières. Holli nous avait réservé la suite Real World de l'hôtel *Hard Rock* au lieu de la Spa Villa que je lui avais recommandée. Les couleurs vives et la décoration excentrique de la pièce agressaient mes sens fatigués.

— Achevez-moi, dis-je à mon tour.

— Je vous achève toutes les deux, si vous voulez, marmonna Délia depuis le parquet où elle était étalée.

J'aurais parié qu'elle y avait passé la nuit.

— D'accord, mais moi d'abord, insista

Holli.

— Eh, les filles !

Je me forçai à ouvrir un œil. Penny débarqua dans la pièce avec une énergie débordante et un parfum de shampoing aussi envoûtant que vomitif.

— J'ai fait du café !

— T'es encore vivante, toi ?

Ma question venait du cœur : quel était son secret, nom d'un chien !

— Ouais, renchérit Holli. T'es déjà debout ? Il est seulement...

— Onze heures et demie, ricana Penny. Allez, debout ! Je croyais que vous étiez des fêtardes, vous me décevez.

Délia se releva, non sans mal, un bras agrippé autour de son ventre.

— Tu nous as vues nous lâcher, que je sache.

— Ouais, mais je pensais que vous rebondiriez plus vite. Après tout, vous avez plus d'expérience que moi.

— Oh, j'oubliais, grommela Holli qui se redressait au bout du canapé et se couvrait les yeux d'une main. Les filles, elle a seulement vingt-deux ans.

Holli, Délia et moi grognâmes en chœur. À croire qu'Holli et moi avons franchi un cap à vingt-six ans, comme si quelqu'un avait enclenché l'interrupteur de fragilité à l'alcool dans nos cerveaux.

J'en avais ressenti les premiers symptômes la dernière fois que nous étions venues à Las Vegas, mais là, c'était pire que tout. Délia, du haut de ses sages vingt-deux printemps, s'était alors moquée de nous en nous avertissant que nos soirées arrosées toucheraient bientôt à leur fin.

La veille, elle n'avait pas suivi son propre conseil, allez savoir pourquoi. Mais j'étais prête à parier qu'elle le regrettait déjà.

— Bon, si vous restez dans cet état, on ne va pas beaucoup s'amuser ce soir, nous reprocha Penny. Je vais vous concocter un cocktail maison : jus d'orange et Ibuprofène.

— Non. Ce qu'il nous faut, ce sont des vitamines B12 et des massages, rectifia-je en inclinant la tête. Sans vouloir te donner des ordres, bien sûr, je sais qu'on est en week-end, mais tu es la seule d'entre nous à tenir debout.

Pourtant, elle n'y était pas allée de main morte. Pour notre plus grand plaisir, elle nous avait toutes ridiculisées en buvant plus que nous et en restant d'attaque. À 4 heures du matin en revenant de Tao, tandis qu'on s'écroulait toutes les trois dans la suite, elle s'était mise à jouer au bowling sur la mini-piste du salon.

— Pas de problème, répondit-elle. J'appelle le service de chambre ?

— Dis-leur de nous envoyer tout leur stock, déclara Holli en se laissant retomber sur les oreillers, puis elle se lança dans une imitation de Gary Oldman, dans *Léon*, et hurla. J'ai dit *tout* le stock !

— Chut, les voisins ! lui aboya Délia.

Au début, j'accueillais Penny dans notre périple à contrecœur, mais à présent, j'étais bien contente de l'avoir parmi nous. Le concierge nous appela le médecin de l'hôtel qui nous fit parvenir nos vitamines B12 ; visiblement, il avait l'habitude. On nous monta également le petit déjeuner du siècle qui rassasia même Holli, puis des masseurs vinrent délier nos muscles avec leurs grandes mains viriles. Ils restèrent professionnels

et raisonnables, et c'était bien dommage.

À la nuit tombée, la soirée s'annonçait plus feutrée que celle de la veille. Nous nous retrouvâmes dans le jacuzzi de la suite vers 1 heure du matin, à boire du champagne en racontant nos anecdotes coquines.

— J'étais donc avec cette nana, disait Délia en riant de gêne. C'était ma première fois avec un gode-ceinture. Sachant que je suis plutôt du genre maladroite...

— Ça, c'est clair ! intervint Holli.

— Bref, poursuivit son épouse en levant les yeux au ciel. J'enfile le machin, et ça me donne une sensation bizarre,

vous voyez ? D'avoir soudain cette queue à manier. Je me mets en position, et dans le mouvement, sans faire exprès, je lui claque les cuisses avec mon gode. Alors, pour lui faire croire que je maîtrise la situation, je lui dis : « Oh, poupée, je vais te faire grimper aux rideaux, tu vas hurler de plaisir. » Sur ce, je m'avance pour l'enfoncer, mais je manque le V pour entrer directement dans son C.

— Non ! m'écriai-je en me cachant le visage.

— Les mecs font ça tout le temps, nous rappela Holli pour rassurer sa femme.

— Ce n'est pas une excuse. En tant que nanas, nous sommes censées savoir où est le V.

Je me retournai pour me servir un autre verre de champagne Cristal. Un cliché, je sais, mais nous étions à Vegas et c'était mon enterrement de vie de jeune fille.

Penny ricana.

— C'est le genre d'histoire qui ne me fait pas regretter d'être vierge.

Toutes les trois, nous plongeâmes dans un silence digne d'une salle d'examen à la fac.

— Quoi ? répliqua Penny en sortant une épaule de l'eau. Je n'ai jamais couché, et alors ?

— Mais comment ? bredouilla Holli. Comment tu peux être encore vierge ?

— En ne couchant avec personne,

affirma-t-elle en nous lançant à chacune un regard perplexe. Ce n'est pas si extraordinaire, j'ai seulement vingt-deux ans.

— Exactement, tu as vingt-deux ans, répéta Holli. Je ne t'ai pas demandé comment on faisait pour garder sa virginité, mais comment tu as pu survivre toutes ces années sans succomber à l'appel de tes entrailles.

Confuses, nous nous tournâmes vers elle. Holli se redressa, sur la défensive.

— Sans commentaire. Oui, je lis des romances historiques des années 1980 et j'assume.

Je devais reprendre le contrôle de la

situation pour éviter l'humiliation totale de Penny.

— Penny est peut-être asexuée.

— Impossible, elle est sortie avec Brad, nous rappela Holli.

— On peut être asexuée *et* romantique. En tout cas, non, je ne suis pas asexuée. J'attends la bonne personne, c'est tout.

Elle n'était pas gênée le moins du monde.

— Tu attends... jusqu'après le mariage ? s'enquit Délia.

Penny secoua la tête.

— Non, quand même pas. Mais ma famille est du genre traditionnelle, et une

légende circule chez nous.

Nous étions tout ouïe.

Avec un soupir, elle s'expliqua.

— Toutes les femmes de ma famille sont convaincues que le premier mec avec qui elles couchent doit être l'homme de leur vie. Je ne crois pas l'avoir déjà rencontré et je ne veux pas tout gâcher.

— C'est un peu superstitieux, non ?
lança Holli.

J'oubliais qu'elle ne travaillait pas tous les jours avec Penny.

— Oui, je suis un peu superstitieuse, admit timidement Penny. Les autres couchent autant qu'ils veulent, je m'en fiche, et je n'attends pas qu'un curé

m'autorise à perdre ma virginité, mais je ne ferai rien avec un homme avant d'être certaine que c'est le bon. Pour l'instant, avec mes petits copains, je m'en sors avec des câlins et des mains baladeuses.

— Parfait, déclara Délia en levant son verre à demi vide en signe de salut. À celui qui sera assez patient pour t'attendre.

— C'est une citation, non ? Je crois l'avoir lue sur les posters de mon cours de catéchisme, dis-je avant d'éclater de rire.

Penny gloussa à son tour. J'étais rassurée de voir qu'on ne lui avait pas fait peur avec nos anecdotes sexuelles dépravées. Elle remplit son verre.

— Je veux rencontrer celui qui m'inspirera confiance et avec qui je pourrai imaginer un avenir. Quelqu'un qui a les mêmes envies que moi et qui sera prêt à prendre son temps pour les combler.

J'avais sous-estimé Penny. Avec ses messages de biscuits chinois et son caractère pétillant, je l'avais cataloguée dans la case « nunuche ». À présent, je regrettais de m'être fait une image aussi simpliste de son personnage.

J'eus comme un déclic. Jouer les marieuses, ce n'était pas mon fort, mais je n'y résistais pas.

— En fait... Je connais peut-être la personne qu'il te faut.

Penny pencha la tête.

— Ah... Je ne crois pas être prête. Il sera peut-être encore disponible quand je me serai décidée.

— Peut-être.

J'ignorais comment Ian vivait son divorce tout comme j'ignorais quand il serait prêt à retourner sur le marché de la séduction, mais de les imaginer ensemble, j'en avais des papillons dans le ventre, même si j'adorais Gena.

C'était mon talon d'Achille, les couples séparés par des dizaines d'années, j'adorais ça.

— Bon, c'est le tour de Sophie, dit Délia en me poussant du coude. Quelle a

été ta scène la plus embarrassante au lit ?

— Non, non ! l'interrompt Holli. En tant que future mariée, on veut savoir la plus embarrassante avec ton fiancé. Je sais que Neil et toi êtes de véritables machines de sexe, mais il y a forcément une fois qui ne s'est pas passée comme prévu.

— Eh bien, oui. Un matin, sa fille m'a entendue hurler « Je veux que tu me baises ! » alors qu'on ne s'était jamais rencontrées.

J'en rougissais encore, même si maintenant, c'était devenu une blague entre Emma et moi.

— Oui, on le savait déjà, jugea Délia

avec un pouce vers le bas. Je t'ai raconté mon viol anal à coups de gode-ceinture, alors trouve mieux que ça.

Je fis tourner mes méninges. Certes, Neil et moi étions doués pour baiser, mais nous n'étions pas non plus parfaits. Je me souvenais d'un certain nombre d'histoires potentiellement humiliantes. Je choisis de retenir la pire de toutes.

— Je n'arrive pas à croire que je vais vous raconter ça.

Holli se pencha vers moi en posant telle une psychologue à l'écoute.

— Nous sommes tes amies, Sophie, tu peux avoir confiance en nous.

Je lui fis un doigt d'honneur.

— Bon. Un jour, on le faisait sous la douche et j'ai commencé à le masturber avec du savon, puis j'ai voulu rendre le truc sexy en dérivant vers une fellation, mais je n'avais pas dû bien le rincer parce que le gel douche m'est rentré dans le nez. Comme il avait le sexe enfoncé dans ma gorge, quand j'ai voulu recracher le savon, ça m'a provoqué un haut-le-cœur et j'ai rendu sur sa queue.

— Tu veux dire que tu as vomi sur la bite de Neil ? résuma Délia en se couvrant le visage, laissant apparaître ses yeux entre ses doigts.

Je me passerais volontiers de ce retour dans le passé.

— Disons plutôt *autour* de sa bite. Ça

me sortait même par le nez. J'en ai ravalé, ce n'était pas super sexy. Heureusement qu'on était sous la douche. Holli, c'est ton tour.

Celle-ci avait toujours les meilleures histoires de sexe, parce qu'elle avait à peu près tout testé.

Son regard s'illumina.

— Attention, je vous bats à plate couture. Un type que j'ai rencontré à Los Angeles adorait me déguiser en mascotte, un costume de tigre, et il me faisait enfiler un énorme gode-ceinture d'au moins trente-sept centimètres.

— Non ! la censurai-je.

— Tu n'as donc aucune imagination,

grommela Holli en m'aspergeant d'eau.

Je voulus riposter, mais éclaboussai Penny à la place.

— Arrêtez ! hurla Délia en se levant d'un bond. Ayez pitié de celle qui s'est fait lisser les cheveux jeudi, laissez-moi sortir de ce jacuzzi !

— Je te suis, annonça Penny en se levant avec moins d'assurance que Délia. Ouf, avec cette chaleur, le champagne me monte à la tête.

— Bande d'amateurs ! pouffa Holli.

Quand les deux filles furent parties se sécher et s'habiller, Holli reposa la tête en arrière et ferma les yeux.

— Alors, prête à devenir une femme

mariée ?

Mon estomac se noua, et ce n'était pas l'alcool.

— Hum... oui. Je suis un peu nerveuse.

Sa grimace s'accompagna d'un « pff » moqueur.

— Nerveuse ? C'est idiot, Neil et toi vivez comme mari et femme depuis que tu as emménagé chez lui à Londres.

— Le changement me fait peur, tu sais que ce n'est pas mon truc. Et toi, tu n'étais pas nerveuse avant d'épouser Délia ?

— Non, pourquoi l'aurais-je été ? Je devais me dépêcher de mettre ce joli cul sous clé avant qu'une garce ne vienne me

le piquer.

Abandonnant l'idée d'utiliser un verre, Holli saisit l'une des bouteilles de champagne à demi pleines alignées au bord du jacuzzi et but une longue lampée avant de me la tendre par le goulot.

Je reposai mon verre et l'attrapai.

— Mais quand on est mariés... c'est un peu comme se rapprocher du bord d'une falaise, non ?

— Quel romantisme !

— Non, je veux dire... C'est comme des montagnes russes. Lorsqu'on est fiancés, on attend en haut du premier sommet, et le mariage, c'est le moment où l'on entend les freins lâcher avec un petit

clic. Après ce clic, c'est parti. Tout droit. Il n'y a pas d'autre issue.

Holli fronça les sourcils.

— À t'entendre, on croirait que le mariage ne t'emballé pas.

— Si, j'en ai envie, rétorquai-je. Mais quand on entame la première descente... on ne peut plus retourner en arrière. Quand on se marie, tout est soudain plus sérieux, tu ne crois pas ? Et si le changement ne me plaît pas, tant pis, c'est trop tard. Ce n'est pas comme si tu pouvais dire à ton mari : « Le mariage, ça ne m'intéresse plus. Viens, on retourne à l'étape des rendez-vous galants. »

— Non, c'est vrai. Ce serait plutôt un

argument pour le divorce, affirma-t-elle.

— C'est ça ! Alors si je me marie et que finalement ça ne me convient pas, comment je fais ? Tout le monde me répète : « Tu verras, ça n'a rien à voir avec le simple fait de vivre ensemble. Ton quotidien sera bouleversé. »

J'entendais la panique s'insinuer dans ma voix.

Dans celle d'Holli aussi. Elle vint s'asseoir plus près de moi.

— Je peux te confier un secret, en tant que femme mariée ? Tout le monde dit ça, mais c'est faux. C'est un morceau de papier que tu oublieras aussitôt signé. Je pensais que notre mariage nous changerait

la vie, à Délia et moi, et qu'on en serait reconnaissantes chaque jour. Bien sûr, je suis contente d'avoir eu la chance de le faire. Mais la plupart du temps, j'oublie qu'on est mariées. Je me dis simplement : « Waouh, j'ai du bol de partager ma vie avec cette femme que j'aime, ça me rend à la fois heureuse et complètement dingue. » Je le pensais déjà la veille des noces, et une semaine avant, et un mois encore avant. La seule chose qui a changé, c'est que si on veut rompre, ça nous coûtera cher.

Parfois, les amis valent toutes les thérapies du monde.

— Tu sais, pour une fille qui croyait encore à vingt-trois ans que les

jackalopes existaient vraiment, tu es plutôt intelligente.

— Je suis convaincue qu'ils existent.

Je levai un sourcil.

— Des lièvres avec des cornes, Holli. Comment veux-tu qu'ils se faufilent dans un terrier ?

— Leurs terriers sont super gros parce qu'ils les creusent avec leurs cornes, justement, argua-t-elle. Tout ira bien, Sophie. Tu es la troisième personne la plus responsable que je connaisse. Seulement, tu manques de bon sens. Si tu aimes Neil aujourd'hui, tu l'aimeras toujours après la cérémonie. Tu as le trac, c'est tout.

— Oui, tu as sans doute raison, soupirai-je en reposant ma tête sur son épaule. Bon, je devrais sortir de ce jacuzzi avant de cuire tout à fait.

— Bonne idée.

Plus tard, sous la douche, je réfléchis aux conseils d'Holli. Au fond, je savais qu'elle avait raison. Un papier n'allait pas changer une histoire qui relevait déjà de la relation à long terme. Mais j'avais la désagréable impression que dans mon entourage tous les couples se séparaient.

Au lieu de penser au négatif, je ferais mieux de me tourner vers les exemples de gens mariés heureux, comme Holli et Délia, ou Emma et Michael. Ces quatre-là avaient tout pour me convaincre que le

mariage ne signifiait pas forcément l'arrêt de mort d'un couple.

Les noces approchaient, et si je ne voulais pas que Neil et moi devenions complètement dingues, je devais parler du livre à Emma pour nous soulager de ce poids. Je l'invitai donc un dimanche à notre appartement sous prétexte d'un brunch avec son père et moi, alors que Neil était resté à Sagaponack pour sa séance avec son psychologue.

— Je vais le tuer ! D'abord je divorce, ensuite je le tue, lança Emma en guise de salut, et elle posa un instant le siège auto d'Olivia par terre en passant le seuil.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? m'enquis-je en me précipitant pour la décharger de son sac à langer.

— Cet imbécile de Michael a refusé de se joindre à nous.

Elle entra dans le salon et posa le siège auto sur la table ronde.

— Où est papa ?

Avec une grimace, je touchai mon pouce et mon index en expliquant :

— On a dû te mentir un tout petit peu pour te faire venir ici.

— D'accord...

Elle me dévisagea d'un air soupçonneux comme pour deviner le

mensonge avant de l'entendre.

— Je vais tout t'expliquer, tu comprendras mieux. Fais-moi confiance, ajoutai-je en exagérant encore ma grimace. Hum... c'est moi qui ai demandé à Michael de ne pas venir. Ton père aimerait que je te parle d'une chose importante, il vaut mieux qu'on soit seules.

— J'espère que tu n'as pas menti au sujet du brunch, je suis affamée.

Relevant la capote du siège, elle libéra la ceinture qui maintenait sa fille en place.

Je la repoussai doucement.

— Laisse-moi la porter pendant que tu

manges.

— Je ne mange pas encore, répliqua-t-elle.

— Je vais faire la sourde oreille et profiter de mes privilèges de grand-mère.

Je soulevai Olivia avec précaution. Malgré le poids accumulé depuis deux semaines, Olivia était encore toute petite.

— Je te trouve bien calme pour quelqu'un qui se marie samedi prochain, fit remarquer Emma. D'ailleurs, j'ai été surprise que tu m'invites aujourd'hui.

— C'est plutôt Neil qui s'arrache les cheveux. Pourtant, lui qui s'est marié une fois, il devrait être plus zen que moi.

Les grands yeux bleus d'Olivia se

posèrent sur moi, et je me surpris à roucouler comme une mamie. Je la trouvais étrangement alerte pour un bébé de son âge.

En rejoignant la cuisine, Emma me raconta :

— Si tu l'avais vu avant son premier mariage ! Il était tellement stressé que je m'attendais à le voir plaquer Elizabeth devant le curé.

Elle marqua une pause et me tint la porte ouverte pour que j'entre avec Olivia dans les bras.

— Avec le recul, ajouta-t-elle, je me dis que ça n'aurait pas été une si mauvaise idée.

— Ne dis pas de bêtise, ton père aimait Elizabeth.

Ces mots me brûlaient la gorge. De toutes les ex de Neil, Elizabeth était celle dont j'étais la plus jalouse. Elle savait avant moi ce que c'était d'épouser Neil, chose qui m'irritait au plus haut point.

— Je l'ai rencontrée.

Emma se dirigea tout droit vers le plateau d'houmous posé sur l'îlot central et engloutit une mini-carotte avant de réagir.

— Quoi ? Quand ?

— On était au magasin de puériculture, autant dire le pire endroit au monde pour tomber sur Elizabeth. Au fait, elle est

enceinte ! Enfin, elle a peut-être accouché, depuis le temps. Je ne lui ai pas demandé quand était prévu le bébé.

— Il est né. Elle m'a envoyé un mail, m'avoua-t-elle en allant se servir une bouteille d'eau fraîche. Elle dit vouloir rester en contact, mais après ce que mon père a traversé...

— Rassure-toi, je te comprends. Tiens, attrape le plateau, on va s'installer au salon.

— Tu veux manger au salon ? Papa va être furieux, gloussa Emma en m'emboîtant le pas.

Je lui retins la porte avec mon pied.

— Un jour, je me suis verni les ongles

ici. Tu ne lui répéteras pas, hein ?
confiai-je.

Une main derrière la tête de la petite Olivia chancelante, je la changeai d'épaule et m'assis dans le fauteuil préféré de Neil tandis qu'Emma s'installait en tailleur sur le canapé avec le plateau d'houmous et de légumes sur ses genoux.

— Bon, dit-elle en croquant une autre carotte. Quelle est cette chose importante dont vous voulez me parler, petits cachottiers ?

C'était terrible de la voir si détendue alors que je m'apprêtais à lui annoncer une nouvelle potentiellement bouleversante. Le pire étant que j'avais

préparé mon discours, mais mes formulations toutes prêtes me semblaient soudain moins convaincantes. Heureusement, nous venions d'évoquer Elizabeth, ce qui me donnait une accroche pour aborder le sujet douloureux de la conversation.

— Au fait, en parlant d'Elizabeth... Ta mère t'a raconté un jour que ton père était bisexuel et qu'il avait couché avec ton oncle Stephen. Tu t'en souviens ?

— Hum... oui.

Elle plongea une tranche de céleri dans l'houmous.

— Eh bien, Valérie n'essayait pas de saboter le mariage de ton père. Elle a

raconté ça à Elizabeth parce que... c'est la vérité.

Emma se figea, le céleri toujours dans la bouche.

Comme le silence s'alourdissait, je repris :

— Enfin, peut-être que c'était pour saboter leur mariage. Je n'en sais rien, tu lui demanderas. Mais ce n'est pas le propos. Ce que je veux dire, c'est que ton père est vraiment bisexuel et qu'il a vraiment couché avec Stephen.

Clignant des yeux, elle se remit lentement à mâcher, puis déglutit avec peine.

— Bien. Merci. Même si je ne vois pas

en quoi ça me regarde.

— Ce n'est pas terminé.

J'avais envie d'ajouter : « Tu n'es pas au bout de tes surprises. » Mais je ravalai cette phrase et caressai doucement la barboteuse rose d'Olivia.

— Entre ton père et Stephen, ça s'est mal terminé. Et maintenant, ton oncle sort ce bouquin...

— Maman m'en a parlé, m'interrompt Emma. J'en déduis que le livre concerne papa ?

— Oui. Neil aimerait que tu évites de le lire, affirmai-je en remuant sur mon siège. La vérité y est plus ou moins déformée.

Encore stupéfaite, elle hocha la tête.

— Papa et oncle Stephen ont eu une liaison. C'est vraiment bizarre. De savoir que mon père est bi, qu'il l'était déjà dans les années 1980...

— Il l'est sans doute depuis toujours, Emma, la corrigeai-je, ce qui n'eut pas l'air de lui plaire.

— Ne joue pas sur les mots, s'il te plaît, je viens d'apprendre un vieux secret de famille et je suis sous le choc. Pourquoi papa ne m'a rien dit ? Je comprends qu'il ne m'ait pas parlé d'oncle Stephen, évidemment, mais s'il fréquentait des hommes, il ne les a jamais ramenés à la maison.

— Neil m'a dit un jour qu'il ne ramenait personne si la relation n'était pas sérieuse. Il a eu bien plus de flirts que tu ne le crois.

Mon discours me fit soudain prendre conscience de ceci : ma mère avait sans doute caché ses fréquentations comme l'avait fait Neil par égard pour Emma. Maman éprouvait-elle des sentiments sincères pour les quelques hommes qu'elle avait ramenés à la maison ? Était-elle prête à refaire sa vie avec l'un d'eux ? Je les avais tous fait fuir.

J'étais une fille indigne.

Bon, revenons-en à nos moutons, à savoir une mauvaise nouvelle à annoncer à Emma.

— En fait, ton oncle Stephen... Il...

Comme je n'y arrivais pas, Emma m'encouragea doucement.

— Dis-le, Sophie. J'ignore de quoi il s'agit, mais tu dois absolument l'exprimer.

— Il a violé ton père.

C'était la pire phrase que j'aie jamais eu à dire. Même si Neil m'avait demandé d'en parler à Emma, j'avais l'impression d'avoir trahi sa confiance en prononçant ce mot à haute voix.

— Hum.

Emma rit aux éclats, mélange de perplexité et de confusion. Comme si elle avait mal compris. Comme si elle

espérait avoir mal compris.

— Je ne te suis pas.

— Ton père et Stephen faisaient... leur affaire, puis quand Neil lui a demandé d'arrêter, ton oncle a continué.

Avec cette drôle de formulation, j'allais passer pour une coincée. C'était la pire conversation de toute ma vie. Je remarquai qu'Emma tremblait. C'était léger, preuve qu'elle s'efforçait de contenir sa rage tant bien que mal.

— Et cette histoire sera dans le livre ?

— Non, c'est bien là le problème, soupirai-je tandis qu'Olivia s'agitait contre moi. Je ne l'ai pas lu, mais à voir la réaction de ton père, la scène n'est pas

très fidèle à la réalité.

Quand Olivia commença à me renifler le cou, sa maman se leva, et je lui tendis le bébé en attendant qu'elle encaisse le choc. Le geste précis, elle recouvrit son épaule d'un linge et manipula Olivia pour la porter à son sein.

— Tu n'as pas lu le livre ? demanda-t-elle en me regardant enfin droit dans les yeux.

— Non, Neil me l'interdit. Toi non plus, tu ne dois pas le lire.

Je frottai mes mains sur mon jean.

— Pourquoi voudrais-je lire un truc pareil ? bredouilla-t-elle, et une larme roula sur sa joue. J'en sais déjà trop. Et

papa, comment va-t-il ? Ça s'est passé il y a longtemps, je sais, mais est-ce qu'il va bien ?

— Il voit un psy pour essayer de surmonter ce traumatisme.

Je n'avais pas d'autre argument pour la rassurer. Après cet épisode, Neil n'allait pas bien.

— Il a longtemps refoulé ce souvenir. Je pense qu'il n'a jamais eu l'intention d'affronter la vérité.

— C'est bien son genre, dit Emma en fermant les yeux, laissant d'autres larmes couler. Je comprends qu'il ne m'ait pas raconté ce qui s'est passé, mais pourquoi me cacher qu'il est bi ? C'est à cause de

moi qu'il ne s'autorisait pas à inviter des hommes à la maison ?

C'est dans des moments comme celui-ci que je regrettais de ne pas avoir hérité du talent de ma mère pour les paroles réconfortantes.

— Je n'en suis pas sûre. Mais ce n'est pas tout.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Sophie, je crois avoir eu ma dose pour aujourd'hui.

De sa main libre, elle essuya la trace mouillée sur sa joue.

— Je suis vraiment désolée. Une dernière petite chose et c'est terminé, lui promis-je en essayant de me rappeler les

paroles exactes de Neil. Ton père redoute que cette révélation ne te fasse changer d'avis sur lui.

— Comment peut-il croire que je vais lui en vouloir ? C'est idiot. C'est oncle Stephen qui m'enrage. Je ne suis pas sûre de pouvoir lui pardonner un jour.

— C'est entre toi et ta famille, me défendis-je en levant les bras. Moi, je ne veux pas le savoir. Je suis sincèrement désolée, Emma. C'est affreux d'apprendre que ceux que nous aimons nous cachent ces choses-là.

— C'est pire que cela, me corrigea-t-elle en serrant fort Olivia contre elle. Papa a vécu toutes ces années avec ce secret, et maintenant l'affaire est dévoilée

au grand jour dans un bouquin que je soupçonnais déjà d'être mauvais. Ce doit être une terrible épreuve pour lui.

— Il s'en remettra. Il a arrêté de boire et il voit un psy. On ne peut pas faire grand-chose de plus pour l'instant.

— Il a arrêté de boire ? répéta Emma d'un air sombre. Papa avait un problème d'alcool ?

Oups !

— Emma... Ton père ne te dit pas tout pour te préserver. C'est normal que tu le prennes mal, tu es adulte, mais à ses yeux tu seras toujours sa petite fille.

Olivia poussa un petit cri, Emma ajusta sa position.

— Tu as d'autres trucs à m'apprendre ? Son cancer récidive ? Il est en procès pour fraude fiscale ? Vous prévoyez de déménager en Malaisie ?

— Non, c'est tout, je te le promets.

Maintenant que la pilule était passée, l'appétit me revenait. Je récupérai le plateau qu'elle avait posé sur la table basse.

— Tu devrais peut-être appeler ton père dans la journée. Dis-lui qu'on a discuté, dis-lui ce que tu en penses. Mais vas-y doucement : il est encore très fragile.

— Ce n'est pas étonnant, soupira Emma. Merci, Sophie. Merci de me

parler quand mon père préfère se taire.
Maman est au courant ?

— Oui. Mais si tu veux en parler avec elle, j'aimerais que tu demandes d'abord la permission à Neil.

— Comment pourrais-je le pardonner à ma mère ? souffla Emma en me dévisageant. Toutes ces années à prendre l'avion pour rendre visite à son frère en Écosse, à le rejoindre pour Noël et les anniversaires... Elle savait. Comment pouvait-elle le regarder en face ?

Je n'avais pas de réponse à lui donner. Je n'osais même pas y penser. Je voulais reprocher un tas de choses à Valérie, mais était-elle vraiment au courant depuis le début ? Et puis, j'ignorais quels étaient

ses rapports avec Stephen. Qu'importe. À sa place, j'aurais aussitôt coupé les ponts.

— Je ne sais pas. Tu devras lui poser directement la question.

Quant à moi, j'en avais quelques-unes également pour Valérie. Le soir, après un appel larmoyant à son père, Emma rentra chez elle avec son bébé épuisé. Je décidai de rejoindre Neil, tant pis pour l'heure tardive et le réveil difficile du lendemain pour retourner travailler.

Dans la voiture, je composai à contrecœur le numéro de Valérie. Son répondeur se déclencha dès la première sonnerie.

— Bonsoir, Valérie. C'est Sophie. Scaife. La copine de Neil, hum...

J'avais le don de passer pour une idiote dès que je m'adressais à cette femme.

— Bref, il faut qu'on parle. Peut-on se voir dans la semaine ? Ce ne sera pas long. Nous avons toutes les deux des emplois du temps chargés, mais c'est très urgent. Merci de me rappeler.

Je raccrochai, gardant mon téléphone dans ma main. Que la semaine soit chargée ou non, je devais à tout prix nettoyer notre passé pour m'assurer un avenir radieux avec Neil. Or, enterrer la hache de guerre avec Valérie était en tête de mes priorités.

Le lendemain matin, la secrétaire de Valérie me rappela pour m'inonder de formules heurtées du genre : « l'emploi du temps ingérable de Mlle Stern » et ses « disponibilités restreintes ». Elle voulut imposer des créneaux millimétrés comme : « quinze minutes vendredi à 16 heures » ou « mardi à 10 h 30, mais pour cinq minutes maximum ». Jouant des coudes, je parvins à négocier un rendez-vous pour le mardi à midi.

J'arrivai dans les locaux de *Porteras*, mon badge VISITEUR épinglé à mon chemisier. En sortant de l'ascenseur dans ce hall d'entrée si familier, avec le bureau de la réception d'un blanc

étincelant, j'eus beau me rappeler avoir longtemps bossé ici, je m'aventurai en territoire ennemi.

Bon nombre de mes anciennes collègues de *Porteras* étaient parties travailler pour le nouveau magazine de Gabriella, mais d'autres étaient restées, et toutes semblaient me connaître. Malheureusement, j'étais pour elles la salope qui avait couché avec le patron avant de quitter le département cosmétique de *Porteras* et de lancer son propre magazine, financé par la fortune de son plan cul. La tête haute, je m'approchai de la réception.

— Sophie Scaife, je viens voir Valérie Stern.

— Sophie, m'appela Valérie.

Depuis le seuil du bureau de sa secrétaire, au bout du hall, elle m'invita à entrer.

— Bonjour, la saluai-je maladroitement en franchissant la porte de cette pièce où j'avais décroché le job de mes rêves.

Mon ancien bureau était recouvert des affaires d'une autre, comme pour me narguer avec des bijoux mieux portés, me faire passer pour un être inférieur.

Valérie m'accompagna jusqu'à son bureau – autrefois celui de Gabriella, puis de Neil, puis de Rudy – en annonçant :

— Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer, si vous voulez bien entrer...

— Oui. Ce ne sera pas long.

En réalité, j'en doutais fortement. Cela dépendrait de sa réaction. En pénétrant dans la pièce, je me figeai.

Elle avait gardé le bureau de Neil. Celui-là même sur lequel il m'avait doigtée, où il avait savouré son repas de midi entre mes cuisses. C'était comme de voir Valérie se rouler dans nos draps. Je mis un moment à me ressaisir.

— Il faut qu'on parle, dis-je enfin.

Je pris place dans le fauteuil rembourré planté devant Valérie, saisie de gêne dans cet environnement hostile.

Valérie arborait cette expression associant sourire et regard noir dont elle s'armait avec impatience face à la bêtise dont elle m'accusait.

— Oui, c'est ce que semblait indiquer votre message inintelligible.

Je n'avais pas de temps ni d'énergie à perdre avec sa suffisance dédaigneuse.

— Écoutez, le sujet est délicat, je suis très mal à l'aise, alors ayez l'obligeance de rentrer vos griffes.

Je pris une profonde inspiration et, avant qu'elle réponde ou appelle la sécurité, je poursuivis d'une voix douce :

— Vous avez parlé à Elizabeth de l'histoire entre Neil et votre frère.

Elle pâlit.

— Vous lui avez tout raconté de crainte que Neil ne le lui dise pas. Vous saviez à quel point ça l'a traumatisé et vous redoutiez qu'il ne s'en remette jamais.

Ses traits se figèrent.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Vous avez raconté à Elizabeth ce que votre frère a fait subir à Neil, et comme elle a mal réagi, vous avez préféré laisser Emma croire que vos confidences n'étaient qu'un mensonge guidé par la jalousie pour saboter leur mariage.

— Vous êtes sûre de vous ? s'amusa

Valérie avec un rire forcé peu convaincant. Je pensais que vous soutiendriez la thèse du sabotage.

— Ce que je pense, c'est que vous saviez que cette révélation risquait de mettre en péril leurs fiançailles, et que ça ne vous aurait pas dérangée.

Mon humeur se dégradait, mais je m'efforçais de garder mon sang-froid. Ce n'était pas le moment de nous disputer.

— Mais je pense aussi que, au fond, vous aimez encore Neil et que vous agissiez uniquement pour son bien.

— Je... Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, répéta-t-elle avec un sourire glacé digne de la Reine des

Neiges.

— Si, vous avez très bien compris.

Je ne lui céderais pas un pouce de terrain. Toute cette amertume, ces reproches, ces insultes à peine déguisées que nous nous crachions au visage, tout cela aurait pu être évité si nous avions admis ce simple fait.

— Emma m'a dit un jour que, d'après elle, vous n'aimiez plus Neil, mais que vous n'étiez pas prête non plus à le voir heureux.

Le regard de Valérie se voilait de douleur, mais je poursuivis.

— Mais si Emma disait vrai, vous auriez gaspillé toute cette énergie à

vouloir m'éloigner d'un homme pour qui vous n'auriez plus de sentiments. Ce n'est pas logique.

Elle leva les yeux au ciel.

— C'est pour ça que vous vouliez me voir, Sophie ? Pour faire votre joli discours et en sortir grandie ?

Sa souffrance me piquait les yeux comme un brasier. Je n'étais pas venue pour ça.

— Non, je suis venue vous remercier. Merci de vous inquiéter pour lui. Vous l'aimez très fort, or je connais ce sentiment. Mais je ne lui ferai jamais de mal, Valérie. Je vous le promets.

— Eh bien moi, je lui ai fait beaucoup

de mal, vous gagnez donc la partie, déclara-t-elle en se levant pour contourner son bureau et s'emparer d'un mouchoir, le geste vif.

— Il n'est pas question de gagner ou de perdre.

Ma voix s'élevait d'un ton, je m'efforçai de me calmer. Valérie souffrait. Ce n'était pas le moment d'enfoncer le clou.

Ce n'est jamais le moment, me rappelai-je.

— Si je suis venue, c'est parce que notre passé n'est pas glorieux, à toutes les deux. Mais je voulais que vous sachiez que... je trouve géniale la façon dont

vous avez su gérer la situation. Malgré votre position difficile, vous avez toujours été là pour aider vos proches. Je vous admire beaucoup, Valérie.

Elle garda le silence un long moment, puis déclara, les yeux baissés :

— J'ai décidé de ne pas venir au mariage.

Relevant la tête, Valérie croisa mon regard d'un air triste, le sourire en coin. Le mélange des deux me provoqua comme un élan de pitié. Elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas répondu à votre faire-part.

— N'allez pas croire qu'on ne veut pas

de vous, Valérie. Vous êtes la mère d'Emma et...

Elle m'interrompt.

— Je suis la mère d'Emma et l'amie de Neil, oui. Mais je suis également une femme tiraillée depuis vingt ans par son cœur brisé. Vous ne pouvez pas me demander d'assister à un nouveau mariage, de rester sagement assise au pied de l'autel à me mordre la langue pour ne pas pleurer.

— Je comprends.

Que dire d'autre ?

Valérie fit un pas en arrière, comme si rester proche de moi lui était douloureux.

— Saviez-vous qu'il m'a parlé de vous

? À l'époque de votre première rencontre.

— Non, je l'ignorais.

Mais je n'étais pas étonnée. Neil m'avait raconté être tombé fou amoureux de moi dans les dix minutes qui avaient suivi notre rencontre.

— Il me disait avoir rencontré une jeune fille extraordinaire. Une « jeune fille », alors bien sûr je pensais qu'il s'agissait d'un flirt passager, que Neil était simplement flatté qu'elle le trouve attirant.

À mesure qu'elle se souvenait, son sourire triste se mua en grimace.

— J'ai toujours cru, au fond de mon

cœur, que Neil et moi finirions ensemble. Je savais que ça ne durerait pas avec Elizabeth. Les amis sentent ce genre de choses. Quand Neil m'a annoncé qu'ils divorçaient...

Quelle angoisse !

En venant la voir, je ne m'attendais pas à une telle confession. Je n'allais quand même pas la prendre en pitié alors qu'elle venait d'avouer être encore amoureuse de mon fiancé.

— Et voilà que dans la foulée, avant Noël..., ajouta-t-elle en levant les mains.

— ... Neil et moi sortions ensemble. Je suis désolée que ça n'ait pas marché entre vous.

C'était bizarre.

Elle épingla aussitôt mon hypocrisie.

— Désolée ? Ça m'étonnerait beaucoup.

En effet, je manquais de tact.

— C'est vrai, admis-je. Je regrette que mon bonheur existe au détriment du vôtre.

— Je ne suis pas malheureuse. C'est ma faute, le divorce de Neil n'aurait pas dû compter comme une seconde chance pour moi. Lui et moi, on se connaît bien. Chacun doit vivre sa vie, un point c'est tout. Vous savez, je ne suis pas fière de la façon dont je vous ai traitée.

J'avais tant de choses à lui dire, mais les mots sonneraient faux.

— Hum, merci.

Elle parut s'endurcir.

— Toutefois, si vous voulez préserver notre entente, évitez à l'avenir de venir me parler de choses personnelles sur mon lieu de travail.

Je plissai les yeux.

— Auriez-vous vraiment accepté de me rencontrer ailleurs ? Dans un endroit neutre où vous n'auriez pas pu mentir au sujet d'un emploi du temps surchargé ?

— Mon emploi du temps est vraiment chargé, Sophie. C'est d'ailleurs ce pour quoi je vais vous demander de partir.

Comme la reine me donnait congé, je me levai pour quitter son royaume. J'étais

sur le seuil du bureau de sa secrétaire lorsqu'elle me rappela.

— Attendez !

Tiens, que me réservait-elle encore ?

— Merci, Sophie. Merci de me considérer plus amicalement que quiconque ne vous en aurait crue capable.

Je hochai la tête.

— Hum, je vous en prie.

Ce que je ne dis pas à Valérie, c'est qu'elle se trompait. Il existait une personne qui me savait capable d'enterrer la hache de guerre. Ou qui, en tout cas, l'espérait du fond du cœur.

Chapitre 14

À l'approche d'un événement excitant qu'on attend depuis très longtemps, il arrive parfois que les jours se mettent à défiler à toute allure. Le jour J vous tombe alors dessus comme un boomerang en pleine figure, et la surprise est telle que vous n'en profitez pas, vous avez envie d'annuler la somptueuse cérémonie et de vous enfuir à la mairie avec votre fiancé sans que personne ne vienne vous arrêter.

Le jeudi débarqua par la fenêtre de ma vie comme un caillou lancé à pleine

force. C'était le premier jour de mon congé de trois semaines, et je fus horrifiée de me surprendre à me préparer comme un matin de travail.

En me voyant ressortir de la salle de bains, Neil demanda d'une voix ensommeillée :

— Pourquoi tu te lèves si tôt ? Ta famille n'est pas encore arrivée.

— Ma famille ? répétais-je en me grattant la tempe. Oh, mon Dieu ! C'est déjà jeudi ?

Je revins me glisser sous les draps, et Neil m'attira contre lui dans la position de la cuillère. Je remuai les fesses contre lui.

— Alors, ça y est. On y est presque.

— Plus que deux jours, murmura-t-il en frottant son nez dans mon cou. Plus que deux jours et tu seras Mme Neil Elwood.

— Mlle Sophie Scaife, rectifiai-je pour la énième fois.

— Promis, j'arrêterai après la lune de miel. J'avoue que ça m'énerve moi-même.

Il me bâilla dans l'oreille avant d'ajouter :

— À quelle heure doit-on partir en ville ?

Mon cerveau retrouva chaque pièce du puzzle, et je me rappelai notre programme.

— Voyons. L'avion atterrit à 14 heures et deux voitures les attendront à l'aéroport, résumai-je en plissant les yeux. J'aimerais aller à l'appartement avant qu'ils arrivent pour m'assurer que Sue a bien tout préparé.

Sue, l'ancienne domestique de Neil, avait eu la gentillesse de revenir pour le week-end du mariage, bien qu'elle ait déjà intégré une autre famille. Elle connaissait mieux les lieux que la femme de ménage qui n'y passait qu'une fois par semaine, et serait plus à même de s'occuper de ma famille pendant leur séjour.

— Pourquoi ne sont-ils pas plus nombreux à dormir au *Plaza* ? s'enquit

Neil, qui ne comprenait toujours pas que mes proches « refusent de se donner des airs ».

Sur la 5^e Avenue, nous cohabiterions donc avec ma grand-mère, ma mère, tante Marie, ses deux enfants et leurs conjoints, ainsi que ma cousine Leanne. Le reste de la famille rejoindrait les chambres que nous avions réservées à l'hôtel, mais tout le monde s'entasserait sûrement à l'appartement pour les repas et se retrouverait en ville pour faire du tourisme.

Le concept échappait entièrement à Neil, dont l'expérience en termes d'organisation de mariage se résumait à l'horaire d'atterrissage de l'avion de sa

maman, en espérant qu'elle se débrouille ensuite en italien pour retrouver toute seule son hôtel.

— Ils n'ont pas envie d'aller au *Plaza*. Ils préfèrent rester avec nous pour « nous donner un coup de main ».

J'aurais volontiers mimé les guillemets, mais j'étais trop fatiguée.

À peine arrivée à l'appartement à 14 h 30, je passai en revue ma liste de choses à préparer, reportées sur quatre feuilles de papier proprement étalées sur le comptoir de la cuisine.

— Bien, dis-je en m'efforçant vainement de faire passer mon angoisse pour de l'assurance. J'ai installé maman

et mamie dans la chambre d'amis, Marie et Leanne dans la chambre d'Emma, Carrie et Dean dans l'ancienne chambre de Sue, et John et Beth dans la salle de projection. Tu as bloqué le porno par un mot de passe, j'espère ?

— Il y a toujours eu un mot de passe pour les vidéos porno, me rappela Neil. Mais comment va-t-on vivre ici avec autant de monde ?

— « Autant de monde » ? Il y a plus de mètres carrés ici que dans la maison de ma grand-mère, or nous étions deux fois plus nombreux à Noël. Estime-toi heureux que certains aient préféré dormir à l'hôtel. Sinon, on aurait dû en caser dans les canapés ou sur des matelas gonflables

dans la bibliothèque.

— Même pas en rêve. Personne n'a le droit de mettre un pied dans ma bibliothèque, s'indigna Neil en croisant les bras. Et sous aucun prétexte.

— Oh, tu t'inquiètes pour tous ces livres que tu n'as jamais lus ?

Ses traits se durcirent.

— Non, je tiens à préserver la bibliothèque parce que c'est mon unique échappatoire.

C'en était trop.

— Pourquoi es-tu si con tout à coup ?
Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il m'arrive qu'on se marie dans

deux jours et que tu envahis mon appartement de tous ces étrangers...

— *Ton* appartement ? hurlai-je. Des *étrangers* ? Tu parles de ma famille, Neil !

— En tout cas, ils sont étranges, ça ne fait aucun doute ! aboya-t-il.

— Va te faire foutre !

Je sortis de la cuisine en furie, priant pour qu'il me suive et se prenne les portes battantes dans la figure. J'allais épouser cet homme dans deux jours, or je n'avais même plus envie de le voir.

Nom d'un chien ! Était-ce mauvais signe ?

Je me ruai dans notre chambre et

claquai la porte derrière moi, puisque c'était le seul moyen de me calmer. Je détestais me disputer avec Neil, il était la seule personne capable de me reconforter.

Il frappa doucement à la porte et murmura :

— Sophie ? Je peux m'excuser ?

J'entrouvris la porte.

— À toi de me le dire.

Je finis par l'inviter à entrer. Je tirais une certaine satisfaction de ce geste après ce qu'il venait de dire au sujet de « son » appartement.

— Je ne suis pas prêt, Sophie.

Mon estomac se noua, et mon cœur se serra. Neil dut remarquer que je me décomposais, parce qu'il s'empessa d'ajouter :

— Pas pour le mariage ! Bien sûr que je suis prêt à t'épouser. Mais le week-end s'annonce mouvementé, et je crois que je n'y suis pas préparé.

— Tu aurais dû me dire que mon organisation ne te plaisait pas. Avant que la famille ne soit en route, par exemple, lui reprochai-je.

Mais je comprenais ce qu'il voulait dire. Au moment des préparatifs, la noce nous rendait impatients, mais à présent que le jour J arrivait, je me languissais de laisser tout ce stress derrière moi.

— Oui, j'aurais dû. Excuse-moi d'avoir qualifié tes proches d'étranges. C'est vrai qu'ils le sont, mais...

Il inclina la tête avec une grimace, mais mon regard noir le coupa dans son élan. Il s'assit au bord du lit.

— Pardon, ma chérie. Je suis épuisé, angoissé, bouleversé. Mais, crois-moi, il me tarde de t'épouser. Et puis, la cohabitation avec ta famille ne durera qu'une nuit.

— Parfaitement. Demain, tu seras au *Plaza* pour ton enterrement de vie de garçon, acquiesçai-je.

— Ce sera une soirée très raisonnable, me promet Neil.

Comme la tension était retombée entre nous, il m'attira sur ses genoux et eut raison des dernières traces de ma colère par un regard attendrissant.

— Après tout, c'est Rudy qui l'organise.

Ben voyons. Comme si Rudy prévoyait la soirée la plus chaste de tout New York.

— Ça ne veut rien dire, Neil. Tu peux trouver des gogo dancers à New York.

Il me décocha un sourire coquin.

— Oui, merci, je suis au courant. Rudy avait déjà organisé mon précédent enterrement de vie de garçon.

— À Vegas, j'ai été très sage, alors tiens-toi à carreau.

— Pardon ? dit-il, sceptique. Tu veux dire que tu n'as pas traîné tes fesses sur la piste de danse avec quelques jeunes spécimens virils avant d'épouser un vieux grabataire ?

— J'admets qu'un masseur super charmant m'a dénoué tous les muscles, mais il est resté très professionnel.

Avec un soupir, je fis la moue avant de décocher un grand sourire et de me jeter au cou de Neil.

— Je doute que tu résistes à la tentation, le taquinai-je, installée à califourchon sur ses genoux. Tous ces jeunes corps fermes et élégants d'étudiants en droit.

— Les diplômes coûtent cher, tu devrais me féliciter pour ma générosité.

Sur ce, il agita les sourcils. Je me mis à rire et pris sa tête entre mes seins avant de déposer un baiser sur son crâne.

— Bon. Pour être franche, je ne m'inquiète pas pour ta soirée de demain.

— Je serais incapable de combler des caprices salaces en sachant que tu m'attends sous nos draps, susurra-t-il, enfonçant les ongles dans mes fesses pour me presser contre son entrejambe. Et je ne boirai pas, mon jugement sera donc irréprochable.

— Tout ce que je te demande, c'est d'arriver à l'heure pour la cérémonie.

Une pensée sordide me traversa l'esprit.

— Hum... Tu ne me planteras pas devant l'autel, hein ?

Neil eut l'air d'avoir reçu une gifle.

— Sophie ! Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Parce que dans Sex and the City Big a quitté Carrie juste avant la cérémonie, me rappela mon cerveau noyé de culture populaire.

— Pour rien.

— En t'attendant avec le pasteur, je n'échangerais ma place pour rien au monde.

Il réclama un baiser que je lui offris généreusement, réprimant un besoin de courir faire la poussière dans tout l'appartement. Ma grand-mère avait plus de soixante-dix ans, mais concernant le ménage, elle avait l'œil d'un aigle à tête blanche. Le téléphone fixe se mit à sonner, et je me redressai pour laisser Neil appuyer sur le bouton de l'interphone.

— Oui, Benjamin ?

Notre concierge s'éclaircit la voix dans le haut-parleur.

— Bonjour, M. Elwood. Attendez-vous des... invités ?

J'attendais Neil au tournant.

— Oui, c'est la famille de Mlle Scaife.
Faites-les monter, je vous prie.

Quand il eut relâché le bouton, je pouffai de rire.

— Tu es prêt à raconter ta vie au concierge pourvu qu'on ne t'associe pas à ma famille.

— Arrête, Sophie, pas maintenant.
Restons soudés, d'accord ?

Nous n'attendîmes pas longtemps que le petit *ding* de l'ascenseur résonne dans le couloir. Ma tante Marie apparut sous une montagne de valises.

— Oh, putain ! Dis-moi que vous n'habitez pas là ! Vous habitez là, pas vrai ?

— Oui, parfois, répondit Neil en s'approchant pour lui prendre sa valise.

— Si je ne sors pas de cet ascenseur tout de suite, je vais commettre un meurtre !

Ma grand-mère força le chemin et passa devant Marie. Elle laissa tomber un sac de voyage en toile par terre et nous tendit les bras.

— Je commence par un câlin pour la mariée.

Je ne me fis pas prier.

— Mamie ! Je suis tellement heureuse de te voir.

— Ma petite-fille se marie, je n'allais pas manquer ça ! Et vous, ajouta-t-elle en

se tournant vers Neil. Venez embrasser mamie.

Neil me lança un regard paniqué, mais c'était trop tard. Ma minuscule mamie le serrait déjà fort contre elle.

— Vous savez, je crois que ma mère était plus âgée que vous, fit remarquer Neil en parvenant à se dégager.

En entrant dans l'appartement, ma mère balaya les alentours de ses yeux ronds. Elle vivait depuis si longtemps avec nous à Sagaponack que j'oubliais qu'elle n'y était encore jamais venue.

— C'est donc ici que tu viens te cacher pour m'éviter.

— Ici, et dans bien d'autres endroits,

renchérit Neil, ce qui provoqua une moue agacée de maman.

Ma cousine Leanne, une grande brune élancée au regard souligné à l'eye-liner façon Robert Smith, s'échappa de l'ascenseur de justesse avant que les portes ne se referment. Sans lever les yeux de son téléphone, elle me lança :

— Sophie, où est-ce que je peux brancher mon chargeur ?

Marie poussa un soupir.

— Non mais tu l'entends ? Elle n'a pas arrêté. « J'ai besoin d'un chargeur », « Où y a-t-il une prise ? » On dirait un cœur artificiel : sans batterie, elle meurt.

— Bon, je vais vous montrer vos

quartiers, proposai-je en leur faisant signe de me suivre, puis je me tournai vers Neil. Toi, reste là. Les autres ne vont pas tarder.

Il leva une main en bafouillant quelque chose que je fis mine de ne pas entendre.

— Alors, Leanne et Marie, vous dormirez dans la chambre d’Emma...

— Qui est Emma ? s’enquit Leanne en mâchouillant son chewing-gum d’un côté puis de l’autre.

— Emma est la fille *adulte* de Neil, répondit maman en se forçant à sourire. Une fille du même âge que Sophie. C’est drôle, non ?

— Hum... on en reparlera plus tard.

Mon sourire était aussi crispé que celui de ma mère. J'ouvris la porte de la chambre en question dont le lit était assez grand pour être partagé.

Leanne leva enfin les yeux de son portable pour grimacer.

— Ouh là, ça fait gamine.

En effet, la chambre d'Emma était clairement celle d'une petite fille, mais ce n'était rien comparé à la chambre de bébé rose bonbon de leur maison à Londres. Et encore, puisqu'elle avait passé ses dernières années dans cet appartement new-yorkais avant de prendre son envol, il ne restait de son enfance que les murs rose pâle et le tapis assorti.

— Maman, mamie, venez par ici, appelai-je en direction de la chambre d'amis.

Le lit était encore plus grand, et les tons étaient plus neutres. Neil s'était formalisé en apprenant que tout le monde partagerait son lit. De toute évidence, il n'avait jamais vécu à la campagne.

— Où sont les toilettes ? Ma vessie va exploser, lança ma grand-mère en laissant son sac de voyage sur le lit.

— Par ici.

Les mains sur les hanches, je me plantai devant la salle de bains en face de ma mère.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, dit-elle innocemment en fronçant les sourcils.

— La plaisanterie sur l'âge d'Emma, sifflai-je à voix basse. Je croyais que tu acceptais enfin de me voir comme une adulte qui épouse un autre adulte !

— C'est comme ça que je te vois, insista-t-elle. Un peu d'humour n'a jamais tué personne.

— Eh bien, ce n'était pas drôle du tout ! m'indignai-je en me massant les tempes. Écoute, maman. Neil est sur les nerfs à cause du mariage, et moi aussi. On se dispute constamment et... je n'ai pas besoin que tu en rajoutes, d'accord ?

Elle poussa un soupir.

— Tu pourrais me lâcher la bride...

— Non.

Encore et toujours les mêmes chamailleries. C'était décidé : plus tard dans la journée, je dévorerais un paquet entier de bonbons pour me remonter le moral.

— Je me marie, maman, il fallait t'y attendre. Si tu n'arrives pas à l'accepter, ne me le fais pas subir. Je suis désolée que tes vieux démons reviennent te hanter ce week-end, mais c'est mon moment magique. Neil et moi fêtons l'union de nos familles. Alors ne gâche pas tout avec tes... déceptions maternelles, ou je ne sais quoi.

Je tournai les talons. Le reste de ma famille sortait justement de l'ascenseur, et je les accueillis tous avant de prétexter un tour au petit coin pour m'isoler dans la chambre et laisser libre cours à ma rage.

— Sophie ? Tout va bien ? s'inquiéta Marie derrière la porte que je lui entrouvris.

— Non, pas vraiment.

Elle s'imposa dans notre chambre.

— Waouh ! C'est joli ici.

— Merci. Et encore... attends de voir le dressing.

Elle s'empressa d'en faire le tour puis revint vers moi.

— Ta mère te rend folle, pas vrai ?
Elle ne perd pas de temps.

Marie faisait bien plus jeune que son âge. Ses cheveux gris de quadragénaire étaient dissimulés sous une décoloration blonde. Sa façon de me poser une question sérieuse tout en souriant avait toujours eu le don de me mettre à l'aise.

Je me laissai choir dans le fauteuil en face de la cheminée.

— Oui. Franchement, elle n'a pas à projeter tous ses soucis sur mon mariage, que d'ailleurs elle n'accepte toujours pas. Mais bordel, il serait temps qu'elle s'y fasse !

Marie s'assit à côté de moi.

— C'est sûr, il faut qu'elle se détende. Si tu veux, je fais tampon entre elle et toi.

— Vous n'avez pas envie de faire un peu de tourisme tous ensemble, au lieu de rester coincés ici avec nous ?

— Non. Jacob, Leanne et les autres n'ont qu'à y aller. En plus, nous restons jusqu'à mardi. À ce propos, merci de nous accueillir ici. Tu n'as pas peur qu'on te vole ta belle vaisselle ?

Elle me taquina en me poussant l'épaule.

— Bien sûr que non. Merci à vous d'être venus, en tout cas. Je peux y arriver. Je peux survivre à ce week-end.

Je me frottai l'arête du nez.

— J'espère bien, affirma sèchement Marie. Si tu ne te maries pas, tu ne garderas jamais cette qualité de vie avec ton salaire miséreux.

Quand arriva le vendredi soir, je me répétais : *Tout ira bien, c'est juste un dîner de répétition. Il n'y aucune raison de stresser.*

Je devais arrêter d'écouter ma petite voix intérieure. Mais en arrivant au *Plaza*, je cédaï à la panique. Émotionnellement, je n'étais pas prête à faire semblant de me marier.

— Le quatuor commencera à jouer, ta-da-da, me dirigeait Shelby depuis le fond

de la pièce.

Nous avons passé en revue toutes les étapes sur papier, mais elle avait insisté pour se mettre en situation au moins trois fois dans la soirée. Elle fit signe à Holli.

— Voilà, et j'ai besoin que la demoiselle d'honneur se place derrière la mariée...

— Tout le monde devrait faire pareil à son mariage. Les demoiselles d'honneur n'auraient pas l'air d'imbéciles, me murmura Holli par-dessus mon épaule.

Elle resta derrière moi en faisant mine de tenir ma traîne.

— Ne la tiens pas si haut, dis-je avec un rire nerveux.

— Je te la rabats sur la tête si tu ne fermes pas ton clapet, me menaçait-elle.

Je manquais d'air. Vraiment, c'était bizarre. J'allais faire semblant de marcher jusqu'à l'autel pour retrouver Neil. C'était de la triche, j'allais découvrir ma surprise avant l'heure.

— Une fois que la musique commence, on ouvre les rideaux...

Shelby claqua des doigts, et les deux employés de l'hôtel tirèrent sur les cordes qui écartèrent doucement les deux pans de brocart brodé d'or pâle. Derrière, c'était encore le bazar, je ne verrais pas avant le jour J les compositions florales dont Neil avait rêvé. Sans doute voulait-il me réserver la

surprise. En tout cas, il y aurait des orchidées. Shelby prétendait que ce serait « une véritable galère » d'installer les fleurs sans qu'elles meurent, mais le personnel du *Plaza* saurait gérer.

En revanche, la lumière était prête. Nous avons choisi des tons dorés chauds qui cascadaient depuis les luminaires striés Art déco de chaque côté de la colonnade. Je m'étais battue pour avoir l'éclairage que je voulais, sachant qu'il mettrait divinement ma robe en valeur. Des rangées de chandeliers drapés d'ornements en filigrane et de petits cristaux fumés étincelants étaient suspendus au-dessus de l'allée de marbre ; heureusement, j'avais déjà mes chaussures de mariée aux pieds pour

m'habituer à marcher sur celui-ci et éviter de me retrouver le cul par terre devant mes invités. Si je fermais les yeux, je voyais tous ces points de lumière gravés sur mes paupières.

— Maintenant, prenez votre temps pour remonter l'allée centrale, me guida Shelby en nous emboîtant le pas. Nous déroulerons un tapis de cérémonie, le sol ne sera pas aussi glissant, mais faites attention quand même.

J'étais si concentrée sur mes pieds que je n'avais pas encore levé les yeux vers Neil. Il serrait les lèvres pour se retenir de glousser. Je devais avoir l'air maligne avec mes petits pas de talons hauts et ma robe de mariée invisible. Peut-être

devrais-je allumer un cierge et invoquer la déesse de la grâce.

— Je te trouve bien tendue, me lança-t-il.

Holli pouffa derrière moi.

— Ouais, on dirait que tu vas au bain, dit-elle en riant.

Comme nous n'étions pas dans une église, je pus faire un doigt d'honneur à Neil en toute impunité.

— J'essaie de ne pas tomber !

— Tu aurais dû choisir des ballerines, me sermonna ma mère dont l'impertinence résonna dans la salle.

— Le mariage est pour demain,

maman. Tu ne m'aides pas, lui reprochais-je, mais on s'en fichait puisque je pouvais parfaitement marcher avec ces chaussures. En revanche, je penserai à prendre des ballerines pour la réception.

J'avais prévu quatre tenues différentes. Aux yeux de ma mère, de Neil, et même de tout le monde, c'était excessif, mais pour moi, c'était un mal nécessaire. Et puis, c'était une question pratique. La robe de mariée pour la cérémonie. Une robe aussi belle, mais sans traîne ni jupon pour dîner et ouvrir le bal. Lorsque l'heure serait plus à la fête, j'avais prévu une robe de cocktail pour danser en toute tranquillité. Et enfin, une jolie tenue confortable pour le moment où l'on s'échapperait pour notre nuit de noces.

— Arrête de t'inquiéter, lança Neil dans un éclat de rire. Tu es sublime.

— Attends demain. Tu n'as encore rien vu, lui promis-je en rejetant mes cheveux en arrière.

Quand j'arrivai enfin au bout de l'allée, le pasteur joua sa partie. C'était simple : il disait deux ou trois choses, nous récitons les vœux que nous avons préparés, nous formulons nos « je le veux » respectifs, et voilà, nous étions mariés.

— A priori, ce sera plutôt rapide, fit remarquer Neil en regardant autour de lui. Nous n'aurions pas dû nous donner tant de mal pour la décoration.

— C'est votre mariage. Même si la cérémonie ne durait que sept secondes, elle n'en resterait pas moins exceptionnelle, affirma Shelby.

Son salaire en dépendait, elle avait tout intérêt à nous faire jouer la carte du grandiose.

— Et puis, il faut que ça rende bien dans les journaux, rappelai-je à Neil. Après tout, je dirige un magazine de mode. Je ne peux pas me permettre un mariage médiocre, ce serait mauvais pour les affaires.

— D'où l'intérêt des quatre tenues, me défendit Holli.

Je hochai la tête.

— Exactement. Tu vois ? Holli a compris.

— En tout cas, moi, je suis contente que vous arrêtiez de vivre dans le péché, tous les deux, claironna ma grand-mère assise à côté de maman. Même si vous êtes mariés par un hérétique – ne le prenez pas mal, révérend – dès lors que la cérémonie est légale, notre Seigneur vous laissera accéder au paradis.

Neil haussa les sourcils.

— Ne l'écoute pas, lui glissai-je avant de faire signe au pasteur que j'étais désolée.

Il semblait comprendre.

Contrairement à la répétition des noces

d'Emma, la nôtre se déroulerait sans accroc ; à moins que l'on ne considère comme un accroc ma grand-mère prête à faire un feu de joie de notre célébrant jugé trop peu religieux à son goût. Le petit nombre de demoiselles d'honneur simplifiait les choses. Je n'avais qu'Holli, afin d'épargner les essayages à Emma quand elle avait encore son ventre rond. De toute façon, en dehors d'Holli, je n'avais pas trente-six copines. Elle était ma meilleure amie, si une personne devait faire l'affaire, c'était bien elle.

Nous répétâmes la cérémonie deux fois. Je me trouvais presque trop calme. Ce n'était pas compliqué, finalement. Je pouvais me marier. J'en étais capable.

— Voilà une bonne chose de faite ! m'écriai-je de retour en voiture avec Neil.

Je sortis un petit miroir de poche et retouchai mon rouge à lèvres.

La main sur mon genou, Neil pinça entre deux doigts la matière délicate de ma robe portefeuille Michael Kors.

— Oui, on s'en sort bien. Personne n'a fui en hurlant et personne n'est arrivé soûl. Si le mariage se déroule aussi bien demain, on est hors de danger.

— À t'entendre, on croirait qu'on prépare un casse, marmonnai-je en me laissant retomber contre son épaule avec un soupir apaisé. Ça va, je n'ai pas l'air

trop raplapla ?

— Non, tu es aussi belle que le jour de notre rencontre à l'aéroport, susurra Neil, le nez enfoui dans mes cheveux. Et tu sens bien meilleur.

— Eh ! J'avais traversé le pays en avion, m'indignai-je en le repoussant. Et puis, on ne dit pas à une femme qu'elle est aussi belle que quand elle était à l'aéroport.

Pour notre dîner de répétition, nous nous rendîmes dans l'un de mes restaurants new-yorkais préférés, le *One If By Land, Two If By Sea*. La grande salle nous était réservée. Quand nous arrivâmes, tous nos proches étaient déjà réunis, y compris ma famille de

campagnards, et ils nous accueillirent avec des hourras. J'eus soudain un pic d'adrénaline.

— Respire, ma chérie, ça te prépare pour demain, me taquina Neil en m'embrassant le bout des doigts.

Le restaurant était somptueux. Des chandeliers argentés projetaient une lumière douce sur les murs de bois sombre et de briques. Les grandes peintures de personnages historiques qui y étaient suspendues me rappelaient la maison hantée de Disney World, à ceci près qu'il n'y avait pas d'alligator au bas des toiles pour dévorer les orteils de Paul Revere.

Nous lançâmes quelques « bonsoir » en

rejoignant nos sièges, mais nous étions affamés — j'avais entendu l'estomac de Neil gargouiller dans la voiture par-dessus le raffut que faisait déjà le mien —, nous nous précipitâmes donc à nos places.

Neil se décomposa en voyant Emma et Michael sans leur bébé.

— Où est Olivia ?

— Avec la jeune fille au pair, répondit Emma, visiblement soulagée. En plus, j'ai assez tiré de lait pour boire comme un trou ce soir.

Quand elle prit conscience de ce qu'elle venait de dire, elle s'empressa d'ajouter :

— Euh... désolée.

Neil faisait une drôle de tête, mais il se ressaisit aussitôt.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Emma. Profite de cette soirée, amuse-toi.

À quoi pensait-il ? Je savais que le soir de leur coup de fil Emma avait abordé le sujet de son addiction à l'alcool. Peut-être était-ce la première fois qu'elle en reparlait avec lui depuis.

Neil s'assit près de sa fille autour de la table ronde, et je pris place à côté de ma mère. Rudy était avec nous, mais j'avais perdu Holli et Délia qui se retrouvaient à une table voisine, faute de place.

Maman me tapota la main.

— Cette noce sera magnifique, ma chérie.

— Merci.

Que dire d'autre ? Elle avait toujours été hostile à notre histoire, un dédain qui avait refait surface récemment. Je ne comprenais donc pas d'où venait cet élan de mère poule. Décidément, elle me surprendrait toujours.

Le dîner fut divin. Neil avait commandé des huîtres en entrée, et j'étais si affamée que je les avais presque toutes englouties.

— Arrête ! me gronda-t-il, et il me tapa sur la main en me voyant prête à attraper la dernière huître.

Je me débattis, il répliqua, et nous finîmes par éclater de rire.

— De vrais enfants, se moqua Rudy.

Encore hilare, Neil but une gorgée d'eau et s'épongea le coin des lèvres avec sa serviette avant d'articuler entre deux éclats de rire :

— J'ai commandé ces huîtres, elles sont à moi. Sophie n'aura droit à sa moitié que demain, lorsqu'elle aura signé les papiers.

— Quelle cruauté, papa ! s'indigna Emma avec un sourire en coin.

— C'est ce que j'aime chez lui, gloussai-je, et je tendis la main pour lui pincer la joue, mais comme il

m'esquivait, je lui ébouriffai les cheveux. J'épouse ce mec parce qu'il est génial.

— Surveille ton langage, siffla ma mère en retirant ses doigts pour laisser le serveur poser une assiette de loup de mer rôti.

Il me fallut ralentir pour ne pas m'étouffer avec mon pigeonneau. Je n'allais quand même pas marcher jusqu'à l'autel avec le ventre alourdi par deux kilos de nourriture ! De toute évidence, Neil n'avait pas ce genre de souci : il engloutissait son bœuf Wellington comme s'il était chronométré.

— J'ai besoin de forces pour mon enterrement de vie de garçon, se justifia-t-il avec une pointe d'humour.

Tandis que les plats disparaissaient de nos assiettes, Michael se leva et fit tinter son verre de vin avec son couteau.

— Votre attention, s'il vous plaît, quémanda-t-il, et la salle se tut. Mon épouse Emma, la fille de Neil, voulait porter un toast à notre couple préféré. Cependant, victime d'une sévère allergie à la prise de parole en public, elle m'a contraint de lire son discours à sa place.

Michael s'éclaircit la voix.

— « Papa et Sophie », et je répète que c'est Emma qui l'a écrit.

Un petit rire s'éleva de l'assemblée.

— Il y a deux ans, si l'on m'avait dit que je serais assise ici ce soir, la veille

de votre mariage, je ne l'aurais pas cru. J'ai rencontré Sophie dans des circonstances qui ne m'inspiraient rien de bon...

Emma nous lança un regard appuyé, le sourcil levé, comme pour nous dire : « Oui, vous avez bien entendu. » Les joues rouges, Neil s'empara de son verre d'eau pour esquiver cette allusion. Michael poursuivit :

— Sans parler de l'étrange coïncidence qui fait que nous avons le même âge. Vraiment, j'avais peu d'espoir pour toi, Sophie. Mon père ne parlait que de toi, il n'avait jamais été aussi heureux, et pourtant, je ne donnais pas cher de votre aventure.

Michael marqua une pause dans sa lecture.

— Après tout, qu'est-ce que ça t'apportait, Sophie ? Même pour tout l'or du monde, je n'aurais pas supporté plus de trois jours d'entendre mon père chanter comme une casserole dans sa voiture.

Dans l'hilarité générale, Neil recouvrit ma main de la sienne.

— Je me dois d'évoquer la période difficile où papa était malade, veuillez m'en excuser. Sophie, j'ai compris que ton amour pour mon père était sincère quand je suis venue lui rendre visite à l'hôpital. Pour notre famille, cet été fut le pire de notre vie. Mais toi, tu étais le

rayon de soleil de ses journées. Je suis heureuse qu'il t'ait eue à ses côtés pendant cette épreuve, et je suis heureuse qu'il t'ait à ses côtés aujourd'hui.

Je n'étais pas la seule à avoir la larme à l'œil, les yeux d'Emma brillaient aussi. Derrière moi, je vis Rudy lutter pour maintenir sa contenance. Quand je croisai le regard de Neil, ma vue se brouilla. Il me serra tendrement la main.

Heureusement que Michael changea de ton, c'était l'occasion de se ressaisir.

— Quant à papa, j'ai compris qu'il t'aimait sincèrement lors de notre premier Noël ensemble. Le lendemain, avant que tu ne nous rejoignes pour le brunch, je lui ai demandé s'il allait regarder le match

de l'équipe de Manchester. Il a répondu que non, il voulait passer une journée au calme avec Sophie.

— Mince alors ! Tu as pris sa température ? l'interrompt Rudy, ce qui fit pouffer Emma.

Tous les Britanniques présents dans la salle comprirent la plaisanterie, et le rire rauque de Runólf domina tous les autres.

— Tu es la première femme à avoir détourné son attention du football, lut Michael d'une voix plus forte pour couvrir le brouhaha. Vous n'avez rien en commun, et Dieu seul sait comment vous vous supportez au quotidien. Vous êtes infernaux, tous les deux ! Et pourtant, vous êtes faits l'un pour l'autre.

Il leva son verre.

— Aux mariés !

Les yeux mouillés, Emma suivit le toast avec tous les invités.

Rudy était le témoin de Neil, mais il réserva son discours pour le jour J. Je pensais en avoir fini avec les sanglots. Seulement, ma mère se leva à son tour.

Oh, merde !

Bien sûr, il est normal que la mère de la mariée s'exprime au nom de toute la famille. Ce que je craignais, ce n'était pas tant l'humiliation – pas volontaire, en tout cas –, mais plutôt qu'elle n'évoque son opposition à notre union.

— Dès la naissance de Sophie, j'ai su

qu'elle me donnerait du fil à retordre, commença maman en m'observant avec tendresse. Ils ont approché l'un de ces couffins en plastique jusqu'à mon lit pour qu'elle reste avec moi dans la chambre d'hôpital. Et puis, au milieu de la nuit, quand je me suis réveillée, j'ai vu cette petite chose rouge et fripée qui me regardait. Je ne vous mens pas, on aurait dit qu'elle me jugeait.

Quand Neil éclata de rire, je m'aperçus qu'il avait moins entendu parler de mon enfance que moi de la sienne. Était-ce notre écart d'âge qui mettait ma mère mal à l'aise ? Ce doit être bizarre de raconter la naissance de sa fille à son futur gendre en sachant que lui-même est devenu père la même année.

— Elle a toujours été marginale. Avec Sophie, on ne savait jamais à quoi s'attendre. Mais quand elle a ramené Neil à la maison...

Comme elle exagérait une grimace de surprise, tout le monde pouffa.

— Je m'attendais à rencontrer un jeune homme de vingt-cinq ans. Je vous jure, je l'aurais tuée. Et lui aussi. Tous les deux. Il m'a fallu du temps pour me faire à l'idée. Mais depuis quelques semaines, j'habite avec eux...

Elle s'interrompt en levant les yeux au ciel pour se corriger.

— Disons plutôt qu'ils me *tolèrent* chez eux. Depuis, je me rends compte que

ma fille...

Une main sur la poitrine, les lèvres serrées comme pour réprimer un sanglot, elle termina par une pirouette :

— Je me rends compte que ma fille est une véritable *emmerdeuse* !

Toute ma famille rit de bon cœur, et Neil sembla mal à l'aise. J'avais assisté à ce genre de taquineries entre les frères Elwood, ils comprenaient donc forcément cet humour. Mais pour eux, le contexte devait être mal choisi.

— Sophie, tu as trouvé un homme qui supporte ton sale caractère. Un homme prêt à vieillir avec toi, ou plutôt *avant* toi. Un homme qui sait à quel point tu es

irritable au réveil, mais adorable avec les gens que tu aimes.

Cette transition brutale entre humour et affection me donna envie de pleurer. Je savais que ma mère m'aimait, mais c'était toujours agréable de l'entendre.

— Neil, vous êtes l'homme le plus chanceux du monde d'avoir ma Sophie, l'avertit sévèrement maman.

Neil esquissa un petit sourire.

— Je sais, Mme Scaife.

Elle déroula son index serré autour du pied de sa flûte de champagne pour le pointer vers son futur gendre.

— Tant mieux. Mais Sophie a de la chance aussi d'avoir trouvé quelqu'un qui

l'aime si fort. Vous rendez ma fille heureuse, et votre famille l'a généreusement accueillie. Ainsi, au nom de tous les Scaife, je souhaite la bienvenue aux Elwood dans nos cœurs et dans nos vies.

Cette fois, les larmes étaient bel et bien au rendez-vous. Elle leva toutefois son verre.

— À Neil et Sophie !

Ce n'était pas le plus éloquent des discours, le niveau de langue laissait parfois à désirer, mais quand elle se rassit, Neil lui glissa à l'oreille :

— Merci, Rebecca. C'était très beau.

Il le pensait sincèrement.

Le dessert se déroula dans la joie et la bonne humeur, et à mesure que la soirée passait, chacun parut plus à l'aise. Je surpris Geir à se présenter à mon oncle Mike. Quant à Rudy, il était en pleine conversation avec ma mère, sans aucune arrière-pensée.

— Pardon, Emma, j'aurais dû t'en parler, s'immisça Neil dans notre discussion. Je vous ai placés avec ta mère au lieu de Fiona et Runólf, j'espère que ça ne vous dérange pas.

— Non, pas du tout, lui assura Emma en fronçant les sourcils. Mais je croyais que maman ne venait pas au mariage.

Il fit la moue.

— Ah bon ?

Génial.

Quel bonheur de constater la veille de mon mariage que Neil était blessé d'apprendre que son ex ne pourrait pas assister à la cérémonie !

— Oui, m'interposai-je. Quand je lui ai parlé l'autre jour, elle m'a dit avoir quelque chose de prévu. Elle s'en excuse.

Avec ce ton neutre, j'espérais pouvoir embrayer sur un autre sujet. Emma croisa mon regard au bout de la table. Elle savait.

Elle savait pourquoi sa mère ne viendrait pas. Par réflexe, je détournai la tête d'un air coupable. Mais pourquoi ?

Après tout, je ne volais pas Neil à Valérie et je n'avais pas annulé son invitation.

J'avais une boule dans la gorge, les mâchoires serrées, l'estomac noué. Pourquoi parlait-on de Valérie la veille de notre union ? Et moi qui pensais que tout allait bien...

Je laissai ma serviette tomber sur la table.

— Excusez-moi, je vais prendre l'air.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ma mère en m'attrapant le bras.

Je la repoussai.

— Rien... C'est le vin, j'ai trop bu.

D'un bond, je filai hors de la pièce et

rejoignis la rue.

— Sophie !

La voix de Neil m'arrêta net.

Il se précipita pour me rejoindre, apparemment bouleversé.

— Ça ne va pas ?

— Non ! m'écriai-je dans un mélange de colère et de tristesse. Qu'est-ce que ça peut te faire que Valérie ne vienne pas au mariage ?

Il devait se retenir de lever les yeux au ciel. Nous nous disputions si souvent au sujet de Valérie que c'en devenait lassant.

— Rien, je m'en fiche. Seulement, je suis surpris parce qu'elle est encore

mentionnée sur le plan de table.

— Ce n'est pas moi qui lui ai interdit de venir, d'accord ?

C'est sûr qu'en hurlant et en me protégeant derrière un bouclier j'allais le convaincre... Quelle idiote j'étais !

— Évidemment, voyons. Je sais que ça ne te viendrait pas à l'idée.

Il écarta les pans de sa veste et fourra les mains dans ses poches.

— Et puis, si vraiment tu ne voulais pas qu'elle vienne, tu me l'aurais dit avant d'envoyer les faire-part.

J'étais à court d'arguments.

— Oui, bon... Elle t'aime encore !

C'était sorti tout seul, comme si j'accusais Neil.

Il poussa un long soupir.

— Je ne peux rien y faire, Sophie.

— As-tu seulement envie d'y faire quelque chose ?

Mais qu'est-ce qui me prend de lui faire une scène ici, dans la rue, devant le restaurant où tous nos proches sont réunis et peuvent venir surprendre la conversation ?!

Et dire que j'étais encore heureuse et bien dans mes baskets à peine quelques minutes auparavant.

— Bien sûr que oui. Tu veux savoir ce que je veux ? Je veux clore le sujet et

épouser la femme dont, *moi*, je suis amoureux ! Mais bon sang, qu'est-ce qui t'arrive, Sophie ?

De le mettre dans cet état me brisait le cœur.

— Je n'en sais rien ! criai-je, et je baissai vite le regard quand je m'aperçus qu'un couple de passants nous observait bizarrement, puis je repris dans un murmure. Je ne sais pas. Je... J'ai peur.

— Tu as peur ? répéta Neil, portant sa main à son front. Dieu merci ! J'ai cru que tu cherchais une excuse pour annuler le mariage.

— C'est peut-être vrai.

Mais qu'est-ce qui m'arrivait, nom

d'un chien !

— Quoi ?! Pourquoi voudrais-tu tout annuler ?

Mes délires irrationnels étaient encouragés par la voix apaisante de Neil. Je levai les mains.

— Parce que... Quand on se marie, on divorce.

— Sophie. Toi et moi, on ne divorcera pas.

Son petit sourire en coin laissait entendre que j'étais bête de croire le contraire. Au fond, je savais que si je me raisonnais, je verrais tout de suite que c'était une simple crise de nerfs.

Mais mes émotions en ébullition

m'empêchaient d'être rationnelle.

— Elizabeth et toi avez divorcé, Emir est en instance de divorce, Ian et Gena aussi, les comptai-je tous sur mes doigts. Si un mariage sur trois se finit par un divorce, ça fait trois. Le nôtre est voué à l'échec.

— Les statistiques ne fonctionnent pas comme ça, ma chérie. Et même si c'était le cas, j'ai déjà divorcé, je suis donc hors course.

Je m'adossai au mur de briques et fermai les yeux.

— J'ai l'impression que tous les mariages sont condamnés d'avance.

Neil s'appuya contre le mur à côté de

moi.

— Écoute-moi bien. C'est ton ami qui te parle, pas ton fiancé. Prends-le comme une question d'une personne plus expérimentée, plus sage, et bien moins effrayée que toi. Est-ce qu'il y a quoi que ce soit dans notre couple qui te fait hésiter à m'épouser ?

— Bien sûr que non !

— Es-tu vraiment prête à me plaquer ce soir sous prétexte qu'on pourrait rompre dans le futur ?

Dit ainsi... Mes arguments ne tenaient plus la route.

Le sourire en coin, je regardai mes chaussures et tapotai le trottoir avec la

pointe du pied.

— Je n’imagine pas l’avenir sans toi.

— C’est réciproque, Sophie.

Du bout de l’index, il me fit lever le menton. J’avais les larmes aux yeux. Ce trop-plein d’émotions déferla sur mes joues en grosses gouttes.

Neil en sécha une.

— Ma chérie. Ma Sophie adorée. Si tu veux annuler le mariage dès ce soir, on peut le faire.

Je cillai.

— Ce serait si simple pour toi ?

De surprise, il se mit à rire.

— Non, pas du tout. J'ai envie de t'épouser. Ce serait terrible d'annuler. Mais si le mariage doit mettre notre couple en péril, je préfère ne pas t'épouser et rester avec toi que t'épouser et te perdre.

Je me blottis contre lui. L'idée de le perdre me rendait malade.

— C'est juste que... j'ai peur que ça ne marche pas.

Il fit mine d'y réfléchir. D'habitude, lorsque Neil prenait les choses à la légère, je montais au créneau. Mais cette fois, c'était plutôt rassurant.

— Si tu veux, on peut faire la cérémonie sans signer les papiers. Tout le

monde croira qu'on est mariés.

— On peut faire ça ?

Je reniflai. Mon royaume pour un mouchoir.

L'air solennel, Neil hocha la tête.

— Je suis sûr que tout le monde le fait. Mais si tu veux annuler, je te laisse l'honneur de manger les kilos de crevettes commandés pour demain.

Je ris entre deux sanglots.

— Tu es bête.

— Je sais, ce qui explique que tu ne veuilles pas m'épouser.

Il me prit dans ses bras en gloussant. Se moquait-il de moi ? Ce n'était pas

impossible.

Comme chaque fois, il me suffit de plonger mon regard dans le sien pour aller mieux.

— On maintient le mariage.

— Ouf, tu me rassures.

Comme il me serrait plus fort, je sentis son souffle se saccader dans sa poitrine.

— En plus, ajouta-t-il, j'ai préparé des vœux magnifiques. Ce serait dommage de ne pas les prononcer.

Il faisait de l'humour, mais au fond il était profondément soulagé.

— C'est vrai. D'ailleurs, je ferais bien de commencer à écrire les miens.

Neil eut un sursaut, et en riant je chantonnai :

— Je plaisante !

— Tu mériterais une fessée.

Pour moi, c'était plus une douce promesse qu'une menace.

— Quand tu entendras mes vœux, je parie que tu vas pleurer.

Bras dessus, bras dessous, nous reprîmes le chemin du restaurant.

— Peut-être bien, mais je te parie dix mille dollars que tu pleureras la première.

Ce fut le pari le plus idiot que j'aie jamais tenu.

Chapitre 15

Le jour J était arrivé. Celui où j'allais me marier.

— Un sac en papier ! Donne-moi un sac en papier ! haletai-je en agitant la main pour me ventiler.

Ma mère me tendit l'objet demandé.

— Tu le veux pour respirer ? Pas pour vomir, j'espère ! Parce qu'il n'est pas étanche, c'est juste du papier, s'inquiéta-t-elle en me prenant le pouls pendant que je respirais fébrilement dans le sac.

Ma mère et moi attendions dans la

voiture garée devant le *Plaza*. Depuis son discours au dîner de répétition, notre relation s'était apaisée. Tant mieux, la matinée s'annonçait stressante, et j'avais besoin de tout son soutien. Jusqu'à présent, j'avais réussi à repousser le trac de la mariée, mais il m'était revenu en pleine figure dans la nuit. Ma mère avait passé le petit déjeuner à me répéter que tout irait bien.

— Je ne sais pas encore, geignis-je. Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai envie d'épouser Neil, c'est une décision raisonnable, mais mes émotions font les montagnes russes.

Je mimais l'attraction avec mes mains en agitant le sac en l'air, et ma mère

s'écarta pour ne pas se prendre mon poing dans l'œil.

— En même temps, c'est normal : avec un mariage aussi grandiose et tous ces invités, tu te mets la pression pour que ce soit parfait, s'empessa-t-elle d'en déduire. Je te connais par cœur, Sophie, tu as besoin de toujours tout contrôler.

— C'est faux ! Je...

Et dire que j'avais accusé Neil du même travers. Je reconnaissais facilement cette manie, puisque j'avais la même.

Mais qu'on ne compte pas sur moi pour l'admettre si facilement.

— Figure-toi que j'ai laissé Neil prendre en charge presque tous les

préparatifs du mariage. Bien sûr, il m'a demandé mon avis, mais il a choisi les fleurs, le menu, il a fait le plan de table...

— Donc toutes ces choses ont échappé à ton contrôle, conclut maman.

Je lui lançai un regard noir.

— J'étais débordée au travail ! Neil avait plus de temps libre pour s'en occuper. J'ai abandonné l'idée de mener de front les préparatifs et mon magazine. Ce sont deux gros projets, je ne pouvais pas être partout à la fois. Lui-même n'allait pas attendre de moi que je m'épuise à vouloir...

— Sophie Anne, tu t'égares ! me gronda ma mère tel un sergent instructeur.

C'est l'heure, sors de cette voiture.

Je détestais l'admettre, mais ma mère avait raison. Le stress me faisait divaguer, or c'était le moment de garder mon sang-froid. Je m'étais levée à 11 heures après une longue soirée avec Holli – pour fêter mes derniers instants de célibat –, et à présent l'heure tournait.

Les femmes de mon entourage le plus proche m'attendaient dans la suite du *Royal Terrace*. C'était le paradis de la mariée : deux fauteuils de salon de coiffure étaient plantés au milieu de la pièce meublée avec goût. Tout y était fonctionnel. Le parfum des compositions florales, avec leurs cartes de félicitations et leurs vœux de bonheur, emplissait

l'atmosphère presque autant que le rire rocailleux de tante Marie et les molécules de spray coiffant qui menaçaient de nous provoquer des maladies respiratoires. April, notre coiffeuse, s'était déjà occupée d'Holli dont les boucles relevées en chignon évoquaient les pin-up des années 1950. À présent, elle pointait le fauteuil vide d'un doigt sévère et appelait :

— La mère de la mariée, s'il vous plaît !

Debra, la maquilleuse, me poussa vers le miroir éclairé.

— Nous allons tout faire maintenant, puis nous procéderons aux retouches en coulisses, m'informa-t-elle comme s'il

était banal de faire allusion aux « coulisses » d'un mariage.

Puisque celle-ci m'avait été recommandée par Holli, j'en déduisais que Debra travaillait au théâtre ou pour la télévision.

— Détends-toi, me conseilla-t-elle tranquillement.

Me détendre ? Seul Neil pourrait me détendre. J'avais besoin de lui pour qu'il me rassure, pour arrêter de divaguer. Je sortis mon téléphone de ma poche et parcourus mes photos. Sur les dernières en date, on nous voyait, Holli et moi, bien éméchées, cherchant à faire un selfie de meilleures copines digne des magazines. Ensuite, j'avais un cliché de Neil sur la

plage au pied de notre maison. Il portait un tee-shirt gris et un jean ample délavé qu'il avait retroussé au-dessus de ses chevilles poilues, et il me souriait, clignant des yeux face au soleil. Je pris une profonde inspiration et me concentrai sur ces instants de bonheur où nous formions un couple normal, c'était mon seul espoir de survivre à la pression de cette journée.

— Oh, quelle jolie photo ! soupira Debra sur le ton neutre d'une coiffeuse qui se force à papoter avec sa cliente. Bien plus ordinaire que celles qu'on voit de vous sur Google.

— Tu nous as cherchés sur Google ? m'étonnai-je en riant. Tu devais

t'ennuyer.

— Pas du tout, répondit-elle du tac au tac, en secouant une bombe de lotion hydratante. Sur Internet, on trouve un tas de rumeurs vous concernant. Enfin bref, je ne t'apprends rien.

Si. Je n'étais pas au courant.

Chut.

Pas aujourd'hui. Je n'allais pas commencer à me soucier ni des rumeurs sur Google, ni de bouquins diffamatoires, ni de rien de ce genre. Depuis longtemps, je me faisais une raison pour vivre avec Neil. Ce n'était pas maintenant qu'elles allaient me faire fuir.

Il fallut près d'une heure pour finaliser

mes peintures de guerre, ce que je trouvais presque inquiétant. À quoi ressemblais-je au quotidien pour qu'il faille tout ce temps pour me rendre présentable ? Dès que je voulais jeter un coup d'œil au miroir, Debra retournait brusquement le fauteuil. Elle ne devait pas apprécier qu'on observe son travail en cours. Quand elle me laissa enfin voir le résultat, j'en fus abasourdie. Je ne ressemblais plus à Sophie Scaife.

— On dirait Kim Kardashian ! m'exclamai-je.

Le visage de tante Marie s'illumina.

— J'ai installé son jeu sur mon portable.

— Et c'est mal de ressembler à Kim Kardashian ? s'enquit Debra en me lançant un regard par-dessus la fine monture rectangulaire de ses sublimes lunettes.

— Tu veux rire ? C'est une déesse ! m'enthousiasmai-je en admirant mon visage sous tous les angles.

À 15 heures sonnantes, Pia fit son entrée avec la robe emballée et une boîte à couture. Tout le monde était pomponné, mais moi, j'avais encore la tête pleine de bigoudis.

— Les miroirs sont à l'étage, indiqua ma mère à la couturière. Je peux vous aider ?

— Oui.

Pia coinça tant bien que mal l'immense carton de la robe sous son bras et tendit la boîte à couture à ma mère.

Tante Marie fit sortir presque tout le monde pour que je respire une minute et mange quelque chose.

— Ne va pas tourner de l'œil au pied de l'autel, idiote, me gronda Holli.

Bien que les croissants fussent délicieux et les fruits aussi frais que s'ils provenaient du verger, j'avais l'estomac noué.

Pourvu que les bouchées qui réussissaient à passer suffissent à me garder d'attaque le temps de la

cérémonie.

On frappa à la porte.

— Tout le monde est prêt ? appela Emma.

Holli alla lui ouvrir. Elle tenait Olivia dans ses bras, affublée de la plus adorable des petites robes roses avec de minuscules perles nacrées brodées à même le tissu de shantung et une jupe en organdi.

— Je veux la porter ! m'écriai-je en me précipitant vers elles.

— Tu ressembles à Kim Kardashian, me fit remarquer Emma.

Venant d'elle, le compliment passait moins bien.

— Mange un fruit et tais-toi, lui ordonna Holli en lui fichant un plateau dans les mains.

À peine déposai-je un baiser sur le front du bébé que ses grands yeux papillonnèrent.

Elle me regarda avec la mine universelle du nourrisson qui vient de se réveiller et ne comprend rien à ce qui lui arrive.

— Bonjour ma belle, roucoulai-je. Tu as vu papi, aujourd'hui ?

Sans même la voir, je devinais qu'Emma levait les yeux au ciel.

— Pas de doute, elle a vu papi.

— Comment va-t-il ? Il ne s'apprête

pas à me quitter au dernier moment, j'espère !

— Sophie Anne ! s'exclama maman, les bras croisés. Non mais quelle idée ! Ce serait affreux.

— Il va presque trop bien, Sophie, rassure-toi. Je suis même surprise qu'il ne soit pas venu ici pour t'épouser dans la minute.

Rassurée, je poussai un soupir et m'assis sur le canapé. Emma s'installa à côté de moi.

— Ne doute pas de mon père, Sophie. Tu es la femme de sa vie.

— Merci, Emma. Ça m'aide beaucoup, ma fille chérie, ajoutai-je rien que pour

l'énerver.

— Beuh, dit-elle en secouant vigoureusement la tête. Bon, avec toutes ces fleurs, il va me falloir des antihistaminiques.

— Je te comprends, on se croirait en pleine forêt tropicale.

J'avais englouti la moitié d'un tube de Benadryl dès l'instant où mes yeux s'étaient mis à piquer.

— Attends une minute, qui a envoyé celles-ci ? demanda ma mère en désignant l'énorme bouquet de lilas et de roses blanches posé sur une console.

— Hum... je n'en sais rien.

Je n'avais pas pris le temps de faire le

tour des compositions et de lire toutes les cartes. Était-ce ingrat de ma part ?

Il n'en fallut pas davantage pour attiser la curiosité d'Holli qui vint farfouiller dans les pétales.

— Il y a une carte, déclara-t-elle, et elle ouvrit de grands yeux, regarda Emma, puis moi, et s'empressa de la remettre à sa place. Ce n'est pas important.

— Si, dis-moi qui envoie ces fleurs, insistai-je avec un sourire crispé, prise d'une soudaine bouffée d'angoisse.

Holli foula le sol de ses pantoufles et me tendit la carte à bout de bras comme elle me passerait une patate chaude.

— D'accord, tiens. Mais reste calme.

— Pourquoi...

Je reconnus tout de suite l'écriture de Valérie qui avait signé son nom au bas de la carte.

Le souffle me manquait. Je crois qu'au fond j'espérais qu'elles soient de la part de mon père, comme dans les films.

— Alors ? lança ma mère. Elles sont de qui ?

Mon regard chercha celui d'Emma, et ce fut plus fort que moi, je lui grimaçai des excuses.

— De Valérie. La maman d'Emma.

— Alors fais attention, m'avertit Holli.

Elles sont sûrement parfumées à l'anthrax.

Je connaissais assez bien Emma pour lire la douleur dans ses yeux, mais les autres n'y voyaient que du feu.

— Non, je trouve que c'est un joli geste de sa part, rectifiai-je en déchiffrant les gribouillages de bons vœux qu'elle nous souhaitait sur sa carte.

J'avais peine à croire qu'elle s'était déplacée personnellement chez le fleuriste pour écrire un mot. Après notre conversation quelques semaines auparavant, je ne m'attendais pas à tant d'égard.

— Ma mère peut être quelqu'un de

bien, vous savez, dit Emma d'une petite voix.

Je pris alors conscience du malaise qu'elle devait ressentir à être ici, parmi la famille et les amies de la femme qui s'apprêtait à épouser son père. Était-ce une forme de trahison envers sa mère ? Emma se sentait-elle en territoire ennemi ?

— Ta mère *est* quelqu'un de bien, la corrigeai-je.

Shelby, l'organisatrice de mariage, entra en trombe dans le salon.

— Attention les filles, nous prenons du retard.

Je m'emparai du planning posé sur la

table devant moi, en tenant Olivia bien fort pour qu'elle ne m'échappe pas. Shelby avait raison. Il me restait à peine une heure pour enfiler ma robe, retirer mes bigoudis et faire une retouche de maquillage. Je tendis le bébé à ma mère, tandis qu'Emma suivait notre conseil et grignotait un morceau. Quand mes cheveux furent libérés et recouverts d'une couche asphyxiante de laque, nous prîmes l'escalier en direction de la suite parentale.

Ma robe m'attendait sur un mannequin, et Pia s'évertuait à repasser des plis invisibles, car je ne lui trouvais pas plus de défaut que le premier jour où mes yeux s'étaient posés sur cette merveille. Emma s'arrêta sur le seuil, cessant de mâcher sa

bouchée de melon pour s'exclamer :

— Waouh, elle est magnifique !

— Elle est toujours aussi noire, regretta ma mère.

Je m'éclipsai dans la salle de bains pour enfiler ma gaine. Je n'avais pas particulièrement besoin de cacher mes formes, mais le tout devait être parfaitement lissé. Holli m'apporta ce qu'elle appelait des « nuggets de poulet » en silicone et les glissa dans l'armature du soutien-gorge prévu pour l'occasion. Après avoir manipulé mes seins dans tous les sens, le buste penché en avant, je parvins à obtenir un certain décolleté. Il était temps de mettre la robe.

Le point de non-retour, en ce qui me concernait.

La traîne ajoutait du poids à la tenue déjà si lourde que je redoutais qu'elle ne tombe à mes pieds, mais Pia accumula tant de scotch double face que je commençais à me demander si j'allais pouvoir la retirer. Elle fouetta la jupe pour la rendre plus bouffante.

— Il ne te reste plus que les bijoux.

— Oh ! s'exclama Emma en remettant Olivia dans les bras de ma mère. Ne bouge pas.

Elle disparut une minute pour revenir avec une grande boîte plate.

— C'est de la part de papa.

Dessus, il y avait une enveloppe. Même si le contenu du paquet attisait ma curiosité, je voulus d'abord savoir ce que Neil tenait à me dire le jour de notre mariage.

Je sortis la carte rigide de son enveloppe et fronçai les sourcils.

— C'est ton invitation au mariage ? demanda ma mère en changeant Olivia d'épaule.

— Oui.

Je retournai la carte et reconnus l'écriture de Neil.

Ma très chère Sophie,

Délia a vu ta robe, et moi pas. Je me suis donc fié à son jugement pour choisir ce présent. J'espère qu'il te plaira. Sans doute est-ce présomptueux de ma part de te l'imposer alors que tu as dû passer des heures à choisir tes bijoux pour cette journée si spéciale... Mais qui un homme peut-il combler si ce n'est son épouse bien-aimée ? Promis, je n'en ferai pas une habitude.

Son épouse... Mon cœur se serra en lisant ce mot peu familier. Je poursuivis ma lecture.

*Je t'aime. J'aime nos pires
comme nos meilleurs jours,
nos disputes comme nos
réconciliations sur l'oreiller.
J'aime tes leçons de morale
concernant mon manque
d'égard pour le féminisme,
j'aime ta patience lorsque tu
m'écoutes radoter au sujet de
mes voitures. J'aime tes pieds
glacés, ta poitrine
généreuse...*

Un éclat de rire m'échappa, et en levant les yeux je vis quatre femmes qui attendaient impatiemment une explication.

— C'est privé, leur soufflai-je.

*... et tout le reste. Je t'aime,
Sophie Scaife. Pas un jour ne
passera sans que je t'aime.
C'est un honneur pour moi de
devenir ton mari.*

Avec tout mon amour,

Neil

Je plaquai la carte contre ma poitrine et clignai des yeux pour chasser mes larmes.

Et zut !

La cérémonie n'avait pas encore commencé que je pleurnichais déjà. Cet imbécile faisait tout pour gagner son pari avant l'heure. Il trichait.

— Ouvre la boîte ! s'écria ma mère.

Emma souleva le couvercle tandis que je tenais le fond.

Je découvris un diamant en forme de goutte d'un jaune sombre, presque brun, lové dans son écrin doré. La chaîne formée de lignes d'or plat paraissait affreusement raide, mais quand je sortis

le collier de son paquet, il ondula avec légèreté. Des nervures dorées étaient parées de diamants d'un blanc vif et de toutes les formes, tel un pied de vigne soutenant des pierres précieuses en guise de raisins.

— Il insiste sur le fait que si tu préfères porter les bijoux que tu as choisis, ce n'est pas un souci, mais dans ce cas, je cite : « Par pitié, donne le collier au valet de l'hôtel pour qu'il le mette sous clé. »

Je levai un sourcil. Il arrivait à Neil de jeter des fortunes par les fenêtres pour me faire plaisir, mais seulement lorsqu'il pensait s'en sortir sans se faire gronder.

Emma admira le plafond d'un air

songeur.

— Il pèse plus de quatre cents carats, tu ne risques pas de l'égarer. À propos, il m'a demandé de préciser que ce bijou vient d'un ami qui vit à Bahreïn. Depuis quand mon père connaît-il du monde à Bahreïn ?

Emir.

Un nouveau voile de larmes me brouilla la vue. Emir avait trouvé un moyen d'être auprès de nous pour notre mariage.

— Nom d'un chien ! jura ma mère en se levant d'un bond.

Elle se pencha sur la boîte et tendit sa main libre pour caresser la chaîne, puis la

retira presque aussitôt comme si elle craignait qu'on ne lui demande de payer pour la toucher.

— Approche.

Holli s'empara du bijou et m'aida à fermer le loquet derrière mon cou. Délian ne s'était pas trompée : le collier était magnifiquement assorti à ma robe. Il était même en accord avec mes petits clous d'oreilles parés de diamants.

Plantée devant le miroir, je m'étonnais d'être cette femme sexy qui me regardait d'un drôle d'air. Ses cheveux noirs brillaient à la lumière, sculptés avec maîtrise pour tomber en spirales sur ses épaules à la manière d'une princesse de conte de fées. Ses yeux subtilement

charbonneux et ses lèvres d'un rouge profond, sa peau adoucie par des doigts d'expert, le tout frisait la perfection.

Je n'allais pas me plaindre d'être canon. Mais ce qui me surprenait le plus, c'était d'avoir une allure si calme. J'épiaï la moindre goutte de sueur sur mon nez poudré ou mes joues fardées, le moindre frémissement d'épaule ou de mes mains. Rien. À croire que je cachais bien mon jeu, car à l'intérieur, c'était la panique.

Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration.

— Bon. Je suis prête.

Shelby nous fit passer par l'entrée du personnel derrière la *Terrace Room*. On lui confirma dans son oreillette que les convives étaient bien installés et que la voie était libre.

— Tu es magnifique, ma fille ! me souffla ma mère, les larmes aux yeux.

Il me faudrait éviter de la regarder pendant la cérémonie si je voulais gagner mon pari de ne pas pleurer la première. En sortant de l'ascenseur, tandis que toutes les mains s'affairaient pour ne pas laisser les portes se refermer sur ma robe, je me souvins de mes vœux imprimés au propre sur une feuille glissée dans mon sac... resté à l'étage.

— Oh, non ! m'écriai-je en me

retournant vivement vers l'ascenseur.

Holli agita une feuille de papier sous mon nez.

— C'est ça que tu cherches ?

— Je...

Ma voix resta coincée dans ma gorge. Je me jetai à son cou.

— Tu es la meilleure amie du monde entier !

— De tout l'univers, ma belle, me corrigea-t-elle. Allez, tiens-toi droite. Tu ne vas pas remonter l'allée centrale courbée comme une petite vieille.

— Oui, tu as raison.

Le dos droit, je m'éventai du bout des

doigts, cherchant à sécher mes yeux déjà parés pour les grandes eaux.

Les rideaux qui encadraient l'entrée avaient été écartés pour laisser passer les invités le temps de trouver leurs places. À présent, ils étaient presque refermés. Shelby approcha le micro accroché à son oreillette de sa bouche et dit à voix basse :

— Je veux le marié au bras de sa future belle-mère.

Elle marqua une pause et fit signe à deux employés qui se tenaient par là. Ils se positionnèrent de chaque côté de l'ouverture du rideau et le tirèrent juste assez pour laisser passer ma mère.

Je dus me retenir de jeter un coup d'œil vers Neil. Je voulais voir s'il était élégant. Je voulais le voir tout court, histoire de contenir ma crise de nerfs. Je serrai et desserrai les poings. Était-ce bon signe d'avoir les mains moites ?

— Sophie ? me souffla Holli en me donnant le bouquet d'arums bordeaux, presque noirs.

Un simple ruban doré maintenait les tiges ensemble avec une longue bande sur le devant. J'étais hypnotisée par le bouquet, si bien qu'Holli dut me secouer.

— Sophie, respire !

Je repensai à mes craintes de la veille, à mon excitation la première fois que

Neil m'avait dit qu'il m'aimait, à son entrée à l'hôpital, lorsque sa santé chutait jusqu'au point de non-retour. J'avais eu envie de fuir. J'avais si souvent eu envie de partir.

La musique se tut. Puis elle reprit. Et mon cœur se serra.

Ce n'était pas la chanson que nous avions choisie. C'était du Neil tout craché. Le rythme avait été accéléré, le chant et le piano retirés, mais je reconnus aussitôt le morceau. *Fljótavík*, de Sigur Rós.

« On finira par atteindre l'autre rive, Sophie. Et on en ressortira plus forts. »

Il m'avait prise dans ses bras, ce soir-

là, juste après mon avortement, après notre rupture, quelques jours après qu'il m'eut avoué avoir un cancer, et il m'avait traduit les paroles de cette chanson islandaise en me serrant fort contre lui. Cette nuit-là, il était resté avec moi, puis toutes les nuits suivantes. Il avait fait le choix de rester à mes côtés alors que nous n'étions ensemble que depuis quelques semaines. Alors que je l'avais trahi.

Il aurait pu fuir.

— Prête ? me demanda Shelby, mais les rideaux s'étiraient déjà sur l'avant-scène d'or par laquelle je devais émerger.

C'est alors que je le vis. Au bout de l'allée, sous un beau chandelier blanc

suspendu, se trouvait le seul homme auquel j'accordais une confiance aveugle. L'homme qui ne fuirait jamais.

Son smoking était d'un noir de jais. C'était une pièce unique de Brioni devant laquelle il salivait depuis au moins aussi longtemps que je rêvais de ma robe. La coupe parfaite de sa veste aux pans pointus marquait davantage la largeur de ses épaules carrées. Il aurait pu porter un nœud papillon, le pire accessoire à mon goût, cet homme aurait eu de l'allure.

Ce fut son expression lorsqu'il posa les yeux sur moi qui eut raison de mes derniers doutes. Je devinai malgré la distance qu'il cherchait son souffle. Ses lèvres s'entrouvrirent, et je vis sa pomme

d'Adam bouger au-dessus de son col. Il était nerveux. Il était magnifique.

Il était mon avenir.

Nos regards se croisèrent, et en cette seconde magique, je n'eus plus aucune envie de fuir en courant. C'était vers lui que je voulais courir. Une joie insaisissable balaya toute trace de conventions en moi, je n'en pouvais plus d'être loin de Neil. Au diable les photos, les convenances et l'organisatrice de mariage qui risquait de faire une attaque. Je ne pouvais pas marcher jusqu'à lui.

Je courus.

Indifférente au cri de surprise d'Holli qui tira sur ma traîne avant qu'elle ne lui

échappe, je mis au placard mes craintes de trébucher et m'envolai vers Neil. Mes pas ne ralentirent que lorsque je me retrouvai auprès de lui. Il me retint au moment où j'allais percuter le pasteur et, heureusement, me serra dans ses bras.

Dans l'assistance, un murmure étonné s'éleva, accompagné de quelques gloussements, puis des applaudissements me tirèrent de mon brouillard de bonheur. Je pris conscience de ce que je venais de faire, et rougis.

— Je suppose que nous avons déjà votre réponse à ma question, plaisanta le révérend, ce qui provoqua un nouveau rire général.

Je penchai la tête vers Neil qui me prit

la main et me décocha un clin d'œil en souriant.

— Chers amis, commença l'officiant. Nous sommes ici réunis pour célébrer le mariage de Neil Charles Leif Elwood et de Sophie Anne Scaife, deux âmes en quête d'une union devant Dieu, leur famille et leurs amis.

Neil et moi n'étions pas de grands amateurs de religion, mais nous avons convenu que cette simple mention satisferait ma mère et ma grand-mère, et nous épargnerait une scène inutile.

— Neil, poursuivit le pasteur. Voulez-vous prendre Sophie pour épouse, l'aimer et la chérir jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Oui.

Ses yeux brillaient, mais sa contenance à toute épreuve lui permettait de se contrôler.

— Oui, je le veux, ajouta-t-il.

Moi, je n'avais ni contenance ni bouclier. Quand ce fut mon tour, ma voix se mit à chevroter.

— Oh, oui.

Une larme de bonheur roula sur ma joue, et Neil tira le mouchoir noir qui dépassait de sa poche pour la tamponner doucement, un sourire au coin des lèvres. Il avait gagné. J'avais pleuré la première.

— Je vous invite à présent à nous lire vos vœux. Sophie ?

Holli apparut en un éclair pour me tendre le papier de mon discours. Je le dépliai, les doigts tremblants, et pris une profonde inspiration. Je m'étais préparée à le regarder droit dans les yeux pour lui exprimer tout mon amour, mais dans l'immédiat, je ne pouvais pas lever le regard, de crainte de m'effondrer.

— Neil Charles Leif Elwood, me lançai-je en retenant une envie de rire. Je t'aime, malgré ce nom à rallonges. Il y a huit ans, tu m'as sauvée. Je ne t'ai plus revu, et pourtant, tu es resté l'homme le plus important de mon existence. Grâce à un coup du destin, tu m'es revenu pour m'offrir un amour dont je n'aurais jamais osé rêver, même dans mes rêves les plus fous.

Ma voix s'érailla. Je déglutis pour reprendre :

— Tu m'as offert l'amour pour toujours.

J'avais longuement hésité sur cette phrase. Neil ne m'offrirait pas l'amour pour toujours. Notre écart d'âge rendait cette perspective impossible. Mais personne ne peut promettre une fin heureuse. Personne ne peut dire « pour toujours ». Notre « pour toujours » à nous se terminerait donc selon les caprices du destin.

— Je n'ai jamais rencontré un homme comme toi, si calme et romantique, au-delà même des conventions.

Je pressai une main sur ma poitrine où reposait mon collier pour qu'il comprenne la référence.

— Tu sais faire face à tout ce que la vie te réserve. Les jours sombres, tu m'as donné la force de continuer. Les jours heureux, c'était un bonheur inestimable. Nous savons déjà qu'entre nous, c'est pour le meilleur et pour le pire. Tu n'as pas à me prouver ton amour par un discours. Tes actes au quotidien parlent d'eux-mêmes. Tu es ce que j'ai de plus cher et je suis prête à surmonter tous les obstacles, non pas à tes côtés, mais comme une pièce d'un tout qui ne se brisera jamais. Je te promets de t'appartenir corps et âme pour le restant de nos jours.

Quand je levai enfin les yeux, je m'aperçus que Neil se mordait les lèvres.

— Et zut ! souffla-t-il en chassant ses larmes avec son mouchoir, et comme il sortait son papier de la poche intérieure de sa veste, je rendis le mien à Holli. *Elskan mín*, Sophie Scaife, dont je trouve le nom un brin trop court, tu possèdes mon cœur depuis le premier jour. Six ans nous ont ensuite séparés, et pourtant, pas un jour ne passait sans que je pense à toi. Les pires matins de ma vie, tu es la raison qui me tire du lit. Quand je suis le mal, tu es le bien caché en moi. Certains disent que la passion s'étiole et l'amour devient routine, comme un vieux pull confortable ou un fauteuil moelleux. Mais pour nous, jusqu'à mon dernier souffle, notre vie

sera une aventure sans fin. Tu es mienne comme je suis tien, et rien ni personne ne pourra nous séparer. Où que j'aille sans toi, tu seras à mes côtés par la pensée. Je m'engage à te protéger et à préserver notre union et notre famille avec toute ma dévotion. Et je te promets d'écraser toutes les araignées qui viendront t'embêter.

Un rire rocailleux s'échappa de ma gorge enrouée. Je reniflai. À quoi bon me retenir de pleurer ? Je lui devais dix mille billets, de toute façon. Avec un sourire à la fois tendre et sérieux, il termina :

— Tu as marqué mon âme d'une trace indélébile, et mon cœur est tout à toi pour

l'éternité.

Je ne me suis jamais sentie autant aimée, même s'il me comblait chaque jour de son amour inconditionnel.

Rudy s'approcha avec les alliances. Celle de Neil était formée d'un cercle de platine plein avec un petit saphir noir, et la mienne, en platine également, surmontée d'une aigue-marine bleu ciel polie. Neil portait ma pierre porte-bonheur et moi la sienne. Une touche romantique suggérée par Emma.

Neil me prit la main. Nous remarquâmes en même temps que nous tremblions tous les deux. Un regard, et on se mit à pouffer comme des enfants.

— Par cette alliance, je te prends pour épouse et te confie les trésors de mon âme, de mon cœur et de mes actes, murmura-t-il en glissant l'anneau à mon annulaire.

Quand ce fut mon tour, je me dirigeai vers le mauvais doigt et Neil remua le bon, ce qui me permit de corriger ma course au dernier moment.

— Par cette alliance, je te prends pour époux..., répétai-je le même discours.

Le pasteur tendit les mains vers le ciel.

— Neil et Sophie se sont ainsi promis amour, amitié et fidélité devant nous. L'honneur me revient de les déclarer unis par les liens sacrés du mariage.

Ces mots me firent frissonner.

Il se tourna vers Neil.

— Vous pouvez embrasser la mariée.

Mon époux me prit par la taille et me vola un voluptueux baiser tout en m'inclinant en arrière sous les applaudissements et les cris de joie de nos invités. Le quatuor se mit à jouer une version enjouée et rythmée de *God Only Knows*, des Beach Boys, mais à mes oreilles, seul résonnait mon cœur qui battait la chamade. Notre baiser dura plus longtemps que de coutume, j'en avais la chair de poule, et quand nous nous séparâmes, Neil rougissait depuis le col jusqu'à la racine des cheveux. On remonta l'allée centrale au pas de course,

main dans la main, et je le sentis aussi ému que moi.

Shelby nous attendait au bout du tapis. Pour nous, le plus dur était passé, mais son travail à elle ne faisait que commencer.

— Vite, on se dépêche, nous ordonna-t-elle en nous poussant vers une pièce où nous devions nous cacher le temps que les convives aient rejoint la grande salle de bal pour les cocktails.

Quand on se retrouva enfin seuls, Neil s'appuya contre la porte et me décocha un sourire contagieux.

— On est mariés.

— Oui, ça y est ! m'exclamai-je en me

jetant dans ses bras.

Il me rattrapa volontiers pour me faire tourner autour de lui à m'en donner des vertiges.

Tu vois bien qu'il ne fallait pas t'inquiéter, idiote !

Chapitre 16

La photographe était d'une efficacité redoutable. Son assistante se chargeait de rassembler un deuxième groupe pendant que le premier posait devant l'objectif. J'avais les zygomatiques engourdis à force de sourire.

En même temps, j'avais de bonnes raisons de sourire. Mon cœur menaçait de me trouer la poitrine tant l'adrénaline le boostait d'énergie, et quand je croisais le regard de Neil, ça n'allait pas en s'arrangeant. Il me regardait comme si j'étais la seule femme dans la pièce,

voire dans le monde, comme s'il n'y avait plus que moi sur terre et qu'il s'en accommodait parfaitement.

Enfin, à quelques exceptions près. Quand ce fut le tour d'Emma et Michael de poser à nos côtés, Neil eut un mal de chien à décrocher le regard de la petite Olivia. À présent que son visage avait perdu ses rides et ses rougeurs affreuses, elle était bien plus mignonne. Elle avait aussi appris à sourire, et réjouissait papi de gazouillis joyeux, même si tout le monde certifiait qu'elle avait simplement des gaz.

À la fin de la séance photo, j'étais soulagée. Tous ces flashes me faisaient voir des étoiles. Sans parler de mes joues

douloureuses, et encore, ce n'était pas terminé. Que je le veuille ou non, j'étais partie pour sourire toute la journée.

— Bien. Nous allons laisser la mariée se changer, puis le couple rejoindra ses invités dans la grande salle, dicta Shelby au personnel de l'hôtel qui empilait déjà les chaises.

— Je crois que je dois y aller, en conclus-je en serrant doucement la main de Neil. Je vous retrouve dans la grande salle, M. Scaife ?

— J'y serai, Mme Elwood, me taquina-t-il en déposant un baiser sur mon front, puis il me poussa vers la sortie. Maintenant, file. Changement de tenue numéro un, c'est parti.

Shelby m'accompagna d'un pas vif jusqu'à la suite. On voyait bien que ce n'était pas son premier rodéo au *Plaza*.

— Attendez, j'ai besoin de ma mère, réclamai-je en regardant par-dessus mon épaule, mais je ne la vis nulle part. Elle doit m'aider à enlever ma robe.

— Ne paniquez pas, je vais la chercher. En attendant, je vous envoie la coiffeuse pour retoucher vos cheveux.

Inquiète, je touchai l'une de mes boucles.

— Elles ne se sont pas aplaties, j'espère ? Mince, les photos !

— Rassurez-vous, vos boucles étaient parfaites, les photos seront magnifiques.

Simple procédure d'anticipation.

Elle me poussa vers la chambre, à l'étage, où se trouvait le mannequin de Pia et leva un doigt vers moi en s'éloignant pour aboyer dans son casque :

— Envoyez-moi Pia Malik ! Quelqu'un a vu Pia ?

— Envoyez ma mère, ça suffira, lui lançai-je, et Shelby se figea.

Avec un hochement de tête, elle reprit son micro :

— Et la mère de la mariée.

Sur ce, elle s'éclipsa.

Voilà ce que doit ressentir Holli les jours de défilés.

Quand j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi, j'eus un soupir de soulagement. Je savais qu'elle ne se jetterait pas sur les cocktails si je risquais d'avoir besoin d'elle.

— Maman, tu veux bien m'aider à enlever cette...

En levant les yeux vers le miroir, je me tus.

Neil apparut sur le seuil, croisant mon regard dans le reflet du miroir, et il sourit. De le voir lentement approcher derrière moi, j'eus une bouffée de chaleur.

— Tu sais, je m'attendais à tout concernant ta robe, mais certainement pas

à du noir.

Oh, non...

— Tu ne l'aimes pas ?

— Si, je l'adore.

Ses mains posées sur mes hanches, il soutint mon regard dans le miroir. Il lui suffisait de me toucher pour charger mon corps en électricité.

— Le problème de cette tenue, c'est qu'elle m'a donné envie de te l'arracher avec les dents.

— Heureusement que tu t'es retenu, gloussai-je.

Devant nos invités, en tout cas. S'il voulait le faire maintenant, j'étais

partante.

Les yeux dans les yeux, il approcha les lèvres de mon cou.

Mes genoux flageolaient. Je lui rappelai, le souffle court :

— Ma mère doit arriver d'une minute à l'autre pour m'aider à enlever la robe.

— Je suis capable de déshabiller ma femme moi-même, me murmura-t-il à l'oreille. Et je le ferais avec plaisir.

On frappa à la porte avec une impatience mal contrôlée, comme si la personne attendait depuis des heures. Avant de parler, ma mère déglutit bruyamment.

— Neil, rhabillez-vous et sortez de là.

Sophie doit se changer.

— Va-t'en, susurrai-je à mon mari, déçue de faire exploser ma bulle de bonheur.

Je n'aurais pas dit non à un quickie, voire simplement un gros câlin, mais il me faudrait être patiente.

— Entrez, lui lança Neil avec un regard dépité. J'allais justement partir.

Dressée sur la pointe des pieds, je lui offris un baiser tandis que ma mère et Marie déboulaient dans la pièce. Ma tante brandissait un fer à boucler au-dessus de sa tête tel le vainqueur d'un combat de boxe.

Oh, mon Dieu ! Elle a tué la coiffeuse.

— Bon, débarrassons-nous de tout ça, ordonna ma mère en s'attaquant au dos de ma robe pour défaire délicatement les petits boutons de soie.

Neil sortit à reculons pour ne quitter mon regard qu'au dernier moment. Quand il se retourna, j'aperçus encore une fois son sourire malicieux, puis il referma la porte.

Ma mère tira sur le corset de la robe.

— Vous aurez toute la lune de miel pour vos cochonneries.

— Peut-être, mais l'attente sera terrible.

Je répondis à son regard noir par un grand sourire.

C'était *ma* journée, je pouvais lui échauffer les oreilles tant que ça me chantait.

J'avais changé de tenue au profit d'une robe colonne moulante de soie d'or aux reflets irisés et de dentelle noire de Chantilly. Elle m'offrait plus d'ampleur dans mes mouvements, je me sentais plus à l'aise pour rejoindre Neil devant les portes closes de la grande salle de bal.

— Tu ne ressembles plus vraiment à une mariée, me railla-t-il en me prenant par la taille.

Il déploya la main sur ma hanche, une façon de toucher mon corps tout en restant

raisonnable.

— En tout cas, tu n'as l'air ni vierge, ni effarouchée.

C'était si bon d'être tout contre lui.

— C'est ta faute et tu le sais très bien. J'étais blanche comme neige avant de te rencontrer. Maintenant, tu me regardes comme si j'étais ton repas du soir.

Neil m'embrassa sur le bout du nez.

— Sur ce, allons manger un morceau avant que ton cannibale préféré ne dévore un invité.

La salle de bal était baignée d'une lumière plus vive que la *Terrace Room*. Betty Who chantait *Somebody Loves You* dans les enceintes pour marquer notre

entrée sous les applaudissements et les tintements de verre. À partir de là, ma mémoire défaille. Non par abus de champagne, mais par poussées d'endorphine : le bonheur m'enivrait. Mes proches me transmettaient leurs vœux les uns après les autres, si bien que j'eus à peine le temps de croquer dans un petit four. Et mon verre qui ne cessait de se heurter à d'autres. J'avais la bouche trop occupée pour y mettre à manger.

Mais nous étions dans les temps. Shelby ne manqua pas de me l'annoncer en nous bousculant en direction de la pièce montée que nous devions découper.

La fascination d'Holli pour la nourriture ne connaît pas d'égal, et quand

je vis le gâteau, je compris ce que ressent souvent ma meilleure amie. Malgré les photos des premiers tests et les croquis qu'on m'en avait montrés, rien ne m'avait préparée à la taille imposante de cette pièce montée à sept étages de fondant au chocolat blanc, ni à la délicatesse d'une dentelle de sucre doré. La première coupe symbolique de ce gâteau me faisait peur : je craignais que tout ne s'écroule sur moi. Heureusement, le pâtissier vola à ma rescousse, me désignant les marques qui indiquaient discrètement où couper. Quand Neil posa la main sur la mienne qui tenait le couteau, mon cœur s'emballa. Comment une cérémonie et un bout de papier – que j'avais signé, bien sûr – pouvaient-ils provoquer de tels

frissons ? J'avais l'impression de retomber amoureuse.

Je me penchai à l'oreille de Neil pour lui murmurer tout bas :

— J'ai envie de toi.

Du coin des lèvres, il me sourit. Nous aurions dû parier sur celui qui céderait le premier à une brève partie de jambes en l'air dans les toilettes. Il referma les doigts sur les miens. J'aurais gagné le pari haut la main.

— Souviens-toi, on a promis de ne pas le faire, m'avertit Neil comme nous soulevions chacun notre part soigneusement tranchée.

— Je sais, affirmai-je sérieusement.

Pas de bataille de gâteau.

Il me fit mordre avec délicatesse dans son morceau. À mon tour, je lui tartinaï le visage de chocolat blanc. Vite, je fis un pas en arrière pour me retrancher en zone de sécurité, mais il se rua sur moi, un bras dans mon dos, et plongea son visage dans mon cou pour l'embrasser de ses lèvres couvertes de crème. Je poussai un cri et cherchai à me débattre sans conviction. Du coin de l'œil, je surpris ma mère qui levait les mains en l'air, désespérée par cette tradition qu'elle trouvait immature.

Ce soir-là, je n'ai pas mangé davantage de gâteau que le morceau qu'il avait glissé dans ma bouche et les quelques

miettes dévorées à même sa joue. À croire que les mariées n'ont jamais l'occasion de manger à leur propre mariage, qu'important les tarifs des traiteurs.

Entre deux chansons, Shelby vint nous avertir de l'imminence de notre prochaine tâche de jeunes mariés, celle que je redoutais le plus. Notre première danse. Je n'avais pas peur de danser en public. Au contraire, c'était plutôt amusant de se mêler à la foule d'une boîte de nuit et de se frotter à des inconnus sur de la musique trop forte et sous des lumières étourdissantes. En revanche, je trouvais moins drôle d'être parachutée au milieu d'un public qui attendait de moi grâce et légèreté. Contrairement à d'autres

couples – dont je regrettais à présent de m’être généreusement moquée –, Neil et moi n’avions rien préparé pour en mettre plein la vue à tout le monde lors de notre premier slow de couple marié. Bon, j’étais tout de même rassurée d’avoir révisé quelques pas avec Neil.

Sous la mezzanine de notre boudoir, à la maison, Neil avait poussé la table basse et enroulé le tapis pour partager avec moi sa science en termes de danses de mariage.

— La première chose à garder en tête, m’avait-il dit, c’est que tout le monde croie que tu t’es soûlée dans la limousine qui t’amenait jusqu’à la salle de réception.

Évidemment, il n'avait pas été question de limousine, puisque la cérémonie avait eu lieu dans la pièce d'à côté. Sur le coup, je n'avais rien répondu à Neil, et d'y repenser maintenant, je me mis à rire en rejoignant la piste de danse. La main de mon mari refermée sur ma hanche, je nous imaginais chez nous, à écouter John Legend chanter *All Of Me* sur mon téléphone, ignorant le piano et le quatuor qui nous le jouaient ce soir en direct. Nous entrions dans la danse quand je repensai à nos chaussettes qui glissaient si facilement sur le parquet de notre maison. Un jour où nous répétions, j'avais trébuché et Neil m'avait rattrapée dans ses bras. Écroulés de rire, nous en avions oublié de danser. J'avais la même

sensation de liberté ce soir, sous la supervision de mon cavalier qui me guidait à son aise. Même si je portais une robe de cocktail sublime et bien moins confortable que mon vieux pantalon en coton retroussé et mon sweat à capuche délavé, et même si Neil s'abstenait de crisser des dents – « Arrête de vouloir mener, Sophie ! » – quand je lui marchai sur le pied pour la énième fois, l'instant fut magique. Chaque chose trouvait sa place, que l'on soit endimanchés ou en pyjama, mariés ou pas, Neil et moi restions nous-mêmes. Nous étions Neil et Sophie, deux amoureux foulant la célèbre piste de danse de la salle de bal de l'hôtel *Plaza* en riant et en se bousculant, ne prenant jamais la vie au sérieux.

La chanson aurait pu durer une éternité.

Comme les invités nous rejoignaient sur la piste pour insuffler un air de fête à notre mariage, je pus enfin me détendre. Je profitai que Neil danse avec Emma pour me frayer un passage jusqu'à la salle de bains grâce au bouclier Holli. Quand on arriva à bon port, elle sortit une barre chocolatée de son sac. Il y avait plus romantique que de grignoter un Snickers dans les toilettes le soir de son mariage, mais j'étais affamée, sans parler d'une envie pressante. Ce moment de soulagement intense serait l'un des plus marquants de ma vie.

Une fois sûre de ne pas avoir de chocolat autour de la bouche, je rejoignis

la piste de danse. Le groupe jouait *The Way You Look Tonight*. Neil portait Olivia au creux de son bras et brandissait son petit poing rose en tournoyant avec elle. Les grands yeux de la petite étaient rivés aux motifs argentés que les lumières projetaient au plafond. En revanche, Neil ne voyait qu'elle. Il me fallut venir lui tapoter l'épaule pour le tirer de sa contemplation.

— Je peux ? m'imposai-je en prenant Olivia pour renifler son petit crâne. Même si elle sent le lait maternel d'Emma, j'adore l'odeur d'Olivia. Je sais, c'est bizarre.

— Attention, c'est sa technique pour t'envoûter, m'avertit Neil. Une fois que tu

l'as dans le nez, tu es à la merci de ses petits doigts pour le restant de tes jours.

— Olivia n'a pas besoin de t'envoûter pour faire ce qu'elle veut de toi, le taquinai-je.

Quand la chanson fut terminée, je vis Emma s'approcher pour récupérer son bébé.

— Et si nous reposions nos pieds une minute ?

Neil embrassa le front de sa petite-fille avant que je ne la rende à sa mère, puis nous nous dirigeâmes vers une table près de la piste où nous volions deux sièges.

— Eh, on dégage ! C'est ma chaise !

Ian s'approcha de nous avec un grand

sourire en guise de félicitations. Neil se leva et lui tendit une main que Ian refusa, préférant le prendre dans ses bras. Quand il s'écarta, Ian se pencha vers moi et accepta la main que je lui tendais, déposant un tendre baiser sur ma joue.

— Ça porte bonheur d'embrasser la mariée.

— Viens t'asseoir avec nous, proposa Neil.

Ian rapprocha une chaise libre de la table voisine.

— Vous êtes beaux comme des camions ! nous félicita-t-il en se laissant choir avec un soupir. Vous vous complétez comme le sel et le poivre. Enfin, surtout Neil avec

ses cheveux gris.

— Je n'ai pas les cheveux gris !
s'indigna Neil en riant, portant la main à sa tignasse.

— Tu parles, mon vieux, on dirait que la foudre t'a frappé, se moqua son ami, appuyant un coude sur la table derrière lui. Je suis heureux pour vous. Je ne sais pas ce que tu lui trouves, Sophie, mais je suis bien content que tu lui aies mis le grappin dessus. Et toi, mon gars, tu gagnes au change.

— À la nôtre ! dit Neil.

— Tu veux trinquer ? demanda Ian en désignant le bar. Je t'offre un verre, si tu veux.

— Non, c'était une façon de parler, refusa Neil en posant une main sur mon genou. J'essaie d'arrêter.

— Sage décision, l'ami. Mais tes bonnes résolutions n'étancheront pas ma soif, alors je vous prie de m'excuser, mais je vois certaines de vos amies, celles de Sophie en particulier, qui m'inspirent des choses salaces...

Je balayai la pièce du regard en quête des dites amies. Une employée, plus précisément.

— Merci d'être venu, Ian, souffla Neil en lui serrant la main. Tu pourrais venir dîner à la maison à notre retour, dans deux semaines.

— Appelle mon assistante quand vous rentrez, on trouvera un créneau, promet Ian.

Je le regardai s'éloigner vers le bar. J'eus un petit sursaut. Penny approchait de la piste dans une robe violette étonnamment sexy avec un décolleté plongeant. La scène était digne d'une romance, leurs chemins étaient destinés à se croiser.

Comme leurs coudes s'apprêtaient à se frôler, Ian reconnut quelqu'un et dévia de sa trajectoire, manquant Penny de peu.

Zut !

Je reposai la tête sur l'épaule de Neil avec un soupir.

— Je vais voir ma famille. Profites-en pour laisser tes frères te convaincre de me kidnapper.

Si j'avais bien compris, l'enlèvement de la mariée était une ancienne tradition viking. Runólf et Geir avaient tenté de me persuader de l'importance de cette coutume islandaise, mais après quelques recherches sur Google, je compris qu'ils essayaient de m'embobiner.

Un bref baiser, puis on se quitta pour rejoindre nos familles respectives.

Ma grand-mère me fit signe en me voyant approcher. Marie était assise devant un pack de quatre bouteilles de Bartles – dont trois étaient vides – et le Sex on the Beach.

— Où as-tu trouvé tout ça ?

Elle but une gorgée de la quatrième bouteille avant de me répondre.

— Chad est allé nous les acheter. Ils n'ont rien au bar, même pas de Smirnoff Ice.

— Il nous a aussi rapporté du rosé piscine, renchérit mamie qui tira un sac plastique de sous la table. Je t'en sers un verre ?

— Et comment ! Il est au pamplemousse ?

Elle me tendit la bouteille qui faisait penser à du nettoyant pour les vitres, mais rose. Quelque chose semblait chiffonner ma grand-mère.

— Alors, il paraît que tu refuses de mettre ta jarretière en vente ?

— C'est vrai, opinai-je en levant la bouteille. On fait l'impasse sur cette tradition.

Quand mamie leva les mains, les manches de sa tunique en mousseline bleu roi manquèrent de renverser son verre d'eau.

— Mais pourquoi ? Tout le monde adore cette tradition, c'est une façon d'aider les jeunes mariés à se lancer dans la vie.

De toute évidence, elle oubliait un élément essentiel. Je bus une longue gorgée de « rosé ».

— Mamie. Neil et moi avons presque sept milliards de dollars. S'il nous faut une nouvelle cafetière, nous pouvons nous la payer.

— En tout cas, j'ai cinquante dollars pour toi, insista-t-elle en fouillant dans son sac pour en sortir une carte de vœux. Je ne l'ai pas mise dans la boîte, on ne sait jamais. Quelqu'un pourrait la voler.

Je me penchai vers elle pour la prendre dans mes bras, puis glissai l'enveloppe dans le bandeau de mon soutien-gorge.

— Merci, mamie.

Tout le monde profitait de la soirée. Je me permis quelques verres, mais arrêtai au seuil critique. Personne n'a envie de

voir la mariée vomir. Sur la piste, je pris quelques selfies avec Holli et Délia. J'essayai de feindre l'indifférence devant mes copines dès qu'une célébrité passait par là. Neil avait invité plusieurs stars rencontrées dans le cadre de son travail, même s'il les connaissait à peine. J'espérais que le prince Harry s'invite à la fête comme il l'avait fait pour les cinquante ans de Neil, mais au grand désarroi de Penny, sa Majesté Sexy était aux abonnés absents.

Je parvins à voler quelques danses à mon adorable mari malgré les demandes qui s'accumulaient de la part de Rudy, Ian ou encore Michael.

— Désormais, je pourrais t'appeler

Mère Elwood, ironisa Michael en me faisant tourner sous son bras.

— Si tu fais ça, tu risques de le regretter, l'avertis-je avant de lui écraser les orteils. Oups ! Et moi, je regrette de ne pas savoir danser.

— Je vais le dire à Emma. D'ailleurs, elle n'approuvait pas ton choix de chaussures.

Emma n'avait pas tort. Mes talons aiguilles à bandes noires de chez Fendi, avec leurs petits cristaux Swarovski, étaient canon à tomber par terre, mais avec plus de onze centimètres de hauteur, j'allais finir par vraiment tomber par terre. Je n'aurais pas dû oublier mes ballerines de rechange.

La soirée passa en un éclair. Il faut dire que le temps passe vite quand on s'amuse. À minuit, telle Cendrillon dans son carrosse, Neil et moi nous éclipsâmes. Nos invités pouvaient profiter de la fête jusqu'au bout de la nuit, mais un avion nous attendait. Je m'étais changée au profit d'une robe longue et flottante en soie dorée et aux fines bretelles, confortable et légère à souhait pour notre voyage jusqu'à Papeete. Sous les chandeliers de cristal, dans le hall, nous nous frayâmes un chemin parmi nos derniers invités. Ma mère m'intercepta pour un câlin, puis Rudy nous embrassa. Dehors, sur les marches de l'entrée principale, mes amies célibataires s'étaient regroupées. Je leur jetai mon

bouquet avant de filer avec Neil vers notre voiture.

— Ils l'ont décorée, fit remarquer mon mari avec un sourire légèrement crispé.

— C'est vrai.

Je fis signe à ma mère et à tante Marie, qui étaient sorties pour voir notre réaction. Elles semblaient satisfaites de leur coup de pouce.

Neil m'ouvrit la portière en me glissant à l'oreille :

— Il y a des traces de craie partout sur ma Maybach et des canettes accrochées au pare-chocs !

Mon regard croisa celui de Tony qui referma la portière derrière moi. Je

surpris son rictus. Il avait donc assisté au carnage sans rien dire. Je me mis à rire, incapable de m'arrêter. J'étais si heureuse que des larmes de bonheur me trempaient les joues. Je clignai des yeux et parvins à sourire à nos invités pendant que Neil s'asseyait à son tour.

Tandis que nous nous éloignons des cris de joie de tous nos proches, je me tournai vers Neil.

— Eh bien ! C'était... génial.

— Et épuisant.

Il s'avachit dans le coin de son siège.

J'étais comme un ballon de baudruche prêt à éclater.

— C'est vrai. J'ai hâte de quitter mes

chaussures. Heureusement qu'on pourra dormir dans l'avion.

Enfin, nous ne ferions pas que dormir dans l'avion. Après tout, c'était notre nuit de noces. J'avais lu assez de romances historiques au lycée pour savoir que la nuit s'annonçait torride.

— À ce propos, dit Neil en se redressant, et il toussa dans son poing. Tu n'as pas trop bu, si ?

Je refermai les cuisses.

— Hum... non, j'ai été raisonnable.

— Tant mieux, parce que j'ai une surprise pour toi, sourit-il en me prenant contre lui. Endors-toi, la route sera longue.

Je fronçai les sourcils.

— Je croyais que le jet nous attendait à l'aéroport ?

— Puisque je te dis que c'est une surprise. Écoute ton mari et obéis.

Le dos droit, je lui lançai un regard noir, mais Neil s'était déjà remis à sourire.

— Excuse-moi, je ne peux pas rester sérieux en disant un truc pareil.

Chapitre 17

— Sophie ? On est arrivés.

Je sortis péniblement du sommeil, les cils collés par mon mascara séché. Une grande façade s'élevait derrière ma vitre, et je mis un temps à reconnaître notre copie personnelle du pavillon français, dans notre jardin. Des lumières en contre-plongée éraflaient l'alcôve où la salle centrale rencontrait deux des quatre autres pièces. La forme géométrique du bâtiment évoquait une croix au centre octogonal. Nous étions garés entre elle et l'immense fontaine dressée sur le chemin.

Même si l'échelle du pavillon original n'était pas respectée, les anciens propriétaires avaient poussé le détail jusqu'aux pièces d'eau ornementales.

Nous y avons fêté mon anniversaire, un soir de romance. Mais ce n'est pas un endroit banal qu'on garde par caprice.

— Je croyais que tu voulais le rénover ?

Neil me prit par la main et m'aida à m'extirper de la voiture sur mes jambes engourdies.

— C'est chose faite. Les changements devraient te plaire.

Nous entrâmes dans le salon, vaste cœur du pavillon. Le sol de marbre

renvoyait l'écho de mes talons. Contrairement à son jumeau en France, notre copie était dotée de chandelles électriques que Neil alluma avec la télécommande murale. Aussitôt, la pièce prit une teinte chaude à peine vacillante.

Une première « rénovation » me sauta aux yeux. Un cadre de fer noir était disposé au milieu de la pièce, à la verticale, avec des menottes accrochées aux quatre coins. Une table était installée non loin de là. Sur sa surface de marbre blanc, je reconnus quelques accessoires qui me mirent l'eau à la bouche. Trois paddles : l'un tout simple en cuir noir, un autre plus large aux boutons de métal émoussés alignés sur toute sa surface, et un dernier en bois perforé de rangées

entières de petits trous. Des pinces à tétons. Une corde noire prise dans des épingles à linge en bois. Et la baguette sans fil.

Neil retira sa veste de smoking qu'il laissa sur le dossier du fauteuil Louis XVI placé devant le cadre. Il était magnifique en chemise blanche et pantalon noir, avec ses cheveux poivre et sel en bataille.

— Oh, non ! Mon maquillage a dû couler, me lamentai-je.

Il me fit signe d'approcher, s'avança vers moi, et me saisit par la taille. La soie délicate de ma robe remontait sur ma cuisse.

Quand il attrapa mon menton, son pouce se promena sur ma lèvre. S'il me restait la moindre touche de rouge cerise, je devais avoir une trace jusque sur la joue. Me faisant redresser la tête, il susurra :

— Oui, il a coulé.

Je levai une main autour de nous.

— C'est ma surprise, monsieur ?

— Disons plutôt ton cadeau. *Notre* cadeau. Tu peux visiter les chambres, si tu veux.

Prudente, je me dirigeai vers les premières doubles portes. Derrière moi, Neil vint éclairer la pièce. Des draps blancs recouvraient les meubles autour de

moi. Jetant un regard suspicieux à mon mari, je soulevai l'un des draps sur un long rectangle au ras du sol. Il s'agissait d'une grande table basse sur laquelle reposait une forme qui m'était familière.

— Un Sybian !

J'en tapais dans mes mains.

— Tu disais vouloir essayer. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'on ait attendu si longtemps.

Il se retourna vers une autre silhouette fantomatique.

— Regarde par ici.

Cette fois, il s'agissait d'une machine d'aspect complexe avec un bâtonnet fixé à une roue, elle-même accrochée à un

volant d'inertie. Un fil électrique était entouré à sa base. Sans le gode en silicone noir fixé au bout d'un long bras, je n'aurais pas compris l'intérêt de cette machine.

— Tu seras surprise par la puissance de son moteur. Tu peux le régler jusqu'à trois cents vibrations par minute. On peut choisir la puissance des chevaux...

Devant mon air ébahi, il changea de sujet.

— Il en reste un. Par ici.

Neil retira lui-même le drap de l'objet suivant. Une sorte de H en acier noir avec deux vibromasseurs et une double télécommande au bout d'un fil.

— Pour la double pénétration.

— Je rêve ! m'émerveillai-je en tournant sur moi-même. Je suis comme Belle quand la Bête lui fait visiter sa bibliothèque.

— C'est justement le film qui m'a inspiré, admit-il en me tournant autour, les mains enfoncées dans les poches. Va voir les autres pièces.

L'ancien boudoir était transformé en chambre somptueuse façon XVIII^e avec un lit à baldaquin. Les cadres ovales accrochés aux murs et les plafonds voûtés auraient dévoilé des peintures classiques et élaborées si le pavillon était un véritable palace, mais ici il n'y avait que des miroirs. Je m'imaginai étendue sur

le lit, pieds et poings liés aux menottes en or pendues à leurs ancrs accrochées à la tête de lit sculptée.

Je reconnus une méridienne, ces canapés étroits sans dossier aux accoudoirs rembourrés de chaque côté, comme celui sur lequel Neil m'avait fait des misères lors de notre séjour en France. À cela près que c'était alors une méridienne de soie bleu ciel. Celui-ci était en cuir blanc, doux sous la paume de ma main.

Derrière moi, Neil me prit par la taille et porta ses lèvres à mon oreille pour me murmurer d'une voix suave :

— Ce sera plus facile à nettoyer quand tu y seras restée des heures à me supplier.

— Oh, répondis-je, tremblante.

Une grande armoire renfermait une sélection de sex toys qui n'avait rien à envier à mes sex shops préférés, pas même Babes in Toyland. La respiration saccadée, je frôlai un harnais en cuir souple suspendu à un crochet.

— C'est un gode-ceinture ? demandai-je, incapable de dissimuler mon excitation. Pour faire ce que je pense ?

— Pourquoi ne pas essayer, un de ces jours ?

Neil rougissait à vue d'œil.

— Oh, oui ! Il me tarde de te sodomiser, laissai-je échapper, puis j'eus un petit rire.

— J'imagine qu'il te tarde également de le tester sur une jolie rouquine que l'on connaît bien, si elle est partante ?

L'idée était renversante, j'en frémissais d'avance. Mais au contraire, je la fantasmais plutôt dans le rôle de la dominatrice, assise sur moi, m'enfonçant l'épais gode par de brefs mouvements du bassin. Mes muscles les plus intimes restèrent crispés en chemin vers la pièce voisine. C'était la salle de bains avec sa grande baignoire ovale blanche dans l'esprit d'un vaisseau moderne plantée au milieu de la pièce. Juste derrière, il y avait une douche ouverte à l'italienne avec neuf jets d'eau et un dixième au bout d'une pomme de douche et son long tuyau. Là aussi, on trouvait des menottes. Je

n'eus pas à réfléchir longtemps pour deviner ce que Neil avait l'intention d'en faire : il adorait me torturer avec un jet d'eau puissant.

Les toilettes et le lavabo étaient isolés derrière une fine cloison. Sur un meuble, un panier contenait des préservatifs, des digues dentaires et des gants en latex. De toute évidence, Neil avait le projet de convier des invités.

La quatrième et dernière pièce était réservée à l'aspect pratique. Un coin cuisine proposait ce qu'il fallait de barres protéinées, compléments alimentaires, bouteilles d'eau, couvertures, robes de chambre, pyjamas, et divers anti-inflammatoires. L'endroit

parfait pour éviter la déprime qui suivait généralement nos sessions les plus musclées.

— Ce lieu est magique, soupirai-je, les paumes à plat sur la chemise blanche de Neil. C'est bizarre, mais cette pièce est celle qui m'excite le plus.

— Normal. Sur toi, mes petites attentions sont plus efficaces que le plus puissant des aphrodisiaques.

J'accueillis volontiers son baiser. Neil avait raison. Dès qu'il s'occupait de moi, ma libido s'enflammait. Je raffolais des tourments, des plaisirs extrêmes, de la douleur, de la perte de contrôle, parce que derrière Neil m'exprimait tout son amour. Mais là où il était le plus fort,

c'était *après*.

Mes lèvres s'entrouvrirent contre les siennes. Je sentis sa main au creux de mes reins et m'agrippai à ses avant-bras, les ongles enfoncés dans sa chair. Ses muscles me rendaient folle. À tous les coups, j'avais envie de mordre ses pectoraux à pleines dents. Sans parler du fait que, désormais, ils m'appartenaient officiellement. N'était-ce pas grisant, ce sentiment de possession ?

En me voyant glousser, Neil me décocha un sourire.

— Ravi de te voir heureuse.

— Je le suis. Je suppose que ce n'est que le début, monsieur ?

Il recula d'un pas.

— Nous sommes tous les deux épuisés, autant sur le plan physique que moral. Tu sais ce que ça risque de provoquer.

— Oui.

Les soirs comme celui-ci, où l'excitation était au plus haut et l'énergie au plus bas, après une séance coquine, je risquais une telle déprime que tous les pyjamas du monde n'y feraient rien. Je savais frôler l'excès d'émotions et je savais me soumettre malgré l'épuisement, mais les deux combinés ne m'avaient laissé que des expériences malheureuses.

C'était aussi cruel que de se voir proposer un saladier rempli de bonbons

sans avoir droit d'en goûter un seul. Je tentai le tout pour le tout.

— On pourrait essayer un peu, sans aller trop loin.

Il esquissa un petit sourire.

— Je n'ai jamais dit qu'on ne baiserait pas. On ne va pas gâcher l'occasion d'utiliser une pilule bleue, pour reprendre tes termes.

Je compris où il voulait en venir.

— Rien de trop violent. C'est noté.

— Pour être franc, j'ai prévu quelque chose ce soir.

Sa voix devenait rocailleuse à mesure qu'il entrait dans son personnage. Ma

culotte serait bonne pour la lessive. D'un doigt, il me fit lever le menton.

— Je n'ai pas besoin de violence pour te prouver que tu m'appartiens.

Mon souffle chatouillait mes lèvres entrouvertes. Neil me déshabillait du regard. Je voyais mon reflet obscur dans la profondeur dorée de ses grands yeux verts. Il me relâcha et s'éloigna vers la porte.

— Sophie, suis-moi.

Oh, oui ! Continue de me parler comme ça et je te suivrai au bout du monde.

Je lui emboîtai le pas jusqu'à la pièce octogonale, située au centre. D'habitude,

dans mon rôle de soumise, je gardais toujours les yeux baissés, mais c'était plus fort que moi, mon regard était rivé au grand cadre en métal. Neil avait raison, nous étions trop fatigués pour faire des folies. Mais fantasmer des pratiques pour plus tard ne ferait de mal à personne.

— Ne bouge plus. Les bras le long du corps. Baisse les yeux.

J'obéis par réflexe.

Tandis qu'il s'éloignait, je concentrai mon attention sur les veines du marbre au sol. Je les imaginais être les miennes, mon sang palpitant de désir. Ce qui me fit penser aux veines sur le dos des mains de Neil, ces lignes bleues, épaisses, qui couraient jusque sous la peau fine de ses

poignets. Ces mêmes canaux autour de son sexe.

Difficile de ne pas bouger.

Les premières notes d'une pièce baroque au clavecin emplirent la pièce. Le rythme lancinant inspirait une mélancolie mutine, une profondeur excitante qui ne me laissait pas indifférente.

Neil se déplaçait derrière moi. Il posa une main sur ma hanche et fit doucement tomber l'une de mes bretelles.

— Retourne-toi.

Il se tenait si près de moi que je me retrouvai le nez contre sa chemise immaculée.

— Enlève ta robe.

La fatigue rendait sa voix plus grave que d'habitude. Elle me rappelait l'effet du whisky, à la fois fort et brûlant. Il promena le dos de ses doigts sur ma joue.

— Ne quitte pas mon regard.

Je levai les yeux et me noyai dans ceux de mon maître. Les muscles de mon sexe se contractaient, et je retirai la seconde bretelle. Mes mouvements étaient délibérément langoureux. Le seul fait d'exciter mon maître me provoquait une poussée de désir proche de la combustion spontanée. Je fis descendre ma robe sur mes seins, puis mes hanches pour la laisser former une flaque de tissu à mes pieds. J'étais face à lui dans mon

ensemble string et soutien-gorge doré en satin sans bretelles. L'air frais me faisait grelotter.

— Tu as froid, s'inquiéta Neil. Tiens, enfile ça.

Il récupéra sa veste de smoking posée sur le dossier du fauteuil et me la mit sur les épaules, puis d'une pression légère m'invita à m'agenouiller sur ma robe froissée.

Bien qu'il ne me l'ait pas demandé, je passai les bras autour de ses jambes et levai un regard implorant.

— Puis-je vous sucer, maître ?

Ladite partie de son corps réagit contre sa cuisse gauche, formant une bosse

rigide dans son pantalon. Il me caressa tendrement le crâne, mais répondit :

— Non, pas encore. Je ne t'ai pas offert tous tes cadeaux. Attends-moi ici.

Il me laissa si longtemps que je sentis le marbre se réchauffer sous mes genoux. Mon regard ne quittait pas le sol. J'entendis enfin résonner l'écho de ses pas. Il revenait. Physiquement, je n'osais pas bouger, mais intérieurement mon corps entier se tendait vers lui. Mon rôle consistait à m'agenouiller et attendre, et je comptais bien le remplir. Quand il se planta devant moi, le bout de ses chaussures cirées à quelques centimètres de mes jambes, j'avais depuis longtemps mouillé ma culotte.

— Lève les yeux.

J'obéis. La lueur des fausses bougies se reflétait, vacillante, sur le métal et sur les petits diamants de mon collier. Neil défit le loquet et tendit le bijou vers moi.

— Lis ce qui est écrit.

Juste là, gravé sur la surface autrefois vierge à l'intérieur du platine, je lus les mots qui me firent crispier mon sexe désespérément inoccupé. Avant de les prononcer d'une voix chevrotante, j'humectai mes lèvres.

— Propriété de Neil Elwood.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Sophie ?

Je voulus parler sans m'étrangler de sanglots. C'était peine perdue.

— Ça veut dire que je vous appartiens, monsieur. Mon corps tout entier est à votre disposition. Vous pouvez le toucher, le baiser, le blesser à votre guise.

De ses deux doigts, il me fit lever le menton et me transperça d'un regard.

— Rien de neuf sous le soleil, n'est-ce pas ?

— Oui, murmurai-je, et je fermai les yeux très fort, laissant une larme couler sur ma joue. Mais c'est écrit Neil Elwood. Pas Leif, ni monsieur.

Ce n'était pas anodin. Je savais ce qui motivait ce choix, et j'en avais des crampes à l'estomac.

— Ça veut dire que... c'est entre nous.

Pas entre Sophie et son maître, ni entre Leif et Chloé.

Son pouce me caressa le visage.

— Tu m'appartiens. Tu es ma seule soumise. Il n'y en aura jamais d'autre que toi.

J'avais mal à la poitrine, mais je mis un temps à comprendre que je pleurais de joie. Nous nous étions promis amour et fidélité devant nos proches, mais cette promesse-là, celle qu'on se faisait ce soir, allait encore bien au-delà. Personne ne connaissait l'existence de ce collier en dehors de Neil et moi. Personne ne savait l'intensité de ma soumission à lui, et personne ne connaissait Neil comme dominateur. Nos rôles respectifs seraient

à jamais notre promesse la plus sacrée, la plus secrète.

— Relève tes cheveux, murmura-t-il.

Mes mains tremblaient. Quand je sentis la surface froide du métal sur ma gorge, je retins mon souffle jusqu'à entendre le loquet se verrouiller. Puis Neil s'écarta, se retourna et m'ordonna :

— Suis-moi.

Il n'avait pas précisé que je pouvais me lever, je le suivis donc à quatre pattes, sa veste glissa par terre et laissa ma croupe à l'air libre. Neil marqua une pause. Il revint sur ses pas, se pencha et promena le bout des doigts depuis ma taille jusqu'à la courbe de mon cul,

suivant le fil mince de mon string.

— Va ramasser ce que tu as fait tomber.

Quand je me redressai, il désapprouva mon attitude par un grognement.

— Je ne t'ai pas autorisée à utiliser tes mains.

Nom d'un chien ! Il allait m'obliger à porter sa veste avec les dents, un acte terriblement avilissant. Je serrai les cuisses avec un gémissement. Au moment de me retourner, je sentis son regard peser sur le string qui s'insinuait entre mes fesses. À cette distance, je pouvais presque sentir son corps s'embraser de passion.

Nos rapports de domination m'excitaient parce que j'aimais jouer avec son désir autant qu'il jouait avec le mien. Il prenait son pied en me donnant des ordres, mais en fin de compte il arrivait difficilement à contenir son excitation. L'abstinence figurait en dernier recours sur sa liste de châtiments, et le cas échéant, ma patience était doublement récompensée dès le lendemain, quand il me baisait sauvagement contre un mur ou sur une table.

Je luttais pour garder sa veste coincée entre mes dents. Si jamais je posais le genou dessus, je risquais de l'arracher de ma bouche et de laisser voir un filet de bave humiliant. Était-ce vraiment

judicieux de me laisser tacher de salive et de maquillage cette veste de smoking que je traînais par terre ? Bah, après tout, ce n'était pas mon problème. Et puis, je n'avais aucune envie d'arrêter.

Neil me guida jusqu'à la chambre et s'arrêta devant le grand lit à baldaquin. Comme je serrais toujours les dents sur sa veste, il vint me la reprendre et me caressa la joue tendrement.

— C'est bien. Tu dois avoir mal aux genoux.

— Oui, monsieur.

Je n'y avais pas prêté attention.

— Lève-toi.

J'acceptai la main qu'il me tendait.

Elle était chaude et me donnait envie de sentir sa peau contre la mienne. Mais le contact fut de courte durée. Neil la relâcha pour retourner près du lit. Il récupéra l'un des gros oreillers et le jeta nonchalamment par terre. Puis il claqua des doigts et désigna le coussin.

— Voilà qui devrait soulager la douleur.

Je retombai à genoux, haletante, et m'humectai les lèvres face à mon maître, sa main sur sa braguette. Il l'entrouvrit et me saisit le poignet. Il me fit refermer les doigts sur sa verge.

— Tu as envie de me sucer.

Ce n'était pas un ordre, plutôt une

observation.

— Tu respires vite, c'est ta façon de me supplier de te laisser me sucer.

Son membre grossit sous mes doigts.

— Supplie-moi, Sophie. À voix haute.

Il chassa ma main et ouvrit sa braguette au maximum, puis sortit son sexe. Il faisait exprès de le tenir tout près de mon visage pour m'attiser. Il devait sentir mon souffle saccadé. Il me suffirait de tirer la langue pour nous mettre tous les deux dans un état de passion incontrôlable.

— Supplie-moi.

Mon corps le suppliait déjà. Le regard braqué sur l'objet de mon désir, je chuchotai :

— Je vous en prie, monsieur. Pitié, laissez-moi vous sucer.

Sourd à ma prière, Neil esquissa un pas en arrière. Ce simple frottement de sa chaussure contre le marbre, ce recul me fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Je plongeai vers lui, agrippée à son pantalon, et m'écriai d'une voix éraillée :

— Par pitié !

Son rire cruel résonna en moi. Nous avions beau reproduire souvent les mêmes scènes, c'était chaque fois une situation nouvelle et dangereuse.

— Je te taquine, lança-t-il en ébouriffant mes cheveux derrière ma nuque, puis il les enroula fermement

autour de son poing. Tu ne crois tout de même pas que je vais nous contraindre à l'abstinence alors que c'est notre nuit de noces ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

Mes lèvres étaient si proches de lui qu'elles frôlaient son gland. Sa poigne se resserra dans mes cheveux, et il enfonça son sexe dans ma bouche. Il n'eut pas à forcer. Docile, j'ouvris grand, poussée par le besoin irrépressible de le satisfaire. Un soupir de bonheur m'échappa. Neil me tira les cheveux pour se libérer, puis s'enfonça de plus belle. J'eus un haut-le-cœur, et mes cuisses se refermèrent. J'avais envie de me toucher, mais je ne pouvais rien dire la bouche

pleine. Je gémiss et ondulai des hanches en espérant lui faire passer le message.

Encore une fois, son sixième sens se manifesta.

— Caresse-toi, Sophie.

Je remuai pour écarter les jambes et glissai fébrilement les doigts sur mon clitoris pendant qu'il me baisait la bouche. Le lendemain, je ne serais pas étonnée d'avoir mal à la gorge.

Sans ralentir, il m'effleura tendrement la joue.

— Tu es tellement belle. Je t'ai rarement vue aussi ravissante.

Des frissons me parcoururent l'échine. Je pouvais lui citer des milliers de

moments où j'avais été plus jolie qu'à cet instant, et la fatigue de la journée n'arrangeait pas mes cernes, mais je compris. Nous avons connu des épisodes plus extrêmes. Ce soir, il ne cherchait pas à me traumatiser. Pour autant, tout était différent. Le poids du collier n'était rien comparé au poids des mots qui y étaient gravés. C'était vrai, j'appartenais à Neil. À présent que la chose était officielle, j'y voyais plus clair. J'étais faite pour vivre avec lui. Depuis le premier orgasme qu'il m'avait offert, quand je le chevauchais dans une chambre d'hôtel huit ans auparavant, jusqu'au moment où nous avons pénétré dans le pavillon ce soir, Neil avait été mon dominateur. Seulement, à l'époque, je l'ignorais

encore. Je ne savais même pas que j'étais capable de désirer une telle servitude. J'avais seulement eu la naïveté de lui réclamer une fessée.

L'aborder dans cet aéroport, voilà la première pulsion spontanée à laquelle j'avais cédé dans ma vie d'adulte, or il s'agissait de la meilleure décision que j'aie jamais prise.

Mes doigts s'emballaient, et je haletais autour de sa queue à mesure qu'il accélérait. Les épaules tendues, je me redressai à peine sur mes genoux. J'entendis mon maître me sermonner :

— Sophie, je t'interdis de jouir !

Mais il était bien trop tard. Je jouissais

avec plaisir et consternation. Je n'avais pas le droit sans sa permission, et désobéir à ses ordres méritait un châtement.

Il se retira, et l'air entra directement dans mes poumons. Je me mis à tousser.

— Tout va bien ? s'enquit Neil en rangeant son sexe dans son pantalon avant de refermer sa braguette.

Quand nos regards se croisèrent, je hochai la tête et, comme lui, laissai un instant mon rôle de côté.

— Oui, ça va.

— Pas pour longtemps, ma belle. Je n'en ai pas terminé avec toi. Debout !

Il me fallut un moment pour me

redresser sur mes jambes engourdies. D'une poigne de fer, Neil m'attrapa par le bras et me projeta sur la couverture de soie étalée sur le lit, puis il tira sur mon soutien-gorge.

J'investissais généralement dans de la lingerie de qualité. Neil insista avant de venir à bout de l'agrafe, mais le vêtement finit par céder.

J'aurais dû lui préciser de ne pas arracher mes habits ce soir. Dommage, j'aimais beaucoup ce soutien-gorge.

— Enlève ton string, ordonna mon maître.

Comme je voulais au moins préserver le bas, je me dépêchai d'obéir. Neil attrapa le sous-vêtement au niveau de mes

genoux et le jeta par terre.

— Ne bouge pas.

Il avait défait ses boutons de manchette et, sans me quitter du regard, il ouvrit sa chemise d'une main, un bouton après l'autre.

— Avais-tu la permission de jouer ?

— Non, monsieur.

Ses doigts s'agitant sur son torse captaient toute mon attention. Derrière chaque bouton ouvert, je voyais apparaître ses poils noirs aux reflets argentés.

— En d'autres circonstances, tu serais punie par l'abstinence, déclara-t-il en laissant sa chemise tomber à ses pieds,

puis il ôta ses chaussures. Mais exceptionnellement, je vais opter pour des claques.

La faible lumière faisait briller ses épaules, ses biceps et ses avant-bras. Mon regard se promena ensuite sur ses mains, grandes et viriles, capables de m'asservir, de m'attraper, d'enfoncer les doigts dans ma chair par excès de possessivité. Je mouillai de plus belle.

Quand il s'assit près de moi, j'allais me coucher sur ses genoux, mais il m'arrêta dans mon élan. Il s'allongea sur les oreillers.

— Viens par là.

Je m'approchai à quatre pattes. Cette

fois, je le laissai me guider. Il me positionna entre ses jambes de sorte que j'avais le dos contre son torse, me fit passer les jambes par-dessus les siennes qu'il écarta. Il posa ensuite ses mains à l'intérieur de mes cuisses.

Oh, ce genre de claque ?

Je vois.

L'une de ses paumes épousa l'arrondi de mon buisson qu'il massa tendrement en contraste avec la souffrance qu'il ne tarderait pas à m'infliger. Son autre main placée au creux de mon aine, il effleura du pouce l'os qui saillait à cet endroit.

— À qui cela appartient-il ?

— À vous, monsieur.

Je remuai les fesses sur lui. Pour une punition, il n'avait pas choisi la plus traumatisante.

Ce devait être volontaire. Après tout, il n'allait pas me tourmenter pour notre nuit de noces. Il avait promis de ne pas y aller trop fort ce soir.

Cependant, ma punition fut effective. Il leva brusquement sa main, la reposa à plat sur mon sexe, puis la releva et fit mine de me claquer plusieurs fois pour finalement s'arrêter au dernier moment.

— Tu es tendue, dis-moi.

De l'autre main, il me caressa doucement, puis retroussa la peau qui cachait mon clitoris. L'air frais m'arracha

un soupir, et Neil choisit cet instant pour me claquer une première fois du bout des doigts. Un coup sec.

— Oh, putain de merde ! hurlai-je, me redressant sur son torse.

Je détestais le contact direct et brutal sur mon clitoris et, en même temps, j'adorais cette sensation. Il m'avait déjà giflé le sexe avec des lanières de caoutchouc, des martinets et même avec ses mains, toujours avec parcimonie, car il savait qu'il était facile de tomber dans l'excès en titillant une terminaison nerveuse aussi sensible. J'avais établi un maximum de cinq claques, que ce soit avec lui ou pour mes séances de masturbation.

La douleur s'effaçait, remplacée par les premiers signes de plaisir. Je reposai la tête sur son torse. S'il avait eu l'intention de punir mon langage ordurier, il l'aurait déjà fait. Sa main quitta ma toison pour se poser autour de mon cou, par-dessus le collier.

— C'est à moi, grogna-t-il à mon oreille.

De son autre main, il me claqua une deuxième fois, un geste puissant qui enflamma ma chair exposée.

— C'est à vous, monsieur ! haletai-je malgré la pression qu'il exerçait sur ma gorge.

Puis une autre claque, et cette fois j'eus

un mal de chien à me retenir de refermer les cuisses.

— Et tes orgasmes... (nouvelle claque)
... m'appartiennent aussi.

— Oui ! Oui !

Je n'avais plus aucun contrôle sur mon corps, j'enfonçais les talons dans les draps, et ma tête se balançait d'avant en arrière.

— Qui te donne l'autorisation de jouir, petite pute nymphomane ?

C'était presque discutable. J'étais ensorcelée par sa voix rauque, ses mots délicieusement grossiers, sa barbe de trois jours contre ma joue. Un mot de plus, et il me faisait décoller.

— Vous ! C'est vous, monsieur !

— Alors recommence ! Jouis pour l'homme qui te possède.

Neil planta ses dents au creux de mon épaule et appuya le bout des doigts sur mon clitoris, se satisfaisant de pincer et de faire rouler ma peau. Mes jambes se secouaient, mon corps se cambrait, mes cuisses se refermaient sur sa main pour la chasser, mais il résistait. Je me contorsionnais sur lui.

Quand mes membres se détendirent, Neil me souleva à peine pour se dégager. Je restai un moment allongée sur les oreillers à reprendre mon souffle, les jambes écartées, des gouttes de sueur perlant à mes sourcils. Mon maître se

releva et posa un regard affamé sur mon corps à sa merci.

— Je peux te prendre en photo ?

Il glissa une main dans sa poche et ajusta la position de son érection sans chercher à la dissimuler.

Je hochai frénétiquement la tête. Sévère, il leva l'index.

— Arrête de bouger. Stop. Je ne veux pas te voir respirer. Je veux capturer cet instant précis.

Quand il ouvrit l'armoire, il en sortit l'appareil photo. Je pensais qu'il se contenterait du téléphone. J'aurais dû me douter qu'il ne négligerait aucun détail un soir aussi spécial. De le voir debout près

du lit, j'en tremblais. Ce n'était pas notre première séance photo, loin de là. Poser dans cette position donnait un sentiment extrême de vulnérabilité, comme lors de la première descente d'une attraction à sensations. Souvent, nous regardions nos photos avec nostalgie. Au risque de nous flatter, nous étions très beaux à voir baisser.

D'abord, Neil prit le temps d'admirer le spectacle. Ensuite seulement, il cadra la photo et mit un temps fou à ajuster les réglages. Je reconnaissais là son goût pour le suspense. L'air me manquait, mais j'attendais patiemment. Il appuya enfin sur le bouton et me décocha un sourire.

— Je veux que le souvenir de ce soir

reste gravé à jamais. Enfin, tous les autres soirs aussi, mais surtout celui-ci.

— Puis-je me permettre un conseil, monsieur ?

Langoureuse, je caressai les draps de soie comme si c'était ma peau. Neil leva le sourcil.

— Oui, je t'en prie.

Quand il m'offrait la liberté de m'exprimer, j'en avais des bouffées de chaleur.

— Je pourrais me masturber pendant que vous immortalisez l'instant.

La tête penchée sur le côté, il fit mine d'y réfléchir.

— Très bien, Sophie.

Je fis courir ma main sur ma poitrine, entre mes seins, la laissant s'attarder sous leur courbe empesée. Neil prit une autre photo, le regard vacillant entre moi et le petit écran. Je dessinaï un cercle autour de mon mamelon, me léchai le doigt, et recommençai. J'aurais pu faire durer le plaisir, mais décidai d'abréger et dirigeai mes caresses sur mon ventre, puis à la naissance de ma butte. L'un de mes doigts frôla le capuchon de mon clitoris enflé par les claques que Neil m'avait assénées. Comme mon cerveau ne gérait plus toutes les informations contradictoires qu'il recevait, oscillant entre souffrance et jouissance, ma main se mit en pilotage automatique. Je rejetai la

tête en arrière et poussai un gémissement.

J'entendis l'appareil photo émettre un nouveau clic.

— Écarte les jambes. Encore. Je veux voir chaque tressaillement de ton sexe magnifique.

— Oh, geignis-je.

Ma main baladeuse caressait l'arrondi de mon sein, pinçait mon téton.

Je sentis le lit bouger. Par la fente de mes paupières entrouvertes, je vis qu'il s'installait entre mes cuisses, l'objectif tout proche de mon vagin. Le moteur de l'appareil photo vrombit.

J'y étais presque, le plaisir s'intensifiait. Neil laissa son appareil et

m'agrippa sous les genoux, m'attirant plus près de lui d'un geste brusque. Il gifla ma main pour la remplacer par sa bouche insatiable. Il bougeait la langue si vite que ce devait être la partie la plus musclée de son corps.

— Je jouis ! hurlai-je en refermant les cuisses sur ses oreilles.

L'extase me fit trembler, donner des coups de poing et de pied dans le matelas. Après un moment, Neil se redressa et s'essuya les lèvres d'un revers de main.

En quelques secondes, il avait quitté son pantalon. J'étais encore sur mon nuage quand il se coucha sur moi et s'imposa entre les lèvres de mon sexe.

Avant toute chose, il récupéra l'appareil photo et le braqua sur mon visage.

— Une dernière pour que je me souvienne à quoi ressemblait ma femme la première fois que je l'ai prise.

La petite lumière m'éblouit, puis il reposa l'appareil sur le lit et s'enfonça plus profondément en moi. À force, mes parois sensibles le laissaient difficilement passer, même si j'étais plus humide que jamais. Neil se retira pour me lubrifier de ma propre excitation, de haut en bas et inversement. De nouveau, il enfonça son érection, et je poussai des cris en m'arc-boutant. Sa main plongeait dans mes cheveux en même temps que son membre entre mes cuisses, et il me fit

relever la tête pour le regarder droit dans les yeux.

— Votre femme, répétai-je, savourant ces mots peu familiers. Je vous appartiens, monsieur, corps et âme.

Neil m’embrassa tendrement et pressa son front contre le mien en chuchotant :

— Non, Sophie. C’est moi qui t’appartiens. Je suis tout à toi.

À moi.

Oh, bon sang, pas étonnant qu’il raffole d’entendre ces mots dans ma bouche. C’était intime, puissant. En me le disant à son tour, Neil se rendait vulnérable comme il ne l’avait encore jamais fait dans son rôle de dominateur. Certes, nous

restions raisonnables ce soir, mais je n'en étais pas moins allongée sous le corps écrasant de celui à qui je m'offrais tout entière, celui dont le nom était gravé sur mon collier pour me faire sienne, celui qui désormais s'offrait à moi.

J'eus soudain envie de pleurer.

— Des larmes de joie, m'empressai-je de préciser avant qu'il ne s'inquiète.

Il se redressa et s'assit sur ses talons sans relâcher mon corps prisonnier, me fit enrouler mes jambes autour de sa taille et reprit un mouvement languide du bassin. Le visage enfoui dans son cou, je laissai couler mes larmes de bonheur.

Neil m'attrapa les poignets et les tira

dans mon dos. Quelques balancements, et il se figea à l'intérieur de moi. Je le sentis palpiter. Il poussa un grognement à mon oreille, puis me libéra. Nous restâmes emboîtés l'un dans l'autre, nos corps en sueur et nos souffles haletants, mêlant nos bouches avides avec passion, nos doigts emmêlés dans nos cheveux.

Notre histoire d'amour n'était pas banale, je vous l'accorde. Mon prince charmant se transformait parfois en grand méchant loup, mais je cédaï volontiers à l'appétit vorace de sa domination. Neil avait éveillé en moi des pulsions que personne n'avait jamais dévoilées, par la seule force de quelques touches de souffrance et quelques caresses tendres.

Notre conte de fées ne faisait que commencer.

Chapitre 18

Après deux semaines de bronzage sur le sable chaud et d'interminables parties de jambes en l'air, nous étions presque soulagés de rentrer à la maison pour nous remettre de notre lune de miel. De retour au travail depuis trois heures, j'étais reposée et heureuse. Il faut dire que c'était une matinée détente : je l'avais passée à montrer nos photos de vacances – une fois triées pour censurer les plus intimes – à Délia et Penny. Le stress des préparatifs du mariage était derrière moi. Désormais, j'étais face à un océan dénué

de tout conflit potentiel sur mon lieu de travail. Ou en tout cas, c'était l'affiche hyperréaliste que je préférais placarder sur le mur de briques d'une réalité qui finirait bien par s'imposer. Je pouvais enfin m'inquiéter de ma vie professionnelle sans plus me soucier de l'allier à ma vie privée.

À la maison, tout se passait à merveille. Neil et moi savions que nous retrouverions les soucis où nous les avons laissés, et pourtant, quelque chose avait changé. Le côté lassant d'une routine de couple marié, voilà ce qui devait faire envie aux fiancés. Terminés les doutes, les incertitudes. Nous étions les deux parties d'un tout accompli. C'était réglé, finis les drames.

Ça, c'était avant samedi.

À force de partager notre semaine entre Manhattan et Sagaponack, notre grande maison était devenue notre sanctuaire. Dès que nous y retournions, nous étions plus pantouflards que jamais. Samedi après-midi, nous étions sur le lit, en jogging... sans la moindre intention de faire du sport. Neil était avachi sur les oreillers, une main derrière la tête, et j'étais recroquevillée sur mon genou pour me vernir les ongles des pieds, quand son téléphone se mit à sonner.

Il fallait que ça tombe pile au moment où je rattrapais la troisième saison d'*Hannibal*.

— Ce n'est pas vrai, éteins-le,

grommelai-je en détournant le regard de l'écran.

Zut, j'étais repassée trois fois sur mon petit orteil au moment de la scène gore.

Neil fronça les sourcils, glissant son pouce sur l'écran pour décrocher.

Avec un soupir sonore, je mis l'épisode sur pause et attrapai un bout de coton pour nettoyer mes bavures.

— Neil Elwood, répondit-il, l'air toujours grave.

Tandis qu'il écoutait, son corps se tendit. Il se redressa sur le lit et posa les pieds par terre.

— Qui vous a donné mon numéro ?

J'étais tout ouïe.

— Qui est-ce, mon chéri ? demandai-je en refermant délicatement le bouchon de mon dissolvant.

J'avais déjà saccagé une couverture, et depuis Neil m'interdisait les manucures sur le lit. Cette fois, je lui avais promis de ne rien renverser.

— Non, affirma-t-il sèchement. Je n'ai aucun commentaire à faire.

Que se passait-il, bon sang !

— Rappelez-moi votre nom ? s'agaça Neil en faisant les cent pas dans la chambre. Qui vous a communiqué mon numéro ?

Il s'éloigna dans le couloir, et je

bondis du lit pour le suivre. Mes ongles encore mouillés m'obligeaient à marcher sur les talons. Quand je le rattrapai dans son boudoir, il était au bord de la crise de nerfs.

— Si vous ou l'un de vos collègues me rappelez une seule fois, vous aurez des nouvelles de mes avocats !

Il raccrocha au nez de son interlocuteur et jeta son téléphone sur son bureau. La sonnerie retentit aussitôt, et il dégaina son portable en menaçant :

— Si c'est encore ce foutu...

Son visage se figea, son système général d'exploitation comme gelé par un virus.

— C'est un autre... foutu... gredin ?
essayai-je de deviner, mimant son langage
de *british* ampoulé.

Non, vu la rage qui le consumait, ce
n'était pas assez extrême. En réalité, il
répéta simplement :

— Pour l'instant, je n'ai aucun
commentaire à faire.

Et il raccrocha. Il n'eut pas le temps de
le mettre sur vibreur. Le son d'alerte de
sa boîte mail s'emballa à répétition
comme un plat de pop-corn oublié au
micro-ondes.

— Qu'est-ce qui se passe ?

J'avais mis les mains sur mon ventre
pour me protéger d'une catastrophe

imminente.

Abattu, Neil murmura :

— A priori, Stephen a fait des révélations scandaleuses lors d'une interview. Les journalistes veulent connaître ma version de notre « liaison ».

— Votre « liaison » ? m'étouffai-je, écoeurée.

— Je vais devoir changer de numéro.

Se grattant le menton, il contempla pensivement son téléphone. Comment pouvait-il s'accommoder si vite d'un mot si insultant et faire comme si de rien n'était ? Stephen forçait Neil à dévoiler sa bisexualité au grand public et faisait passer la triste expérience de Neil pour

une histoire d'amour.

— Il te faudra plus qu'un nouveau numéro.

— Je vais appeler Joe Davis de chez Elwood & Stern. Son cabinet m'a déjà aidé à limiter les dégâts dans des situations similaires.

Il allait récupérer son portable, mais se ravisa pour se tourner vers moi.

— Je peux emprunter le tien ? Pour l'instant, ces fouineurs n'ont pas encore piraté ton numéro.

— Pourquoi voudraient-ils...

Parce que j'étais sa femme. Désormais, le public s'intéressait à moi. Chez *Mode*, notre mariage avait fait la une de notre

numéro mensuel. Avec cette histoire de coming out, les journalistes me réclameraient des interviews.

— Ce n'est pas un changement de numéro et un coup de pouce des relations publiques qui nous sortiront d'affaire.

— Tu as une meilleure idée ? Vas-y, je t'écoute.

Son humeur se dégradait, c'était compréhensible. Mais à présent, sa colère se dirigeait contre moi avec une telle force que j'en eus le souffle coupé. Pire encore, je n'avais aucune réponse à lui donner. Non, je n'avais pas de meilleure idée, si ce n'est qu'il trouve une solution pour arranger les choses et qu'on n'en parle plus. Un réflexe égoïste

de ma part, car je pensais plus à mon intérêt qu'à celui de Neil. Je revivais l'époque de crise de sa chimiothérapie où je voulais qu'il aille mieux pas pour qu'il cesse de souffrir, mais parce que *moi* je ne supportais plus sa souffrance. Ce n'est pas un sentiment qu'on gère facilement, j'avais perdu l'habitude. Voilà que je me retrouvais à nouveau dans cette position. Comment en sortir ?

— Dis-moi, Sophie, as-tu une solution à cette situation qui m'échappe totalement et qui ne te concerne en rien ? se mit-il à hurler, se passant nerveusement les doigts dans les cheveux.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Ça ne me concerne pas ? Primo, ça

me concernera lorsque des paparazzis chercheront à me soutirer des renseignements sur ta vie privée. Deuzio, tu crois vraiment que je ne suis pas concernée lorsque je te vois souffrir ?

— Je ne souffre pas ! Je suis simplement agacé qu'un groupe de vautours ait mis la main sur mon numéro. Tout ça pour... m'humilier aux yeux du grand public.

Il avait la voix brisée. Une main sur les yeux, il me tourna le dos.

Je voulais le prendre dans mes bras, mais quand il était furieux, je risquais de l'énerver davantage. Il n'y avait rien de pire pour lui que l'impuissance. Mais je ne pouvais pas rester sans réaction. Il me

faisait mal au cœur.

— Neil... Ce n'était pas ta faute. Stephen t'a violé. C'est lui qui devrait avoir honte.

Il plissa les yeux et se frotta le front.

— Tu veux bien arrêter d'utiliser ce mot ?

Derrière sa voix sévère, j'entendais qu'il n'en pouvait plus.

— Pourquoi ? insistai-je.

Ne voyait-il donc pas l'injustice dont il était victime ? Ne comprenait-il pas que la situation était grave et qu'il était en droit de paniquer ?

— Comment peux-tu rester là

tranquillement assis à minorer ce qui s'est passé ? À protéger ce salopard ? Pourquoi refuses-tu d'appeler un chat un chat ?

— Parce que je n'ai pas envie d'être cette victime, ce héros ou je ne sais quel rôle tu voudrais me faire endosser ! J'aimerais que ça ne soit jamais arrivé. Je ne veux pas savoir comment le qualifier. Je ne suis pas idiot, Sophie, je sais ce qui s'est passé ce soir-là ! Celui en qui j'avais confiance et dont je croyais tomber amoureux se fichait éperdument de ma sécurité et de mon bien-être. J'ai énormément souffert, c'est vrai. J'ai difficilement refait confiance à mes partenaires ensuite, mais c'est à *moi* que c'est arrivé, Sophie. Tu n'as pas ton mot

à dire sur ma façon de l'appréhender !

La honte qui m'envahit me fit l'effet d'un choc électrique. J'avais des fourmis dans les doigts et le cœur lancé à cent à l'heure. Je ne pouvais pas comprendre la gravité de la trahison qu'il avait subie. Il ne me ferait jamais connaître une telle peur. De quel droit lui donnais-je des leçons de morale ?

À présent, comment m'excuser sans donner l'impression que le monde tournait autour de moi ?

Les formules se bousculaient dans mon esprit, mais je parvins à articuler celle qui me semblait la moins larmoyante :

— Tu as raison. Je n'ai pas à te dire

comment réagir à tout ça. Je t'ai manqué de respect.

— Non, c'est faux, grommela Neil, les mâchoires serrées, et il regarda le plafond en poussant un soupir. J'arrive à un point où tout ce que je demande, c'est qu'on me fiche la paix avec cette histoire. Je ne veux plus de cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Je ne veux plus avoir peur quand je suis avec Emir, par exemple. Je ne veux plus craindre que nos futurs partenaires me fassent subir la même chose, ni à toi non plus. Ce qui s'est passé... Ça a détruit quelque chose en moi. J'en ai parlé au docteur Harris, mais je n'arrive pas à affronter la réalité. Je n'arrive pas à accepter ce que m'a fait Stephen. Avec ce

livre, il gagne la bataille. Encore une fois.

Ses épaules s'avachirent. À sa posture, je voyais qu'il se cachait derrière une muraille ébréchée.

— Et en même temps, ajouta-t-il, j'ai envie qu'il admette ses torts. Qu'il admette... C'est contradictoire, laisse tomber.

— Neil, tu sais que tu peux tout me dire, l'encourageai-je quand il sembla hésiter à poursuivre.

Il reprit son souffle.

— Je veux affronter Stephen.

Effectivement, c'était plutôt
contradictoire, mais je pouvais

comprendre. Finalement, c'était ce que je ressentais pour mon père. D'un côté, je ne voulais pas le voir, et de l'autre, j'en avais besoin. Je voulais lui hurler ma douleur, et en même temps, vivre ma vie, l'oublier à jamais. Mais tout en souhaitant prétendre qu'il n'avait jamais existé, je voulais qu'il cherche à me rejoindre pour pouvoir le rejeter. Les circonstances n'étaient pas les mêmes, mais je comprenais ce que Neil ressentait.

Comme il en avait parlé au psychologue, je demandai :

— Qu'en pense le docteur ?

— Pour lui, étant donné mon état de santé, je ne suis pas encore en mesure d'affronter Stephen.

Il croisa les bras, puis les décroisa, ne sachant que faire de ses mains.

— Je veux le revoir. C'est la meilleure solution.

Laisser Stephen approcher Neil ? J'en avais littéralement la nausée.

— Tu ne vas quand même pas le rencontrer en privé ? Tu ne peux pas rester seul avec lui.

— Jamais, répondit-il sans détour, les yeux écarquillés. Imagine-toi seule en face d'une araignée.

J'hésitais à sourire, ne voulant pas lui faire croire que je trouvais la situation amusante.

— C'est vrai, j'ai peur des araignées.

Mais elles ne risquent pas de m'attaquer.

— Quand tu en croises une, on dirait pourtant que tu penses le contraire, sourit-il, mais son air sombre reparut aussitôt. Non, j'aurais trop peur d'être seul avec lui. Le docteur Harris m'a fait savoir que si vraiment je tiens à revoir Stephen, il veut être présent. J'aimerais que tu sois là aussi.

J'étais sidérée qu'il veuille de moi après la scène que je venais de lui faire. Quel bonheur de le voir accepter mon soutien !

— Bien sûr, tu peux compter sur moi. Si jamais tu changes d'avis au dernier moment, je ne t'en voudrai pas.

— Je sais.

Un sourire se dessina sur ses lèvres, celui de l'homme qui a remporté la bataille mais qui en sera marqué à vie. Il me tendit les bras, et je m'y blottis volontiers. Les câlins ne peuvent pas tout résoudre, mais ils permettent au moins d'apporter un semblant de réconfort.

Neil contacta Stephen par le biais du docteur Harris. Je m'étais battue pour qu'il passe par le médecin plutôt que par Valérie. Finalement, Stephen accepta, et le rendez-vous fut fixé à la première semaine du mois d'août, profitant de son passage à New York pour la promotion

de son livre.

Sur les conseils du docteur, Neil rencontrerait Stephen au cabinet du psychologue. L'endroit serait plus sûr qu'un restaurant où la tentation de l'alcool risquerait de se révéler néfaste.

Et puis, si les choses tournaient au vinaigre, le docteur Harris pourrait toujours inviter Stephen à partir.

Il proposait des séances à domicile pour des sommes astronomiques, mais son cabinet était situé dans le quartier nord-ouest de Manhattan, au premier étage d'un bâtiment de pierres rouges. Neil et moi arrivâmes en avance. On nous invita à patienter en salle d'attente. Le gris ardoise des murs s'accordait

parfaitement avec les moulures du plafond blanc. Un tapis persan protégeait le parquet luisant de notes bleu marine, argentées, noires et or mat.

Le docteur Harris avait une beauté à la Pierce Brosnan, les mâchoires carrées, le front ridé, et la peau aussi bronzée que celle d'un poulet rôti. Je l'imaginais facilement en pasteur, père de six enfants portant tous le même chandail sur les photos d'un Noël en famille. J'étais moqueuse, mais il m'inspirait le respect. Ce médecin avait beaucoup aidé Neil et lui serait encore d'un grand soutien.

— Neil, je suis heureux de vous revoir, déclara-t-il en offrant une poignée de main à mon mari, puis il se tourna vers

moi. Je suppose que c'est votre épouse.

— Oui, je vous présente ma femme. Sophie, voici le docteur Harris.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, affirmai-je, puis un doute me saisit. Enfin, c'est plutôt à vous de me dire ça.

— Non, le secret professionnel ne me permet pas ce type de remarque.

Il était si sérieux que j'eus envie de me cacher dans un trou de souris.

— Je plaisante, reprit-il en souriant. C'était pour détendre l'atmosphère.

Le regard de Neil se posa nerveusement sur la porte du bureau du psychologue.

— Est-ce qu'il...

— Oui, M. Stern est arrivé. Prenez votre temps. Vous savez que je vous soutiendrais si vous veniez à changer d'avis.

À l'entendre, on croirait qu'il aimerait justement que Neil se ravise. Il semblait dubitatif quant à l'intérêt thérapeutique d'une telle rencontre.

Il poursuivit :

— Rappelez-vous qu'au moindre malaise je peux le faire sortir ou intervenir en votre faveur. Je tiens à ce que l'échange se passe bien pour vous, mais sachez que ce type d'expérience n'est pas toujours aussi cathartique que

veulent le croire les patients. Vous êtes sûr de vous ?

— Oui. Je suis prêt, dit Neil en désignant la porte d'un geste du menton.

Malgré son assurance de façade, Neil avait la main tremblante quand il saisit la mienne. Le docteur nous invita à entrer. Le cabinet était décoré dans les mêmes tons que la salle d'attente, avec un fauteuil design en cuir et un canapé assorti. Dans le fauteuil était assis l'homme responsable de toute l'angoisse qui accablait mon mari.

Physiquement, Stephen ressemblait décidément beaucoup à sa sœur. Ils avaient les mêmes yeux noisette et cheveux châtain, les mêmes mimiques, la

même gestuelle. C'était dingue. J'en venais à me demander s'ils n'étaient pas jumeaux. Était-ce ce pourquoi Neil les avait aimés tous les deux ?

Je m'attendais à rencontrer un monstre, mais en apparence, c'était un type normal. Il portait une veste grise par-dessus un tee-shirt blanc à rayures bleues et un jean sombre. Ses taches de rousseur lui donnaient l'air d'un petit garçon. Je le soupçonnais de se faire injecter du Botox. Pour un quinquagénaire, il n'était pas très marqué.

— Neil, dit-il en lui tendant la main. Ça faisait longtemps.

— C'est vrai.

Neil refusa la poignée de main, et l'autre recula d'un air gauche avant de se tourner vers moi.

— Ravi de vous rencontrer.

Je gardai le silence. Je n'avais rien de bien constructif à lui répondre.

— Ma femme, Sophie, me présenta froidement Neil.

Il s'assit sur le canapé et je l'imitai.

Le docteur Harris avait placé son fauteuil au bout de la table ovale, de sorte à séparer les deux hommes.

— M. Stern, si Neil vous a invité à le rencontrer, c'est dans le but de vous informer de son... désaccord concernant certains faits relatés dans votre livre.

— Valérie m'a dit que tu étais fâché de ce que j'ai écrit sur toi, admit Stephen sur un ton faussement navré. J'ai essayé de te contacter, Neil. Tu n'as jamais répondu à mes appels.

Évidemment qu'il n'y a pas répondu. Tu l'as violé, ordure !

— Je n'ai reçu aucun appel, affirma froidement Neil. Et puis, si tu tenais tant à me joindre, tu n'avais qu'à passer par Valérie.

Stephen parut surpris que ses mensonges habituels ne fonctionnent pas sur tout le monde. De prime abord, il se fondait parmi notre espèce, mais ce reptile comprenait que son camouflage n'était pas infallible.

— Ne perdons pas de temps à savoir si tu as vraiment cherché à me contacter ou non. Le fait est que tu as menti.

Penché en avant, les coudes posés sur les genoux, Stephen lui lança le regard attendri qu'il avait dû répéter dans la voiture en arrivant.

— Neil. Par le passé, nous avons eu quelques différends concernant ce qui nous est arrivé ce soir-là.

— À nous ? Il ne nous est rien arrivé, Stephen. C'est toi qui m'as fait du mal. La victime ici, c'est moi.

— Avec tout le respect que je te dois, tu te trompes, dit sagement Stephen comme s'il s'adressait à un enfant

capricieux. Quand j'ai pris conscience de ce que je t'avais fait subir, même s'il s'agissait d'un accident, je me suis senti coupable. Si tu avais été à ma place, tu aurais ressenti la même chose.

— C'est faux, parce que ça ne serait jamais arrivé.

Neil restait de marbre, le visage impénétrable.

Je voyais Stephen s'agiter comme victime d'une injustice.

— Tu n'accepteras jamais de considérer ce qui s'est passé comme un accident, je le sais bien...

Voilà qu'il recommençait. *Ce qui s'est passé.* Comme s'il n'y était pour rien.

Comme s'ils avaient tous les deux souffert d'un hasard malheureux. Sur sa lancée, Stephen déclama une tirade digne d'une tragédie.

— ... mais j'espère que tu comprendras un jour que je n'ai jamais voulu te blesser. C'était involontaire. Nous tenions beaucoup l'un à l'autre, nous étions proches. Depuis, tu me manques chaque jour.

— Vraiment ? ricana Neil, amer. Et ton hypocrisie de l'époque, elle te manque ? Toutes les personnes dont tu disposais et que tu jetais à ta guise, elles te manquent également ?

Stephen n'était pas décidé à laisser tomber son masque de martyr.

— Tu es en droit de m'en vouloir, je le comprends parfaitement.

— Je n'ai pas besoin de ton autorisation pour être en colère contre toi, se défendit Neil avec une pointe de véhémence. Ce que tu m'as fait subir ce soir-là... Voilà que tu te permets à présent d'écrire à ce sujet comme si nous nous étions quittés sur une dispute passionnelle. Tu dis de moi que je n'ai « pas supporté la scène », que je me suis « trop impliqué sur le plan émotionnel ». Dans ton bouquin, je passe pour un manipulateur, un hystérique. Tu évoques ma bisexualité sans ma permission. Ma famille n'était pas au courant de mes penchants homos, encore moins le grand public.

Je me crispai. Neil ne m'avait pas dit ce que contenait le livre. J'en avais la nausée.

— Tu l'as fait uniquement pour booster les ventes de ce torchon. Tu savais que les tabloïds te feraient une excellente publicité. Pour agir ainsi, tu ne dois pas avoir autant de scrupules que tu le prétends.

Neil marqua une pause et déglutit. En face, Stephen ne pouvait rien répondre. On ne devait pas lui cracher ses quatre vérités au visage très souvent.

— Et moi qui pensais venir faire la paix et laisser tous ces mauvais souvenirs derrière nous.

— Vous êtes venu pour laisser tous ces mauvais souvenirs derrière lui, corrigea patiemment le docteur Harris. Nous n'avons jamais garanti de réconciliation.

— C'est évident, docteur, excusez-moi.

Quel fayot ! C'était ridicule. Je ne connaissais pas bien le docteur, mais il était évident qu'il n'en croyait pas un mot. J'étais curieuse de savoir s'il validerait mon diagnostic. Pour moi, le constat était sans appel : Stephen était un narcissique malfaisant.

— Je n'ai qu'une chose à te dire, Neil, bavassait encore cet idiot. Si j'ai déformé la réalité ou atteint à ta pudeur, j'en suis sincèrement désolé. J'espère qu'un jour tu seras en mesure de pardonner ces trucs

que tu sembles me reprocher.

Qu'il *semblait* lui reprocher ? Intérieurement, je fulminais. Il n'y avait aucune incertitude quant à ce qui s'était réellement passé.

— Tu m'as violé, articula soudain Neil, non sans mal.

Ça y est. Il l'a enfin admis.

Au lieu d'en être soulagée, j'étais horrifiée. Il regardait Stephen droit dans les yeux. Si j'avais été à la place de l'autre imbécile, j'aurais eu la trouille.

— Tu m'as violé et tu as crié ma bisexualité sur tous les toits. Pour moi, ce que je « semble » te reprocher ne fait aucun doute. Si je te pardonne un jour, tu

n'en seras pas informé.

Stephen n'était pas secoué pour un sou. Il écarta les mains et laissa finalement tomber le masque.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir convoqué ?

— Parce que tu dois l'entendre. Après ce que j'ai enduré pendant trois décennies, tu me dois bien ça, répondit Neil, puis il prit une profonde inspiration en se tournant vers le docteur Harris. Voilà, je crois qu'on a terminé.

Stephen regarda le médecin à son tour, ce dernier hocha la tête et annonça :

— Merci de vous être déplacé.

Son expérience de présentateur à la

télévision donnait à Stephen des airs de figure dramatique. Il parut se délecter de l'instant et se leva dans un mouvement théâtral en lâchant fièrement :

— J'espère que ce médecin t'aidera à accepter la réalité, Neil.

Sur ce, il quitta la pièce.

Je voulus prendre la main de mon mari. Il se laissa faire, mais seulement un instant avant de la retirer.

— Sophie, vous voulez bien nous laisser seuls un moment ? demanda gentiment le docteur Harris.

J'opinai et rejoignis la salle d'attente. Stephen était encore là, son portable collé à l'oreille.

Incroyable.

Ce type n'avait même pas la décence de s'éclipser.

— Je crois que ça s'est bien passé, murmura-t-il au téléphone.

Quand je refermai la porte derrière moi, le bruit lui fit lever un regard coupable. Impassible, j'allai m'asseoir sur l'une des chaises au fond de la pièce, puis le regardai dans les yeux sans sourciller. J'eus le réflexe alarmant d'étudier les armes potentielles qu'offrait la salle d'attente. Je pouvais me servir de la lampe de bureau en acier trempé posée sur le comptoir de la réception pour lui fendre le crâne. Quant au cordon électrique du téléphone, il ferait un

excellent garrot autour de sa gorge. Ma haine était si puissante que j'aurais la force nécessaire pour l'étrangler à mains nues.

— Je te rappelle, ajouta-t-il, le regard fuyant.

Moi, je ne détournais pas le mien. J'imaginai même mon regard forant ses orbites comme dans *Alien vs. Predator*, ses vaisseaux sanguins se rompant, laissant suinter ce qui lui restait de matière grise.

Il rangea son téléphone, se leva de son siège et hocha la tête.

— Sophie, j'ai été ravi de vous rencontrer.

— Allez crever en enfer.

— Je vous demande pardon ? souffla-t-il, stupéfait.

Ce salaud était dur de la feuille, ma parole ! Ma réaction n'était pourtant pas surprenante. Puisqu'il était vraiment con, je lui fis l'honneur de répéter.

— Allez crever en enfer. On meurt tous un jour ou l'autre, mais vous, j'espère que c'est pour bientôt. J'espère que vous souffrirez atrocement, que ce sera très long et que vous aurez la trouille de votre vie.

Il se força à sourire. Le genre de sourire victorieux qu'il m'aurait décoché si mon coup de sang lui avait donné

raison. Cet air débile confirmait mes soupçons : il n'avait pas le moindre remords. Il n'était venu que pour se vanter et pour vivre une jolie scène dramatique. Pas pour se racheter une conduite.

En le voyant tourner les talons et quitter la pièce, je m'agrippai aux accoudoirs, tremblant comme une feuille. Sans ma profonde inquiétude pour Neil, je n'aurais jamais réussi à me contenir jusqu'à la fin de son tête-à-tête avec le médecin.

Le trajet du retour en voiture fut plongé dans le calme.

— Tu voulais rester en ville ce soir, mais j'aimerais plutôt rentrer, me dit-il

avec un sourire triste en me prenant la main. J'ai besoin d'aller à la maison.

Je caressai doucement son pouce.

— Oui, bien sûr. Comme tu voudras.

Il retira sa main d'un coup pour se gratter la nuque, le regard pensif tourné vers le trafic au cœur de Manhattan.

— Tant qu'il sera à New York, je ne me sentirai pas en sécurité ici. J'ai peu de chances de le croiser dans une ville de huit millions d'habitants, mais... Ah, c'est idiot.

Je posai la main sur son genou. Était-ce idiot ou pas, à quoi bon en débattre ? Il décidait de se préserver, c'était le plus important, quel que soit le cheminement

étonnant qu'il emprunte pour y arriver.

Le docteur Harris lui avait prescrit du Valium pour l'aider à maîtriser l'angoisse qui suivrait sa confrontation avec Stephen. J'avais demandé à Neil de jurer devant le médecin qu'il ne ferait aucun mélange. Il prit un cachet dans la voiture et un autre en arrivant à la maison. Je l'accompagnai ensuite directement au lit, mais le sommeil n'était pas décidé à m'emporter.

Sans un bruit, je quittai le lit et récupérai mon téléphone pour écrire à ma mère.

T'es réveillée ?

Apparemment oui, puisque trois petits points indiquaient qu'elle rédigeait sa réponse. Elle mit un long moment pour finalement opter pour le simple et efficace.

Oui.

Les sourcils froncés, j'enfilai ma robe de chambre et rejoignis le couloir avant de composer son numéro.

— Allô, Sophie ?

J'entendais qu'elle regardait la télévision.

— Je n'arrive pas à dormir. La journée a été longue, soupirai-je profondément. Tu aurais à boire ?

— Oui, mais qu'en est-il de votre superbe bar au sous-sol ? Ne me dites pas que vous avez jeté tout l'alcool pendant les travaux, ricana-t-elle à sa propre blague.

Après cette rude journée – cette rude année, même –, j'étais au bord des larmes. En reniflant, je demandai à ma mère :

— Bon, je peux venir te voir, oui ou non ?

— Évidemment, ma puce, m'attendrit-elle de cette voix qui m'avait toujours remonté le moral après une rupture ou une mauvaise note.

Mais jamais après une égratignure au genou. Quand une mère travaille à l'hôpital, elle ne dit jamais à sa fille « Oh, ma pauvre chérie », même si celle-ci perd une jambe.

— Super. Je m'habille et j'arrive.

J'enfilai un pantalon de pyjama et un sweat à capuche. Même en plein été, la proximité avec l'océan rendait les nuits fraîches. En sortant par la porte de la cuisine, je surpris Tony qui rentrait chez lui en escaladant la porte cochère.

— Alors, on rentre tard ? lui lançai-je.

Il sursauta, une main sur la poitrine.

— Mlle Scaife, vous m'avez fait peur !

Tony était honteux d'avoir eu peur, je jugeai préférable de ne pas me moquer.

— Désolée. Seulement, je suis contente de ne pas être la seule debout. Je vais voir ma mère, elle ne trouve pas le sommeil non plus.

— Je vous emmène ? proposa-t-il aussitôt.

Je faillis lui rappeler qu'il avait le droit de vivre sa vie une fois son service terminé, surtout après avoir passé la journée à nous conduire partout. Mais ne voulant pas paraître condescendante, je

préfèrai m'abstenir.

— Non, merci. Je vais marcher à la fraîche, ça me remettra les idées en place.

Tony opina avec un sourire hésitant à la lumière du porche. C'était notre chauffeur, il nous accompagnait partout. Il devinait forcément ce qui se tramait.

— Prenez soin de vous, m'dame.

Je ne relevai pas son « m'dame » et poursuivis mon chemin.

La dépendance réservée aux invités était construite dans la même veine que notre maison, avec un étage, à l'écart du chemin principal d'où partait un sentier éclairé d'un système haute technologie à l'allure de vieux réverbères. Le bâtiment

jouissait d'un écriin de verdure pour son intimité. C'était une bonne chose, car après avoir passé sa vie dans la forêt, ma mère ne pensait plus à fermer les rideaux ni les volets. Il y avait également un double garage et une petite piscine derrière la maison. Dans sa région, ma mère n'aurait jamais rêvé d'un aussi beau foyer. Un argument qu'elle ne manquait pas de nous rappeler dès que le sujet revenait sur le tapis.

Elle ouvrit la porte, vêtue de la robe de chambre en soie aux motifs de cerisiers peints à la main que je lui avais offerte pour son anniversaire.

— Quelle élégance ! la complimentai-je avec un grand sourire.

Puis, dans la foulée, je fondis en larmes.

Ma mère me fit entrer et m'asseoir dans sa cuisine américaine. Elle sortit un grand verre à pied qu'elle remplit à ras bord de son mauvais rosé de supérette, puis le fit glisser vers moi sur le comptoir de granit.

— Raconte-moi tout.

C'était affreux, je ne pouvais rien lui dire. Mon souci était d'ordre privé. J'étais coincée avec Neil dans cet enfer sans pouvoir me confier à personne. Je dus me résoudre à prétexter un autre problème.

— Neil est alcoolique. Plutôt sévère,

je dirais.

Je bus une gorgée de rosé pour ne pas regarder ma mère en face. Comme elle ne laissait pas encore éclater sa rage, je poursuivis mon histoire.

— Il l'est depuis longtemps, et ça ne l'empêchait pas de travailler ni de mener une vie normale, alors il me l'a caché.

Elle fronça les sourcils.

— Tu étais au courant avant de l'épouser ?

— Oui. Je le sais depuis le mois de janvier, à la mort de sa mère. À Londres, il a mélangé des drogues et des médicaments avec de l'alcool. J'ai cru qu'il y resterait. Il a arrêté de boire peu

après son anniversaire. D'après ce que je sais, il n'a bu qu'un verre depuis. Mais c'est difficile, maman. C'est vraiment difficile.

J'avais trouvé l'excuse idéale, je pouvais à présent m'effondrer. Tout le monde sait le calvaire qu'endure le conjoint d'une personne soignée pour une addiction. Tant pis si j'étais égoïste, mais ce problème d'alcool tombait à pic. Grâce à cette excuse, je pouvais pleurer à chaudes larmes et évacuer ma frustration de voir Neil victime d'une injustice, mais sans parler du bouquin.

— Bien sûr, c'est difficile, soupira maman en me prenant le poignet. Tu as vingt-six ans, et ta vie connaît un tournant

radical. Avant de rencontrer Neil...

Avec une grimace, elle se corrigea :

— Avant de revoir Neil après des années d'absence, tu étais une gamine fauchée obsédée par sa carrière. Tu ne te souciais pas de vivre la vie d'un autre. Tu vivais la tienne, un point c'est tout.

— Je ne vis pas la vie de Neil, m'insurgeai-je avec prudence pour ne pas rejeter son soutien alors que c'était pile ce dont j'avais besoin. Je vis ma vie *avec* lui.

— Le mariage ne fonctionne pas comme ça, Sophie, voulut-elle me prévenir en levant les mains pour anticiper ma réaction. Bon, je sais que je

n'ai jamais connu de relation sérieuse. Ou en tout cas, pas assez sérieuse pour une vie à deux. Mais je sais deux ou trois choses, par exemple le fait que deux personnes mariées ne conservent pas leur individualité. Toutes leurs particularités, les bonnes comme les mauvaises, se fondent les unes dans les autres. Tu vis la vie de Neil, mais lui vit la tienne. Je n'ai jamais dit que tu t'oubliais pour jouer à l'épouse modèle. Je sais que tu veux prendre soin de lui.

Je posai un regard triste sur mon verre.

— Il est tellement malheureux, maman. Je ne sais pas comment l'aider.

— L'aider et agir à sa place sont deux choses différentes. Tu ne pourras pas

guérir pour lui. Il doit y arriver seul.

— Nom d'un chien.

Le rire me prit de court malgré la tourmente larmoyante qui me piquait le nez. Je me levai et arrachai une feuille d'essuie-tout pour me moucher.

— Tu es ma mère. Comment peux-tu être si futée ?

Son expression s'assombrit.

— Dis-moi... Je suis tombée sur un article en surfant sur Internet.

Je m'appuyai contre le réfrigérateur. Après le scandale qu'avait provoqué la publication du livre de Stephen, ce n'était qu'une question de temps.

— Tu vois de quoi je parle ? dit ma mère, le regard insistant.

— Oui, de Stephen.

Je revins m'asseoir sur le tabouret de bar.

— Tu le connais ?

Elle s'efforçait de ne pas se montrer trop critique à l'égard de Neil.

— Non, mais Neil l'a connu.

Jusqu'où pouvais-je pousser les confidences avec ma mère ? Il était préférable de m'en tenir à ce qu'elle pouvait déduire d'elle-même.

— Stephen Stern est le frère de Valérie. Neil est sorti avec lui. C'est

comme ça qu'il a rencontré Valérie.

Je devais admettre que ma mère dissimulait sa réaction avec brio. Dans sa tête, ce devait être l'ébullition. Après un silence interminable, elle finit par me demander :

— Neil est gay ?

— Non, il est bisexuel.

Le sujet me mettait mal à l'aise, mais puisqu'elle était au courant de sa liaison avec un homme, à quoi bon nier le reste ? Poussée par une sorte de solidarité téméraire, j'ajoutai :

— Tout comme moi.

— Ah, dit ma mère. Mais... vous êtes tous les deux hétéros, à présent. Après

tout, vous vous êtes mariés.

Oui, mais on baise d'autres gens.

— Ce n'est pas si simple que ça. Disons qu'on s'est mariés, mais chacun aurait aussi bien pu épouser une personne du même sexe. C'est... Je ne sais pas, c'est compliqué. Moi-même, je ne suis pas sûre de bien comprendre. Tout ce que je te demande, c'est de ne rien croire de ce que peut raconter cet imbécile de Stephen, d'accord ? Il cherche seulement à booster les ventes de son livre.

— Il faut être le dernier des salauds pour dévoiler dans un bouquin les secrets d'un ex-amant et raconter sa vie intime aux journalistes. C'est un coup bas.

— Oui, c'est vrai, marmonnai-je. Tu...
Tu n'es pas fâchée contre Neil ?

J'eus l'impression de lui avoir demandé si elle avait voté à droite aux dernières élections.

— Question idiote, ma fille. Pourquoi le serais-je ? Ce n'est pas lui qui étale l'histoire de sa sexualité dans les émissions matinales. Savais-tu que ce Stephen a aussi fréquenté un membre du Parlement anglais ? Ou je ne sais quel système politique ils ont là-bas. Apparemment, ça fait couler de l'encre.

— Je l'ignorais.

J'étais presque déçue que la révélation de ma bisexualité ne la choque pas outre

mesure. Sans doute pensait-elle que cela n'avait plus d'importance, puisque j'étais à présent mariée à un homme. Était-ce censé me rassurer ou me révolter ?

— Fais-moi plaisir, marmonna ma mère, encore inquiète. Ne laisse pas les problèmes de Neil t'éloigner de ton bonheur.

— Il n'a pas tant de problèmes que ça.

C'était peine perdue face à sa moue désapprobatrice.

— Récapitulons ce qu'il cumule, déclara-t-elle en comptant sur ses doigts. Une fille de ton âge, une ex-copine envahissante, un ancien amant qui dévoile tout dans un bouquin, le cancer, l'alcool,

les pyjamas...

— Tu exagères, maman ! Il n'en porte pas si souvent, m'indignai-je, reprenant une gorgée de vin.

Je fis rouler le verre dans mes paumes en songeant à toutes les choses que j'avais apprises de Neil ces sept derniers mois. Aucune ne m'avait dissuadée de l'épouser.

— Je n'aurai jamais son expérience de la vie, repris-je. Toutes les épreuves que j'ai traversées, je les ai vécues sous la protection de Neil. Finalement, il a passé tellement de temps à me préserver qu'il s'est retrouvé à me cacher beaucoup de choses.

— Tu es ma fille. Comment peux-tu être si futée ? me nargua-t-elle avec un sourire triste. Tu sais que tu peux tout me dire, ma puce. Certes, je ne porte pas Neil dans mon cœur, mais je t'aime, et s'il a des problèmes, tu les partages avec lui. Je ne vais pas le juger sauf s'il te fait du mal, or je ne l'en crois pas capable.

Notre conversation m'avait fait du bien, mais je n'avais pas envie de rentrer à la maison. Nous regardâmes donc des épisodes de *Cheers* sur Netflix. J'avais la tête posée sur ses genoux, comme quand j'étais petite, et elle me tripotait les cheveux, tressant distraitement quelques mèches.

— Maman ?

Si je ne partais pas bientôt, j'allais m'endormir. Je n'aurais pas dû laisser Neil aussi longtemps. Il avait passé une journée affreuse, je devais rester auprès de lui pour être là au cas où il se réveillerait. Mais cela faisait une éternité que je n'avais pas pris un moment pour décompresser.

— Mmh ? dit ma mère, l'attention partagée entre la télévision et moi.

— Ne repars pas dans le Michigan.

Sa main se figea. Puis elle me répondit gaiement, spontanément.

— Tu sais quoi ? Je vais rester. Tu as besoin de soutien, or Holli est à deux heures de route. J'avais besoin de

changer de vie, de toute façon. Je pourrais même rencontrer un homme.

Je me redressai sur le canapé.

— Waouh, quelles résolutions !

— Pour tout te dire, j'y ai réfléchi. Cela fait déjà six mois que j'habite ici. Qui aurais-je rencontré en restant coincée dans un trou perdu du Michigan ? J'en ai marre d'être une vieille fille. Mais je ne voulais pas t'en parler avant de trouver un travail. Je ne pouvais pas supporter l'idée de vivre à tes crochets.

— Tu ne vis pas à mes crochets. Et même si c'était le cas, je pourrais me le permettre. Prends-le comme une compensation pour mes études et tous mes

abonnements de magazines au lycée.

— Comme tu voudras. Si tu m'offres mon loyer, d'ici vingt ans, j'aurai peut-être comblé le trou que tes études ont fait dans mes économies, affirma ma mère, puis elle me montra la porte. Bon, tu restes ou tu t'en vas ? Parce que moi, je vais me coucher.

Elle mentait. Après des années passées à travailler à l'hôpital nuit et jour, ma mère avait perdu le sommeil. Elle m'offrait simplement une excuse pour rejoindre Neil.

Une fois mes chaussures aux pieds, je repris le chemin de la maison et fis plaisir à ma mère en vérifiant qu'il n'y avait pas de psychopathe dans le jardin.

Malgré nos agents de sécurité, elle restait convaincue que nous finirions massacrés par des criminels parce que nous vivions « trop près de New York ».

Elle me rendait chèvre. Enfin, la plupart du temps. Mais j'avais presque oublié ce que c'était d'avoir besoin d'elle. Aveuglée par mon envie d'indépendance, j'étais passée à côté de huit ans de bons conseils maternels.

Je me glissai dans la chambre et m'aperçus que Neil ronflait sous les draps. C'était presque drôle, je ne l'avais pas vu dormir aussi bien depuis qu'il avait arrêté de boire.

Une fois nue, je me blottis derrière lui. Emma disait toujours qu'il est important

pour un bébé de se lover nu contre la peau de ses parents. Cet acte aurait le don de les apaiser et de leur donner le sentiment d'être aimés, entre autres vertus médicales. La technique fonctionnait-elle sur les adultes écorchés ?

Je pris Neil dans mes bras, lui caressai les cheveux et lui insufflai tout l'amour qu'il m'inspirait. Il fut un temps où je croyais partager ses peines. À présent, je savais que c'était un leurre. Je ne pouvais pas guérir à sa place. Je devais lui faire confiance, il y arriverait de lui-même.

J'enfouis le visage dans son cou et respirai son odeur. Cet homme, aussi excitant qu'insupportable, détenait une partie de mon cœur et m'avait offert en

échange une partie du sien. Nous ne pouvons pas souffrir à la place de l'autre ni effacer tous ses problèmes, mais une chose est sûre, nous ne serions plus jamais seuls pour les affronter.

Épilogue

À la fin du mois d'août, je retrouvai un rythme de croisière. Le magazine se portait à merveille. Délia et moi réfléchissions d'ailleurs à l'offre d'achat d'un puissant groupe de presse. J'avais fait l'effort de réduire mes heures de travail en ville en embauchant quelques employés dans une annexe au bureau que j'avais fait installer chez nous, à Sagaponack. Le télétravail me permettait d'avancer sur mon planning. Nous opérons depuis l'immense pièce qui nous servait autrefois de bar. Neil n'en avait

plus l'utilité, et l'entrée de service au bout du couloir rendait l'endroit propice. Les travaux avaient pris tant de retard que nous avons finalisé le numéro du mois d'octobre sur la table de la cuisine.

Au début, j'étais surprise que Neil se plaigne de tel ou tel aménagement. En quelques semaines, il était devenu une figure incontournable de notre bureau à domicile. Il regardait constamment par-dessus mon épaule et multipliait les suggestions jusqu'à ce que je craque et l'envoie gentiment balader. Neil aimait me voir plus souvent à la maison, mais l'idée de reprendre le travail le titillait.

— Tu ne voudrais pas concentrer ton énergie débordante sur quelque chose de

constructif ? lui suggérai-je un jour à ma pause-déjeuner.

Je me penchai en avant pour mordre dans la bouchée de brocoli qu'il me tendait du bout de sa fourchette. Un grognement m'échappa.

— Je l'avoue, j'ai eu tort. Ils ne sont pas meilleurs réchauffés.

Son regard se posa sur mon assiette, un reste de tortellini datant de la veille. Neil poussa un soupir.

— Tu ne veux pas échanger ?

— Hors de question ! Je te laisse les brocolis, tu ne me les feras pas avaler, rétorquai-je en lui prenant toutefois son bol et en poussant mon assiette vers lui.

Les restes d'un dîner au restaurant faisaient pâle figure face à ceux d'un plat préparé par Neil.

— Bon, dit-il en plantant sa fourchette dans un tortellini. Si je comprends bien, tu veux détourner mon attention de *Mode* pour ne plus m'avoir dans les pattes. Ça tombe bien. Justement, je lorgne la nouvelle Lambo, et...

— Non, pas de voiture. Trouve plutôt de quoi apaiser ton anxiété. Il existe forcément un projet dans lequel tu pourrais t'investir. Par exemple, l'une de ces cinquante associations caritatives dont tu confies la gestion à des subalternes, proposai-je en agitant ma fourchette.

— Pas cinquante, mais trois. Enfin, tu as raison. Je me permettais une ou deux décisions par an lorsque j'étais actif, mais à présent, je pourrais m'investir davantage dans leur cause au lieu de me contenter de leur signer des chèques.

Je voyais ses méninges turbiner dans sa tête.

Le panneau de sécurité près de la porte émit un bip, et Julia apparut dans la cuisine, chargée d'un gros carton estampillé QVC.

— C'est pour votre mère, annonça-t-elle en posant le paquet par terre. Je préviendrai le livreur. Il se trompe à chaque fois.

— Merci, Julia, lui lança Neil tandis qu'elle s'éclipsait dans la réserve, puis il se retourna vers moi. J'irai courir en début de soirée, lorsqu'il fera plus frais. J'en profiterai pour lui apporter son colis.

Je repoussai le bol de brocolis vers lui et me levai de table.

— Non, j'y vais. J'ai besoin de me dégourdir les jambes avant de retourner travailler. Il me reste vingt minutes.

Le paquet n'était pas lourd, encore des habits. J'avais beau emmener ma mère dans les plus belles boutiques de luxe, elle s'obstinait à commander ses fringues au téléachat.

Au bout du petit sentier qui menait chez elle, j'aperçus sa voiture garée devant le garage. J'avais le temps de prendre un café, s'il lui en restait une tasse.

La bonne blague. Évidemment qu'il lui resterait du café.

Ma famille avait toujours fonctionné sur le principe de la porte ouverte. Si celle-ci n'était pas fermée à clé, on pouvait entrer sans frapper. Mais en poussant la porte, je ne vis personne.

— Maman ? appelai-je, sans réponse.

Elle devait se promener. C'était sa nouvelle lubie : prendre soin de son corps. J'aimais la voir occupée. Avant, je ne l'aurais pas crue capable de multiplier

les activités. Sans doute n'avait-elle jamais eu de temps pour elle. Elle s'était même mise au tricot.

Comme le carton devait contenir des vêtements, je grimpai l'escalier quatre à quatre pour rejoindre sa chambre. Il me suffirait de le laisser sur le lit pour qu'elle le trouve en rentrant.

À peine la poignée grinça-t-elle que j'entendis un cri. Un cri d'homme. Je regrette de ne pas avoir compris *avant* d'ouvrir la porte en grand. Cela m'aurait épargné de voir ma mère se jeter sous les draps avec un type pour cacher la nudité de leurs membres en action. Je laissai tomber le carton pour me couvrir les yeux.

— Maman !

Le type grommela :

— Aïe, aïe, mon genou !

Je reconnaissais cette voix. Je tapai du pied.

Bon sang !

— Tony ! Maman, tu couches avec notre chauffeur ?

— Ben quoi ? On n'est pas dans *Downton Abbey* ! s'indigna-t-elle, essoufflée. Et puis, tu pourrais frapper, quand même !

— Excuse-moi, j'ai oublié de me dire : « Tiens, méfie-toi, Sophie. Ta mère pourrait se faire lutiner par le chauffeur !

»

Une minute... Pourquoi prenais-je soudain l'accent anglais ? Neil devenait-il la voix de ma conscience ? Ce serait l'horreur.

— Personne ne *lutine* personne, Mlle Scaife, se défendit Tony avec un accent de Brooklyn appuyé. Je sais que j'ai dérogé au protocole, mais j'aime votre mère. C'est quelqu'un de bien, je veux être avec elle. Si vous ne pouvez pas me garder à votre service, je comprendrai. Mais je continuerai de voir Becky.

— Je...

Je regardai entre mes doigts avant de retirer mes mains de mon visage. Ils

n'étaient pas vraiment présentables, mais au moins ils étaient cachés sous les draps.

Je comprends mieux le tricot...

— Je ne...

Que faire ? Le renvoyer sur-le-champ ? Il emménagerait aussi sec avec ma mère dans notre dépendance. Ou peut-être partirait-elle vivre chez lui. Même si elle me rendait folle, je n'avais pas envie qu'elle parte.

— Je ne vais pas vous virer, Tony. Seulement, je...

Argh, quel malaise !

De ma vie entière, je n'avais connu qu'une seule scène aussi embarrassante.

— Comprenez que c'est un choc de trouver ma mère au lit avec un homme. Je ne savais même pas qu'elle voyait quelqu'un.

Je revivais le cauchemar vécu avec Emma, mais cette fois de son point de vue à elle.

— Écoutez, je... La prochaine fois, j'appellerai avant de venir te voir, d'accord ?

Marchant à reculons vers la porte, allez savoir pourquoi, je leur dis :

— Faites comme si je n'étais pas là.

Je n'ai jamais dévalé aussi vite un escalier. Dehors, je me suis penchée en avant, les mains sur mes genoux comme si

je me remettais d'un marathon. Le sang me montait à la tête, mais je n'en avais pas assez dans mon corps tout entier pour rougir à la hauteur de la situation.

Quand je débarquai dans la cuisine, Neil n'était plus là. Je courus vers son boudoir, où il était allongé sur son canapé en cuir marron et zappait d'une chaîne de télévision à l'autre. Quand il me vit arriver, il se redressa.

— Sophie ?

J'agitai les bras.

— Il est arrivé quelque chose de terrible.

Neil se leva d'un bond, croyant sans doute que ma mère était en danger de

mort. Je remuai les mains pour apporter de l'air frais à mon visage cramoisi.

— Non, il n'y a pas d'urgence, mais... C'est maman. Je l'ai surprise au lit avec Tony.

Neil fronça les sourcils.

— Qui est Tony ? marmonna-t-il avant de comprendre. Oh, tu veux dire *notre* Tony ?

Je fis les cent pas devant la table basse.

— Oui. Il croit qu'on va le renvoyer. Mais ce n'est pas le pire. Oh, Neil ! Il m'a dit qu'il *aimait* ma mère !

J'accentuais le mot « aimer » comme pour évoquer une chose dégoûtante. De

toute évidence, je ne m'étais pas remise de ma jalousie vis-à-vis des partenaires de ma mère. Pitoyable.

Neil esquissa un sourire malgré ses efforts pour conserver son sérieux face à la résurgence de ma crise d'adolescence.

— Qu'est-ce qu'il y a de si terrible ?

— Rien, je sais, me lamentai-je, et je m'assis à côté de lui, le visage caché dans mes mains. Je suis heureuse pour elle. Mais j'aurais préféré ne pas la surprendre en plein bonheur.

— Je te comprends. Il m'est arrivé la même chose avec mes parents. J'en ai gardé des séquelles, sourit-il en me prenant dans ses bras. Si ta mère aime

Tony et qu'il l'aime aussi, tu ne vas pas les bousculer dans leur bonheur, pas vrai ? Au sens figuré, évidemment. Parce qu'au sens propre, tu viens de le faire.

Je frémis.

— J'ai besoin d'une bonne douche.

— Ce dont tu as besoin, c'est de retourner travailler et de me laisser voir la fin du match des Yankees.

Il me montra la télévision.

— C'est la deuxième chose dégoûtante de ma journée, grommelai-je. Je veux bien que tu te transformes en cliché américain, mais pourquoi les Yankees ?

— Parce que ça t'énerve, se réjouit Neil. Allez, retourne au boulot.

J'exagérai mon pas lourd en quittant la pièce. Je fus la première à rentrer de ma pause-déjeuner. C'était courant, puisque je n'avais pas à quitter la propriété pour aller manger. Je pris mon téléphone, fouillai dans mes appels récents et trouvai le numéro d'Emma.

— Allô ? décrocha-t-elle.

Rejetant mes cheveux en arrière, je me grattai la tempe pour chasser l'image du torse de Tony gravée dans ma mémoire.

— C'est Sophie. Je voulais simplement t'informer que le karma s'est vengé. On est quittes.

À la suite de sa confrontation avec

Stephen, Neil avait pris une décision validée par son psychologue : il reprendrait du service pour un nouveau projet de bienfaisance. Il profita d'un repas de famille dominical pour l'annoncer à Emma, Michael et ma mère.

— Il s'agit d'un centre d'accueil pour les victimes d'agressions sexuelles.

— Pour les femmes battues ? s'enquit Michael en levant le nez de son assiette.

Neil regarda ma mère, occupée à couper son poulet, puis il baissa les yeux.

— Non. Disons... Pour les personnes qui ont subi un viol. Les hommes comme les femmes, tout le monde.

— Waouh, Neil ! D'où vous vient cette

idée ? demanda ma mère en mâchouillant sa viande.

— De mon expérience personnelle, admit Neil en se retournant vers Michael. Si j'avais bénéficié de ce soutien quand Stephen m'a violé, je n'aurais peut-être pas les soucis qui me tourmentent actuellement.

Michael n'était pas au courant.

Je pensais qu'Emma lui aurait tout raconté. Son père avait dû l'en empêcher. En tout cas, une chose était certaine, ma mère ne le savait pas non plus.

Reposant doucement son verre, Michael ouvrit de grands yeux.

— Hum. Je trouve que c'est une

excellente idée.

Je compris alors que j'assistais à une scène rare. Neil s'excusait auprès de Michael pour ce qu'il avait fait à Londres. Cette confidence était une façon détournée d'exprimer ses remords et d'expliquer son comportement discutable.

— Je suis navrée que vous ayez traversé une telle épreuve, déclara ma mère avant d'ajouter avec un grand sourire. Mais cette expérience vous pousse à produire quelque chose de positif, ce doit être gratifiant.

— C'est vrai.

Neil me prit la main qu'il caressa tendrement avec son pouce. Un grand

sourire se dessina sur mon visage, provoqué par un mélange de fierté et d'admiration. Son expression fit écho à la mienne. Il embrassa ma paume et m'adressa un clin d'œil.

— Ça suffit, les tourtereaux, nous interrompit ma mère, ne plaisantant qu'à moitié.

— En parlant de tourtereaux, dit Emma en s'essuyant le coin des lèvres avec sa serviette. Que fait Tony ce soir ?

— Il emmène sa mère à Atlantic City pour son anniversaire, il rentre la semaine prochaine, soupira-t-elle en levant les yeux au ciel.

Elle ne s'entendait pas avec la mère de

Tony qui se demandait encore si ma mère était assez bien pour son fils.

Les gazouillis d'Olivia attirèrent notre attention vers le parc pour bébé.

— Madame Capricieuse réclame de l'attention, déclara Michael en reposant sa serviette près de son assiette.

Neil s'était déjà levé.

— Non, continuez de manger. Ce sera votre seul repas goûteux de la semaine.

— Eh, j'ai entendu ! s'indigna Emma.

Mon mari se pencha pour sortir la petite de son parc. Elle babilla joyeusement, agitant les quatre membres. Quand elle donna un coup de pied au visage de son grand-père, celui-ci poussa

un cri de surprise qui la réjouit de plus belle.

Je profitai que tous les regards soient tournés vers Olivia pour étudier les mines joyeuses qui m'entouraient. Maman qui surveillait Neil et le bébé d'un air envieux, impatiente de la porter à son tour. Michael dont l'assiette se vidait à vitesse grand V – Emma était vraiment mauvaise cuisinière – et qui émettait des soupirs subtils mais sonores à mesure qu'il se régalait. Emma, hilare devant son père qui luttait pour libérer son nez de la petite main de bébé. Le sourire d'Emma était la copie conforme de celui de Neil.

Et lui, qui portait encore cet affreux pyjama dont ma mère ne manquerait pas

de se plaindre plus tard dans la soirée. J'avais peur que Neil change de personnalité en arrêtant de boire. En définitive, il était différent, mais pas comme je l'imaginai. Il était simplement une version plus accentuée de lui-même. Il avait redoublé d'enthousiasme, il croquait la vie à pleines dents. Quant à son amour pour moi, il atteignait des sommets. Nous ne retombions pas amoureux tous les jours, mais presque. En tout cas, je les accueillais tous avec bonheur. Sans doute notre vie ne serait-elle jamais normale. Mais qu'est-ce que la normalité, finalement ? J'étais assise à table, en famille, avec ma belle-fille et mon gendre, tous les deux de mon âge, et ma mère, plus jeune que mon mari. Je

fêterais mes vingt-sept ans dans une semaine et dirigeais l'un des magazines de mode les plus réputés sur la toile. Ah oui, et j'étais grand-mère. Je pouvais difficilement faire plus en avance sur mon âge.

Nous n'allions pas nécessairement vivre heureux avec beaucoup d'enfants. Nous ignorions ce que l'avenir nous réservait, mais j'étais à table un dimanche soir en compagnie de Neil et de notre famille au complet, et je ne pouvais rêver mieux pour une fin heureuse.

REMERCIEMENTS

Encore une fois, merci à Deelylah Mullin, Jessica Jarman et Bronwyn Green, qui veillent à ne pas me laisser saborder mes propres histoires.

Et merci à vous, chers lecteurs, de me suivre dans cette aventure. Votre enthousiasme pour mes personnages et leurs péripéties me donne envie de continuer.

Originnaire du Michigan, **Abigail Barnette** est une auteure à succès qui a déjà sévi sous de nombreux pseudonymes. Cette blogueuse au sens de l'humour légendaire a plus d'une corde à son arc. Quand elle n'est pas occupée à rafler des prix littéraires pour ses romances érotiques, elle dort. Le reste du temps, elle est hors d'état de nuire pour diverses raisons. Elle vit avec ses deux enfants et son mari, seul être humain capable de la supporter plus de cinq minutes sans avoir des envies de meurtre.

Du même auteur, chez Milady :

Pouvoirs d'attraction :

1. *The Boss*
2. *The Girlfriend*
3. *The Bride*
4. *The Ex*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions
Bragelonne

Titre original : *The Ex* Copyright © 2014
Abigail Barnette Publié avec l'accord de
Baror International, Inc., Armonk, New
York, USA. Tous droits réservés.

© Bragelonne 2016, pour la présente
traduction

Photographie de couverture : ©
Shutterstock Illustration : Anne-Claire
Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous

venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-82050358-9

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

**... LES RÉSEAUX
SOCIAUX**

Toute notre actualité en
temps réel : annonces
exclusives, dédicaces des
auteurs, bons plans...

[facebook.com/MiladyRomance](https://www.facebook.com/MiladyRomance)

Pour suivre le quotidien de
la maison d'édition et
trouver des réponses à vos
questions !

[twitter.com/MiladyRomance](https://www.twitter.com/MiladyRomance)

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois

par e-mail de la sortie de nos
romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

**... ET LE MAGAZINE
NEVERLAND**

Chaque trimestre, une revue
de 48 pages sur nos livres et
nos auteurs vous est envoyée
gratuitement !

Pour vous abonner au
magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des
éditions Bragelonne.



C'EST AUSSI...

**... LES RÉSEAUX
SOCIAUX**

Toute notre actualité en
temps réel : annonces
exclusives, dédicaces des
auteurs, bons plans...

[facebook.com/MiladyRomance](https://www.facebook.com/MiladyRomance)

Pour suivre le quotidien de
la maison d'édition et
trouver des réponses à vos
questions !

[twitter.com/MiladyRomance](https://www.twitter.com/MiladyRomance)

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois

par e-mail de la sortie de nos
romans, rendez-vous sur :

www.brageionne.fr/abonnements

**... ET LE MAGAZINE
NEVERLAND**

Chaque trimestre, une revue
de 48 pages sur nos livres et
nos auteurs vous est envoyée
gratuitement !

Pour vous abonner au
magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des
éditions Bragelonne.

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)

- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Milady Romantica c'est aussi](#)